


CSP

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lettresedifiante25toul

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

TOME VINGT-CINQUIÈME.

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES,
ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES DES INDES ET DE LA CHINE.

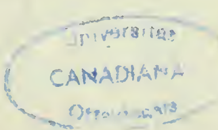
TOME VINGT-CINQUIÈME.



A TOULOUSE,

Chez { NOEL-ETIENNE SENS, Imprimeur-Lib., rue Peyras, près les Changes.
AUGUSTE GAUDE, Libraire, rue S.-Rome, N.° 44, au fond de la Cour. }

1811.



CSP

BV
2290
.A2
1810
V.25

PRÉFACE.

En travaillant à la nouvelle Édition des *Lettres édifiantes et curieuses*, nous avons rassemblé tout ce qui nous semblait propre à rendre ce Recueil intéressant; mais quelques Mémoires qui n'avaient point encore paru, nous sont parvenus trop tard pour être placés dans l'ordre où nous les desirions. Nous nous sommes déterminés en conséquence à les réserver pour un Supplément, et à les joindre aux nouvelles recherches que nous avons faites, et aux nouvelles lettres que nous nous sommes procurées : c'est ce Supplément que nous annonçons aujourd'hui, et que nous ne croyons pas moins digne de l'attention du Public, que les volumes qui le précèdent.

On verra à la tête de ce tome XXV, un Traité des Etudes auxquelles les Missionnaires de l'Orient doivent principalement s'appliquer. C'est le

fruit des réflexions, du travail et du zèle de M. de Fleury, Auteur de l'Histoire ecclésiastique. Un nom aussi célèbre nous dispense de faire l'éloge de son Ouvrage. Tout le monde connaît sa manière simple, noble, naturelle et quelquefois sublime. On sait qu'il naquit en 1640, et mourut en 1723. Sa vie longue fut toujours occupée, quoiqu'il en eût passé une grande partie à la Cour, dans des emplois de confiance; il y vécut sans intrigue, sans ambition, et y conserva son goût pour l'étude et pour l'application. Nous ne donnerons point ici le Catalogue de ses Ouvrages; ils sont trop connus, et tout ce qu'il y a encore de personnes qui aiment à s'instruire, les recueillent avec empressement. Nous nous flattons qu'elles nous sauront gré de leur avoir fait connaître celui-ci. Nous n'avons pas cru manquer au respect dont nous sommes pénétrés pour les lumières et les talens de ce célèbre Ecrivain, en ajoutant au texte, mais en marge, quelques notes et observations. Elles nous ont paru vraies et par conséquent nécessaires.

Ce Traité est suivi d'un autre Traité sur la nécessité d'une première cause; ouvrage composé en Chinois par le Père Mathieu Ricci, le premier Missionnaire qui ait pénétré jusqu'à Pekin, qui ait établi des Missions en Chine, et ouvert à tant d'autres Ouvriers évangéliques de tous les ordres, cette moisson si riche et si abondante.

Nous avons déjà donné, dans la Préface du XVI.e volume, une courte Notice des travaux de cet homme apostolique : nous croyons devoir l'étendre, et rectifier même ce que nous en avons déjà dit. Nous l'extrairons de la vie qu'en a faite le Père d'Orléans.

Le Père Mathieu Ricci naquit à Macérate, dans la Marche d'Ancône, l'an 1552, presqu'au même-temps que Saint François Xavier, mourant à l'entrée de la Chine, employait ses derniers soupirs à demander au Maître d'une moisson qui lui paraissait déjà mûre, des Ouvriers propres à la recueillir. Après les études des Belles-Lettres, Ricci fut envoyé à Rome pour y étudier le Droit. Il n'y négligea pas la science du salut, et

s'y sentant appelé à la vie religieuse, il entra au Noviciat des Jésuites, en 1571. Il y eut pour Maître le Père Alexandre Valignan, Missionnaire célèbre, qu'un Prince de Portugal appelait l'Apôtre de l'Orient. Il inspira à son nouveau Disciple son zèle pour la conversion des Infidèles, et Valignan étant reparti pour les Indes, Ricci l'y suivit, dès qu'il eut achevé les études nécessaires pour une pareille entreprise ; car elle demande qu'on joigne des connaissances sûres et profondes à des intentions droites, à beaucoup de courage, de détachement et d'oubli de soi-même.

Valignan rendu à Macao, Ville habitée par une Colonie Portugaise, se sentit extraordinairement touché de voir les Chinois, Peuple si fameux, encore assis dans l'ombre de la mort. La difficulté de pénétrer dans une Région ennemie de tous les étrangers, ne le rebuta pas. Ses premières tentatives n'eurent point de succès ; mais elles ne lui firent pas perdre courage. On l'entendait quelquefois soupirer et s'écrier, en se tournant vers le rivage de la

Chine : *Rocher, rocher, quand t'ouvriras-tu ?*

Il choisit les Ouvriers qu'il crut les plus propres à cette entreprise noble et difficile, et voulut qu'ils s'appliquassent sur-tout à apprendre la Langue Chinoise. Je ne crois pas que chez aucun Peuple il y en ait une plus épineuse : elle n'a pas un grand nombre de mots ; mais chaque mot y signifie un grand nombre de choses, dont il n'y a qu'un ton très-délicat qui détermine le vrai sens. L'écriture y est une science sans bornes, parce qu'il y a peu de termes qui ne s'écrivent avec un caractère particulier ; mais que ne peut point la charité dans des cœurs bien pénétrés de Dieu ! Les Elèves du Père Valignan en surent bientôt assez pour entrer dans la Chine ; mais ces voyages ne produisirent d'autres effets que de se procurer la bienveillance de quelques Chinois, de les familiariser un peu avec des étrangers, de diminuer l'horreur et le mépris qu'ils ont pour eux. Il fut cependant impossible de s'y arrêter plus long-temps, ce qui

était néanmoins nécessaire pour y prêcher et y établir solidement la Religion. Ce ne fut qu'après bien des tentatives qu'on y réussit. La patience du Père Ricci surmonta tous les obstacles : Dieu bénit son courage, et dans un temps où Macao et ses habitans avaient essuyé de grandes pertes, il y trouva des secours pour acheter un terrain, bâtir une maison, fournir à son entretien et à celui de deux de ses Confrères, et faire des présens aux Mandarins et aux autres Officiers dont il fallait acheter la protection.

Ce fut au commencement de Septembre 1583, que Ricci arriva à *Choakin*, et obtint des Lettres-Patentes portant permission de s'y fixer, et d'y acheter un endroit convenable pour son habitation. Ce premier pas fait, il fallait étudier les mœurs de ses nouveaux hôtes, connaître leurs caractères, saisir les moyens les plus propres à les instruire, à les éclairer.

Le Père Ricci, étant depuis à Pekin, disait qu'il était effrayé quand il pensait à tout ce qu'il avait fallu

faire, et plus encore à ce qu'il avait fallu éviter pour en venir où il en était. De toutes les Nations du monde, la Chinoise est la plus délicate et la plus difficile à vivre pour les étrangers. Naturellement elle les méprise, et il faut qu'ils sachent s'y montrer par des endroits bien estimables, pour s'y attirer de l'estime. L'aversion est égale au mépris, et elle paraissait en ce temps-là si insurmontable, qu'il n'y avait qu'un grand intérêt qui pût faire tolérer au Chinois le commerce d'une autre Nation. Par-dessus tout cela, les conquêtes que les Espagnols et les Portugais avaient faites depuis quelque-temps en divers lieux proches de la Chine, avaient inspiré beaucoup de défiance à ces Peuples ombrageux, en sorte qu'aucun Mandarin ne pouvait voir sans inquiétude un étranger dans son Gouvernement.

La connaissance de ces obstacles à surmonter, fit résoudre les Missionnaires à garder de grandes mesures, et à ne traiter avec les Chinois qu'avec une grande circonspection. Ils tâchèrent de les apprivoiser

peu-à-peu, et de gagner insensiblement leur estime par les Sciences, pour gagner plus sûrement leurs cœurs par la prédication. Ils commencèrent à les attirer chez eux, en exposant dans leur Chapelle des tableaux de dévotion très-bien peints; ce qui était une chose fort nouvelle pour les Chinois. Ensuite, comme ils n'ignoraient pas l'estime que ces Peuples font des Mathématiques, le Père Ricci, qui avait étudié à Rome sous le fameux Clavius, se fit une grande réputation par l'habileté qu'il y montra. Il leur fit une Carte de Géographie qui leur plut extraordinairement, et par laquelle il les détrompa de l'erreur grossière où ils étaient de croire que la plus grande partie du monde fût la Chine, et que tout le reste n'était que des morceaux de terre rangés autour d'elle pour lui servir d'ornement, s'étant toujours imaginés que la terre était carrée, et que la Chine en occupait le milieu.

Cette opinion de science où les Missionnaires se mirent d'abord, leur attira l'estime des personnes

distinguées par leurs emplois et par leurs talens. On les visitait souvent, et l'on s'en retournait d'auprès d'eux charmé de leur érudition, et même de ce qu'ils disaient de la morale de notre Religion; car ils commencèrent par-là leur prédication, et avant que de leur parler de nos Mystères, ils expliquèrent à ceux qui les visitaient, les préceptes du Décalogue.

Animé par ce premier succès, Ricci composa un petit Catéchisme qui se répandit dans toute la Chine, mais qui ne produisit encore que des applaudissemens stériles. Le Peuple même était toujours également prévenu; il voyait avec peine les égards que les Grands avaient pour ces étrangers, et il les insultait, les maltraitait même toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion. Ces progrès si lents de la Religion firent accuser les Missionnaires de ménagemens politiques, et on commença dès-lors à écrire contre eux, et à décrier charitablement leur conduite.

Cependant Ricci avançait toujours, fesait quelques conversions;

et quoiqu'elles fussent en petit nombre, il crut devoir multiplier les résidences et les Missionnaires. Ce fut sans succès : ils furent obligés de se retirer. Ricci resta seul assez longtemps, luttant toujours contre les préjugés et l'avidité du Peuple et des Mandarins. Il fut enfin obligé de céder à la tempête, et de se retirer à Macao.

Après un court séjour dans cette Ville, il retourna dans sa chère Mission ; et à la faveur des Mathématiques, il s'établit dans une autre Ville de la Chine, nommée *Chaocheu*. Il donna à quelques Chinois des leçons de cette Science, pour les préparer à en recevoir de plus importantes sur la Religion chrétienne et sur le salut.

Il retira quelques fruits de sa persévérance; on ouvrit enfin les yeux à la vérité, et le nombre des Néophytes grossit et se multiplia ; mais la populace, quoique contenue par les égards et la distinction dont les Mandarins usaient envers Ricci, saisissait toutes les occasions de marquer à ce Père et à ses coopérateurs, les

préventions et la haine qu'elle avait contre eux : elle les maltraitait de paroles, et quelquefois même les accablait de coups de pierres. Ricci eut un autre chagrin bien plus amer ; il perdit ses deux compagnons, le Père Antoine d'Almeyda et le Père François Petri, l'un et l'autre pleins de l'esprit de Dieu, de l'amour de la prière et de la mortification. Cette perte lui fut d'autant plus sensible, qu'elle arriva dans un temps où il avait plus de besoin de leurs conseils : il méditait le projet d'aller à *Pekin*, et d'y porter la lumière de l'Evangile. L'opinion qu'on avait conçue de son habileté dans les Mathématiques et dans la Géographie, lui parut propre à le faire parvenir jusqu'à l'Empereur, et il se flattait que, s'il pouvait le rendre favorable à la Religion, elle en ferait des progrès plus sûrs et plus rapides. Il crut que, pour exécuter ce grand dessein, il devait quitter l'habit de Bonze, assez méprisé à la Chine, et prendre celui des Lettrés, qui y est dans une grande considération. Il conjura ensuite un grand

Mandarin d'armes, dont il avait gagné l'amitié et l'estime, et que l'Empereur venait d'appeler à la Cour, de lui permettre de l'accompagner. Le Mandarin y consentit. Ricci se mit en chemin avec lui; mais dans la route, le Mandarin changea d'avis, et craignant qu'on ne lui fît une fâcheuse affaire d'avoir amené un étranger si avant dans l'Empire, il voulut le renvoyer dans la province de Canton; mais à force d'instances, Ricci obtint de le suivre jusqu'à *Nankin*. Ne pouvant espérer de faire de solides biens dans cette grande Ville, il reprit le chemin de *Nanchan*, repassant dans son esprit les immenses travaux qu'il avait employés pour cultiver cette terre ingrate. Ces affligeantes pensées ne lui ôtaient cependant pas toute espérance. Il fut très-accueilli, très-recherché à *Nanchan* par le vice-Roi, les Mandarins et les Lettrés. Il y composa quelques ouvrages de Science et de Morale qui furent goûtés et répandus dans toute la Chine. Le vice-Roi lui proposa lui-même de s'arrêter dans cette Ville. Le Père Ricci y établit une ré-

sidence, et obtint encore d'aller à *Pekin* avec un Mandarin nommé *Président du premier Tribunal de Nankin*. Il éprouva dans ce second voyage les mêmes désagrémens que dans le premier. Ce Mandarin eut peur aussi de se compromettre; il l'insinua à Ricci. Il n'osa cependant refuser absolument de tenir la promesse qu'il lui avait faite, et le Missionnaire l'accompagna jusqu'à la Capitale. Pendant ce premier séjour, il reconnut, par des argumens qui lui parurent évidens, que *Pekin* n'est autre chose que le Cambalao de Paul de Venise, et la Chine, le Royaume de Catay. Il interrogea là-dessus deux Arabes, grands voyageurs, qui avaient mené un lion à l'Empereur, et qui se trouvèrent de son avis.

Cependant Ricci ne pouvant pas recueillir de son séjour à *Pekin* les avantages qu'il en avait espérés pour la Religion, résolut de s'en retourner à *Nankin*. Il s'embarqua sur la rivière de *Pekin*, qui tombe dans le fleuve Jaune, lequel aussi, par un canal, communique avec le Kiang;

en sorte que, sans aucune interruption que la montagne de Muilin, on peut aller par eau de *Pekin* à Macao, quoique ces deux Villes soient distantes d'environ 600 lieues.

Ricci, avant de se rendre à *Nankin*, voulut aller à *Secheu*, dans la Province de *Sekiam*. *Secheu* est la Venise de la Chine, à cela près qu'au-lieu que Venise est construite au milieu de la mer, *Secheu* est bâtie dans l'eau douce. Elle est si peuplée, si riche et dans une situation si agréable, que les Chinois lui ont donné le nom de paradis de la terre.

Ricci arrivé à *Nankin*, y fit un établissement, et y reçut la visite de tous les Grands et de tous les Lettrés. Beaucoup de gens d'esprit se firent ses Disciples, pour réformer à son Ecole les fausses idées qu'avaient les Chinois dans presque toutes les Sciences.

Leurs Physiciens établissaient cinq élémens, desquels ils excluaient l'air, ne regardant l'espace qu'il occupe, que comme un grand vide. Ils lui en substituaient deux autres, qui

étaient le bois et le métal. Toute leur Astrologie, dont ils font une étude si longue et si assidue, ne leur avait point encore bien appris que les éclipses de lune arrivent par l'interposition de la terre entre cette planète et le soleil, et le Peuple sur-tout disait sur cela des choses qu'on aurait peine à pardonner aux Américains les plus sauvages. Ils ignoraient le systême du monde, et n'en avaient aucun vraisemblable. Leurs plus habiles Géographes tenaient comme un principe indubitable que la terre était carrée, et ne concevaient pas qu'il pût y avoir des antipodes. La solide réfutation de toutes ces erreurs et d'une infinité d'autres, fit écouter Ricci des Savans comme un Oracle. Il est aisé de concevoir combien l'ascendant du Missionnaire fut encore plus grand sur quelques Idolâtres qui voulurent disputer contre lui sur la nature de Dieu et la véritable Religion. Comme ces disputes furent publiques, l'approbation qu'on donna au Père Ricci fut si universelle, que, si l'on était persuadé toutes les fois

qu'on est convaincu, les gens d'esprit de *Nankin* eussent dès-lors confessé le vrai Dieu, et appris à connaître le culte qu'il faut lui rendre.

Ricci vit aussi à *Nankin* ou dans les environs plusieurs choses dignes de fixer l'attention et la curiosité. La première fut certains feux d'artifices auxquels il dit qu'on ne peut pas comparer ceux du reste du monde. Le Père d'Incarville, Missionnaire à *Pekin*, en a depuis envoyé en France la recette et la composition.

La seconde, un Observatoire bâti sur une haute montagne. On y voit une grande cour entourée de grands corps-de-logis, et pleine de machines, parmi lesquelles le Père Ricci en trouva quatre très-curieuses, qui, quoique toujours exposées à l'air depuis 250 ans, n'avaient encore rien perdu de leur poli et de leur lustre. La troisième rareté qu'on lui fit voir, fut un Temple très-magnifique, bâti dans un grand bois de pins dont l'enclos n'occupe guère moins de quatre lieues.

Ces occupations ne firent point ou-

blier au Missionnaire l'objet principal qui l'avait attiré en Chine. Dieu répandit ses bénédictions sur ses travaux, et il jeta à *Nankin* les fondemens d'une Eglise qui est devenue très-nombreuse, et assez florissante pour qu'on ait cru devoir l'ériger en Evéché.

Le Père Ricci, toujours persuadé qu'il ne travaillerait jamais assez solidement sans la protection de l'Empereur, entreprit un troisième voyage de *Pekin*, dès qu'il se vit assez de coopérateurs pour soutenir et augmenter le nombre des Néophytes de *Nankin*. Il prépara donc ses présens pour l'Empereur, et assembla toutes les curiosités d'Europe qu'il s'était procurées de longue main pour cet objet. Il se mit en route, et après bien des traverses et des contradictions, qui auraient découragé tout autre qu'un Missionnaire, plein de confiance en Dieu, il arriva à la Capitale, et parvint enfin jusqu'à l'Empereur, qui reçut agréablement tous ses présens, parmi lesquels il y avait un tableau du Sauveur, et un de la très-Sainte Vierge, une horloge, une

montre avec sonnerie, etc. Ce Prince lui permit de s'établir à *Pekin*, et d'entrer quatre fois l'année avec ses compagnons dans un des enclos du Palais, où il n'y a que les Officiers de l'Empereur qui aient le droit d'entrer.

Ce que le Père Ricci avait prévu, arriva. Il n'avait recueilli de 20 ans de travaux et de patience que des persécutions cruelles, ou des applaudissemens stériles; mais la Loi de Dieu et ses Ministres n'eurent pas été plutôt connus à la Cour; l'Empereur ne les eut pas plutôt regardés favorablement, c'est-à-dire, la grâce divine n'eut pas plutôt levé les obstacles de crainte et de mauvaise honte qui empêchaient les Chinois, timides et encore plus orgueilleux, de suivre une Loi étrangère, que ceux des Sages qui cherchaient sincèrement la vérité, l'embrassèrent dès qu'ils la connurent. La pluralité des femmes et la peur de manquer de postérité, ce qui passe à la Chine pour un grand malheur, en retint le plus grand nombre; mais la grâce vainquit en plusieurs, même des plus considérables par leur nais-

sance et par leurs emplois, ces impérieuses cupidités ; et leur exemple fut tellement suivi, que les Missionnaires ne pouvaient y suffire, quoiqu'on en eût envoyé beaucoup de nouveaux et déjà formés et pleins de zèle.

Le Père Ricci et ses compagnons étendirent leurs soins au-delà de la Capitale ; ils firent des excursions dans les campagnes, dans les Provinces ; ils annoncèrent l'Evangile ; ils firent goûter et suivre la doctrine Chrétienne. Les nouveaux Chrétiens devinrent de nouveaux Apôtres. Leur changement, la pureté de leurs mœurs, leur modestie, leur douceur, leur patience, leur désintéressement, leur charité, persuadèrent autant et peut-être plus que les prédications des Missionnaires, que la Religion qu'ils avaient apportée d'Europe, était la seule qu'on dût embrasser et pratiquer.

Quels sont les préceptes de la Philosophie qui produisent ces révolutions dans les idées, dans les sentimens, dans les actions? On cherche un Code de Morale qui rende les hommes meilleurs, l'Evangile nous

le présente : on le rejette ; il nous vient de Dieu, et ce n'est plus que par des hommes trompeurs ou trompés ; ce n'est plus que par des aveugles, que dans ce siècle de lumières, on veut être conduit et éclairé ! *Nolumus hunc regnare super nos.*

Il s'éleva de tous côtés des Eglises nombreuses et florissantes ; et la longue et constante persévérance du premier Ouvrier évangélique de la Chine, fut enfin récompensée par le succès le plus touchant, le plus desirable. Les établissemens formés à *Nankin* et à *Nanchan* s'accrurent, se fortifièrent : Dieu y était servi, aimé, et les Néophytes y donnaient l'exemple des plus sublimes vertus, et retraçaient la vie et le courage des premiers siècles du Christianisme.

Les Missionnaires, par égard pour les usages et les mœurs de cet Empire, ne purent parvenir à faire connaître la Religion aux femmes Chinoises qu'avec beaucoup de précautions. Les premières qu'ils convertirent, servirent de Catéchistes pour endoctriner les autres, et ils respectèrent

respectèrent, tant qu'ils purent, cette séparation des deux sexes, qu'ils trouvèrent établie.

Ceux qui ont fait des crimes aux Jésuites, même de leurs vertus, les ont accusés d'avoir affecté sur ce point une pudeur injurieuse aux Sacremens, en omettant plusieurs de leurs saintes cérémonies, sous prétexte qu'elles ne sont pas absolument nécessaires au salut; mais outre qu'ils n'en ont usé ainsi qu'avec la permission du Saint Siége, qu'ils ont toujours eu soin de consulter dès les commencemens dans toutes les circonstances douteuses et embarrassantes, je laisse aux personnes équitables à juger qui a eu le plus de raison, ou des Jésuites d'avoir ménagé, en des choses qui ne sont pas essentielles, la faiblesse d'un Peuple ombrageux et d'une délicatesse outrée sur les bienséances qui regardent le sexe, ou de ceux qui les ont blâmés d'un ménagement qui paraissait nécessaire à l'établissement de la Foi dans un des plus grands Royaumes du monde. Si l'on apprit en Europe les progrès de la Religion à la Chine avec une sorte

de jalousie contre ceux dont il avait plu à la Providence de se servir, ils trouvèrent aussi dans cet Empire même bien des croix et des contradictions. Quelques Infidèles entêtés de leurs erreurs, craignirent l'espèce de solitude où ils allaient être réduits par l'établissement de notre sainte Religion. Ils ne négligèrent donc rien pour la combattre, et employèrent contre Ricci et ses compagnons tous les moyens que purent leur suggérer la haine et la fureur. Ils ne servirent qu'à animer leur zèle, et à soutenir leur espérance. Le bien se fesait, les tempêtes se calmaient, et l'Evangile s'étendait de plus en plus; mais on ne saurait dépeindre ce qu'il en coûta de travaux au chef de cette sainte entreprise. Tout roulait sur lui; il fallait veiller sur toutes les Eglises, former des Novices capables de perpétuer ce qu'on ne fesait que de commencer, catéchiser, prêcher, confesser, visiter les malades, continuer à cultiver les Sciences, donner des leçons de Mathématiques et de Géographie, répondre aux doutes, aux objections que lui envoyaient

les Lettrés de toutes les parties de la Chine, cultiver, ménager la protection des Grands, fournir à la subsistance des Missionnaires et des pauvres, être tout à tous, et s'oublier sans cesse soi-même pour ne s'occuper que de Dieu et de son œuvre. Telle était la charge du Père Ricci : il la remplit toujours avec exactitude, et comme nous l'avons déjà observé, il trouva le temps encore de composer en Chinois d'excellens Ouvrages sur la Morale et sur la Religion. Celui que nous donnons au Public dans ce Recueil, a été traduit par le Père Jacques, Missionnaire, mort à Pekin il y a plusieurs années. Il est regardé dans la Chine même comme un modèle pour la netteté et l'élégance du style, et le succès qu'il a eu, prouve que ce Peuple est capable de suivre les raisonnemens les plus subtils et les plus déliés. C'est une réfutation des erreurs principales qui règnent dans cet Empire, et une espèce de préparation à l'Evangile. L'Auteur y établit solidement l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, la liberté de l'homme, et en détrui-

sant tous les systêmes absurdes de la gentilité et de l'irréligion, il prépare les esprits à la connaissance d'un Dieu, créateur et libérateur. Tant de travaux épuisèrent le Père Ricci : il y succomba malgré la force de son tempérament, et mourut après quelques jours de maladie, employés à s'y préparer, à l'âge de 57 ans, et non de plus de 80, comme nous l'avions dit par erreur dans la Préface du seizième volume de ce Recueil.

Il semblait et il y a tout lieu de présumer que Dieu l'avait choisi dans sa miséricorde pour l'entreprise si difficile de porter à la Chine la lumière de l'Evangile.

Le zèle, dit le Père d'Orléans, le zèle courageux, infatigable, mais sage, patient, circonspect, lent pour être plus efficace, et timide pour oser davantage, devait être le caractère de celui que Dieu avait destiné pour être l'Apôtre d'une Nation délicate, soupçonneuse et naturellement ennemie de tout ce qui ne naît pas dans son Pays. Il fallait ce cœur vraiment magnanime pour recommencer tant de fois un ouvrage si souvent ruiné, et

savoir si bien profiter des moindres ressources. Il fallait ce génie supérieur, ce rare et profond savoir, pour se rendre respectable à des gens accoutumés à ne respecter qu'eux, et pour enseigner une Loi nouvelle à ceux qui n'avaient pas cru jusques-là que personne pût leur rien apprendre; mais il fallait aussi une humilité et une modestie pareille à la sienne, pour adoucir à ce Peuple superbe le joug de cette supériorité d'esprit auquel on ne se soumet volontiers que quand on le reçoit sans s'en apercevoir. Il fallait enfin une aussi grande vertu et une aussi continuelle union avec Dieu que celle de l'homme apostolique, pour se rendre supportable à soi-même par l'onction de l'esprit intérieur, les travaux d'une vie aussi pénible, aussi pleine de dangers, que l'était celle qu'il avait menée depuis qu'il était à la Chine, où l'on peut dire que le plus long martyre lui aurait épargné bien des souffrances.

En laissant son corps à la Chine, le Père Ricci y a laissé son esprit que cette nouvelle Chrétienté conserve encore chèrement; esprit de ferveur pour

les Fidèles, esprit de vrai zèle pour les Missionnaires. C'est par cette ferveur constante que la foi de ceux-là a si souvent triomphé des persécutions et des persécuteurs qui l'ont de temps-en-temps attaquée avec une violence capable d'ébranler les esprits les plus fermes : c'est par ce zèle sage et discret que ceux-ci ont avancé l'œuvre de Dieu.

Nous espérons que ce Maître si grand, si bon, la soutiendra cette œuvre si sainte, et qu'il ne laissera pas manquer ce vaste Royaume de Missionnaires plus vertueux, plus éclairés et sur-tout moins enviés que les successeurs et confrères du Père Ricci.

Nous pouvons le dire à présent sans qu'on nous soupçonne d'aucun intérêt, d'aucun esprit de parti, la chose la plus nécessaire après la grâce divine, pour la propagation et le maintien de la Foi, c'est l'union et la confiance entre les Ouvriers évangéliques. Les jalousies de corps dans les Pays infidèles, les préventions, les défiances ont souvent ruiné les plus belles Chrétientés, et leur perte n'est

venue le plus ordinairement que de ceux qui auraient dû travailler à les en garantir. Fasse le ciel que désormais du-moins tous s'entendent, tous s'accordent, tous s'aiment; que personne ne cherche sa propre gloire, et ne soit jaloux des succès des autres; qu'on ne pense, qu'on ne s'occupe que de faire connaître et de faire glorifier le Dieu qu'on va prêcher, et qu'oubliant toute espèce de rivalité, on soit aussi aise du bien que font les autres, que de celui qu'on fait soi-même, ou plutôt que Dieu fait par eux ou par nous!

Après la mort du Père Ricci, il s'éleva une si violente persécution contre les Missionnaires, qu'ils furent obligés de se retirer à Macao. L'année suivante, 1618, l'Empereur de la Chine, Vanlié, fut attaqué par les Tartares. Ils avancèrent dans le Pays jusqu'à sept lieues de la Capitale, et gagnèrent une grande bataille. Vanlié en fut tellement effrayé, qu'il eût abandonné Pekin, si son Conseil ne lui eût représenté que cette action le déshonorerait et abattrait le cœur de ses Sujets. Ce Prince mourut sur

ces entrefaites, et laissa à Tien-ki, son petit-fils, le soin de repousser les Tartares. Parmi les moyens de soutenir cette guerre, on insinua au nouveau Roi que l'usage de l'artillerie serait un des plus efficaces. Les Chinois en avaient, mais ne savaient pas s'en servir. Pour l'apprendre des Portugais, on les appela de Macao, et l'on crut devoir permettre aux Missionnaires de les accompagner. Les efforts que fit Tien-ki, obligèrent le Roi Tartare à se retirer sur ses frontières où cette Nation inquiète se tint quelque temps en repos. Durant ce calme, les Missionnaires firent de grands progrès; ils gagnèrent l'estime et la faveur des Grands et de l'Empereur. Zon-chin, successeur de Tien-ki, prit beaucoup de goût pour l'esprit et les connaissances du P. Adam Schall, natif de Cologne et Missionnaire Jésuite. On le regardait dans tout l'Empire comme un des hommes que ce Prince honorait le plus. Ce fut sous ce malheureux Empereur qu'en l'année 1636, deux voleurs s'étant soulevés dans deux différens endroits de la Chine, l'un d'eux de-

vint assez puissant pour déclarer la guerre au Prince. Il alla l'assiéger dans Pekin, et en peu de jours, il le réduisit à se donner la mort lui-même, pour ne pas tomber entre ses mains. Pour venger cet attentat, et repousser ces brigands, Usanguey qui commandait sur la frontière, appela les Tartares à son secours. Ils y volèrent, défirent le voleur, reprirent Pekin, mais gardèrent pour eux-mêmes l'Empire qu'ils étaient venu secourir. Zunté, leur Roi, en commença la conquête, et Chun-chi, son fils, l'acheva. Pendant toutes ces révolutions, le Père Adam Schall demeura à Pekin; le vainqueur voulut le voir, et il le combla de témoignages d'amitié. Lorsque tout fut appaisé, et le Prince Tartare solidement établi sur le trône Chinois, il obligea le Père Adam Schall d'accepter la charge de Président du Tribunal des Mathématiques; c'est l'unique occasion où ce Père se soit jamais trouvé en danger de perdre les bonnes grâces du Monarque. Les résistances du Missionnaire déplurent au Prince: il le lui marqua; mais dans toutes les

autres rencontres, Chun-chi lui parut toujours plein de condescendance et de bonté. Il n'avait besoin ni d'étudier, ni de ménager son humeur, et tout ce qui lui venait du Missionnaire, les plus fortes même et très-fréquentes remontrances étaient très-bien reçues. Non-seulement il lui donna l'entrée libre dans son Palais, mais il allait souvent lui rendre visite dans sa maison, et passait plusieurs heures avec lui.

Les entretiens qu'ils avaient ensemble, étaient ou de Mathématiques, ou de Morale, ou de Religion; car le Père Adam Schall eut l'adresse de faire passer peu-à-peu le Prince des discours agréables aux discours utiles, et autant qu'il put, aux sujets propres à lui ouvrir les yeux sur les vérités du salut. Par de semblables conférences le Missionnaire inspira du-moins au conquérant une telle estime pour la Religion chrétienne, qu'il la favorisa toujours, et laissa à ceux qui la prêchaient, une pleine liberté de l'étendre. Aussi fit-elle des progrès considérables sous son règne.

Si Adam Schall et ses Confrères

n'avaient agi que par des vues politiques ; s'ils avaient eu l'ambition, comme on les en a accusés, de prêcher et de gouverner seuls l'Eglise de la Chine, ils n'auraient point fait part à toute l'Europe des progrès de la Religion ; ils n'auraient point demandé des coopérateurs d'une autre profession que la leur ; ils n'auraient favorisé ni leur entrée dans cet Empire, ni les établissemens qu'ils y formaient. Rien ne leur était plus facile que de s'y opposer, et rien n'est plus constant que leur zèle à encourager, à soutenir et à défendre tous les Missionnaires qui s'y sont présentés, sans aucune acception de personne.

Chun-chi mourut à 80 ans. Son successeur fut le célèbre Cang-hi : il n'avait alors que 8 ans, et les commencemens de son règne n'annoncèrent pas la protection éclatante qu'il accorda par la suite aux Missionnaires Européens. Ils furent presque tous chargés de chaînes et exilés à Canton. Adam Schall déchu de sa faveur, privé de ses dignités, accablé d'opprobres et de calomnies, souffrit la prison et les fers, et fut enfin con-

damné à mort pour avoir prêché Jésus-Christ. Il témoigna par sa constance qu'il s'estimait encore plus heureux de confesser le nom de Dieu dans un cachot, que de l'avoir annoncé avec honneur dans le Palais d'un grand Monarque. La Sentence portée contre lui, ne fut pas exécutée; mais l'âge et les souffrances firent bientôt ce que les bourreaux n'avaient pas fait. Peu de temps après qu'il fut sorti de prison, Dieu acheva sa délivrance, en rompant les liens de son corps, pour faire jouir son ame de la liberté des enfans de Dieu.

La persécution fut vive pendant la minorité de l'Empereur; mais elle cessa dès qu'il fut majeur, et qu'il gouverna par lui-même, Dieu ayant réservé à ce Prince si juste, si plein de raison et d'esprit, la gloire de rétablir son Culte à la Chine. Voici quelle en fut l'occasion.

C'est une coutume parmi les Chinois de faire faire tous les ans le Calendrier, à-peu-près comme on fait ici les Almanachs; mais le Calendrier dans ce Pays-là est regardé comme une affaire de grande importance

dans l'Etat. Il se fait par autorité publique, et le Prince ne dédaigne pas de s'en mêler. Depuis qu'on avait ôté ce soin au Père Adam Schall, avec sa charge de Président du Tribunal des Mathématiques, l'ignorance de celui qui avait été mis à sa place, y avait laissé glisser tant de fautes, que le Prince voulut qu'on travaillât à le réformer. Comme on ne craignait plus à la Cour de donner de bons conseils à l'Empereur, il se trouva des gens équitables et courageux qui lui représentèrent que les Mathématiciens d'Europe exilés ou emprisonnés pendant sa minorité, et dont il était resté trois à Pekin, étaient d'une habileté si connue à la Chine, qu'on ne pouvait faire plus prudemment que de les consulter sur ce sujet. L'Empereur trouva cet avis fort bon, et envoya chercher sur-le-champ les trois Européens. Ils furent très-bien reçus, et dès cette première audience ils eurent tout sujet d'en attendre quelque grâce plus importante que l'intendance du Calendrier qui était déjà dressé pour l'année suivante. On le donna à examiner au

Père Ferdinand Verbiest qui y trouva plus de vingt fautes considérables, et quelques-unes même si grossières, que tout le monde en fut surpris. Il en fit son rapport à l'Empereur qui dès-lors conçut pour le Missionnaire une estime très-singulière.

Le Père Verbiest profita de cette lueur de faveur, pour demander la permission de prêcher la Religion chrétienne. Le Prince reçut sa Requête avec bonté ; mais ne voulant point se dispenser des formes, il la donna à examiner à un Tribunal qui la rejeta. Le Missionnaire ne perdit point courage, et pria l'Empereur de lui nommer d'autres Juges moins prévenus contre notre sainte Loi. L'Empereur, par une condescendance que toute la Cour admira, renvoya l'affaire à un autre Tribunal qui porte le titre d'Etats de l'Empire, lequel l'ayant examinée avec beaucoup d'attention, décida que la Religion chrétienne avait été mal-à-propos condamnée; qu'elle était bonne, et qu'elle ne contenait rien de contraire au bien de l'Etat; qu'ainsi la mémoire du Père Adam Schall, qui avait été

flétrie pour l'avoir prêchée, devait être réhabilitée ; les Grands dépourvus de leurs charges pour l'avoir suivie, rétablis ; les Prêtres Européens rappelés, etc.

Ce Jugement fut d'un grand poids, pour assurer le jeune Prince contre les remontrances importunes des ennemis de la Religion. Dès la première année que les Missionnaires retournèrent dans leurs Eglises, qui fut l'an 1671, plusieurs Chinois embrassèrent la Foi, sans que personne s'y opposât. L'année suivante, un oncle maternel de l'Empereur et un des huit Généraux perpétuels qui commandent la milice Tartare, reçurent le Baptême. Depuis ce temps-là, l'Evangile a fait dans la Chine de très-grands progrès.

Le Père Verbiest, digne successeur des Pères Ricci et Adam Schall, a été l'ame de tous ces succès, et la colonne de cette Eglise pendant qu'il a vécu. Ses entretiens fréquens avec l'Empereur, les leçons de Mathématiques qu'il lui donnait, furent pour lui une occasion de lui expliquer la Loi de Dieu. Il lui inspira pour elle

une grande estime, un grand respect, sans cependant avoir le bonheur de lui persuader de l'embrasser.

C'est au Père Ferdinand Verbiest que les Français sont redevables d'avoir été appelés à partager ses travaux; c'est lui qui les fit venir à Pekin, et qui disposa l'Empereur à les recevoir et à les traiter avec distinction. Il mourut au moment qu'ils y arrivèrent, et fut privé de la consolation de les présenter lui-même à la Cour.

Sa mort fut sainte comme l'avait été sa vie; il s'y était préparé par l'exercice continuel des vertus apostoliques et religieuses, et pratiquait le premier ce qu'il recommandait aux autres Missionnaires. Il pensait pour lui ainsi que pour les autres, que, pour faire le bien, sur-tout à la Chine, il fallait des hommes d'un courage que rien ne rebute, d'une activité que rien n'arrête, d'une constance que rien ne lasse, d'un zèle prudent sans respect humain, circonspect sans timidité, entreprenant sans ambition, patient sans indifférence, d'une application au salut

d'autrui, qui ne diminue rien de celle qu'on doit avoir au sien propre, d'un désintéressement en vertu duquel on puisse dire avec Jésus-Christ : je ne cherche pas ma gloire, mais celle de celui qui m'a envoyé.

Nous avons tiré ce que nous rapportons ici d'une vie du Père Ricci, faite par le Père d'Orléans, et imprimée à Paris en 1693. Il nous a paru utile de donner une connaissance un peu étendue des talens, du zèle et des vertus des trois Missionnaires qu'on regarde comme les fondateurs de la Mission de Chine, et de présenter ainsi un abrégé de ce qu'ils ont fait de bien depuis leur entrée jusqu'à l'arrivée des Missionnaires Français qui, par leurs Relations, ont tant contribué à nous faire connaître ce vaste Empire.

On trouvera dans le XXVI.e Volume, un Mémoire de Monsieur de la Lande, de l'Académie des Sciences, sur la vie et les travaux de M. l'Abbé Piquet, Missionnaire de Saint-Sulpice, dans l'Amérique septentrionale. Nous nous fesons un devoir et un plaisir de faire connaître tous ceux

qui se sont distingués dans la carrière apostolique, et de rendre justice à leurs talens et à leurs vertus. On verra ensuite une Histoire de l'ancienne Astronomie Chinoise, ouvrage savant, peut-être utile, mais peu agréable pour ceux qui ne sont pas initiés dans ce genre de connaissances; un Mémoire curieux sur le voyage et le séjour du Cardinal de Tournon à la Chine, et plusieurs Lettres vraiment édifiantes, tant des Missionnaires qui restent à Pekin, que de ceux du Séminaire des Missions étrangères, qui travaillent dans les Provinces.

Avant que de terminer cette Préface, nous nous permettrons quelques observations sur ce qu'on lit de la Chine dans le voyage de M. de Sonnerat, qui vient de paraître. Nous ne refusons à l'Auteur ni de l'esprit, ni des talens; mais il nous paraît qu'il se trompe quelquefois, ou qu'il s'est laissé tromper; qu'il décide; qu'il tranche assez légèrement, et qu'il veut détruire sans preuves ce que nous avions déjà appris de la Chine par les Relations et les voyages imprimés, des Anglais, des Français,

des Italiens, de tous les Auteurs enfin qui ont écrit sur les mœurs, les arts et le Gouvernement des Chinois.

Nous n'insisterons point sur l'idée peu avantageuse que cet Auteur veut nous donner des Missionnaires. Il insinue, il paraît même persuadé qu'il n'y a dans cette classe d'Européens que des ignorans fanatiques, ou des imposteurs pleins d'adresse et de vanité; les uns sont des gens inquiets, qui bornent toujours leurs connaissances à des subtilités scholastiques; les autres, des politiques méchans, profonds et cependant assez aimables, qui n'agissaient, qui ne respiraient que pour donner des fers à l'Univers.

Après ce début philosophique, dit-on, et cependant si peu décent, si peu raisonnable, l'Auteur entre en matière. Nous y entrons avec lui, en observant que M. de Sonnerat n'a point vu la Chine; qu'il ne l'a point parcourue; qu'il paraît même qu'il en ignore la langue, et que, tout ce qu'il rapporte, n'est que le résultat ou de ce qu'il a imaginé lui-même, ou de ce qu'il a recueilli par les inter-

prètes, peut-être Infidèles, de quelques Marchands Chinois peu instruits et aussi peu curieux d'instruire un étranger.

Que penserions-nous d'un voyageur qui ayant abordé dans une Ville sur les confins de l'Europe, voudrait, d'après quelques conversations avec un Européen sans esprit, sans lumières, et dont il n'entend pas le langage, nous parler de tous nos usages, juger nos Académies, nos Tribunaux, notre Administration, et contredire sans preuves, sans citer aucune autorité, tout ce qui en a été écrit et publié ?

Voilà cependant ce qui arrive à M. de Sonnerat; il a été à Canton, Ville à une des extrémités de la Chine, à près de 600 lieues de la Capitale. Il n'y a point vu, il n'y a pas du-moins entretenu les Mandarins et les Lettrés; on lui a à peine permis de sortir du quartier assigné pour les Européens; il ne sait point cette langue si difficile à parler et à entendre, et cependant il prononce en homme qui aurait voyagé dans toutes les Provinces de la Chine; la

les principaux Ouvrages ; visité les Palais, les Tribunaux, les Académies ; entretenu les Gouverneurs, les Magistrats, les Lettrés : il décide sur la population de ce vaste Pays qu'il ne connaît pas, sur l'Agriculture, sur le Gouvernement, sur les Auteurs et leurs productions, sur les Arts et les usages. Il parle enfin de tout et avec autant et plus d'assurance que ceux qui y ont passé 20, 40 ans de leur vie ; qui l'ont parcouru tout entier ; qui en ont levé la Carte ; qui ont suivi l'Empereur dans ses voyages ; qui ont siégé dans les Tribunaux, conversé habituellement avec les Mandarins et les Lettrés, étudié la langue, les mœurs, le caractère d'une Nation qu'ils avaient tant d'intérêt de bien connaitre, obtenu la communication des archives, pénétré dans les Palais : c'est à eux que M. de Sonnerat donne sans cesse le démenti, avec un dédain ou une légéreté qui n'est rien moins que persuasive.

C'étaient des Missionnaires ; dès-lors ils ne sont pas dignes de foi : ce n'est pas ainsi que pensaient, il n'y

a pas si long-temps, les personnages les plus savans de l'Europe; ils daignaient les consulter, leur envoyer leurs ouvrages, et mettre quelque prix, quelque honneur même à leur correspondance.

Il est cependant très-permis à M. de Sonnerat de les contredire; mais ne serait-il pas alors convenable de prouver qu'ils ont tort, et peut-on le croire lui-même, quand il avance que l'Histoire générale de la Chine, traduite sur les Annales originales, est toute controuvée; que c'est une ruse des Missionnaires; que c'est par une suite de leur profonde et étonnante politique, qu'ils ont composé cette Histoire? Si le fait est vrai, il n'est guère vraisemblable. Un point de cette importance méritait d'autant plus d'être prouvé, que personne ne s'était avisé, avant M. de Sonnerat, de l'insinuer, ni de le soutenir. Ce n'est pas que les Missionnaires qu'il en accuse, aient manqué à la Chine, comme ailleurs, d'observateurs attentifs à relever tout ce qu'ils disaient, tout ce qu'ils fesaient, tout ce qu'ils écrivaient. Est-il même possible qu'on

ait imaginé cet enchaînement de faits, cette suite de dynasties, ces guerres, ces révolutions, ce grand et vaste tableau de l'Empire le plus ancien et le plus étendu, et que M. de Sonnerat ait été le seul à s'apercevoir que tout cela était le fruit d'une politique qui se joue de la vérité, et se plaît à tromper, à surprendre la crédulité de l'Univers entier?

Parmi tant d'autres Missionnaires zélés, savans, mais quelquefois prévenus, souvent même ennemis, nous osons le dire, de ceux qu'attaque M. de Sonnerat, aucun ni à Pekin, ni dans les Provinces de la Chine, ni même en Europe, aucun n'aurait-il eu le courage de se récrier contre une pareille et si monstrueuse imposture?

Je dis la même chose, et fais la même réponse au sujet des OEuvres de Confucius : ce qui est de lui, assure M. de Sonnerat, n'est qu'un Recueil de maximes triviales, de pitoyables rapsodies. Ce que nous en connaissons en Europe, n'est pas de ce Philosophe, et tous les manuscrits que les Missionnaires nous ont envoyés pour être des traductions

de ses Ouvrages, ont été faits par eux. Cette assertion est bien positive; mais quelque respect qu'on doive avoir pour l'autorité de M. de Sonnerat, doit-on, peut-on le croire uniquement sur sa parole? A-t-il lu les originaux du Philosophe Chinois? Les a-t-il comparés avec ce que nous en avons ici? S'il est fondé à soutenir ce qu'il avance si affirmativement, il ne lui est pas bien difficile de nous en expliquer les raisons: devait-il donc se contenter de dire que Confucius est une espèce de radoteur, et que ces maximes si sages, si raisonnables, que vous admirez, partent d'une autre main que de la sienne? Ce point de critique était digne de sa sagacité, et il devait non pas dire, mais démontrer un fait de cette nature, sur-tout après nous avoir annoncé qu'il ne serait point partial, et que la Chine méritait plus qu'aucune Nation, l'attention de l'observateur et l'examen du philosophe; mais comment a-t-il pu espérer que ses Lecteurs s'en rapporteraient à un observateur qui n'a rien vu, et à un philosophe qui ne prouve rien?

M. de Sonnerat prête aussi aux Auteurs des Relations un enthousiasme qu'ils n'ont pas pour les Chinois. Il leur fait parler un langage qu'ils n'ont pas tenu; c'est une occasion de les réfuter, de les décréditer. Il n'y a que lui qui connaisse la Chine, qui en juge sans partialité, qui l'ait assez bien vue, sans cependant la voir, pour apprécier cette Nation, et déterminer nos opinions sur ses mœurs, son Gouvernement, ses Manufactures et ses connaissances.

Les Missionnaires, dit-il, ont fait passer les Chinois pour de grands Astronomes, et néanmoins il n'y en a pas un seul qui nous en ait donné cette idée. Ils ont mandé en Europe, il est vrai, qu'ils ont trouvé à la Chine des Observatoires, des instrumens d'Astronomie, quelques méthodes, quelques connaissances de cette Science, un Tribunal chargé de spéculer le Ciel, et de rendre compte à l'Empereur et au Public de ses observations; mais ils ont ajouté que cette Science, ainsi que la Géographie, y étaient encore dans l'enfance; que

ceux qui s'y adonnaient, n'en avaient que des connaissances élémentaires; qu'ils ne suivaient qu'une routine, et n'avaient point de règles sûres, ni de système fixe.

Le Père Parennin, dans une de ses Lettres à M. de Mairan, rend compte du peu de progrès que les Chinois avaient fait dans l'Astronomie, même depuis l'arrivée des Missionnaires, et du peu d'espérance qu'il avait qu'on réussît jamais à leur inspirer cette persévérance, cette ardeur si nécessaires pour conduire cette Science à une certaine perfection : est-ce là faire passer les Chinois pour de grands Astronomes ?

M. de Sonnerat a bien plus raison, quand il nous parle de leur goût pour l'Astrologie; mais bien loin de favoriser cette fantaisie bizarre, et cependant assez commune par-tout, les Missionnaires ont travaillé à leur en faire sentir la vanité, la folie et l'inutilité. Nous ne craignons pas d'assurer qu'il est impossible à M. de Sonnerat de citer l'endroit des Ouvrages du Père Duhalde, où on lui

fait dire que les Européens ne manquaient jamais de remplir les Almanachs qu'ils composaient, de prédictions astrologiques, adaptées au goût des Princes et de la Nation. Une pareille imputation ne paraît point grave à M. de Sonnerat, et c'est sans doute pour cela qu'il se dispense d'en apporter la preuve, et de citer la page et le Tome où il prétend avoir lu ce qu'il avance d'après lui-même, et non certainement d'après le Père Duhalde.

Les Missionnaires nous ont dit aussi que les Chinois connaissaient les Arts utiles et même quelques-uns des Arts d'agrémens ; qu'ils ont trouvé chez eux des manufactures de porcelaines et d'étoffes, des Imprimeries, des fonderies, des canaux, des navigateurs, des vernis, de l'industrie, de l'adresse, mais toujours lente, routinière et aussi peu susceptible d'émulation que d'invention ; que ce Peuple avait un Gouvernement, une Police, un grand respect pour les bienséances, beaucoup d'attachement à ses anciens usages, de l'estime pour les

Sciences et sur-tout pour la Morale dont il fesait sa principale étude ; que les talens, l'étude, l'instruction y étaient nécessaires pour parvenir aux dignités, et que les grandes fortunes y étaient ordinairement la récompense des grands services rendus à l'Etat ; qu'enfin, il ne fallait pas confondre cet Empire avec ceux de l'Asie, et que bien que le pouvoir du Souverain y fût absolu, il n'était cependant pas tout-à-fait arbitraire ; que le Prince n'y était pas despote, ni les Sujets esclaves : c'en est assez pour fâcher M. de Sonnerat. Tout est condamnable dans cette Nation ; elle a tort d'obéir à un Monarque qui peut abuser de son autorité ; de lui payer des impôts ; de souffrir qu'il ait des gardes, des Palais, une grande représentation : elle a tort de se défier des étrangers, et de ne pas voler au-devant d'un joug qu'ils pourraient aisément lui imposer ; mais ce qu'on ne doit pas sur-tout lui pardonner, c'est de n'avoir pas fait un meilleur accueil à M. de Sonnerat, de ne l'avoir pas traité avec les égards et la distinction que

méritaient sans doute ses talens et son zèle pour les Sciences.

Nous n'étendrons pas plus loin nos réflexions sur ce Voyage; nous pourrions y relever encore beaucoup d'erreurs et d'anachronismes, par exemple, sur la population dont il est impossible que M. de Sonnerat puisse nous donner une idée sûre et juste. Il voit tout avec les yeux d'un Européen, et il n'a pas même tout vu; il n'est point entré dans ces maisons dont il parle cependant : parce que les maisons, à la Chine, n'ont point d'étages, il en conclut qu'elles contiennent peu de monde. Mais à la Chine, toutes les maisons, les Palais exceptés, ne sont composées que de très-peu de pièces; le vestibule, la salle d'hôtes, d'un côté l'appartement des hommes, de l'autre celui des femmes, qui consistent chacun en une seule pièce; en sorte que cette maison si petite, si basse, renferme souvent, comme celle de nos paysans, plus de personnes que nos hôtels les plus vastes et les plus imposans.

Il ajoute qu'à l'occasion des dispu-

tes qui s'élevèrent entre les Missionnaires sur le nom Chinois qu'on devait donner à Dieu, ils furent tous renvoyés à Macao, comme des brouillons dangereux, et que peu de temps après on en fit venir quelques-uns, à raison de leurs connaissances astronomiques. M. de Sonnerat se trompe encore. L'Empereur Cang-hi continua toute sa vie d'aimer et de protéger les Missionnaires ; ce fut son successeur, fort entêté de sa Religion, et très-prévenu contre la nôtre, qui la proscrivit, chassa les Missionnaires, et s'empara de leurs Eglises. Il conserva cependant ceux qui résidaient à Pekin, continua de les employer dans son Palais, et leur laissa le libre exercice de leur culte. Nous ne dirons rien de ces bourreaux qui précèdent les Mandarins : ce sont des gardes qui les escortent, et qu'il paraît plaisant d'appeler bourreaux. En voilà bien assez sur cet Ouvrage ; quelqu'estimable qu'en puisse être l'Auteur, nous n'avons pu nous dispenser, pour l'honneur de la vérité, d'avertir le Public de lire ce voyage avec une sorte de précaution, et de ne

croire ce qu'on y avance, qu'après un mûr examen.

M. de Sonnerat au-reste n'est pas le seul qui ne s'en rapporte point au rapport des Missionnaires, quoique, ayant long-temps séjourné dans ces régions, ils doivent naturellement en mieux connaître les mœurs, les Lois et les usages. C'est assez le ton dominant, depuis quelque temps, d'infirmer leur témoignage, et de préférer celui des voyageurs même qui n'ont point parcouru les Pays dont ils parlent, qui n'en ont vu que les confins, et n'ont pu s'entretenir avec les Nationaux que par signes, ou par Interprètes.

Pour fixer ses idées sur ce que dit M. de Sonnerat de la Chine, et sur ce que l'on doit penser de cet Empire, nous renvoyons au tome LIII de l'*Histoire universelle*, traduite de l'Anglais par une Société de Gens de Lettres, *imprimée à Paris*, *chez Moutard*, *rue des Mathurins*. On y trouvera un excellent morceau sur la Chine. Les Auteurs ont lu tous les Ouvrages qui ont paru sur cette Contrée ; ils pèsent, ils discutent, ils examinent ; et entraînés par la raison et la vérité, ils donnent presque toujours la préférence au témoignage de ceux qui y ont

demeuré long-temps, et ont parcouru les différentes Provinces de ce vaste Empire. On verra aussi en même-temps que ces Auteurs n'ont rien moins que de la partialité pour les Missionnaires, dont cependant ils ne dédaignent pas l'autorité dans les points où ils paraissent avoir la vérité pour eux.



LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE
LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

LETTRE

De M. l'Abbé de Fleury, à Monseigneur l'Evêque de Métellopolis (Lanneau).*

Monseigneur,

L'usage que vous faites du Catéchisme historique, me rend bien sensible cette vérité, que ce n'est pas nous, à proprement parler, qui agissons, ni qui pensons pour l'utilité des autres, mais Dieu qui se sert de nous comme de très-faibles instrumens, qui nous donne telles pensées qu'il lui plaît, et applique aux fins sublimes de sa sagesse ce

* Vic. Apost. de Siam.

que nous avons souvent connu par des vues basses et humaines. Au-lieu donc de me donner des louanges d'autant plus dangereuses pour moi, que j'ai plus de vénération pour votre dignité, pour votre piété et vos autres vertus; au-lieu, dis-je, de ces complimens que nous devons laisser aux enfans du siècle, accordez-moi, je vous supplie, les secours de vos prières et de celles des saints Ecclésiastiques qui vous accompagnent, afin que l'exemple de vos travaux apostoliques me donne une salutaire confusion, et que je ne succombe pas aux tentations de la vie molle et relâchée que l'on mène ici pour l'ordinaire, quand on a les commodités temporelles, sans aucune nécessité de travail. Je m'en suis imposé un depuis quelques années, plus que suffisant pour m'occuper le reste de mes jours. C'est une Histoire Ecclésiastique dans toute son étendue, la plus vraie et la plus simple qu'il me sera possible. J'ai déjà ébauché les trois premiers siècles, et je me propose de les donner avant que de passer outre. Mes amis espèrent que cet Ouvrage pourra être utile: du-moins m'occupe-t-il agréablement; et je vous avoue, Monseigneur, que je me suis fait quelque violence, quand je l'ai interrompu pour travailler à ce Mémoire, et à exécuter ce que vous m'avez ordonné. Si je m'y étais pris plutôt, je l'aurais peut-être fait plus exact, mais vous avez eu la bonté de me dispenser de vous envoyer un Ouvrage aussi fini que le demandait l'importance de la matière; et

puis je sais à qui j'écris. M. de la Loubère m'en a assez dit, et j'en ai assez vu moi-même dans votre lettre et dans votre Mémoire, pour connaître qu'il n'y a qu'à vous indiquer les choses, et que vous en entendrez bien plus que je n'en ai dit. J'ai parlé avec liberté, n'écrivant que pour vous, et sachant que vous aurez plus d'égard à la sincérité de mon intention, qu'à la manière dont je parle. Il semblait que vous voulussiez un plus grand Ouvrage; mais quand j'en aurais été capable, le moyen de le composer en si peu de temps ! J'ai cru me devoir renfermer dans les grands principes et dans les règles générales de la méthode d'instruire, en attendant *qu'ici même nous ayons de bons Traités de Théologie spéculative et morale*, que l'on puisse enseigner dans les Séminaires de France. L'Institution au Droit Ecclésiastique, que je prends la liberté de vous envoyer, sera peut-être de quelque secours pour donner à vos jeunes Clercs les principes de la discipline de l'Eglise ; et si Dieu permet que je mette au jour quelque volume de l'Histoire Ecclésiastique, je ne manquerai pas de vous l'envoyer. Cependant je crois me devoir appliquer tout entier à ce travail; et je ne l'aurais pas quitté pendant quelques semaines, si je n'avais considéré votre lettre comme un ordre de Dieu, auquel il ne m'était pas possible de résister. Ayez donc la bonté, Monseigneur, de ne m'en pas demander davantage. Quant à faire travailler quelque autre, suivant mes vues, j'y vois encore plus de difficulté qu'à tra-

vailler moi-même. Je sens ce qui me manque et pour le fond de Théologie, et pour la connaissance de la Doctrine des Indiens et des Chinois, et je ne sais où trouver quelqu'un assez instruit de l'une et de l'autre ensemble, et en même-temps assez docile pour vouloir travailler sur le plan d'autrui. Au-reste, me défiant avec raison de mes pensées, j'ai communiqué ce Mémoire à quelques-uns de mes meilleurs amis; et Monseigneur l'Evêque de Meaux, le premier Théologien de notre siècle, a bien voulu prendre la peine de l'examiner et me donner ses avis, que je n'ai pas manqué de suivre. J'espère que vous aurez la bonté d'excuser les fautes qui y sont restées. Trouvez bon, je vous supplie, que je présente ici mes respects à Monseigneur l'Evêque de Rosalie (1), et que je vous demande à l'un et à l'autre votre sainte bénédiction. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre, etc.

A Paris, ce 3 *Mars* 1689.

---

(1) M. de Lionne.

❋

MÉMOIRE

Pour les études des Missions Orientales ; par M. l'Abbé de Fleury, Auteur de l'Histoire Ecclésiastique, etc.

IL faut commencer par vous défaire de tous les préjugés que vous avez apportés d'Europe, et voir en chaque partie des études ce qu'il y a de naturel, d'essentiel et de vraiment utile, pour rejeter tout le reste. Au-contraire il faut vous appliquer à connaître les préjugés de ceux que vous voulez instruire, afin d'en profiter autant qu'il sera possible, vous mettant dans leur place, et entrant dans leurs idées. Pour les amener à vous, vous devez faire plus de la moitié du chemin. Or, comme votre établissement à Siam n'a pas seulement pour but la conversion du Peuple de Siam en particulier, mais celle des Peuples voisins, de Pégu, de Laos, du Tunquin, de la Cochinchine et de la Chine même, et encore principalement et immédiatement l'instruction de ceux d'entre les nouveaux Chrétiens que vous jugerez capables d'être ordonnés Prêtres pour leur Pays, vos vues doivent être fort étendues, et vous devez vous appliquer aux connaissances qui peuvent servir à la conversion de toutes ces Nations différentes : ce qui sera

d'autant plus facile, qu'elles ont, autant que je puis connaître, des principes communs entr'elles.

GRAMMAIRE.

Distinguez l'art de la Grammaire d'avec les langues. On peut apprendre la Grammaire chacun dans sa langue naturelle, et apprendre les Langues étrangères, par l'usage, sans aucune règle de Grammaire. On dit que les Siamois apprennent ainsi par l'usage le Chinois et les autres langues orientales, même leur Bali. Continuez donc à leur enseigner de même le Latin et les autres langues d'Europe. Je ne doute pas que ces langues orientales n'aient entr'elles bien plus de conformité qu'avec les nôtres; mais cette différence ne va qu'à plus ou moins de travail.

Si l'on croit que l'art de la Grammaire soit nécessaire, je voudrais commencer par la leur apprendre en leur langue; car quelqu'éloignée qu'elle soit de notre génie, on peut la réduire à certaines règles. On peut distinguer les mots qui signifient des choses, et ceux qui signifient des actions, c'est-à-dire, les noms et les verbes; voir comment on exprime le pluriel, le genre, la personne qui parle ou à qui on parle, le temps et les autres circonstances de l'action. La Grammaire générale imprimée à Paris, *in*-8.°, peut y aider, quoiqu'à mon sens, elle ne soit pas assez générale. Mais, pour bien faire, il faudrait différer cette étude après la

Logique, puisque les réflexions sur le langage supposent les réflexions sur les pensées et les opérations de l'esprit dont les paroles ne sont que les signes.

Quand les Indiens sauraient les principes de la Grammaire par rapport à leur langue, on pourrait les appliquer à la langue Latine, en leur en fesant voir la différence. Elle consistera, si je ne me trompe, à s'exprimer en plus ou moins de mots; à dire par un adverbe, ou par une préposition, ce que le Latin exprime par la déclinaison, ou la conjugaison; et d'un autre côté, ils auront des commodités de s'exprimer, qui nous manquent. C'est un grand avantage, ce me semble, d'avoir affaire à une Nation polie, et qui a l'usage des lettres; et s'il est vrai que le Bali ait des cas et des inflexions, ceux qui le sauront, auront plus de facilité pour le Latin.

HUMANITÉS.

La lecture des Poètes Latins me paraît inutile aux nouveaux Chrétiens des Indes, puisqu'il n'est pas nécessaire qu'ils sachent la langue Latine dans sa perfection, comme nous qui en avons besoin. Il en est de même des Auteurs.

Pour bien entendre ces Auteurs, il faut avoir une si grande connaissance des mœurs, des Lois et de toute la manière de vivre des Anciens, qu'il ne me semble pas à propos d'en charger des gens qui ont tant d'autres choses à apprendre. Il y a contre les Poètes

des raisons particulières, les vices et les fables. Ce serait scandaliser vos Disciples, de leur faire voir que nonobstant les infamies dont ces Auteurs sont pleins, vous les estimez encore assez (1), pour les enseigner aux autres, sans compter les mauvaises impressions qu'eux-mêmes en prendraient. Les fables de l'ancienne Idolâtrie y sont proposées sous des images agréables et dans un trop grand détail. Si nos nouveaux Chrétiens doivent en connaître quelque chose, il faut qu'elles leur soient proposées de manière à leur en faire horreur; mais, plutôt que de leur charger la mémoire de nouvelles fables, sans doute vous voudriez leur faire oublier celles de leur propre Religion. Ainsi, de tous les Auteurs profanes, je ne vois guère que les Historiens qui soient à leur usage. Mais je crois qu'ils apprendront assez de latin dans les Auteurs ecclésiastiques.

Le style de Saint Cyprien et celui de Saint Jérôme ne le cèdent guère aux meilleurs Auteurs profanes. Les premiers ouvrages de Saint Augustin, faits un peu après sa conversion, sont encore parfaitement bien écrits. Sévère Sulpice peut fournir en même-temps le latin et l'histoire; et notre Bible vulgate n'est pas à mépriser : ce qui y manque

(1) *Note de l'Editeur.* On n'enseigne pas, au-moins dans les Ecoles publiques, les Auteurs avec leurs infamies. On a soin en Europe, de les purger de leurs obscénités, avant que de les mettre entre les mains des jeunes gens; ce qui n'empêche pas que M. de Fleury n'ait raison de les proscrire des Ecoles de Siam.

quelquefois pour l'élégance, est bien compensé par la clarté du style et par l'importance de la matière. Je voudrais toujours commencer par cette lecture, comme la plus facile. Après tout, de quoi servira un latin si élégant à des Prêtres qui doivent passer leur vie à instruire des Indiens ? Ne suffit-il pas qu'ils puissent entendre nos livres, et entretenir commerce avec nous ? C'est beaucoup de les charger de cette langue si difficile pour eux : soulageons-les autant qu'il est possible. Le latin nous est nécessaire en Europe, pour la jurisprudence et pour la plupart des sciences ; mais ils n'en ont besoin que pour la Religion uniquement.

La Rhétorique, au-moins celle de nos Ecoles, est si peu utile, même pour nous, que je ne voudrais pas non plus les en embarrasser, puisqu'ils sont accoutumés à parler simplement et sans mouvement. Exercez-les dans cette manière de parler qui est sans doute la meilleure pour instruire. Nos Prédicateurs s'échauffent souvent fort à contre-temps, en traitant de la scholastique la plus sèche. Je ne laisserais pas d'observer comment les Indiens parlent entr'eux, quand ils traitent d'affaires importantes, quels effets font sur eux les passions ; s'ils sont plus touchés de ce qui est dit avec mouvement, ou de ce qui est proposé simplement avec assurance et autorité ; et de ces observations j'en ferais une Rhétorique à leur usage. Mais nous ne pouvons la faire de si loin, nous qui ne connaissons point leur manière. Une partie du



défaut de la Rhétorique de nos Ecoles, vient sans doute de n'avoir pas assez étudié nos mœurs, et de nous appliquer mal-à-propos ce qui convenait aux Grecs et aux Romains. Je crois toutefois que, qui saurait bien imiter Platon et Démosthène, persuaderait par tout Pays. Il semble que ce soit la raison même qui parle dans leurs écrits. Quant aux harangues de parade, il y a des gens sensés qui les regardent comme des fléaux de ces Pays-ci, et je me garderais bien d'en donner l'idée à ceux qui sont assez heureux pour ne les pas connaître. La vraie Rhétorique n'est que l'art de mettre la vérité dans son jour. Voyez ce qu'en dit Saint Augustin dans la Doctrine chrétienne et contre Cresconius.

PHILOSOPHIE.

C'est déjà beaucoup, ce que vous reconnaissez, que les Indiens ne comprennent rien à la Philosophie de nos Ecoles (1). Si l'on voulait y prendre garde et parler de bonne foi, on verrait que les Français n'y comprennent guère davantage, comme je l'ai ouï plusieurs fois avouer à plusieurs hommes de bon sens qui n'étaient pas accoutumés à ce jargon. Ceux même qui y sont accoutumés, s'imaginent souvent entendre ce qu'ils ont coutume de dire, ou sont hon-

---

(1) *Note de l'Editeur.* Ce que dit l'Auteur de la Philosophie des Ecoles, me paraît trop sévère, et par conséquent peu exact. Elle a sûrement ses avantages aujourd'hui plus que jamais qu'on l'a dépouillée de ce qu'elle avait d'embarras et d'obscurité.

teux d'avouer qu'ils n'entendent pas ce qu'ils ont étudié long-temps.

L'expérience que l'on a déjà du succès de la Géométrie chez les Indiens, me paraît fort importante. C'est en effet la meilleure méthode pour acoutumer à raisonner juste; et l'imagination, étant soutenue par les figures, rend cet exercice plus facile. Cette étude fournit un moyen sûr pour éprouver la raison des Indiens, et voir s'il est vrai qu'elle soit d'une autre espèce, ou du-moins tournée d'une autre manière que la nôtre. Ont-ils jamais trouvé dans les trois angles d'un triangle plus ou moins que la valeur de deux angles droits? Ont-ils le secret de diviser le nombre impair en deux nombres pairs? En un mot, y a-t-il quelque démonstration d'Arithmétique ou de Géométrie dans laquelle ils ne conviennent pas avec nous? Je ne le crois pas. Or, cette observation est très-importante; car on conviendrait de même dans tout le reste, si on pouvait convenir des principes, et poser nettement l'état des questions. Ainsi, quand on dit qu'ils ont une autre manière de raison, je crains que l'on ne confonde ce qui est de coutume et d'institution humaine, avec ce qui est naturel et d'institution divine. Un homme accoutumé à mettre pour principe que la nature abhorre le vide; que les corps pesans tendent au centre du monde; que rien n'est dans l'entendement, qui n'ait passé par les sens et tels autres axiomes de nos Ecoles; celui, dis-je, qui y est accoutumé,

les prend pour des principes de lumière naturelle dont tout animal raisonnable doit convenir, et commence à douter de la raison de ceux qui les nient, au-lieu qu'il faudrait douter de la vérité de l'axiome qui en effet n'est qu'un préjugé. Quand donc vous trouverez quelque principe dont les Indiens ne conviendront pas, défiez-vous du principe, et prenez garde s'il est parfaitement clair; car s'il l'était autant que ceux de Géométrie, ils en conviendraient de même. Il ne faut donc compter avec eux pour principe de raisonnement que les vérités dont ils conviendront, et vous n'avez d'autre moyen de les en faire convenir que l'évidence ou l'habitude qu'ils auront de les croire, comme nous. Voilà sur quoi je voudrais fonder une Philosophie à leur usage, composant une bonne Métaphysique de ces premiers principes que l'on aurait éprouvés avec eux. Plus les Nations avec qui on les aurait éprouvés seraient éloignées, plus ils seraient sûrs, puisqu'il serait plus difficile qu'elles se fussent accordées ensemble, ou qu'elles eussent donné dans les mêmes erreurs. Cette Métaphysique me paraît la plus nécessaire pour les Missions orientales; car sans le don des miracles, je ne vois que le raisonnement pour persuader la véritable Religion, et frayer le chemin à la Foi et à la grâce. Or, si le raisonnement est faible, il est à craindre que la persuasion ne le soit; mais il sera solide, quand il sera établi sur des principes accordés, comme en Géométrie. Je voudrais donc

essayer de faire convenir des principes qui vont à prouver une première cause, comme, que rien ne se fait de rien; que le corps ne peut se donner à soi-même le mouvement; que le premier moteur n'est point corps, et les autres semblables. Il faut établir la distinction de la substance spirituelle et de la corporelle, l'idée d'un esprit parfait et la liaison nécessaire de tous ses attributs, c'est-à-dire, qu'il ne peut être parfait, sans être éternel, immense, sage, puissant, juste, bon; d'où suit la Providence et la nécessité des peines et des récompenses. Pour l'établissement de ces vérités, on peut se servir utilement de Platon dans le dixième livre des Lois, et d'Aristote, dans le huitième de sa Physique générale; et entre les modernes, des Méditations de Descartes et des six Discours de la distinction du corps et de l'ame par M. Cordemoi. Quant à M. Bernier, il n'a fait qu'abréger la Philosophie de Gassendi, qui contient des erreurs grossières sur ces premiers principes, et particulièrement sur la nature de l'ame et de la substance spirituelle qu'il semble confondre avec la corporelle. Il est vrai que Bernier parle plus correctement que son Maître, de la distinction de l'ame et du corps, comme on voit dans sa lettre à Chapelle. Sa manière de raisonner est solide et tout-à-fait éloignée du galimathias de l'Ecole. Si l'on veut des Philosophes modernes, on pourra se servir plus utilement de Descartes, quoique sa doctrine contienne aussi quelques erreurs. Sa

manière de raisonner aiderait vos Disciples à ne rien dire sans l'entendre et à suivre des idées nettes. C'est particulièrement sa méthode et ses méditations qui serviraient pour cette première partie de la Philosophie. Mais je voudrais que l'on s'en servît, sans le nommer, puisque ce n'est pas son autorité que je propose de suivre, mais son style et ses raisonnemens. Son nom pourrait alarmer les Espagnols et les autres Scholastiques. D'ailleurs on trouvera tous ces mêmes principes dans les Livres de Saint Augustin contre les Académiciens, de l'ordre, de la quantité de l'ame, et dans les derniers, de la Trinité, et on le pourra citer hardiment, s'il faut citer : mais que servent les citations dans les matières de pur raisonnement? Vous avez encore besoin d'un autre genre de principes pour parvenir à l'établissement des faits et des vérités positives, sans lesquelles vous ne ferez que des déistes, et non des Chrétiens; je veux dire les prophéties et les miracles. Il faut donc convenir des règles sur lesquelles est fondée toute la créance humaine; voir ce qui peut obliger un homme de bon sens à croire les faits qu'il ne sait pas lui-même : sur quoi, par exemple, chacun croit être né de tels parens, avoir un tel âge, par où il sait qu'il y a dans le monde une telle Ville qu'il n'a jamais vue; que tant de siècles avant lui, vivait un tel homme qui a fait telle chose, et ainsi du reste, rendant tout cela sensible aux Indiens par l'exemple des Pays voisins et des histoires de leur Nation. De là

suivra la distinction de l'histoire et de la fable. On tiendra pour histoire ce qui est raconté par des témoins oculaires, ou du-moins contemporains, qui ne soient suspects ni d'extravagances, ni de crédulité trop grande, ni de malice, ni d'intérêt à tromper, principalement si les mêmes faits ont été crus par divers Peuples dans une longue suite de siècles, sans aucune interruption, et s'ils ne contiennent rien que de vraisemblable; s'ils s'accordent avec les autres histoires véritables qui ont parlé des mêmes choses. Quant aux faits miraculeux, il faudra plus de précaution; qu'ils soient publics et attestés par un très-grand nombre de témoins; qu'ils aient été écrits dans le temps même, par ceux qui les ont vus; que ces écrits soient venus jusqu'à nous par une suite de tradition continuelle, sans que jamais leur autorité ait été révoquée en doute; que ces miracles aient produit dans le monde quelque grand changement dont nous voyons au-moins des restes; que, hors le fait particulier qui est donné pour miraculeux, tout le reste de l'histoire soit naturel, suivi et semblable aux autres histoires.

Au-contraire, on tiendra pour des fables les faits qui n'ont aucune liaison avec les autres faits connus, et qui ne s'accordent ni avec la suite des temps, ni avec celle des lieux : si depuis hier je me suis imaginé avoir été à Montpellier et à la Rochelle, et y avoir vu deux de mes amis morts il y a quatre ans, je vois manifestement que j'ai

rêvé, et c'est la principale marque pour distinguer les songes ; c'est par-là que je connais aussi que le roman d'Amadis est une fable, parce qu'aucune histoire connue pour vraie, ne me parle des personnages qu'il nomme, et dans le temps où il les suppose, et que je vois dans le même-temps des choses toutes différentes. Je tiendrai encore pour fables les faits merveilleux, racontés sur une tradition incertaine, par des Auteurs qui ont vécu long-temps après celui dans lequel on les suppose arrivés : ainsi, ni Ovide, ni les Poètes Grecs qu'il a suivis, fût-ce Homère ou Hésiode, ne méritent aucune créance sur leurs métamorphoses, parce qu'aucun d'eux ne prétend avoir vu le changement de Daphné en laurier, ou d'Io en vache ; ni l'avoir appris de ceux qui en avaient été témoins. Une autre marque de fable, sont les faits monstrueux, et qui ressemblent aux chimères des songes, comme qu'un homme ait tranché une montagne d'un coup d'épée ; qu'il ait avalé un fleuve, et d'autres imaginations grotesques, dont nous voyons remplies les histoires des Mahométans et des Indiens. Il est aisé aux hommes de diminuer par l'imagination un fleuve et une montagne, et de grossir à l'infini la figure humaine, comme l'on fait en peinture ; mais laissant les choses comme elles sont en effet, il n'est pas aisé de concevoir de tels prodiges, et d'ailleurs on ne voit pas quelle en aurait pu être l'utilité.

Une autre marque de fable, est le vide considérable dans les histoires ; par exemple,

on dira qu'il y avait en tel lieu un Roi d'un tel nom, qui fit bâtir il y a 10 mille ans une grande Ville. Puis on dira qu'il y en eut 2000 ans après un tel autre, ou plusieurs de suite; puis après 3000 ans d'intervalle encore d'autres, ou bien, cette suite de temps sera remplie seulement d'une suite de noms sans aucuns faits, comme les dynasties des anciens Rois d'Egypte que nous voyons dans la Chronique d'Eusèbe. Tout cela rend les histoires fort suspectes.

Par ces moyens, employés avec discrétion, on pourrait réduire les Indiens à se défier de leurs traditions et de leurs histoires, et à goûter les nôtres. Vous croyez, leur dirait-on, que Sommonocodam vivait en tel temps, et qu'il a fait telle merveille. L'a-t-il écrit ou quelqu'autre de son temps ? Comment savez-vous que ces écrits sont d'eux ? Y a-t-il des Auteurs de siècle en siècle qui en aient parlé toujours depuis ? Les avez-vous lus vous-même ? Les exemplaires qu'on en a, sont ils fort anciens ? Pour nous, nous avons tous ces avantages : sans parler de l'ancien Testament, nous lisons l'Evangile en Grec, comme il a été écrit par Saint Luc ; nous en avons des manuscrits de 1300 ans ; tous les Auteurs de siècle en siècle l'ont cité et expliqué tel que nous l'avons. Les Nestoriens et les Jacobites, séparés de nous depuis 1200 ans, le lisent comme nous.

Pour la Logique, l'expérience nous excite peu à l'étudier. On voit tant de gens qui

raisonnent juste, sans l'avoir apprise; et tant d'autres qui, après l'avoir apprise, raisonnent aussi mal ou pis que le commun, qu'il est difficile de croire qu'elle soit de grande utilité (1). En tout cas, elle doit se réduire à très-peu de règles, et consiste principalement, si je ne me trompe, à bien diviser et bien définir pour s'accoutumer à penser nettement, et à s'expliquer de même, à ne rien dire qu'on ne l'entende parfaitement, à ne porter aucun jugement que sur des idées claires, à ne tirer de conséquences que sur des principes certains et à les tirer toujours droites : ce qui souvent se sent mieux par l'idée que nous avons naturellement d'une bonne conséquence, que par des réflexions et des préceptes. La Géométrie peut servir de matière pour le raisonnement, et je crois que l'étude de la Logique consiste moins en préceptes, que dans un exercice continuel de ce que je viens de dire. Ce n'est pas qu'il ne soit bon de s'en servir, pour découvrir le vice d'un sophisme et convaincre un opiniâtre; mais l'usage en doit être rare, et on ne doit pas en attendre un grand effet. La Logique servira encore, comme j'ai dit, à poser les

(1) *Note de l'Editeur.* Cette proposition de M. de Fleury est trop générale, et nous prouve que l'esprit, la science et un grand fonds de raison, ne nous mettent pas toujours à l'abri de certaines préventions. Quoi qu'il en dise, une Logique bien faite a de grands avantages, et nous voyons aussi par une triste expérience que depuis qu'on la néglige, on raisonne plus mal, et qu'on n'en est que plus facilement la dupe des sophismes du bel esprit ou de l'irréligion.

fondemens de la Grammaire, en accoutumant à réfléchir sur les pensées et à distinguer les opérations de l'esprit.

Au-reste, l'inclination que l'on trouve dans les Indiens, à disputer et à chicaner sur ce qu'ils entendent, me paraît un défaut à corriger, et non pas une disposition que l'on doive cultiver en leur fournissant matière de dispute. On doit craindre qu'il ne leur arrive de tomber dans le défaut commun aux Arabes, aux Espagnols, et aux autres Peuples spirituels et paresseux. Il est bien plus commode, quand on y a une fois pris goût, de raisonner et de subtiliser sans fin, que de feuilleter des livres pour apprendre des langues et des faits. De là est venue la scholastique *chicaneuse*. Il faut donc réprimer la curiosité des Indiens, les accoutumer à se contenter des connaissances utiles, et à mépriser les questions vaines qui vont à l'infini; et profiter pour cet effet de leur disposition naturelle à la docilité, à la modestie et au silence.

Je voudrais sur-tout leur faire voir le rapport de toutes les études à la morale. Un homme de bien doit être prudent et sensé; il doit être sincère et ami de la vérité. Il ne doit donc jamais parler de ce qu'il n'entend pas, si ce n'est pour s'en instruire. Il ne doit jamais juger témérairement, c'est-à-dire, affirmer ou nier ce qui ne lui est pas évident, mais suspendre son jugement jusqu'à ce qu'il soit pleinement éclairci. Il ne doit ni croire légèrement, ni par complaisance affirmer

ce qu'il ne croit pas, ni être opiniâtre et résister par fausse gloire à la vérité connue, parce que lui ou ceux qu'il estime, ne l'ont pas trouvée, ou parce qu'il est accoutumé à penser le contraire. On doit sur-tout éviter la paresse dans une affaire aussi importante qu'est le bon usage de la raison. C'est en quoi consiste essentiellement le péché d'infidélité, de n'avoir pas voulu user de la lumière naturelle pour connaître celui de qui on la tient, et de s'être plus occupé des affaires temporelles et des soins du corps, que du soin de perfectionner sa raison et de croire la vérité. Il ne suffit donc pas de ne faire tort à personne, et de vivre moralement bien, si d'ailleurs on demeure dans l'habitude d'un si grand crime, que de mal user de la raison, et de là s'ensuit que le premier devoir est de bien régler sa créance.

MORALE.

Peut-être ne faudrait-il pas d'autre étude de Morale que celle de la Loi de Dieu. Du moins il me semble que c'est celle où la méthode des écoles est le moins utile. Savoir la Morale, ce n'est pas en savoir discourir, (1)

(1) *Note de l'Editeur.* Sans doute que savoir la Morale, c'est essentiellement savoir bien vivre ; mais cela ne suffit cependant pas à tout le monde. Il faut bien que ceux qui doivent l'enseigner, en sachent bien parler ; il est même bon, sur-tout parmi les Infidèles, que les Néophytes se trouvent en état de rendre compte de leur foi et de leur conduite, et de démontrer avec évidence que rien n'est plus juste et plus utile que ce qui sert de fondement à notre Morale.

qui est ce qu'Aristote nous apprend ; mais c'est savoir bien vivre, qui est ce que nous apprenons dans les livres de Salomon et dans le reste de l'Ecriture ; avoir de bonnes maximes, en être solidement persuadé, être fidèle à les pratiquer aux occasions ; voilà la Morale. Qu'importe en quel ordre on ait appris ces maximes ? toutefois si l'on voit qu'elles entrent mieux dans l'esprit, étant présentées d'une manière plutôt que d'une autre, à la bonne heure ; mais il est important qu'elles y entrent agréablement, et c'est à quoi servent merveilleusement les comparaisons abrégées, et les images ingénieuses des Paraboles : le principal est que l'on en soit persuadé sérieusement, et pour cet effet, il est bon de les soutenir par le raisonnement, d'en montrer la liaison nécessaire, et de les ramener quelquefois jusqu'aux premiers principes, afin qu'elles aient des fondemens inébranlables ; autrement on court le hasard de suivre une conduite inégale et incertaine, comme la plupart des hommes, et de pratiquer le contraire de ce que l'on dit, ou même de ce que l'on fait dans d'autres rencontres. Or pour ces raisonnemens de Morale qui vont au fond et à la conviction, aucun des Auteurs anciens n'est comparable à Platon. Sa doctrine est bien plus élevée que celle d'Aristote, qui va terre-à-terre et s'accoutume aux humeurs ordinaires des hommes. Platon vise à la perfection de la raison, et approche bien plus de la vérité de l'Evangile. La trop grande opinion qu'on a conçue d'Aristote

dans ces derniers siècles, est une des sources du relâchement qui a passé en dogme dans la Morale. Platon a de plus l'avantage de la méthode ; il ne se contente pas de décider et de proposer sèchement ses maximes. Il s'accommode à la portée de celui qui instruit, et fait tout le chemin nécessaire pour le tirer de ses erreurs, et l'amener pas à pas à la connaissance de la vérité, en sorte qu'il ne reste plus aucun doute, et que l'esprit est pleinement satisfait : du-moins il le fait quelquefois, ce qui suffit pour en montrer le chemin. Si l'on en veut faire l'expérience, qu'on lise le Gorgias, le premier Alcibiade, le Philèbe, et sur-tout son chef-d'œuvre qui est la République. Mais il faut le lire avec attention et patience, et d'ailleurs avec discernement ; car il faut toujours user de précaution avec les Auteurs Païens. Au-reste il n'y a pas beaucoup de personnes capables de ces raisonnemens, et ils ne seront pas nécessaires, quand l'autorité divine sera une fois bien établie.

PHYSIQUE.

(1) Ce qui commença à détromper les

---

(1) *Note de l'Editeur.* Il est bien vrai que la preuve de l'existence d'un souverain être, tirée des merveilles de la nature, a toujours fait une grande impression sur les esprits bons et droits : dans tous les temps on s'en est servi avec avantage. N'est-il pas étonnant que de savans Naturalistes en fassent en Europe un usage si différent, et par des systêmes singuliers nient indirectement la création, en reculant presqu'à l'infini l'époque fixée par nos livres saints, et en infirmant, autant qu'ils peuvent, leur témoignage respectable ?

Grecs des fables du Paganisme, ce fut la connaissance de la Nature. L'étude des Météores fit voir qu'il n'était point nécessaire que Jupiter fît forger les foudres par les Cyclopes, ni qu'il eût un aigle pour les porter. On vit que la terre pouvait trembler sans le trident de Neptune, et que le soleil pouvait se lever et se coucher sans entrer dans l'océan : car auparavant toutes ces fables étaient crues sérieusement. Il s'en trouve de semblables dans les Indes. Les Talapoins enseignent que le soleil se cache toutes les nuits derrière une haute montagne qu'ils mettent au milieu de la terre, et autour de laquelle ils mettent une mer immense. Ils comptent jusqu'à 19 cieux dont ils déterminent les espaces ; et le reste, que vous savez mieux que nous, ils semblent l'avoir pris des Indiens ; et la Physique des Chinois n'est guère meilleure à ce que j'en puis connaître.

(1) Saint-Augustin dit que la connaissance de l'Astronomie commença à le dégoûter des Manichéens, quand il vit l'absurdité des raisons qu'ils rendaient des éclipses et des phénomènes célestes ; car, dit-il, encore que ces connaissances ne soient pas nécessaires pour la piété, il est nécessaire de ne point se vanter de savoir et d'enseigner aux autres ce qu'on ne sait pas. Dieu a permis que la plupart des imposteurs aient donné dans cette vanité, afin qu'il y eût un moyen facile et sensible de les convaincre.

---

(1) Confess. c. 3, 4.

Il est donc très-important aux Missionnaires orientaux, de savoir la Physique pour ruiner par les fondemens les superstitions et les fables. Mais ce n'est pas la Physique de nos Ecoles, ni les raisonnemens généraux sur la matière et la forme, sur le lieu, le vide et l'infini ; c'est la Physique particulière et principalement ce qu'elle a de positif, je veux dire, l'Histoire naturelle. Je comprends ici sous ce nom la Cosmographie, la Géographie, et même l'Astronomie, y regardant seulement les faits qui passent pour constans entre les meilleurs Astronomes, sans en examiner les preuves. J'y comprends aussi une connaissance médiocre de l'histoire des plantes et des animaux, et de l'anatomie du corps humain. Plus un Missionnaire sera instruit de ces faits, plus il aura de moyens pour convaincre d'ignorance les Talapoins et les autres Docteurs idolâtres, et pour montrer la vanité de ce qui sert de fondement aux fausses Religions.

Du-reste je voudrais peu raisonner en ces matières. Je ne voudrais point m'embarrasser dans les tourbillons de Descartes ni dans ses trois élémens, ses globules dont le mouvement fait la lumière, sa matière tournée en vis qui fait mouvoir l'aimant, ni tout ce qui est particulier à son système. Mais après m'être assuré du fait, je raisonnerais suivant les principes qui me paraîtraient les plus clairs et les plus simples. En l'un et l'autre genre de faits et de raisonnemens, je distinguerais soigneusement ce qui est certain

et ce qui ne l'est pas. Il est certain que tous les nerfs viennent du cerveau ; mais on n'est pas également assuré du principe qui les fait agir. Il est certain que le soleil est sans comparaison plus grand que la terre ; mais on n'en sait précisément ni la grandeur, ni la distance. Il n'est pas certain si c'est le soleil ou la terre qui tourne, si les animaux sont de pures machines ou non. Je commencerais toujours par les exemples les plus simples et les plus sensibles, et m'appliquerais sur-tout à ne rien dire que je n'entendisse bien, à ne pas prendre des mots pour des raisons, à ne pas brouiller les idées de l'esprit et de la matière, ni la Morale avec la Physique. Ainsi je rejetterais les termes d'appétit, d'instinct, de sympathie ; du-moins je prendrais grand soin de les expliquer, et je ne souffrirais point qu'on voulût, à force de subtiliser un corps, le faire passer en substance ou en qualité spirituelle : enfin quelque principe de Philosophie que vous jugiez à propos de suivre, il est très-important d'en séparer toujours la Religion, et de ne pas donner occasion à vos Disciples de croire qu'elle dépende de la Philosophie. Je crains que les premiers Missionnaires n'aient quelquefois manqué en ce point, et qu'ils n'aient donné la doctrine des formes substantielles ou des accidens réellement séparables de la substance, comme des fondemens du Christianisme. Il y avait 1200 ans que l'on enseignait l'Evangile, quand on s'est appliqué à ajouter les principes d'Aristote. Si l'on

s'appuie trop sur la Philosophie, il est à craindre que les Disciples ne la trouvent faible en quelques endroits, et ne viennent à mépriser la Religion même.

THÉOLOGIE.

Les Missionnaires sont dans l'état où étaient les Pères de l'Eglise dans les premiers siècles, excepté qu'ils ont de plus grands obstacles à surmonter. Les Pères travaillaient à établir la Religion au milieu des Infidèles; mais ils étaient dans leur Pays, parlant leur langue naturelle, Grecque ou Latine. Ils avaient affaire à des gens de même Nation, dont ils savaient parfaitement les mœurs et la doctrine : eux-mêmes avaient été Païens pour la plupart; ils disputaient avec des esprits excellens philosophes pour la plupart, et exercés aux raisonnemens les plus subtils et les plus suivis. Cependant ils ne s'embarrassaient point des questions vaines et inutiles. Leur Théologie consistait à savoir parfaitement l'écriture et à l'expliquer suivant la tradition encore vivante, à répondre aux objections des Infidèles et des Hérétiques, à détruire les fondemens de leurs erreurs. J'estime donc que quelques ouvrages des Pères les plus anciens, ou plutôt des extraits que l'on en pourrait faire, seraient la meilleure Théologie pour les Séminaires d'Orient. Vous y verriez le Traité de l'unité de Dieu que les Grecs appelaient la Monarchie, pour combattre la pluralité des Dieux, ou des principes, et établir la nécessité d'un Être

souverain : les preuves de la création, de la providence, de la résurrection, des peines et des récompenses éternelles ; la réfutation de l'éternité du monde, de la métempsycose, du culte des intelligences et des démons : les réponses aux principales objections contre la Trinité et l'Incarnation : les preuves de la corruption de la nature, de la faiblesse du libre arbitre, de la nécessité de la grâce de Jésus-Christ. Quant au catalogue des anciennes hérésies, si on ne se contente pas de celui de Saint Augustin, il y en a de reste dans Saint Epiphane.

Quoique l'idolâtrie des Grecs fût très-différente de celle que vous avez à combattre, les traités que les Pères ont faits contre eux, ne laisseront pas de vous être utiles, si vous en observez bien la méthode. Ils étaient instruits à fond des erreurs qu'ils combattaient, en sorte qu'il y a bien des particularités, des fables et des mystères profanes du paganisme que nous ne connaissons que par eux. Voyez entr'autres le petit Traité de Saint Clément Alexandrin et la Cité de Dieu de Saint Augustin. On y voit une lecture prodigieuse des Poètes, des Historiens et de tous les Auteurs qui traitaient de la Religion des Païens. Pour réfuter les objections qu'ils fesaient de la nouveauté du Christianisme, les Chrétiens étudièrent à fond la Chronologie et toute l'ancienne Histoire ; et de là vint l'ouvrage d'Affricain, d'où Eusèbe a tiré sa Chronique, ce précieux trésor d'antiquités. En effet, il est impossible de combattre une

doctrine qu'autant qu'on la connaît; qui la connaîtra imparfaitement, ne la combattra qu'imparfaitement. Ce n'est pas convertir des gens que leur faire accroire qu'ils pensent comme nous, quand en effet ils pensent tout autrement. Quelques Missionnaires ont prétendu avoir trouvé en la doctrine des Bramines une Trinité et plusieurs Incarnations (1). Mais les voyageurs les plus exacts et les plus sensés ont avéré que ce ne sont que de légères convenances. Il ne faut donc rien dissimuler; mais avouer de bonne foi que les Idolâtres à qui vous avez affaire, sont plus éloignés de nos principes que les anciens Idolâtres, quoique dans le culte ils semblent se rapprocher. Vous pouvez vous servir des Pères, principalement en imitant leur méthode, pour réfuter les fables par elles-mêmes et par les absurdités qu'elles renferment, quoique les fables que vous combattez, soient différentes des anciennes. Mais je desire sur-tout qu'on les imite fidellement dans leur discrétion; que l'on n'explique les mystères, qu'autant que les auditeurs en sont capables: que l'on ne les expose jamais au

(1) *Note de l'Editeur.* Ces Voyageurs savaient-ils la langue des Bramines? Avaient-ils vécu avec eux? Connaissaient-ils leurs mœurs et leurs usages? Il me paraît toujours étonnant qu'on préfère le témoignage d'un voyageur qui, tout clairvoyant qu'il est, n'a ni le temps, ni les moyens de bien connaître un Pays et ses habitans, à celui d'un Missionnaire qui ne manque ni de sens, ni d'esprit, et qui a vieilli dans ce Pays et au milieu de ses habitans; et j'ose le dire, M. de Fleury parle ici plutôt d'après les préjugés que d'après sa raison, si droite pour l'ordinaire.

mépris et à la risée des Infidèles, puisque le précepte de l'Evangile y est exprès, et que l'on ne prévienne jamais les objections; mais que l'on attende, pour les réfuter, qu'elles soient effectivement proposées, et que l'on se contente d'y répondre ce qui est précisément nécessaire pour les réfuter, sans jamais aller au-delà. Si cette règle de discrétion avait été religieusement observée dans les derniers siècles, nous n'aurions pas tant de volumes remplis de questions inutiles, contre le précepte de Saint Paul. Je voudrais encore que l'on fît un point de conscience d'observer la défense que fait Saint Paul de s'arrêter aux fables, et que l'on ne mêlât jamais à la Doctrine chrétienne rien qui fût indigne de la majesté de l'Evangile. Je le dis, parce que je vois qu'en France les Missionnaires et les Catéchistes ne *craignent* point assez de débiter des histoires tirées du *Pédagogue chrétien*, et de la *Fleur* des exemples que l'on met entre les mains de tous les Peuples, des Vies des Saints, la plupart apocryphes, et que nos Histoires ecclésiastiques les plus sérieuses, je dis même celle de Baronius, ne sont pas assez correctes sur ce point. Vous ne pouvez donc y être trop réservés. Employez autant qu'il sera possible les Histoires de l'Ecriture-Sainte, et ensuite celles que vous croirez de bonne foi les plus authentiques; car je sais bien que vous n'avez ni le loisir, ni la commodité de faire des discussions de critique; mais sur-tout gardez-vous d'apprêter à rire aux Anglais et aux Hollan-

dais : ils se sont bien moqués d'une Histoire de Jésus-Christ, écrite en Persan par..... qui commence par Saint Joachim, Sainte Anne et la Conception de la Vierge ; et pour la faire connaître à tout le monde, ils l'ont imprimée en Hollande. Je voudrais user de la même précaution pour les Images, et je ne souffrirais point que l'on proposât le dragon de Sainte Marguerite, ni celui de Saint George, ni Saint Christophe comme un géant, ni Saint Jacques en habit de pélerin. Ici tout le Peuple est accoutumé depuis long-temps à ces ouvrages, et il y est plus difficile de les abolir. Mais à quoi bon les porter à de nouveaux Chrétiens qui n'en ont aucun besoin ? On remarque aussi que la plupart des Missionnaires sont trop crédules sur le point des sorciers, ou des apparitions d'esprits, ou des miracles. Plus vous trouverez de crédulité dans les Néophytes, plus vous devez être scrupuleux à n'en pas abuser.

THÉOLOGIE-MORALE.

Mais en quoi les Auteurs ecclésiastiques des premiers siècles peuvent être utiles, c'est pour la discipline. Car je ne vois rien qui empêche de la suivre en formant un Christianisme tout neuf et dans des Pays où on ne peut dire qu'il faille s'accommoder à la faiblesse qui reste d'une longue corruption. Je crois voir donc que l'on devrait étudier exactement le livre des Constitutions apostoliques, qui est au premier volume des Conciles et ailleurs. Quoiqu'il porte un titre in-

certain, il est toutefois constamment ancien et du temps des persécutions, et il n'y a qu'à le lire pour en connaître l'utilité. On y verra toute la morale et la discipline de l'Église; toutes les précautions avec lesquelles on éprouvait les Catéchumènes; la discrétion dont on usait dans l'administration de la pénitence; quelles étaient les fonctions des Diacres, l'ordre des assemblées ecclésiastiques, la règle des familles Chrétiennes, et tout le reste que j'ai marqué succinctement dans les mœurs des Chrétiens. Les apologies de S.[t] Justin, d'Athénagore, de Tertulien; les lettres de Saint Cyprien, les Epîtres canoniques de Saint Grégoire Thaumaturge, de Saint Denis et de Saint Pierre, tous deux Evêques d'Alexandrie; en un mot, tout ce qui nous reste des trois premiers siècles, semble avoir été conservé par une providence particulière pour être les modèles sur lesquels on doit à jamais former les Eglises naissantes et réformer les anciennes (1). Je sais que vous avez de grandes mesures à garder avec les Religieux Portugais, et d'autres qui, n'étant guères instruits dans l'antiquité, pourraient blâmer des pratiques très-saintes,

---

(1) *Note de l'Editeur.* Il n'y a qu'à lire les Relations des Missionnaires, pour se convaincre que ceux qui ont porté dans l'Inde la lumière de l'Evangile, y ont aussi établi une discipline exacte et suivie d'après l'antiquité la plus respectable. Le reproche de M. de Fleury n'est donc point fondé; il avait certainement de bonnes vues; mais il n'a pas craint assez le danger de prévenir ceux à qui il écrivait, contre les autres Missionnaires qui travaillaient dans les mêmes contrées.

et vous en faire des crimes à Rome ; mais je crois qu'il est toujours bon de vous proposer ces grands originaux pour en approcher le plus qu'il sera possible. Cette connaissance de l'ancienne discipline suffira presque pour la Théologie-Morale ; car dans les ouvrages que j'ai marqués, on verra la plupart des grands principes, et sur-tout on y apprendra à se servir de l'Ecriture, et à l'appliquer pour décider les cas particuliers. On trouvera encore un grand nombre de principes solidement établis sur l'Ecriture-Sainte, dans les OEuvres morales de Saint Basile, principalement dans ses petites règles. Or, il me semble que le meilleur en cette matière est d'avoir des principes, et non pas de vouloir descendre dans les cas particuliers, comme ont fait nos Théologiens modernes. Leur méthode a plusieurs inconvéniens. Il est impossible de prévoir tous les cas. Il en arrive tous les jours de nouveaux qui embarrassent ceux qui ne les trouvent point dans leurs livres, et donnent occasion d'écrire et d'étudier à l'infini, et de ramasser un grand nombre de cas extraordinaires, qui ne sont plus en usage, sinon de salir les imaginations de ceux qui les étudient, les remplir d'idées affreuses, et les endurcir au mal. Enfin, cette application à des cas particuliers rétrécit l'esprit, comme la trop longue attention à de petits objets, accourcit la vue, en sorte que l'on tombe dans des maximes trop humaines et dans des scrupules judaïques, fort éloignés de la noblesse de la Loi de Dieu,

que l'on perd de vue insensiblement (1). Les anciens avaient donc raison d'écrire très-peu sur cette matière, c'est-à-dire, seulement des canons pénitentiaux; encore n'étaient-ils connus que des Prêtres, et gardés sous un grand secret.

Je vois bien qu'il vous serait plus commode de vous envoyer des Traités tout faits; un pour la Théologie spéculative où les mystères fussent expliqués nettement, et appuyés des preuves les plus solides de l'Ecriture et des Conciles avec les réponses aux principales objections des Hérétiques; un autre, pour la Théologie-Morale, à-peu-près semblable; mais de tels traités (2) nous manquent jusqu'à présent. Les meilleurs Evêques de France les demandent pour l'instruction de leurs Séminaires. On en a fait la proposition à plusieurs Docteurs, et aucun ne l'a encore exécutée. J'espère toutefois que Dieu procurera de notre temps ce secours à son Eglise.

HISTOIRE.

Une des connaissances les plus nécessaires

(1) *Note de l'Editeur.* Rien de plus sage que ce qu'observe ici M. de Fleury sur la Morale et la manière de l'enseigner.

(2) *Note de l'Editeur.* Avant M. de Fleury, il y avait de ces Traités; mais prévenu contre la Théologie scholastique, ou il a oublié de les citer, ou il n'a pas daigné en faire mention; et depuis M. de Fleury, il en a encore paru plusieurs qui réunissent à-peu-près tousles avantages que desire ce savant Auteur, et dans lesquels on trouve de la méthode, de la netteté et beaucoup de recherches savantes et lumineuses.

aux Missionnaires orientaux, est l'histoire tant des Pays où ils travaillent, que des nôtres, et non-seulement l'histoire des Etats, mais des Sciences, des Arts et de toutes nos traditions. Si le Catéchisme historique a quelque avantage au-dessus des autres, ce n'est pas qu'il contienne une doctrine singulière, il ne vaudrait rien : c'est qu'il met l'Auditeur en état d'entendre mieux la doctrine. Je voudrais donc en faire de même à l'égard de toutes les études. Pour leur faire comprendre la nécessité du latin, je leur ferais l'histoire de nos langues; je leur marquerais l'antiquité et l'étendue de l'Empire Romain; qu'il était divisé en deux langues principales, le Latin et le Grec; que le Latin était la langue de tout l'Occident; qu'il est encore la langue commune parmi les Savans de l'Europe, et que l'Italien, le Français et le Portugais en sont venus. On pourrait, sur la Poésie, leur apprendre sommairement ce que c'était que les Poètes des Grecs et des Romains, et de quelle sorte était leur Idolâtrie, afin que ce qu'ils en verront dans les Auteurs ecclésiastiques, et dans l'Ecriture, leur soit moins nouveau. De même pour la Philosophie, je leur en marquerais succinctement l'origine et les progrès; qui était Pithagore, dont les dogmes se sont répandus si avant dans les Indes, et dont le nom même n'y est pas inconnu : qui étaient Socrate, Platon, Aristote; ce que c'était qu'Académiciens, Stoïciens, Epicuriens; ces derniers même sont nommés dans l'Ecriture.

Il faudrait, si je ne me trompe, commencer par un abrégé de l'Histoire générale, tel que le *Rationarium temporum* du Père Pétau, ou quelque autre semblable, et y joindre la Géographie, ayant toujours la carte devant vous et le livre en main, afin de montrer les Pays, à mesure que vous les nommeriez. Les études sont bien difficiles, quand tout est nouveau. J'en ai fait l'expérience en étudiant l'Histoire de la Chine dans l'Abrégé du Père Martini. Tous les noms me paraissaient semblables; je confondais les personnes avec les lieux; tout m'échappait sitôt que je l'avais lu. Il faut bien du temps et de la patience avant que des idées toutes nouvelles aient fait une forte impression dans le cerveau. Mais aussi quand la doctrine est liée à des faits qui frappent l'imagination, les idées sont bien plus durables. Des faits, pourvu qu'ils soient suivis, et qu'on en voie la liaison, sont bien plus agréables que des vérités abstraites.

La suite de l'Histoire générale et la connaissance sommaire des Pays qui nous sont le plus connus, servira encore à soutenir les raisonnemens métaphysiques sur les motifs de la crédibilité, en fournissant les exemples et les preuves particulières. Vous montrerez à vos Néophytes que ce n'est point en l'air que nous comptons cinq ou six mille ans depuis la création du monde, mais sur une suite d'Auteurs non-interrompue, dont les livres ne sont point secrets, mais répandus entre les mains de tout le monde; que

nous connaissons chacun des Historiens anciens, son nom, son Pays, son temps; et que, bien que les langues dont ils se servaient, soient mortes, nous avons plusieurs Savans qui les entendent, et lisent ces Auteurs en l'original. Vous leur montrerez notre bonne foi en ce que nous reconnaissons que les Lettres, les Sciences et la véritable Religion n'ont pas commencé en France; que nous avouons avoir reçu les Sciences des Grecs et des Romains qui ne subsistent plus, et que nous ne commençons notre Histoire que depuis environ 2000 ans, au-lieu que l'Histoire Romaine et la Grecque remontent bien au-delà. Peut-être trouvera-t-on plus utile, au-moins dans les commencemens, de leur proposer notre Histoire en remontant, leur disant d'abord ce que nous savons du dernier siècle, puis du précédent, et ainsi, en remontant toujours jusqu'au temps de Jésus-Christ et au-dessus, à proportion. Cette méthode est plus propre à persuader la vérité de nos Histoires, parce qu'il est plus vraisemblable que l'on en ait de nouvelles, que d'anciennes; mais il en faudra toujours revenir à l'autre méthode qui va en descendant, pour leur mettre en l'esprit l'ordre des temps.

Cette même suite d'Histoire fournira des preuves de la nouveauté du monde, pour montrer non-seulement qu'il n'est pas éternel, mais encore qu'il est beaucoup moins ancien que ne le font les Indiens, et cela par le progrès visible des Arts, des Lettres,

des Sciences, que l'on voit commencer par les Pays que l'Ecriture nous marque pour les premiers habités ; savoir, la Chaldée, l'Egypte et la Syrie, et de là s'étendre par tout le reste du monde. Que si dans notre Chronologie vous vous trouvez embarrassé à cause des histoires de la Chine dont vos Indiens ont sans doute une grande opinion, vous pouvez suivre la Chronologie des Septante, qui vous donnera sept ou huit cens ans (1) de plus, et vous mettra fort au large. Elle a été depuis peu fort bien expliquée par le Père Pezeron de l'Ordre de Cîteaux.

Quant à la Théologie, l'exemple du Catéchisme me fait voir combien l'Histoire y peut-être utile, puisque le Catéchisme n'est que l'abrégé de la Théologie. Le Théogien doit donc savoir, plus exactement que le simple Fidèle, l'histoire de la Religion, tant sous l'ancien que sous le nouveau Testament. Quant à l'histoire de l'ancien Testament, il n'y a rien à chercher hors de l'Ecriture. Tant de gros volumes sur ce sujet, n'ont rien ajouté au texte de la Bible que des dissertations, des curiosités et des paroles.

Pour l'Histoire ecclésiastique du nouveau Testament, il faut, en attendant mieux, vous contenter de ceux qui ont abrégé Baronius, du-moins pour le septième siècle et les suivans : car pour les six premiers, ce sera plutôt fait de lire Eusèbe et les autres Historiens

(1) *Note de l'Editeur.* La différence de ces deux Chronologies, est, suivant Riccioli, de 1450 ans dont 850 après le déluge. *Riccioli, Chronologiâ reformatâ.*

originaux. Mais de quelque Auteur qu'on se serve, il me paraît nécessaire de connaître la fondation et la succession des principales Eglises, la propagation de l'Evangile, les persécutions et même, en particulier, les actes les plus authentiques des principaux Martyrs, par où on peut juger des autres; les hérésies les plus fameuses et qui ont eu le plus de suite; les Pères de l'Eglise les plus illustres, et dont nous avons les écrits; les Conciles universels et particuliers les plus célèbres. Sans avoir une teinture au-moins légère de ces faits, je ne vois pas qu'il soit possible de savoir ni Théologie, ni discipline ecclésiastique. La plupart de ces faits nous sont familiers dès l'enfance. Il n'y a pas de femme qui n'ait ouï parler, dans toute sa vie, au-moins au sermon, de Saint Augustin, de Saint Jérôme, de Jérusalem et d'Antioche; mais à un Indien, ces noms sont aussi étrangers, qu'à nous ceux de Bartrouhen et Padmanata. En général j'estime que sur la plupart des hommes la connaissance des faits, et la longue attention sur les mêmes objets, font plus d'effet que les raisonnemens subtils et suivis. Les Indiens et particulièrement les Siamois, sur les relations que j'en ai vues, paraissent peu exercés à raisonner sur les matières abstraites et qui regardent la Religion, et être plus attachés à leur créance par habitude de jeunesse, que par une persuasion solide, en sorte que ce serait beaucoup gagner que de les accoutumer à penser autrement; ce qui ne se peut faire qu'en

leur remplissant la mémoire d'autres faits, et les en entretenant pendant un temps considérable. Je sais que la conviction par de bons raisonnemens serait plus solide ; mais quand on ne peut faire ce que l'on desirerait, il faut se réduire à ce que l'on peut.

Après avoir traité tous les points du Mémoire qui m'a été envoyé, j'ai cru qu'il ne serait pas inutile de proposer quelques moyens de réfuter les principaux sophismes des Idolâtres.

Toutes Religions sont bonnes.

Il y a une apparence d'équité à ne condamner personne, et laisser à chacun la liberté de ses opinions. Dans le fond ce n'est que paresse d'examiner, et désespoir de trouver la vérité. On veut faire compensation d'erreurs ; souffrir celles des autres, pour avoir droit de garder la sienne. Là revient la tolérance mutuelle des Protestans, et c'est le grand chemin du Pyrrhonisme. Je ne crois pas que l'impudence et la stupidité puissent aller jusqu'à approuver toute sorte d'opinions sur la Religion, puisqu'il faudrait en accorder de contradictoires. Si toutes les Religions sont bonnes, celle qui condamne toutes les autres, comme le Christianisme, ne sera pas bonne. Ceux qui n'ont aucune Religion, comme les Caffres, et quelques Peuples de l'Amérique, seront dans l'erreur.

Il faut distinguer dans les mœurs des hommes, ce qui est indifférent et ce qui ne l'est pas. Ce qui est de leur institution, est in-

différent, comme le langage, la forme des habits, des meubles, des bâtimens. Il a été libre aux hommes d'établir tels signes qu'il leur a plu, pour exprimer leurs pensées, de choisir telles étoffes, telle couleur et telle figure de vêtemens qu'ils ont voulu. Encore, qui l'examinerait bien, trouverait souvent qu'ils ont été déterminés par la qualité des Pays chauds ou froids; par la nature des plantes et des animaux qui s'y trouvent, etc. Mais que tout cela soit indifférent, à la bonne heure; on peut mettre en ce rang les manières d'exprimer le respect, le deuil ou la joie publique; les formes de rendre la Justice; les Lois et le Gouvernement. Mais ce qui regarde le fond des mœurs, est le même chez tous les hommes. Tous conviennent qu'il faut tenir ce qu'on promet; qu'il faut dire la vérité; qu'il ne faut point faire aux autres ce que nous ne voulons pas qu'ils nous fassent; qu'il ne faut point faire de mal à qui ne nous en fait point, et être reconnaissant du bien que l'on nous fait; qu'il faut aider les autres dans leurs besoins; qu'un mari et une femme doivent s'aimer, et se secourir; qu'ils doivent aimer leurs enfans, les nourrir et les élever tant qu'ils sont petits; que les enfans doivent les honorer et les servir. Ces maximes et plusieurs autres que l'on pourrait rechercher, se trouveront dans le cœur de toutes les Nations, avec celle qui en est une suite; que ceux qui ne les suivent pas, sont méchans et méritent d'être punis. C'est sur ces règles qu'est fondé le

le commerce entre les Nations les plus éloignées ; ce qui prouve qu'elles ne se sont pas accordées pour les établir ; mais que, chacune de leur côté, elles les ont trouvées chez elles. En un mot, c'est la Loi naturelle gravée dans le cœur de tous les hommes, et inséparable de la lumière de la raison.

Et il ne faut pas être troublé de ce que l'induction n'est pas absolument générale, et qu'il se trouve quelques Nations particulières qui font profession de cruauté, de tromperie et de quelque autre vice ; car il s'en trouve aussi qui sont accoutumées à manger la chair humaine, ou à pervertir l'ordre de la génération, ce que je ne crois pas qu'aucun homme sensé regarde comme indifférent. Comme il y a des hommes particuliers, extravagans ou méchans, l'extravagance ou la malice peuvent aussi gagner toute une famille ou toute une Nation (1). Mais il faut voir de quoi conviennent la plupart des hommes, principalement quand ils jugent des autres, et qu'ils n'y ont point d'intérêt. Il faut ensuite prouver que la Religion appartient à cette Loi naturelle qui est la même en tous les hommes. La Religion

(1) *Note de l'Editeur.* On remarque effectivement que ces coutumes anti-naturelles pour ainsi dire, ne se trouvent que chez des Peuples peu nombreux, presque isolés, et qu'on les ramène sans beaucoup de peine à convenir de leur tort, et à reconnaître la vérité des principes contraires à leurs usages. C'est ce qui est surtout arrivé chez les Sauvages de l'Amérique méridionale et septentrionale. Ils se sont rendus sans beaucoup de peine à ces principes si lumineux et si naturels.

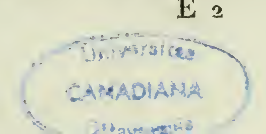
est une partie de la Justice. S'il faut être reconnaissant d'un bienfait particulier, à plus forte raison de tous, et du fondement de tous, qui est l'être. Il faut donc revenir à prouver un Dieu créateur et conservateur de tout, un être souverainement parfait, tout-puissant, tout sage et tout bon; et l'on aura prouvé la nécessité de l'honorer et de lui obéir. C'est sur ce point d'un Dieu unique, indépendant, souverain, qu'il faut principalement insister. Car encore que ces mots ne soient pas inconnus aux Indiens, il semble qu'ils n'en sentent pas la force, puisqu'ils parlent comme si nous avions notre Dieu et eux le leur, et qu'ils comptent plusieurs hommes devenus dieux successivement. Il y a apparence que le commerce avec les Mahométans, les Chrétiens et les Juifs les a accoutumés à parler d'un Dieu tout-puissant, quoiqu'ils n'aient sur la Divinité que des idées confuses. Ce qui montre que les Siamois n'ont pas d'idée claire de la Divinité, c'est qu'ils reconnaissent que ceux qu'ils nomment Dieux, commencent et finissent; que le Sommonokodam est né en un certain temps, qu'il est mort et anéanti, au-moins réduit en un état où il ne se mêle plus de rien, et n'agit plus sur les hommes et sur le reste du monde. Avant donc la naissance du Sommonokodam, ou plutôt avant qu'il fût devenu Dieu, il n'y avait point de Dieu. S'il y en avait un autre, avait-il commencé? On peut les pousser ainsi jusqu'à ce qu'ils reconnaissent un être éternel. Comme

la Religion de Siam est venue des Indes, il y a apparence que ce sont dans le fond les mêmes principes et les mêmes fables; du-moins j'y vois une grande conformité.

Or, les Bramines donnent un corps et une figure humaine à leur souverain Dieu, soit Vistnou, soit Esouara; ils lui donnent aussi une femme et des enfans, le font sujet à la colère et aux autres passions; à-peu-près comme les Grecs parlaient de leur Jupiter qui était le souverain Dieu, qui toutefois ne pouvait résister au destin, et avait souvent querelle avec les autres Dieux. Il ne faut donc pas s'arrêter aux termes généraux d'un grand Dieu souverain, tout-puissant; voyez quelle idée y répond, et si elle se soutient par-tout. J'admire entr'autres le raisonnement des Siamois qui veulent que la puissance de leur Dieu s'étende jusqu'à pouvoir s'anéantir lui-même.

Il semble plutôt que les Indiens et les Chinois ne connaissent point, à proprement parler, de Dieu; ils veulent que tout soit par nécessité; et que, comme il y a des Lois nécessaires pour les mouvemens des corps, il y en ait aussi pour la punition ou la récompense des esprits suivant leur mérite, en sorte que le bon et le mauvais usage de la liberté attire par une suite nécessaire et une espèce de fatalité, le bonheur ou le malheur. Si cela est, il faut reprendre avec eux la Religion dès les premiers fondemens.

Travaillez donc à montrer qu'il y a un Etre nécessaire qui subsiste par lui-même, im-


CANADIANA

muable et infini, qui est purement et simplement, sans aucune addition, sans différence de temps ni de lieu, puisque tout ce qui s'ajoute à l'idée de l'Etre, marque un Etre borné, comme dire, qu'il a été, qu'il sera, ou qu'il ne sera plus, ou qu'il est étendu jusqu'à certains termes. Prenons garde que les mots ne nous trompent. Infini est un terme négatif, parce que nous ne sommes accoutumés à considérer que des choses finies ; mais, à proprement parler, c'est le fini qui emporte négation de durée, ou d'étendue, ou de vertu au-delà de son terme ; et l'infini est le positif qui est purement et simplement sans limitation. Cet Etre infini est corps ou esprit ; nous n'avons d'idées que de ces deux substances. S'il est corps, il n'y a donc que des corps, ou plutôt qu'un seul corps, sans division et sans mouvement. Car d'où lui viendrait le mouvement, et comment se pourrait-il mouvoir, s'il était infini et remplissant tout ? On ne pourrait dire aussi qu'il y eût plusieurs corps, puisque chacun serait borné, du-moins à l'égard de l'autre, et par conséquent aucun ne serait infini contre la supposition. L'Etre infini est donc esprit, et c'est ce que nous soutenons. Or, nous convenons qu'un esprit infini peut mouvoir les corps, et même les faire de rien, puisqu'étant infini, il doit avoir toutes les perfections, et par conséquent une puissance infinie. Si l'on dit qu'outre l'esprit infini, il y a aussi la matière qu'il peut mouvoir et arranger, quoiqu'il ne l'ait pas

faite ; je demanderai pourquoi cette matière n'est pas immense aussi bien qu'éternelle. Si on la suppose immense, on revient à la première supposition que j'ai détruite, en montrant qu'il n'y aurait qu'un seul corps, et qu'il serait immobile. Si on la suppose bornée et divisée en plusieurs corps, comme l'expérience le fait voir, qui a pu lui donner ces bornes, si elle est indépendante quant à l'être et à la substance? Mais il y a grande apparence que ceux à qui vous avez affaire, ne sont pas capables, pour la plupart, de ces raisonnemens métaphysiques. Revenons donc à des preuves plus sensibles d'une première cause. L'exemple d'un Palais qui ne se bâtit pas tout seul ; quand vous avez serré quelque chose dans un coffre, si vous ne la trouvez pas, vous êtes surpris ; elle ne s'en est pas allée toute seule ; nous cherchons la cause du moindre accident ; faire observer la structure merveilleuse des corps naturels, cela s'est-il fait par hasard? est-ce un homme qui l'a fait?

A l'égard des Siamois, vous avez besoin particulièrement de distinguer les genres de causes, pour détruire l'équivoque de leur cause méritoire. Les hommes, disent-ils, sont punis et récompensés par leurs mérites, comme si le mérite était une cause efficiente, ou agissante; et après cela ils ne cherchent plus de Dieu pour punir ou récompenser. Montrez-leur la différence de la cause efficiente et de la finale, dont le motif est une espèce. Un Ouvrier bâtit une maison par l'espérance

du gain ; direz-vous que c'est l'intérêt qui a bâti cette maison ? En ferez-vous un personnage subsistant, qui puisse remuer du bois et des pierres ? Ce criminel a été puni à cause de son crime ; est-ce son crime qui a pris son épée pour lui couper la tête ? Ne voyez-vous pas que son crime a été le motif qui a porté le Juge à le condamner et le bourreau à l'exécuter, comme le gain a été le motif qui a excité le Maçon à bâtir ? Travaillez à leur faire entendre la chose, sans vous mettre en peine de leur apprendre les noms de cause efficiente, finale ou matérielle. Si vous pouvez une fois établir l'idée d'un esprit infini et agissant, en un mot, d'un Dieu créateur ; il ne sera pas difficile d'établir la nécessité d'une seule Religion. Tout l'univers n'a qu'un seul Maître, il ne faut donc plus dire votre Dieu et le nôtre ; le Maître doit être servi non au gré de ses esclaves, mais au sien. C'est à lui à leur faire la loi ; mais, dira-t-on, il est assez grand pour être servi par divers Peuples en diverses manières ; il est à croire qu'il se plaît à cette diversité, puisqu'il la souffre, comme il se plaît à la diversité de leurs figures, de leurs couleurs, de leurs mœurs et de leurs langages. Tout cela n'est que des conjectures, et par ce principe de la tolérance, on conclurait que Dieu approuve tous les crimes ; car il pourrait absolument les empêcher. Il faut donc revenir aux preuves effectives de sa volonté, et il est question de savoir s'il a parlé aux hommes pour la leur apprendre,

et de connaître sa parole. Je crois que tous les Idolâtres ont des livres qu'ils estiment sacrés, et croient être la parole de Dieu, soit à l'imitation de la vraie Religion, ou autrement. Ils croient en aveugle tout ce qui est écrit dans ces livres. Ils se feraient grand scrupule d'en douter, ou de douter que ces livres fussent divins; en un mot, ils opposent leur prétendue foi à tous les raisonnemens. Ce point mérite d'être examiné.

Il ne faut pas raisonner sur la Religion.

Toutes les fausses Religions imitent en ce point le langage de la véritable. Il faut croire, se soumettre, se défier de la raison, ne la point écouter. L'autorité divine l'emporte sur tous les raisonnemens. Ainsi, les Mahométans ne parlent que de foi : ainsi, les anciens Idolâtres, quand on les pressait sur l'absurdité de leurs fables, avaient recours à l'antiquité. Nos Pères l'ont cru ainsi, eux qui étaient plus sages que nous. Nos Poètes l'ont appris des Dieux, les choses divines passant leur portée. Puis ils exaltaient l'élégance des poésies qui étaient leurs livres sacrés, comme les uns font valoir le style de leur Alcoran, les autres de leur Bali. Mais ni les anciens, ni les nouveaux Infidèles ne viennent point à examiner comment ils sont assurés que Dieu a parlé, et que leurs livres sont sa parole. Toutefois cet examen est nécessaire pour distinguer la crédulité téméraire d'avec la foi prudente. Car on ne peut nier qu'il n'y ait eu des imposteurs;

autrement il faudrait croire la doctrine du premier venu. Vous devriez donc, leur dirais-je, croire la nôtre; et ensuite s'il venait un Mahométan, vous devriez encore le croire, et ainsi à l'infini, sans jamais vous arrêter à aucune créance. Il faut donc revenir à des signes évidens de l'autorité de Dieu, qui soient comme des lettres de créance de ceux qui viennent de sa part, sans lesquelles on ne doit pas seulement les écouter.

Ces signes ne peuvent être que des miracles. Car pour montrer que l'on parle au nom de l'Auteur de la nature, il faut faire quelque chose qui ne soit possible qu'à lui, c'est-à-dire, qui soit au-dessus des forces de la nature. Il semblera peut-être à quelqu'un qu'il serait de la bonté de Dieu de se faire ainsi connaître à chaque homme en particulier, et de faire voir à chacun des miracles, pour l'assurer de la vraie Religion, au-moins une fois en sa vie. Mais si les miracles étaient si fréquens, ils ne seraient plus miracles. Il ne faut pas une moindre puissance, ni une moindre sagesse, pour former un homme dans le ventre de sa mère, que pour ressusciter un mort. Rejoindre une ame à un corps encore entier, ou même rassembler les parties de ce corps déjà dissipées, n'est pas plus difficile que de le former la première fois, et y joindre la même ame. Il n'y a que l'habitude de voir naître tous les jours des hommes et des animaux, qui fait que nous n'admirons pas ces merveilles; et si la résurrection était aussi fréquente, nous

l'admirerions aussi peu. D'ailleurs ce n'est pas à nous à donner des Lois à Dieu, ni à lui prescrire quand il doit faire des miracles. Il suffit qu'il en ait fait de très-évidens, en présence d'un très-grand nombre de témoins, et que nous en ayons entre les mains des preuves incontestables. Tels sont les miracles de Moïse, ceux d'Elie, d'Elizée et des autres Prophètes; ceux de Jésus-Christ et de ses Disciples. Ils ont été faits en public pour la plupart; ils ont été reconnus dans le temps, écrits par ceux qui les avaient vus, dans des livres qui ont toujours subsisté depuis, et que nous avons encore. Nous voyons les effets de ces miracles; de ceux de Moïse en toute la Nation des Juifs, qui subsiste depuis si long-temps dans tout le monde, dans un état si singulier; de ceux de Jésus-Christ, dans l'établissement de la Religion chrétienne, si sublime et si au-dessus de la nature, et principalement dans la manière dont elle s'est établie, par la souffrance et le martyre pendant 300 ans de persécution. Je ne m'étends point sur ces preuves qui ont été si bien traitées par les Pères de l'Eglise, et principalement par Saint Chrysostôme et Saint Augustin.

Le seul miracle de la résurrection de Jésus-Christ suffit pour prouver tous les autres, et par conséquent tous ceux de Moïse à qui Jésus-Christ a rendu témoignage. C'est pourquoi les Apôtres ont pris tant de soin de prouver invinciblement sa résurrection. Or, celui qui ne se rend pas à ces preuves, serait

bien en danger de ne se pas rendre à la vue du miracle même. Car on ne peut refuser d'ajouter foi à un fait si bien prouvé, que par une mauvaise disposition d'esprit, ou pour n'en pas admettre les conséquences qui sont de suivre la doctrine de Jésus-Christ, renoncer au plaisir, et combattre ses passions; ou simplement par orgueil, pour ne se pas confesser vaincu, pour se distinguer du commun, et faire l'esprit fort. Or, les mêmes dispositions feraient rejeter un miracle quand on l'aurait vu. Entre les Juifs qui furent présens à la résurrection du Lazare, il y en eut plusieurs qui ne crurent pas à Jésus-Christ plus qu'auparavant. Au contraire, ils furent plus irrités, et persistèrent dans le dessein de faire mourir Jésus-Christ. Ils y ajoutèrent le dessein de tuer le Lazare, afin de s'ôter de devant les yeux cette conviction manifeste de leur aveuglement. Tels sont les hommes passionnés; plus on leur fait voir leur tort, plus on les irrite. S'il vous arrive de fermer la bouche aux Talapoins, et de mettre en évidence leurs erreurs, ne vous attendez qu'à les avoir pour ennemis implacables. Comme notre ame est la principale partie de nous-mêmes, et la raison, ce qui nous fait hommes essentiellement, rien ne nous est plus précieux. Nous attaquer en cet endroit, est, ce semble, nous vouloir anéantir et nous détruire. Or, on attaque notre raison toutes les fois que l'on entreprend de nous montrer notre tort. C'est la source de toutes les disputes; et de là vien-

nent ces mouvemens si violens, en contestant sur des maximes, et même sur des faits qui souvent ne nous importent en rien dans le fond. Tout ceci fait voir clairement la vérité de cette parole de Jésus-Christ (1) que ceux qui ne se rendent pas à l'autorité de l'Ecriture, ne croiraient pas un mort revenu de l'autre monde.

Il reste maintenant à examiner sur quelles preuves les Siamois ajoutent foi à leur Bali, les Indiens à leur Beth ou Védam, les Musulmans à leur Alcoran. Je m'attache à ces derniers que je connais mieux. Ce que j'en dirai, pourra s'appliquer aux autres. L'Alcoran, dit-on, est si bien écrit, et parle si dignement de Dieu, qu'il est clair que ce n'est pas l'ouvrage des hommes. Quant à la beauté du style, Homère le disputerait et l'emporterait de bien loin; il est bien mieux suivi, et occupe l'esprit bien plus agréablement; il plaît même dans des Traductions fort imparfaites; au-lieu que l'Alcoran, quoique bien traduit, est fort ennuyeux. Mais qui ne voit la faiblesse de cette preuve? Comme si on ne voyait pas tout les jours des méchans qui parlent bien, et disent de bonnes choses. Au-contraire, un menteur et un charlatan prennent plus de soin de bien parler, que celui qui dit la vérité; elle se soutient de soi-même. Le succès, disent les Mahométans, a montré que notre Prophète était envoyé de Dieu; autre signe très-équi-

(1) Luc 16, ℣. 31.

voque. Combien de fois Dieu a-t-il permis, pour punir les crimes des hommes, que l'erreur ait prévalu ! Les Musulmans eux-mêmes ne nomment-ils pas temps d'ignorance tout ce qui a précédé leur Prophète ? Par la même raison, tous les Hérésiarques, tous les Auteurs des fausses Religions, seraient envoyés de Dieu ; et sans sortir des Indes, un Brama, un Sommonokodam, seront des Dieux. De plus, nous savons comment la doctrine de Mahomet s'est établie avec la domination temporelle et par la force des armes ; en quoi il n'y a rien de surnaturel. Qui pourrait savoir comment la Religion des Siamois, ou des autres Indiens, s'est introduite, y trouverait aussi sans doute le contredit. Quant aux miracles, Mahomet marque souvent qu'on lui en demandait, et il ne répond que par des discours généraux. Dieu, dit-il, en a assez fait par ses anciens Prophètes, sans que le monde y ait cru. Pour moi, il ne m'a pas envoyé faire des miracles, mais prêcher les peines de l'enfer. Je sais que les Musulmans racontent des miracles, et en attribuent quelques-uns à Mahomet ; mais ils ont été écrits long-temps après, et ils n'ont point de témoignage certain, et sont en substance bien différens des vrais miracles, sans utilité, sans liaison avec les faits véritables et connus d'ailleurs. D'alléguer pour preuve qu'un livre est divin, la longue possession où l'on est de le croire tel, ce serait ne pas raisonner. On ne prescrit pas contre la vérité ; il aut venir à la source, et voir si les premiers

ont eu raison d'y croire ; car si leur créance a été téméraire, elle ne peut assurer celle de leurs descendans. De dire : nous avons bonne opinion de nos ancêtres, et nous présumons qu'ils n'ont cru que sur de puissantes raisons ; c'est revenir à autoriser toutes les Religions ; car tous les Peuples peuvent en dire autant. Donc Dieu aura enseigné également l'Evangile, l'Alcoran, le Beth, le Bali, quoique tous ces livres se contredisent et se détruisent l'un l'autre.

Mais outre que l'Alcoran n'a aucune preuve d'autorité divine, il a des preuves positives de supposition et de fausseté. Il se contredit en reconnaissant Moïse et Jésus-Christ comme envoyés de Dieu, et toutefois détournant les hommes de suivre leur Loi. Il confond Marie, sœur de Moïse, avec Marie, mère de Jésus-Christ, qui ont vécu à 2000 ans l'une de l'autre. Il raconte des histoires impertinentes de Salomon, et de la huppe et de la fourmi qui lui parlèrent, et d'autres semblables. Ces contredits sont encore plus forts contre des livres qui contiennent des absurdités plus manifestes, contre des faits évidens par la simple expérience, ou par des démonstrations astronomiques, comme les rêveries des Indiens et des Siamois, touchant la grande montagne qui cause la nuit ; touchant les éclipses et le reste. Il faut extrêmement insister sur ces argumens sensibles, et montrer que Dieu ne peut se contredire et nous dire dans un livre le contraire de ce qu'il nous dit dans la nature, par les sens et

la raison que lui-même nous a donnés. Toutefois il ne faut pas outrer cet argument, ni faire la raison juge de la parole de Dieu, en sorte que, quand nous trouverons dans un livre quelque chose que nous ne pouvons accorder avec nos lumières naturelles, nous rejetions ce livre comme ne pouvant venir de Dieu qui nous a donné ces lumières. Ce serait frapper par le fondement toute Religion, et nous réduire à une pure philosophie humaine. Il ne faut donc pas commencer par cet examen, pour discerner si un livre est divin, ou non. Comme notre raison est faible et obscurcie par les passions, nous pourrions nous y tromper. Je ne dirai pas d'abord, pour voir si ce livre est divin : je veux l'examiner en lui-même, et juger s'il ne contient rien que de raisonnable et digne de Dieu. Mais je dirai : voyons d'abord d'où il nous vient, et comment nous savons que c'est la parole de Dieu. S'il n'y en a pas de preuve, je n'ai rien à examiner davantage. Si l'on me prouve, en sorte que je n'en puisse douter, que c'est la parole de Dieu, alors je la lirai avec respect et avec foi, disposé à y soumettre ma raison. Si j'y trouve des choses obscures, je jugerai qu'elles ne le seraient pas à un esprit plus éclairé, et je ne laisserai pas de les croire, quoique je ne les comprenne pas : et voilà la foi des mystères, fondée sur l'autorité de la parole de Dieu. Mais avant que de s'y soumettre, il faut être assuré d'ailleurs que ce soit sa parole. Si vous commencez par vous prévenir qu'un tel livre

est divin, simplement parce que tout un Peuple le dit, ou (ce qui est encore plus absurde) parce que vous vous imaginez y voir par vous-même un caractère de divinité, comme disent les Protestans, vous vous exposez à croire toutes les fables imaginables; ou si vous croyez en savoir plus que le commun, vous vous exposez à ne rien croire. Nous devons nous rendre à l'autorité de Dieu, à proportion comme nous nous rendons à celle des hommes. Un malade, pour agir prudemment, ne doit pas se commettre au premier venu qui promet de le guérir, mais au meilleur Médecin qu'il pourra trouver; et comment le connaîtra-t-il? Sera-ce en l'examinant à fond, ou en le fesant discourir de son Art? Il faudrait que le malade fût plus savant en Médecine que le Médecin même. Il faut donc en venir aux préjugés extérieurs: est-il Médecin de la Faculté? Passe-t-il pour savant, pour sage, pour expérimenté? Est-il fort employé? A-t-il fait grand nombre de belles cures? On s'engage sur la foi publique; on le fait venir; on lui explique le mal. Serait-il raisonnable d'examiner ses raisonnemens sur les causes et les effets de la maladie, de disputer perpétuellement contre lui, de vouloir connaître la composition des remèdes? Non, le malade y ayant une fois pris confiance, s'abandonne à sa conduite, souvent même contre ce que lui dit sa raison.

Il en est de même d'un Avocat pour la conduite d'une affaire, d'un Pilote, pour la

navigation ; et toute la vie humaine roule sur cette confiance que l'on est obligé de prendre en ceux qui sont communément estimés habiles en quelques Arts. Il n'y a point de Science qui donne moins à l'autorité que les Mathématiques. Toutefois si le Disciple voulait contester à son Maître, et ne pouvant nier la vérité des axiomes et des définitions, du-moins en disputer l'utilité qui ne paraît pas d'abord, il n'apprendrait jamais rien. Ce qu'on appelle docilité, n'est autre chose que cette disposition modeste qui fait dire à un disciple, cet homme en sait plus que moi ; il faut donc le croire sur sa parole, jusqu'à ce qu'il m'ait mis en état d'entendre les raisons qu'il me dit, et de les voir par moi-même.

Au-reste, il y a une grande différence entre les mystères que la vraie Religion nous enseigne, et les absurdités que proposent les fausses Religions. Que le soleil se cache tous les jours derrière une montagne ; qu'il y ait des mers de lait, de crême, de sucre ; que la terre soit soutenue par des éléphans, soutenue par une tortue ; c'est ce qui s'appelle des contes de vieilles, dont on amuse les enfans ; mais que l'esprit infini ne puisse être compris par les esprits qu'il a faits et qu'il a bornés, il n'y a rien en cela que de raisonnable. Si nous n'entendons pas nettement ce que nous sommes nous-mêmes, comment un corps et un esprit, deux natures si différentes, s'unissent en nous pour ne faire qu'une personne ; comment c'est le même

esprit qui veut et qui connaît, quoique connaître et vouloir soient des actions si distinctes ; si, dis-je, nous-mêmes nous entendons si peu tout cela, devons-nous trouver étrange que nous n'entendions pas ce qu'il a plu à Dieu de nous découvrir de la Trinité des Personnes de la Nature divine, ou en Jésus-Christ, l'unité de personne subsistant en deux natures ? Il est vrai que l'Eucharistie est un objet sensible et d'expérience journalière, mais le changement que nous y croyons, n'est que dans la substance qui ne tombe pas sous les sens. La foi de ces Mystères ne consiste pas à démentir la sensation, mais à redresser le jugement ; elle ne me fait pas dire : Je ne vois rien de blanc, ni de rond sur l'Autel, mais seulement ce que je vois de blanc et de rond sur l'Autel, n'est pas du pain, mais le corps de Jésus-Christ. Nos jugemens suivent de si près nos sensations, que nous les confondons souvent. Je dis que je vois un grand arbre à 200 pas, je le vois en effet petit par rapport à moi ; mais la distance et la comparaison des objets qui en sont proches, me le fait juger grand. Je marche sur un pavé de marbre, et je dis que toutes les pièces en sont carrées, quoique celles qui s'éloignent de moi, me paraissent en losange, et avec les angles plus inégaux, plus ils s'éloignent. Je dis le même de l'Eucharistie ; je vois un objet blanc et rond, que je juge en telles circonstances être le corps de Jésus-Christ, par la foi que j'ai à sa parole infaillible et toute-puissante.

Telles sont donc les bornes de la raison et de la foi. Il faut raisonner pour discerner la vraie autorité de la prévention téméraire. Ce qui fait naître tant d'opinions et d'erreurs parmi les hommes, c'est la facilité à croire au hasard, particulièrement dans la jeunesse, tout ce que leur disent ceux avec lesquels ils se rencontrent, soit pour les faits soit pour les règles de conduite, et de n'user pas assez de leur raison pour distinguer à qui il faut croire. Cet examen serait difficile. C'est plutôt fait de suivre le torrent; et ce qui les rend inexcusables d'en user ainsi à l'égard de la Religion et de la Morale, c'est qu'ils ne sont pas si crédules en ce qui regarde leur intérêt temporel. Ils examinent par eux-mêmes, et consultent ceux qu'ils estiment les plus habiles, marque assurée que ces intérêts leur tiennent plus à cœur, que ceux de leur ame et de leur salut. Voilà le crime de la crédulité téméraire qui attache aux fausses Religions, crime d'autant plus grand, que la matière est plus importante et la négligence plus affectée.

Mais, dira quelqu'un, la plupart des Chrétiens, n'agissent-ils pas sur ce point comme les Infidèles? N'est-ce pas le bonheur de la naissance qui le détermine à la vraie Religion? Pensent-ils seulement à l'examiner, et ne condamneraient-ils pas cet examen comme une dangereuse tentation, puisqu'il supposerait le doute et par conséquent l'extinction, ou du-moins l'affaiblissement de la foi? Je réponds que Dieu seul sait le

secret qui se passe dans les cœurs ; lui seul connaît l'effet de la foi qu'il répand dans l'ame des enfans à leur Baptême ; lui seul sait quand chacun d'eux commence à en produire des actes ; quels sont les objets et les occasions qui les y excitent ; comment l'habitude se fortifie, s'affaiblit ou se perd tout-à-fait : qui sont ceux qui ont une véritable foi divine et surnaturelle, et ceux qui ne tiennent à la Religion que par une foi humaine et une crédulité téméraire. Car comme il n'est que trop certain que la plupart des Chrétiens perdent la charité, il est vraisemblable qu'il y en a plusieurs qui perdent la foi. Il y a des Apostats. Or, on ne doit pas croire qu'ils ne perdent la foi qu'au moment qu'ils renoncent à la vraie Religion. Elle était éteinte auparavant dans leur cœur : on peut juger le même des libertins et des impies ; elle est sans doute bien faible dans les grands pécheurs, et languissante dans le commun des Chrétiens, qui prend si peu de soin de la fortifier par des actes et un exercice fréquent.

Toutefois il ne faut pas s'y tromper ; les simples et les ignorans font bien des raisonnemens et des réflexions sans s'en apercevoir, et il faut bien se garder de croire qu'ils ne pensent qu'à ce qu'ils sont capables de dire. L'homme le plus grossier, pourvu qu'il raisonne, exerce toutes les opérations de la Logique, comme en marchant et en se remuant il pratique les règles de la mécanique, sans les savoir. Ainsi, ne doutez

pas que, touchant les objets de la foi, il ne soit frappé de tous les motifs de crédibilité qu'il peut entendre, et par la Providence divine il y en a de proportionnés à tous les esprits : ce sont des faits sensibles et évidens. Il est clair, au-moins dans la partie du monde que nous habitons, depuis l'entrée de la Perse jusqu'à l'extrémité de l'Espagne, qu'il y a toujours eu une société d'hommes fesant profession d'adorer un seul Dieu, créateur du Ciel et de la terre ; que, depuis la venue de Jésus-Christ, ce Culte s'est étendu dans le monde de tous côtés, et que, pour la conduite de cette société qui est l'Eglise, il y a eu des Pasteurs dont la suite n'a point été interrompue jusqu'à nous. C'est aux Indiens à montrer, s'ils peuvent, de leur côté, quelque chose de semblable.

MÉTHODE D'INSTRUCTION.

Il faudrait être sur les lieux, et connaître la disposition des esprits auxquels vous avez affaire, pour vous donner sur ce point des règles certaines. Voici celles qui me paraissent les plus importantes tant en général, que pour les Indiens en particulier, suivant le peu de connaissance que j'ai de leurs mœurs et de leurs maximes.

(1) On ne peut établir une Religion qu'avec

(1) *Note de l'Editeur.* Nous ajouterons à ce que dit ici M. de Fleury, qu'il faut pour réussir dans la prédication de l'Evangile, un secours particulier de Dieu. Il faut que la grâce fasse entrer dans le cœur de l'Auditeur les paroles du Missionnaire ; on ne doit pas sans doute négliger les moyens humains ; mais c'est principalement des moyens surnaturels qu'il faut attendre

bien du temps, du travail et de la patience. L'expérience nous le fait voir dans toute l'histoire de l'Eglise. Dans les deux ou trois premiers siècles où les miracles étaient si fréquens, le progrès fut plus prompt. Aussi, y avait-il d'ailleurs des dispositions que vous ne trouvez pas. Les Apôtres s'adressaient d'abord aux Juifs déjà instruits du fond de la Religion, à qui il ne fallait qu'expliquer les Prophéties, et leur faire connaître ce Messie qu'ils attendaient, et dont ils savaient que le temps était venu. Les Grecs et les Romains étaient préparés par la Philosophie qui les avait déjà désabusés des fables de leurs Poètes, en sorte que les gens d'esprit étaient pour la plupart sans Religion, et ne soutenaient l'Idolâtrie que par politique pour le Peuple. Cependant il fallut 300 ans avant que la Religion pût prendre le dessus sur l'Idolâtrie, et même, sous les Empereurs Chrétiens, le Paganisme se soutint encore plus de deux siècles, principalement dans le menu Peuple. La vaste étendue de l'Empire Romain donnait une grande commodité pour le progrès de la Religion ; mais nous ne voyons guère qu'elle ait subsisté au-delà. Les traditions touchant la prédication des Apôtres, sont très-obscures. Il y eut à la vérité de grandes Eglises dans les terres des

---

le succès. Souvent il est lent ; quelquefois aussi il est prompt. Saint Pierre dans son premier discours convertit 5000 Juifs, et dans le temps même où la prévention contre Jésus-Christ était et plus récente, et plus violente.

Parthes et des nouveaux Perses, mais toujours persécutées, et les Sarrasins Musulmans achevèrent de les ruiner. Quant à la Mission de Saint Thomas dans les Indes, l'histoire en est assez incertaine. On ne sait ce que c'est que cette Calamine où le Martyrologe Romain marque sa sépulture (1); et quant au sépulcre qui était honoré à Méliapour, quand les Portugais y arrivèrent, les Savans ont vérifié que c'était le sépulcre de Mar-Thoma, ou Seigneur Thomas, Marchand Nestorien, qui y avait prêché l'Evangile à sa mode. Mais je ne vous conseille pas d'entrer sur ce point en dispute avec les Portugais. Dans cette partie de l'Europe que nous connaissons distinctement, nous voyons que les Barbares, c'est-à-dire, ceux qui étaient hors de l'Empire Romain, se sont convertis fort tard. La Flandre et les Pays voisins ne reçurent l'Evangile que vers le milieu du septième siècle, par les travaux de Saint Eloy; la Germanie, un siècle après, par les prédications de Saint Boniface qui

(1) *Note de l'Editeur.* M. de Fleury aurait bien fait de citer les Savans qui ont vérifié ce fait. Je doute que leurs preuves soient aussi décisives qu'il le pense, et d'après les traditions du Pays, l'examen des lieux, les évènemens qui tiennent du miracle, le Père Tachard et d'autres Missionnaires, qui n'étaient pas trop crédules, ni si ignorans, et dont le témoignage vaut bien celui des Savans Protestans, sont d'une opinion très-contraire à celle de M. de Fleury, qui après tout n'a ni vu, ni lu ce qu'il nie si positivement: si l'on doit se défier un peu des préventions pour les faits extraordinaires, ne doit-on pas aussi, n'est-il pas même juste, d'être en garde contre les préventions contre eux?

y souffrit le martyre. Encore ne fut-ce que depuis les conquêtes de Charlemagne, que la Religion y fut établie à demeure, c'est-à-dire, dans le neuvième siècle. Elle entra alors dans la Suède et le Dannemarck; en Bohême et dans les autres pays des Sclaves, dans le dixième siècle; en Hongrie, dans le même-temps; en Pologne, dans le onzième siècle. Est-ce que Saint Germain d'Auxerre, Saint Loup de Troyes, Saint Remy n'auraient pu prêcher aux Allemands dont ils étaient si voisins? Ils ne manquaient pas de zèle; mais ils attendaient les dispositions favorables.

Je sais que ces Peuples étaient brutaux et farouches, et que vos Indiens sont doux et polis, mais leur douceur les rend paresseux et indifférens. Nous avons ouï parler de l'orgueil des Chinois et de l'opinion qu'ils ont de leurs connaissances. Du-moins nos Barbares d'Occident se reconnaissaient ignorans, et respectaient les Romains. Ce qui est toujours commun aux Nations fort éloignées, c'est d'avoir des coutumes et des opinions très-difficiles à vaincre. Ce qui vient d'un autre bout du monde, nous paraît à peine sérieux. Le Roi de Siam et même le Roi de la Chine semblent presqu'être des Rois de théâtre. Le premier mouvement porte à rire, quand on voit des hommes d'une couleur et d'une figure si différentes. Nous devons être aussi extraordinaires aux Indiens, que les Indiens le sont ici. Des hommes vêtus de longs habits, à qui on ne voit que le visage

fort blanc, doivent y paraître des spectres, et je ne m'étonne pas si les Siamois s'enfuient d'abord à l'approche des Missionnaires. Mais quand des gens si extraordinaires viennent vous dire que vous êtes tous dans l'erreur, que tous vos ancêtres sont damnés, et que vous le serez comme eux, ce n'est pas le moyen d'être bien reçus.

(1) Il faut donc prendre un long détour, et user de grandes précautions; leur inspirer le goût de la vérité dans les matières indifférentes, comme les Mathématiques et la Physique, afin de les accoutumer peu-à-peu à raisonner plus juste qu'ils n'ont fait jusqu'ici; leur raconter des histoires véritables, principalement de celles qui n'ont rien que de naturel, pour leur faire sentir, sans le leur dire, la différence des fables; travailler en même-temps à poser les principes de la Métaphysique que j'ai marqués, sans en faire encore l'application. Après avoir ainsi préparé un esprit, et l'avoir long-temps fortifié par une bonne nourriture, vous pouvez commencer à lui faire apercevoir les erreurs dans lesquelles il a été élevé, s'il ne les aperçoit déjà lui-même; car s'il a compris les principes, et s'il en est persuadé, pour peu qu'il

---

(1) *Note de l'Editeur.* C'est la méthode qu'ont suivie les premiers Missionnaires de la Chine et des Indes, comme il est fort aisé de s'en convaincre par la vie du P. Ricci et les Relations de la Chine et de l'Inde, et comme on le pourra juger par la lecture d'un Ouvrage du P Ricci, fait en Chinois et traduit en Français par un Missionnaire de Pekin. On trouvera cette Traduction immédiatement à la suite de ce Mémoire.

ait

ait de pénétration, il les appliquera aux objets qui lui sont familiers.

Quand vous aurez une fois excité du doute dans leurs esprits, il faut encore travailler à leur ôter diverses préventions qui viennent du cœur plus que de l'esprit; le respect pour leurs Docteurs, l'affection pour leurs parens et amis, l'attachement à leurs coutumes. Je n'y vois point de meilleur remède que l'amour de la vérité. S'ils l'ont une fois goûtée, ils verront que rien ne lui doit être préféré; mais (1) il faut avouer qu'il n'y a que le temps qui puisse guérir de ces passions, comme de toutes les autres. Ce même amour de la vérité doit surmonter l'indifférence d'opinions, et principalement des Religions. Il faut souffrir en patience l'erreur des autres, quand nous ne pouvons les en guérir; mais nous sommes coupables, si nous y demeurons un moment à notre escient. On peut pardonner à un homme de se tromper; mais d'assurer hardiment ce qu'il ne sait point, et des fables inventées à plaisir, et le persuader aux autres, c'est ce qui n'est point excusable.

De là on peut venir à donner du mépris et de l'aversion des faux Docteurs et des faux Prophètes, après avoir bien convaincu leur doctrine de fausseté. Tous les imposteurs et faux témoins sont haïssables, mais princi-

(1) *Note de l'Editeur* C'est sur-tout de la grâce qu'il faut attendre cette guérison; le temps n'y ferait rien sans elle.

palement ceux qui mentent en matière très-importante, et qui séduisent des Peuples entiers. De tous les faux témoins, les pires sont ceux qui portent faux témoignage contre Dieu même, ou disent qu'ils sont envoyés par lui, ou se mettent à sa place, en se fesant rendre les honneurs qui sont dus à lui seulement. Après avoir levé ces obstacles extérieurs qui viennent de l'attachement à leurs préjugés, ou de la négligence à s'appliquer, ou de l'autorité de leurs Docteurs, il faut attaquer les opinions qui résistent le plus à notre doctrine ; l'éternité du monde, la multitude des Dieux, ou tous ensemble, ou successivement ; que tout soit corporel ; que les ames des bêtes soient immortelles, ou qu'elles passent de corps en corps, et sur-tout que le bonheur ou le malheur suivent le mérite par une nécessité fatale et indispensable. Avant que d'avoir effacé ce préjugé, si vous leur parlez de la croix de Jésus-Christ, ce sera pour eux un scandale : ils concluront, suivant leur principe, qu'il avait mérité dans une autre vie ce qu'il a souffert depuis sa naissance, et ils feront le même jugement des Martyrs. C'est peut-être par cette raison que les Jésuites ne se sont pas pressés de parler aux Chinois de Jésus-Christ crucifié. Mais sitôt qu'on y verra les Catéchumènes disposés, on ne doit pas différer à les instruire d'un dogme si capital au Christianisme. Tous ces préliminaires semblent nécessaires avant que de venir à l'explication de la Doctrine chrétienne, si

ce n'est que l'expérience vous ait appris que la proposition simple et solide de la vérité suffise pour faire évanouir les erreurs contraires, comme le soleil dissipe les nuages. Si je n'écrivais pour des personnes d'une vertu consommée, je les avertirais de se précautionner contre la tentation de faire paraître un grand fruit de leur Mission. Il est triste à la Nature d'avoir fait inutilement un si grand voyage, d'avoir tant souffert, et de demeurer dans cet exil volontaire. On veut, à quelque prix que ce soit, faire des Chrétiens; l'amour-propre se déguise en zèle. Regardez toujours les exemples des premiers siècles (1). On éprouvait les Catéchumènes pendant deux ou trois ans, et on ne donnait ensuite le Baptême qu'à ceux qui le demandaient instamment, et dont les mœurs paraissaient solidement corrigées. A cette épreuve servaient tant d'exorcismes et de scrutins pendant le Carême, dont la pratique pourrait être rétablie très-utilement dans les nouvelles Eglises. Je ne vois pas non plus que dans ces premiers siècles la conversion des Princes fût regardée comme le moyen le plus propre à établir la Religion. A la vérité, quand l'occasion s'en présenta, les saints Evêques

(1) *Note de l'Editeur.* On éprouve encore les Catéchumènes dans les Missions; on prend, pour s'assurer de leur sincérité et de leur foi, toutes les précautions que suggère la prudence Chrétienne. On en peut juger par les relations des Missionnaires : les adultes ne sont admis au Baptême et ensuite à la participation de nos autres Sacremens, qu'après de longues, rigoureuses et sages épreuves.

l'embrassèrent avec zèle, et en rendirent grâces à Dieu, comme d'un miracle. Mais auparavant ils la regardaient comme humainement impossible, par l'extrême difficulté qu'il y a d'accorder le souverain pouvoir, les honneurs et le luxe de la Cour, avec l'humilité, la tempérance et les autres vertus chrétiennes. L'on dit que l'autorité des Princes est le moyen le plus court pour amener les Peuples au changement de Religion, sur-tout en Orient où les Rois sont regardés comme une divinité; mais je doute fort que cette autorité produisît une conviction intérieure. Je crains qu'elle ne fît seulement un changement dans le culte par une basse complaisance, et que de tels Chrétiens ne fussent prêts à retourner à leurs Idoles, au premier changement de Souverain. Je craindrais encore que les Missionnaires ne fussent tentés d'avoir des complaisances excessives pour un Prince qui se serait déclaré Chrétien, et qu'ils ne crussent être obligés, pour le bien commun, à relâcher beaucoup de la sévérité de leur discipline. Je crois du-moins qu'il faudrait, avant que de lui donner le Baptême, l'éprouver bien plus que les particuliers. L'exemple de Constantin est remarquable. Il a été 30 ans le protecteur de la Religion chrétienne, sans être baptisé; car il est certain (1) qu'il ne le fut qu'à la mort.

(1) *Note de l'Editeur.* Sont-ce les Evêques, et n'est-ce pas Constantin lui-même qui voulut différer son Baptême? M. de Fleury aurait dû le marquer.

Les biens et les maux suivent le mérite.

C'est ici, si je ne me trompe, l'objection capitale pour la Morale ; elle a une apparence de raison et de justice ; c'est, dira-t-on, l'ordre des choses ; le bonheur est dû au bon usage de la liberté, le malheur au mauvais usage ; donc tout méchant est malheureux, et tout malheureux est méchant ; et comme l'expérience est contraire, il y aura d'autres vies devant et après ; devant, pour avoir mérité les biens et les maux de cette vie ; après, pour recevoir la peine et la récompense de ce qu'on y a mérité : et voilà la Métempsycose. De là suivra que jamais l'état des esprits ne sera fixe ; car si tout dépend de leur volonté libre, ceux qui sont malheureux, pourront, s'ils se convertissent, devenir heureux, et les plus heureux pourront tomber et devenir misérables. C'est le fond des erreurs d'Origène qui les avait prises de Platon et de Pythagore, et à remonter plus haut, des Egyptiens de qui les Indiens peuvent les avoir autrefois reçues. Il y a encore d'autres suites de ce principe. S'il n'y a que le mérite qui distingue les esprits, tous sont égaux naturellement, ou du-moins de même nature ; le même sera ange, homme, démon, selon notre manière de parler. Il pourra même arriver à devenir Dieu, selon que les Indiens entendent que l'est Sommonokodam, et les autres qui l'ont été et le seront. Donc, c'est par accident que les esprits deviennent ames et sont unis à des corps ;

pour peine ou pour récompense de leurs œuvres. Donc il n'y a que l'ame à considérer; c'est l'ame seule qui est l'homme; le corps n'est que le vêtement ou la prison. Je ne vois pas que les Indiens disent que les corps n'aient été faits que pour punir les esprits. Au-contraire, je vois qu'ils comptent pour récompense, d'animer des corps célestes, comme le soleil, les astres, le premier ciel, d'où vient le Xangti des Chinois (1), qui est comme le souverain esprit. Je vois encore que les Indiens comptent pour récompense, de devenir Rois ou Rayas, et même de passer en de certains animaux, comme des éléphans. Mais le fond du principe est toujours le même : un certain nombre d'esprits qui, selon leurs mérites ou démérites, deviennent heureux ou malheureux, et, après avoir expié leurs crimes par de longs tourmens, peuvent devenir heureux. Je ne vois pas qu'ils disent que ceux qui sont arrivés au souverain degré de bonheur, puissent tomber.

Ou l'on prétend fonder cette doctrine de la Métempsycose sur le raisonnement, ou sur l'expérience. D'expérience, on ne peut en alléguer de certaine. Tout homme sincère avouera qu'il ne se souvient de rien avant cette vie, et qu'il ne se souvient pas même du commencement de cette vie; et c'est ce qui avait fait inventer aux anciens le fleuve

(1) *Note de l'Editeur.* La Métempsycose est une doctrine peu suivie à la Chine. Tous les Lettrés Chinois la rejettent. Voyez les Lettres des Missionnaires de la Chine.

Léthé dont on fesait boire aux ames avant que de les renvoyer dans des corps. Quand donc Pythagore, ou Sommonokodam, ou qui on voudra, ont dit qu'ils avaient été autrefois un tel homme et un tel animal, ils n'ont pas dû être crus sur leur parole, et il était juste de leur en demander des preuves. Et pourquoi quelques particuliers seulement s'en seraient-ils souvenus ? Et si la Loi de la Métempsycose était générale pour tous les hommes, la réminiscence devrait être aussi générale ; d'autant plus que l'on prétend que les ames sont envoyées en d'autres corps, pour être punies ou récompensées. Or, la punition est inutile, si le coupable ne sait pourquoi il souffre. On ne se venge qu'à demi, si on ne le fait connaître. Il en est de même de la récompense. Que si, pour prouver la réminiscence, on a recours aux notions qui sont en nous des principes de toutes les Sciences, comme Platon prétend s'en servir dans le Ménon ; en ce cas il faudra revenir à ce qui a été dit, que tous les hommes ont à la vérité ces principes, et que c'est en quoi consiste le fond de la raison. Mais il n'est pas nécessaire qu'ils les aient appris dans une autre vie, puisque l'on demanderait par quels moyens ils les auraient appris, et ainsi à l'infini. Il n'y a non plus aucune expérience qui nous oblige à attacher des esprits aux astres, ni aux cieux. Nous voyons bien que leurs mouvemens ont été réglés par quelque esprit très-sage et très-puissant ; mais que chacun ait le sien qui y

soit attaché, c'est ce que nous ne voyons point. Leurs mouvemens ressemblent bien plus à ceux des horloges et des autres machines artificielles, toujours uniformes, suivant l'impression qui leur est donnée, qu'à ces mouvemens des animaux, si irréguliers, suivant les objets qui les attirent ou les repoussent. Quant aux bêtes, loin d'être obligés d'avouer qu'elles ont des ames semblables aux nôtres, nous sommes forcés d'avouer qu'elles n'en ont pas de telles, et que, s'il y a en elles autre chose que le corps, du-moins il n'y a ni raison, ni intelligence; ce qui mérite d'être examiné à part. Il faut donc convenir qu'il n'y a point d'expérience certaine sur laquelle on puisse appuyer l'opinion du passage des ames de corps en corps. Il n'y en a point non plus de raisonnement démonstratif. Les hommes, dit-on, souffrent dès qu'ils entrent en cette vie; donc ils ont péché auparavant. C'est une conjecture, non une preuve, comme s'il ne pouvait y avoir d'autre cause de ces souffrances. Tous les hommes reconnaissent que l'on punit les pères en la personne de leurs enfans. Pourquoi donc n'en sera-t-il pas de même pour tout le genre humain, ce qui est en effet notre doctrine du péché originel? De plus je nie qu'il soit toujours injuste de faire souffrir celui qui n'a point péché, pourvu qu'on le récompense ensuite de sa souffrance. Tous les hommes travaillent, c'est-à-dire, souffrent du bien et du mal dans l'espérance d'un bien à venir. Le laboureur qui a souf-

fert le froid et le chaud, la faim, la soif et la lassitude, n'a point regret de son travail, quand il recueille une grande moisson. Moins on a mérité de souffrir, plus il y a de vertu; et je ne crois pas qu'aucun homme de bon sens puisse mettre au même rang un criminel qui souffre le supplice dû à son crime, et un homme de bien qui veut bien souffrir des peines aussi rigoureuses. Nous louons encore celui qui paie pour un autre, et qui souffre pour un autre; c'est une espèce d'excellente vertu. Ainsi, le principe n'est pas vrai en général, que la peine suive toujours le mérite comme par une nécessité fatale; et que tout malheureux soit méchant.

Il faut encore démêler l'équivoque de bien et de mal. Le vrai bien de chaque chose, est ce qui la rend meilleure; son mal est ce qui la rend pire. Donc le bien essentiel d'un esprit, est l'amour de la vérité et de la droiture: son mal est de s'en éloigner. D'être attaché à un corps, à l'occasion duquel l'esprit sente de la douleur, est bien une espèce de mal pour l'esprit, puisque c'est un sentiment fâcheux; mais ce mal, loin de le rendre mauvais, est une preuve et un exercice de vertu, c'est-à-dire, qu'il est l'occasion d'un vrai bien; car celui qui souffre, doit se conformer à son état présent qu'il ne peut changer, l'agréer et céder à cette nécéssité. S'il le fait, il sera louable. Personne ne dit qu'un homme soit méchant et haïssable, parce qu'il est malade et qu'il souffre de cruelles douleurs; on le plaint seulement

comme malheureux ; on le loue même, s'il est patient ; et si l'on veut deviner une vie précédente où il ait mérité ce qu'il souffre, ce n'est plus un sentiment ordinaire ; c'est un détour recherché et un rafinement propre à éteindre toute estime de la patience, toute compassion et tout sentiment d'humanité. Que si le vrai bien de l'homme sur la terre, n'est que la connaissance de la vérité et l'exercice de la vertu, il est facile de montrer combien est grossière l'imagination des Bramines qui passent plusieurs années sans changer de posture, et souffrent volontairement de cruels tourmens pour devenir Rois ou grands Seigneurs dans une autre vie, en même-temps qu'ils font profession de mépriser les richesses et les honneurs de la terre ; c'est-à-dire, que dès-à-présent ils se rendent malheureux, afin de devenir un jour malheureux d'une autre manière, et même méchans ; car la vertu est bien plus difficile dans la grande fortune que dans la médiocre. . . . On ne voit rien de semblable dans l'ancien Paganisme ; il y avait peu de ces tristes et affreuses superstitions : ce n'était que pompe, spectacles et plaisirs.

Des ames des Bêtes.

La question des ames des bêtes n'est pas seulement de Physique à l'égard des Indiens, mais de Théologie, puisqu'il est de la Foi chrétienne que l'homme est d'une autre nature que les bêtes, fait à l'image de Dieu qui les lui a soumises, et lui a permis de

s'en servir à toute sorte d'usage, même de les tuer pour s'en nourrir. Il est donc nécessaire de leur persuader qu'elles n'ont pas d'ames raisonnables et immortelles, et de ruiner ainsi la Métempsycose par le fondement.

Ce serait sans doute le plus court de montrer qu'il n'y a dans les bêtes que le corps, et que tous leurs mouvemens les plus merveilleux se peuvent expliquer par des raisons mécaniques. Du-moins quand il y aurait quelqu'un de leurs mouvemens que nous ne pourrions pas expliquer, il faudrait avouer simplement notre ignorance, plutôt que de nous payer de mots que nous n'entendons pas. Or, qui peut dire qu'il entend bien ce que c'est qu'une ame matérielle, qui n'est ni esprit ni corps, mais partie d'un corps, une substance incomplète, une forme substantielle? Qui peut résoudre nettement les objections que l'on fait sur les formes partielles, la forme cadavérique, les deux ou trois ames subordonnées en un même sujet et toutes les autres suites de cette doctrine? Pour moi, j'aimerais mieux reconnaître de bonne foi que je ne connais pas tout ce qui se passe dans les bêtes; mais cette ignorance ne me fera jamais assurer ce que je ne comprends pas, encore moins admettre en elles une ame semblable à la mienne, puisque je n'y vois aucun des signes qui me la font reconnaître dans les autres hommes; ce serait donc le chemin le plus court de réduire les Indiens à cette négative. Je n'ai aucune raison de croire que les bêtes aient des ames plutôt

que les horloges et les autres machines artificielles ; mais cela n'est pas à espérer. Leurs anciennes préventions les éloignent trop de cette pensée. Ils sont trop ignorans de l'anatomie, pour comprendre les ressorts qui peuvent faire tant de mouvemens si différens, et il est impossible de les instruire qu'en tuant des bêtes, au-moins si l'on veut venir jusqu'à voir le chemin du chyle et la circulation du sang ; c'est-à-dire, qu'il faudrait les avoir persuadés avant que de pouvoir commencer la preuve. Je ne crois pas toutefois que les Missionnaires doivent négliger de s'instruire de l'anatomie autant qu'il leur sera possible : ce n'est pas à leur égard une simple curiosité, puisque de là dépend la résolution de cette question de l'ame des bêtes, si importante dans les Indes. Mais quand on viendra à en tirer les conséquences, ils doivent prendre garde à ne pas paraître trop entêtés de la nouvelle Philosophie, à cause des Espagnols et autres Européens à qui elle pourrait être suspecte, faute de l'entendre.

Je crois donc qu'il faut se contenter d'établir solidement la distinction de l'homme et de la bête, qui suffit pour votre dessein ; et voici comme j'y voudrais procéder : Nous ne devons raisonner que suivant ce que nous connaissons, et nous connaissons mieux ce qui est en nous, que ce qui est dehors. (1) Je sens en moi des pensées, des connais-

(1) V. Aug. *l.* 10, *de Trin. c.* 9.

sances, des volontés. Je reconnais aussi que j'ai un corps étendu, figuré et capable de mouvement. Je vois autour de moi d'autres corps entièrement semblables au mien. J'en vois d'entièrement différens, comme les astres, les fleuves, les pierres. J'en vois partie semblables, partie différens, comme ceux des bêtes. Quant aux animaux dont les corps sont tout-à-fait semblables au mien, je vois qu'en leur parlant, ils me répondent à propos, c'est-à-dire, qu'ils me font entendre des pensées semblables aux miennes, et liées avec les miennes, et cela par des signes qui n'ont aucun rapport naturel avec nos pensées, et qui par conséquent doivent avoir été inventés ou concertés par ces animaux semblables à nous, que nous appelons *hommes*. Je vois de plus que ces hommes apprennent et exercent des arts qu'aucun d'eux ne sait naturellement; comme de bâtir des maisons, faire des tissus et des étoffes, forger des métaux, écrire, peindre, et que dans ces arts ils inventent tous les jours, et se perfectionnent de plus-en-plus. Je vois qu'ils se souviennent des choses passées il y a long-temps; qu'ils prévoient celles qui doivent arriver long-temps après, jusqu'à prédire des éclipses long-temps auparavant. Je vois qu'ils sont violemment agités par des objets qui ne regardent point le corps, comme l'opinion des autres hommes, qui produit la gloire ou l'infamie, d'où viennent l'ambition, la honte et les autres passions semblables. Je sens en moi tous ces mouvemens

et toutes ces propriétés que je vois dans les autres hommes ; d'où je conclus avec raison qu'ils ont tout ce que j'ai au-dedans comme au-dehors, c'est-à-dire, non-seulement un corps de la même figure, mais une ame de la même espèce.

Quand je viens aux autres animaux, j'y vois à la vérité quelque ressemblance : ils se nourrissent comme moi, ils marchent, ils font divers mouvemens, ils en font même que je ne puis faire, comme de voler ; mais tout cela appartient au corps, et sans examiner tout le reste qui pourrait être équivoque, je n'y vois aucun des signes auxquels j'ai dit que je reconnais les hommes. Ils ne parlent point, ou s'il y en a qui prononcent quelques paroles, comme les perroquets, elles n'ont point de suite, ne répondent point à propos, en un mot, ne nous apprennent point que ces animaux aient des pensées. De dire que les animaux de chaque espèce, et principalement les oiseaux, ont un langage entr'eux par lequel ils se communiquent leurs pensées, mais que nous ne l'entendons pas : on le dit sans preuve, et on peut le nier ; de même nous voyons bien dans tous les animaux des voix naturelles semblables à celles qui expriment nos passions, mais nous n'y voyons aucun signe d'institution semblable à notre parole.

En général les animaux n'inventent rien. Ils font à la vérité des ouvrages dont nous admirons l'artifice, comme les nids de tous les oiseaux et des hirondelles en particulier,

les toiles des araignées, les loges des mouches à miel, les coques des vers à soie ; mais ils les font toujours de même, dans tous les Pays, dans tous les temps : ils ne s'instruisent point les uns les autres. Or, en nous-mêmes il se fait de grandes merveilles auxquelles notre raison n'a point de part. Ce n'est point par son secours que notre nourriture se digère et se distribue ; que toutes les parties de notre corps, même celles que nous ne connaissons pas, se conservent et s'augmentent : ce n'est point par la raison que nous prenons en marchant un équilibre si juste, et que nous étendons si à propos un bras, quand il y a péril de tomber. Enfin, la mère des sept Martyrs avait raison de leur dire : Je ne sais comment vous vous êtes trouvés dans mon sein ; ce n'est point moi qui vous ai donné l'esprit, l'ame et la vie, ni qui ai formé vos membres. Nous n'attribuons à l'homme que les ouvrages qu'il fait avec dessein, connaissance et réflexion.

Mais, dira-t-on, les animaux sont capables d'instruction : on dresse des chevaux et des chiens ; on les accoutume à quantité de mouvemens qu'ils ne feraient pas d'eux-mêmes, et ils obéissent à la seule voix. Prenez garde comment se fait cette instruction : suffit-il de parler à un animal ? Ne faut-il pas joindre à la voix le bâton, ou quelque appas de viande, ou quelque chose de semblable, qui s'applique immédiatement à son corps, ou du-moins, qui frappe fortement ses sens ? Ensuite la voix qui accompagne ces

impressions, venant à le frapper encore, peut bien faire toute seule le même effet. Après cela il est inutile d'alléguer une infinité d'exemples de l'industrie des chiens, des ruses des lièvres, de la docilité des éléphans, et toutes ces histoires vraies ou fausses, par lesquelles finissent ordinairement les disputes en cette matière. Tout ce que l'on pourra conter, prouvera bien que les animaux sont conduits par une raison très-sage, mais non pas que cette raison soit en eux, puisqu'il demeurera constant que tous les animaux de même espèce font toujours les mêmes choses dans les mêmes circonstances; que l'expérience des siècles passés ne leur a rien appris; qu'ils se logent et se nourrissent, comme ils ont toujours fait; que les poissons sont aussi faciles à prendre, les chevaux aussi faciles à dompter qu'ils l'ont toujours été, ou plutôt que toutes ces facilités ont augmenté, parce que les hommes y ajoutent toujours quelque chose. Enfin, que l'on prenne l'homme le plus ignorant et le plus grossier, un imbécile même, si l'on veut, ou un insensé, on y remarquera une infinité d'actions qui lui seront singulières, et qui marqueront en lui un principe intérieur de pensées et de volontés semblables aux nôtres.

Au-reste, en rabaissant l'ame des bêtes, quand on irait jusqu'à la nier, il ne faut pas craindre de mettre la nôtre en péril, ni d'affaiblir les preuves de l'immortalité de l'ame. Elles ne dépendent point de ce qui est hors de nous, mais de ce que nous sentons

en nous-mêmes ; soit que dans les bêtes il n'y ait que la machine des corps, soit qu'il y ait quelque chose de plus, cela ne fait rien pour nous. Nous sommes assurés que nous pensons et que nous voulons ; c'est la première connaissance dont nous avons de la certitude ; et si l'on veut pousser le raisonnement jusqu'à la dernière exactitude, on trouvera que, s'il y avait en nous quelque partie dont nous pussions douter, ce serait plutôt de notre corps, que de notre ame par laquelle nous connaissons le corps. Or, que ce soient deux parties, c'est-à-dire, deux substances différentes, on le reconnaîtra clairement, en attribuant à chacune ce qui lui convient : en mettant d'un côté les pensées, les connaissances, perceptions, sentimens, volontés, doutes, desirs et actions semblables ; et de l'autre, étendue, figure, couleur, mouvement, mollesse, dureté, solidité ; on verra que ce qui convient à l'un, ne peut jamais convenir à l'autre que par des manières figurées et abusives. D'où il s'ensuit que nous devons tenir pour des substances différentes les sujets auxquels conviennent des attributs si différens. Or, si l'ame est spirituelle, elle est indivisible et incorruptible, par conséquent immortelle, à moins qu'il ne plût à Dieu de l'anéantir, ce qu'aucune raison naturelle ne nous donne sujet de craindre. Mais en relevant la dignité de l'ame raisonnable, il faut montrer l'absurdité de ceux qui veulent la relever jusqu'à l'excès, et la faire une portion de Dieu même.

Aucun esprit n'a des parties divisibles, moins encore l'esprit souverain qui est immense sans étendue, et éternel sans durée. Il ne peut être lui-même son propre ouvrage, lui-même être bon par une de ses parties, et mauvais par l'autre, être ignorant et savant, sage et insensé, ami et ennemi de lui-même, heureux et malheureux; ce sont des contradictions trop manifestes.

Il faut dire un mot des plantes, puisque les Siamois y étendent leur Métempsycose, du-moins jusqu'à certains arbres. Il est bien plus facile à l'égard des plantes qu'à l'égard des animaux, de montrer que ce ne sont que de simples machines, et que, sans y admettre aucun principe intérieur qui attire la nourriture (ce qui est plus aisé à dire qu'à concevoir), il suffit de supposer que la chaleur du soleil, ou quelqu'autre cause agitant les sucs qui sont dans la terre, ils entrent dans les pores des graines, ou des racines qui sont propres à les recevoir, et qu'y étant une fois engagés, ils se poussent toujours, et font augmenter la plante. Il me semble que cette opinion devient assez commune, et qu'il n'y a plus guères de Philosophes (1) qui s'intéressent à la conservation des ames végétatives. Mais quand on voudrait en re-

(1) *Note de l'Editeur.* Depuis M. de Fleury les choses ont bien changé; la plupart de nos Naturalistes veulent aujourd'hui tout animer: les plantes ont leur sexe et presque leurs ames; on en donne aux minéraux mêmes, et cela pour les égaler à l'homme dont on ne veut plus faire que des bêtes, des plantes ou des pierres.

connaître, on pourrait se servir de tout ce que je viens de dire de la différence de l'homme et de la bête, et bien plus fortement, et je ne crois pas qu'il y ait d'Indien assez stupide, pour défendre l'ame des plantes, après avoir abandonné celle des animaux. Seulement à l'égard des plantes, je voudrais insister davantage sur ce que la preuve est générale. S'il y a une ame dans un éléphant, il y en a aussi dans une mouche, dans une huître. S'il y en a une dans un chêne, ou un cèdre, il y en a aussi dans une épine, dans une ortie, dans la moindre herbe. On ne peut alléguer de raison pour l'un que je n'applique à l'autre. Donc, s'il n'est pas permis de couper les arbres, de peur de les tuer, il ne sera pas permis de cueillir un brin d'herbe, ni un grain de blé ou de riz, de peur d'en chasser des ames; et je ne vois plus de quoi les hommes ni les animaux se nourriront. Cette absurdité bien poussée peut servir à réveiller les Indiens, et les tirer de leurs préjugés.

Destinée, liberté.

Sur cette matière il y a deux erreurs opposées qui se trouvent souvent dans les mêmes personnes, suivant leurs dispositions en des occasions différentes. L'idée confuse d'une destinée, ou d'une nécessité fatale, leur paraît commode pour se dispenser d'examiner l'avenir, et pour abréger les délibérations, et encore plus pour s'excuser, quand ils ont failli. D'ailleurs ils sentent leur liberté par une expérience continuelle, et elle flatte

leur orgueil en leur fesant croire qu'ils sont la cause unique du bien qu'ils font, et qu'il y a en eux un principe d'actions entièrement indépendant. L'imagination d'une destinée et d'une nécessité invincible, est fondée sur l'expérience du cours réglé de la nature : on a vu le soleil et les astres rouler toujours par les mêmes routes ; les corps légers ou pesans tendre toujours au même lieu, et ainsi du reste. On a donné à cet ordre invariable le nom de *nécessité*, sans faire assez d'attention à la cause de cet ordre, qui est la volonté du Créateur. Au-contraire les anciens Philosophes ont cru que l'esprit souverain qui avait formé l'univers, s'était assujetti à cette nécessité, comme les ouvriers vulgaires. C'est pourquoi Timée que Platon a suivi, établit d'abord ces trois principes, l'intelligence, la matière et la nécessité. On a passé plus loin, et voyant combien est courte la prudence humaine, et que les hommes, malgré leurs précautions, tombent souvent dans les maux qu'ils craignent le plus, on a voulu croire qu'il y avait même dans les actions des hommes une nécessité inévitable, et les méchans ont cherché par-là à s'autoriser dans leurs crimes.

Si vous trouvez des Infidèles dans ces erreurs, appliquez-vous à leur faire entendre que nous ne jugeons des choses nécessaires que par rapport à nous, c'est-à-dire, en tant qu'elles ne dépendent point de notre volonté. Ainsi ce qui est nécessaire à l'égard de l'un, est volontaire et arbitraire à l'égard de l'autre. La volonté du Maître devient une

nécessité pour son esclave. Le caprice du Prince est comme un puissant ressort qui remue, et souvent renverse toute la machine de l'Etat. Ainsi cet ordre merveilleux de la nature si nécessaire à notre égard, n'est que l'effet de la volonté de Dieu. Il peut se dispenser, quand il lui plaît, des lois de la mécanique et des autres règles que lui-même a établies, puisqu'il peut faire des miracles.

Quant à l'imagination d'une nécessité fatale dans les choses humaines, vous la détruirez par les exemples des lois, des peines, des récompenses, des délibérations, des préparatifs et des provisions qu'on fait pour l'avenir ; en un mot par les mêmes preuves qui montrent le libre arbitre. Seulement après avoir établi l'idée de l'être nécessaire, de l'esprit créateur, vous montrerez qu'il doit être le maître des créatures intelligentes, aussi-bien que des autres, et de les conduire toutes par des voies convenables à chacune, pour accomplir ses desseins. Que si nous ne pouvons concilier aisément avec notre liberté les règles infaillibles de la providence, il faut nous en prendre à notre faiblesse plutôt que de nier ce qui est évident. Car si nous voulions détruire l'une de ces vérités par l'autre, que nous sommes libres, ou que nous dépendons absolument de celui qui nous a fait et qui nous conserve, laquelle abandonnerions-nous la première ?

D'ailleurs, pour ôter l'idée que notre liberté soit entière, et pour abaisser l'orgueil

humain, faites-leur remarquer la faiblesse de leurs bons desirs et de leurs bonnes résolutions; combien il y a de différence entre l'esprit et le cœur; combien il est facile d'apercevoir ce qui est juste, et combien il est difficile de le pratiquer; la distance entre connaître et vouloir, et entre vouloir imparfaitement et efficacement; la rebellion du corps et la violence des passions; la tyrannie des mauvaises habitudes; en un mot toutes les preuves que nous avons par notre propre expérience que la nature n'est pas entière, et que l'homme n'est pas tel que sa raison lui fait voir qu'il devrait être : ici servira tout ce que Saint Augustin a dit contre les Pélagiens, tiré de la raison naturelle. Par cette doctrine du libre arbitre, vous poserez les fondemens du péché originel, et du besoin d'un réparateur.



ENTRETIENS

D'un Lettré Chinois et d'un Docteur Européen, sur la vraie idée de Dieu.

PREMIER ENTRETIEN.

Dieu a créé l'univers, et il gouverne tout par sa Providence.

LE LETTRÉ CHINOIS.

LE premier devoir de l'homme est d'apprendre à se régler soi-même. C'est par-là sûrement qu'il peut se distinguer des animaux. Le nom de sage n'est dû qu'à celui qui est venu à bout de se rendre parfait. Tout autre talent, quelque brillant qu'il soit, ne doit pas nous tirer de la foule. La vertu fait le vrai bonheur, et toute fortune qui n'est pas fondée sur la vertu, c'est à tort qu'on l'appelle fortune, c'est vraiment un état de malheur. L'homme est sur la terre comme dans un chemin où il marche : tout chemin a un terme, et ce que l'on fait pour applanir une voie, n'est pas pour la voie elle-même, c'est pour le terme où la voie conduit. Or, tout ce que nous fesons pour régler nos mœurs et notre conduite, où nous mène-t-il ? Je comprends assez à quoi tout aboutit dans

cette vie ; mais après la mort qu'arrive-t-il ? voilà ce que je ne comprends pas. J'ai appris, Monsieur, que vous parcouriez la Chine pour y prêcher la Loi du Seigneur du Ciel, et que par-là vous engagiez à la vertu ceux qui vous écoutent : je souhaiterais bien vous entendre.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Je suis ravi, Monsieur, d'avoir l'honneur de vous entretenir : vous voulez m'entendre parler du Seigneur du Ciel. Souhaitez-vous que j'explique ses perfections, et que je dise ce qu'il est ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

J'ai ouï dire que votre doctrine était profonde et étendue ; peu de paroles ne suffisent pas pour en voir le fond ; mais ce n'est que dans votre Pays que l'on adore véritablement le Seigneur du Ciel. Vous dites qu'il a créé les Cieux, la terre, l'homme et toutes choses ; qu'il gouverne tout, et maintient tout dans le bel ordre où nous le voyons. Je n'ai jamais rien ouï de semblable, et nos plus grands Philosophes des temps passés n'en ont jamais rien dit. Je serais bien aise d'être instruit là-dessus.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ma doctrine touchant le Seigneur du Ciel, n'est pas une doctrine particulière à un seul homme, à une seule famille, à un seul Pays. De l'orient à l'occident, tous les Empires l'ont

l'ont reçue depuis un grand nombre de siècles, et ce que les anciens Sages ont enseigné sur la création de l'Univers par la toute-puissance du Seigneur du Ciel, nos Livres sacrés nous l'apprennent encore aujourd'hui, de manière qu'il n'y a point le moindre doute à former là-dessus. Jusqu'ici les Savans de la Chine n'ont eu aucune communication avec les autres Royaumes : ainsi, ne connaissant point les caractères, ne sachant point les langues des Nations étrangères, ils ont ignoré leurs mœurs et leur créance.

Pour moi je n'ai qu'à vous exposer simplement la Loi universelle du Seigneur du Ciel, pour vous faire juger aussitôt que c'est la véritable Loi. Mais avant que d'entrer dans le détail de cette sublime doctrine, avant que de vous rapporter les divins enseignemens que la sage antiquité nous a laissés dans nos Livres saints, il est à propos d'établir un principe sur lequel tout est fondé.

Ce qui distingue singulièrement l'homme de la bête, c'est l'ame raisonnable ; cet esprit peut juger de ce qui est et de ce qui n'est pas, et discerner le vrai du faux. Il n'est pas possible de lui faire approuver ce qu'il conçoit être contre la raison. L'animal au contraire ne discerne rien. Il a du sentiment, du mouvement, de certaines connaissances ; mais tout cela ne le rend que bien peu semblable à l'homme. L'animal ne raisonne point ; il ne peut pénétrer le fond des choses, ni d'un principe tirer des conséquences. Ainsi, presque tout se réduit pour lui à

boire, à manger, à perpétuer son espèce. L'homme est bien au-dessus. Doué d'une ame spirituelle il distingue la manière d'être de chaque chose, il examine leurs propriétés, et par-là il connaît leur nature, il en voit les différens effets, et il remonte à la cause. Toutes ces connaissances le conduisent à embrasser le parti de la vertu, et à se livrer au travail dans cette vie, pour jouir après la mort d'un repos et d'une félicité éternelle. L'esprit humain ne peut point forcer ses propres lumières. Si la raison nous présente quelque chose comme bon ou mauvais, nous le regardons comme bon ou mauvais, nous le regardons nécessairement comme tel. Cette raison est dans l'homme ce que le soleil est dans l'Univers. Ainsi, abandonner les lumières de la raison pour suivre à l'aveugle les enseignemens d'un autre homme, c'est comme si l'on prenait une lanterne en plein jour pour chercher une chose perdue.

Ce point une fois établi, si vous souhaitez, Monsieur, m'entendre parler de la Loi du Seigneur du Ciel, je suis prêt à vous mettre devant les yeux toute cette doctrine; mais à une condition, je vous prie; c'est que, si en m'écoutant, il vous survient quelque chose à m'objecter, vous le proposiez sans façon. De mon côté, je ne cherche pas de vains complimens; et du vôtre, la matière est de trop grande importance, pour qu'une politesse mal-entendue vous fasse perdre le fruit de notre entretien.

Le Lettré Chinois.

Proposer ses difficultés, qu'y a-t-il en soi de mauvais ? L'oiseau a des aîles pour parcourir, en volant, les forêts et les montagnes. L'homme a reçu la raison pour examiner et approfondir les choses. Les disputes des gens sages n'ont d'autre effet que de mettre la vérité dans tout son jour. Les objets de nos connaissances sont infinis, et l'on peut être savant sans savoir tout. Un homme ignore un point, dans tout un Royaume on peut trouver un autre homme qui le saura ; et quand tout un Royaume serait là-dessus dans l'ignorance, l'Univers peut fournir quelqu'un qui en sera instruit. Le sage prend la raison pour guide ; là où il voit la raison, il s'y porte ; où il ne la voit pas, il change de route. Quel homme se conduit autrement ?

Le Docteur Européen.

Commençons, Monsieur, puisque vous le souhaitez, par cet article fondamental, qu'il y a un Seigneur suprême qui a créé, et qui gouverne le Ciel, la terre et toutes choses. Pour moi je ne vois rien de si clair que cette vérité. Quel est l'homme qui ne lève quelquefois les yeux au Ciel ? A la vue d'un tel objet, peut-on ne pas s'écrier avec admiration : il y a là-haut un Maître ! C'est à ce Maître que je donne le nom du Seigneur du Ciel, et qu'en Langue Européenne on appelle *Dieu*. Deux ou trois réflexions vont pleinement vous convaincre sur cela.

En premier lieu, nous avons naturellement des connaissances qui nous viennent sans le secours d'aucune étude. Tous les Peuples de la terre, sans autre maître que la nature, ont l'idée d'un Etre souverain. Tous adorent une Divinité. Qu'un homme éprouve quelque malheur, c'est à cet Etre qu'il a recours aussitôt, comme à un père plein de bonté. Qu'un autre se soit rendu coupable de quelque crime, la crainte s'empare de son esprit. Son cœur est tourmenté de mille remords, et il lui semble qu'un cruel ennemi le poursuit par-tout. N'est-ce pas là une preuve bien sensible que ce grand Maître existe en effet, qu'il gouverne le monde, et sur-tout le cœur de l'homme qu'il force à reconnaître si bien ce qu'il est.

En second lieu, les choses inanimées placées dans leur centre, sont absolument incapables de se mouvoir d'elles-mêmes; beaucoup moins peuvent-elles se donner un mouvement régulier et uniforme. Elles ont nécessairement besoin pour cela du secours de quelque intelligence qui les fasse agir. Suspendez une pierre en l'air, ou mettez-la sur l'eau, elle tombera d'abord à terre, elle s'y arrêtera et ne pourra plus se mouvoir. D'où vient cela? c'est que la pierre tend naturellement en bas, et que ni l'air ni l'eau ne sont pas son centre. Ce que nous remarquons dans le vent qui s'élève de la terre avec fracas, n'est point contraire à ce principe. Nous voyons assez que ce n'est là qu'un effet d'une impulsion tumultueuse qui n'a

rien de réglé dans son mouvement. Mais à examiner le soleil, la lune, les autres planètes et toutes les constellations, il faut bien raisonner autrement. Ces corps merveilleux sont dans le Ciel comme dans leur centre : ils sont inanimés. Cependant ils se meuvent et d'une manière toute opposée au mouvement général du Ciel ; car tandis que le Ciel se meut d'orient en occident, ces globes marchent d'occident en orient : leur mouvement est parfaitement réglé ; chacun suit la route qui lui est propre, et parcourt chaque signe céleste, à sa manière, sans qu'il y ait jamais eu le moindre dérangement. Un ordre si bien gardé ne prouve-t-il pas qu'il y a un Maître qui y préside? Si vous voyez en pleine mer un vaisseau battu d'une rude tempête, se soutenir malgré les vents et les flots, et continuer sa route quoique vous n'aperceviez personne, ne jugerez-vous pas qu'il y a sur le vaisseau un Pilote habile qui le conduit?

En troisième lieu, les créatures en qui l'on remarque certaines connaissances et du sentiment, n'ont pas pour cela des ames spirituelles comme les nôtres, et si nous les voyons faire des choses qui semblent n'appartenir qu'à l'esprit raisonnable, n'en devons-nous pas conclure qu'une intelligence supérieure les conduit? Or, jetez les yeux sur les divers animaux de l'air et de la terre ; ils sont purement animaux, nullement spirituels comme nous ; cependant on les voit chercher à boire et à manger dans leurs be-

soins, choisir des lieux écartés dans la crainte des traits du chasseur et des filets de l'oiseleur. Ils savent écarter tout ce qui pourrait leur nuire, et prendre des précautions pour conserver leurs vies. Ils ont tous leur manière de nourrir et d'allaiter leurs petits. Quel amour ne leur marquent-ils pas? Toutes ces choses si semblables à ce que pourrait faire une créature douée de raison, ne démontrent-elles pas qu'il y a un Maître qui instruit ces animaux, et qui leur donne tous ces instincts? Si vous voyiez voler une quantité de flèches qui toutes donnassent droit au but, quoique vous n'aperçussiez aucun archer, douteriez-vous qu'une main adroite ne les eût lancées et dirigées?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Les cieux, la terre, le nombre et la beauté des choses qu'ils renferment, me font croire qu'il y a un Dieu; mais que ce Dieu ait tout créé et qu'il gouverne tout, comment le prouve-t-on?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

En considérant cette prodigieuse quantité de créatures qui composent l'Univers, on peut remarquer deux choses également admirables, leur production, leur disposition. Quant à l'Auteur de l'une et de l'autre, ce ne peut être que Dieu seul. Les réflexions suivantes développeront ma pensée.

1°. Rien ne peut se produire soi-même, et tout ce qui est produit, a besoin d'une

cause extérieure qui le produise. Un édifice, un Palais ne s'élève pas de lui-même. Il faut des ouvriers pour le bâtir. Sur ce principe, ce n'est pas d'eux-mêmes que les cieux et la terre se sont formés. Ils ont donc été créés par quelque cause. C'est cette cause que nous appelons *Dieu*. A la vue d'un petit globe où l'on voit les planètes et les constellations, où l'on distingue les terres, les mers, les rivières et les montagnes, où tout enfin est marqué par ordre et avec exactitude, on conclut aussitôt que c'est là le travail d'un ouvrier entendu, et personne ne s'avise de penser que ce globe se soit fait de lui-même. Que doit-on dire, quand on fait attention à l'étendue immense de la terre et des Cieux, à cette alternative perpétuelle de jours et de nuits, à cette brillante lumière du soleil et de la lune, à ce merveilleux arrangement des astres? Quand on voit la terre produire tant d'arbres et de plantes, les eaux nourrir tant de poissons, la mer s'enfler et décroître si régulièrement; mais sur-tout quand on examine l'homme qui surpasse si fort tout le reste; laquelle de toutes ces choses a pu se donner l'être? Mais supposons un moment qu'une chose puisse se créer elle-même, il faut pour agir qu'elle soit déjà, et dès-lors puisqu'elle est, qu'est-il nécessaire qu'elle se crée? Que si elle n'est pas encore, ce qui agit pour la créer, n'est pas elle. Concluons donc que rien ne peut se produire soi-même.

2.° Lorsque des choses purement matérielles et d'elles-mêmes incapables de s'arranger,

paraissent toutes placées en bel ordre, chacun juge d'abord qu'un artiste a pris soin de les ordonner. Par exemple, qu'on voie une maison bien disposée dans toutes ses parties : ce qui compose la porte, est placé à l'entrée ; dans le fond se trouve un jardin planté d'arbres et de fleurs ; au milieu s'élève une salle à recevoir les hôtes ; sur les aîles sont des corps-de-logis propres à habiter. Dans la structure de tous ces édifices, les pieds et les colonnes sont en bas pour soutenir les poutres de traverse ; les toîts sont en haut pour mettre à l'abri des vents et de la pluie ; tout enfin est mis à sa place et si bien ordonné, que le maître peut y loger avec sûreté et avec agrément. Qu'on voie, dis-je, une telle maison ; ne dira-t-on pas aussitôt qu'un Architecte en a conçu l'idée, et l'a fait bâtir ? Voyez encore un amas de caractères propres à l'Imprimerie, chacun de ces caractères a sa signification ; en les assemblant, on peut composer un membre de période, une période entière, et enfin un discours suivi et élégant. Mais si un homme de lettres ne range ces caractères, pensez-vous sérieusement que d'eux-mêmes, ou par hasard, ils puissent s'assembler et produire ainsi une pièce d'éloquence ? Or, jetez les yeux sur la terre, les cieux et toutes les créatures ; quel ordre merveilleux ! quelle admirable disposition ! La matière, la figure, l'intérieur, l'extérieur des choses, y a-t-il rien à ajouter, ou à retrancher ? Le ciel est élevé, pur, brillant et couvre

tout. La terre est basse, épaisse, matérielle, et soutient tout. Pris séparément, ils forment deux opposés : étant réunis, ils s'allient parfaitement dans la composition de l'Univers. Les étoiles fixes sont au-dessus du soleil et de la lune : le soleil et la lune embrassent la région du feu ; le feu enveloppe l'air ; l'air s'étend sur les terres ; et les mers, les eaux se répandent et coulent autour de la terre : la terre immobile au centre de l'Univers, reçoit les influences de tous les élémens, et par-là fait sortir de son sein les insectes, les plantes et les arbres. Les eaux entretiennent des poissons de toute espèce : l'air est l'élément des oiseaux ; la terre la demeure des quadrupèdes ; le feu échauffe et met tout en mouvement. Au milieu de tant de créatures, l'homme est ce qu'il y a de plus admirable. La noblesse de son ame l'élève au-dessus de tout ; doué des plus belles qualités, il règne sur tout. Cent parties différentes composent son corps ; il a des yeux pour voir les couleurs, des oreilles pour entendre les sons, des narines pour sentir les odeurs, des mains pour toucher, des pieds pour marcher, du sang, des veines, un cœur, un foie, des poumons pour entretenir la vie, de l'intelligence pour comparer, observer, juger, se déterminer.

Passons aux animaux de l'air, des eaux et de la terre. Ils n'ont pas la raison en partage, et ils ne peuvent par eux-mêmes se procurer tous leurs besoins ; ils ne sèment point, etc. C'est en tout cela qu'ils sont fort

inférieurs à l'homme ; mais presque tous en naissant, ils se trouvent couverts de poil, de plumes ou d'écailles qui leur tiennent lieu de vêtemens pour envelopper et préserver leurs corps. Ils sont pourvus d'armes défensives pour résister à quiconque les attaque : les uns ont des griffes ou des cornes ; les autres, le pied et la dent ; ceux-ci, le bec, ceux-là, le venin. La nature leur enseigne à connaître parmi les autres animaux ceux qui peuvent leur nuire. La poule redoute l'épervier, le paon ne lui cause pas la moindre crainte. La brebis fuit devant le loup et le tigre : elle se mêle avec le bœuf et le cheval. Est-ce donc que le tigre, le loup et l'épervier sont d'une extrême grosseur, et que le paon, le bœuf et le cheval sont fort petits? Non, mais la brebis et la poule savent que ceux-là sont ses ennemis, et que ceux-ci ne le sont pas.

Descendons jusqu'aux arbres et aux plantes. Leur espèce de vie est absolument sans connaissances et sans sentimens. Comment se conserver eux-mêmes? Comment conduire à maturité leurs fruits et leurs graines? Comment éviter les coups de toute sorte d'animaux? Les uns sont hérissés d'épines, les autres revêtus d'une forte écorce. Ils entourent leurs fruits et leurs semences de diverses sortes d'enveloppes et même de coques fort dures. Ils étendent de tous côtés leurs branches, et les couvrent de feuilles pour se faire un rempart, et se préserver. Raisonnons à présent à la vue de cet ordre ad-

mirable qui règne par-tout, qui se perpétue, et que rien n'est capable d'altérer. Si dès le commencement une suprême intelligence, en créant le monde, n'avait pas rangé et disposé toutes les créatures, comment est-ce que l'Univers se trouverait si parfaitement ordonné ? Comment chaque chose seraitelle si bien à sa place?

3.° Tout ce que l'on voit naître et prendre un corps, doit se former dans le sein de sa mère, ou sortir d'un œuf, ou venir d'une graine. Rien ne se fait de soi-même. Mais cette mère, cet œuf, cette graine sont aussi des choses qui ont dû recevoir la naissance avant que de pouvoir la donner à d'autres. Le noyau qui produit l'arbre, d'où est-il venu ? Il est nécessaire de remonter jusqu'aux premiers individus de chaque espèce. Ces individus primordiaux ne sont pas sortis de l'espèce même. Il faut donc reconnaître un premier principe bien au-dessus de tout le reste qui a donné l'être à tout. C'est ce premier principe que nous appelons *Dieu*.

Le Lettré Chinois.

Puisque l'Univers a un Créateur que vous appelez *Dieu*, je souhaiterais apprendre quelle est l'origine de Dieu.

Le Docteur Européen.

Dieu est l'origine de toutes choses, et tout ce qui a une origine, n'est point Dieu. Parmi les créatures, les unes ont un com-

mencement et une fin, comme les animaux, les arbres et les plantes. Les autres ont un commencement et n'ont point de fin, c'est-à-dire, ne meurent point, comme les esprits, l'ame de l'homme. Dieu n'a ni fin ni commencement. Il est le principe et l'origine de tout. Si Dieu n'était pas, il n'y aurait rien. Tout vient de Dieu, et il ne vient d'aucun autre.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Que le monde au commencement ait été créé par un Dieu incréé lui-même, j'en sens la nécessité, et je n'ai plus rien à objecter là-dessus. Mais à présent nous voyons qu'un père a pour père un autre homme; qu'un animal vient d'un autre animal; que tout prend naissance de cette manière; et il semble par conséquent que les choses se propagent ainsi d'elles-mêmes, sans qu'il soit besoin de recourir à Dieu pour cela.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Dieu donna d'abord l'être aux premières créatures de toutes les espèces, lesquelles en ont produit d'autres. Mais remarquez qu'une chose pour en produire une autre, qu'un homme pour être le père d'un autre homme, a nécessairement besoin du concours de Dieu; c'est Dieu qui se sert de l'homme comme il se sert de toutes ses créatures, et chaque homme en particulier a toujours

Dieu pour cause principale et pour origine. Une scie, un ciseau, sont des instrumens propres à faire un ouvrage. Mais il faut que l'ouvrier les mette en œuvre, et c'est à l'ouvrier que l'ouvrage est attribué et non point aux instrumens. Pour éclaircir davantage cette matière, je vais expliquer les différentes causes des choses. Il y a quatre sortes de causes : l'efficiente, la matérielle, la formelle et la finale. La cause efficiente produit la chose, et fait qu'elle soit quelque chose ; la cause formelle constitue la chose telle, et la distingue de toute autre ; la cause matérielle est la matière qu'on emploie à faire la chose, et qui reçoit la forme qu'on lui donne ; la cause finale est ce pour quoi la chose est faite, et qui en détermine l'usage. On peut voir tout cela dans un ouvrage de mains. Dans un chariot, par exemple, c'est un charpentier qui l'a fait, voilà sa cause efficiente ; il a des roues, un timon, une certaine figure, voilà sa cause formelle ; on s'est servi de bois pour le construire, voilà sa cause matérielle ; il est fait pour voiturer, voilà sa cause finale. Les mêmes causes peuvent encore se remarquer dans toutes sortes de productions. Dans le feu, par exemple, ce qui le produit, est un autre feu ; la forme est cette flamme, cette chaleur qui agit sans cesse, sa matière est l'aliment qu'on lui fournit, et sa fin est d'échauffer. Tout ici-bas a ces quatre espèces de causes. Parmi ces causes, la matérielle et la formelle sont intrinsèques à la chose, et la font ce qu'elle

est. L'efficiente, aussi-bien que la finale, lui sont extrinsèques. Elles existent avant elle, et ne peuvent point composer son essence ; et quand je dis que Dieu est la cause et l'origine de toutes choses, j'entends la cause efficiente et finale, et nullement la matérielle, ni la formelle. Dieu renferme toutes les perfections dans une simplicité merveilleuse, comment pourrait-on dire qu'il fait partie de quelque chose ?

Ne parlant donc ici que des deux causes efficiente et formelle, il faut encore distinguer la cause prochaine et la cause éloignée, l'universelle et la particulière. L'éloignée et l'universelle est la principale, la prochaine et la particulière est la moindre. Dieu est la cause éloignée et universelle, les créatures ne sont que les causes particulières et par-là les moindres. Toutes les causes inférieures dépendent nécessairement de la générale. Un père et une mère sont dits être la cause de leurs fils ; mais ce n'est là qu'une cause inférieure et particulière. S'il n'y avait pas un ciel et une terre dont l'homme reçoit à tous momens les bienfaits, comment donnerait-il naissance à un autre homme ? Et s'il n'y avait pas un Dieu, qui soutient et gouverne la terre et le ciel, qui est-ce qui pourrait prendre vie et subsister dans l'Univers ? Dieu est donc la souveraine cause, la source et l'origine primitive de toutes choses. C'est pour cela que les anciens Sages nomment Dieu la cause des causes, l'origine des origines.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Dans l'Univers il y a des choses absolument différentes les unes des autres. Ne serait-ce pas là une raison de penser qu'elles ont aussi des causes différentes? Nous voyons que chaque rivière, chaque ruisseau a sa source propre : vous dites cependant, Monsieur, que Dieu seul est l'origine de tout; permettez-moi de vous proposer encore ce doute.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Les causes particulières font nombre; mais la cause universelle, le souverain principe est unique. Comment cela? La première cause qui a donné l'être à tout, renferme en soi les perfections de tout ce qu'elle a créé. Elle surpasse infiniment toutes les créatures, et sa nature est si parfaite, qu'on ne peut rien y ajouter. Or, si dans l'Univers il y avait deux Créateurs, deux Dieux; seraient-ils égaux ou non? S'ils ne sont pas égaux, le moindre ne serait pas souverainement parfait, et le plus grand, quelque grand qu'il fût, pourrait encore recevoir les perfections du moindre. S'ils sont égaux en tout, pourquoi y en a-t-il deux? Un seul suffirait. Mais encore ces deux Dieux, pourraient-ils s'attaquer et se détruire l'un l'autre, ou non? S'ils ne le pouvaient pas, ce défaut de puissance marquerait en eux des bornes, de l'imperfection; et l'on ne pourrait dire d'aucun des deux qu'il est le Maître souverain. Que s'ils le pouvaient, celui qui serait

capable d'être vaincu, ne serait point Dieu.

Le monde composé d'une si prodigieuse quantité de choses si bien ordonnées, ne doit avoir qu'une suprême intelligence qui le gouverne, autrement tout ce bel ordre pourrait-il subsister? Si dans une nombreuse troupe de Musiciens, il n'y a pas un premier Maître qui règle tout, l'harmonie manque et tombe. Nous voyons que dans une famille il n'y a qu'un chef, qu'un Roi dans un Royaume, et s'il s'en élevait deux, le Royaume, la famille seraient aussitôt dans le trouble. Nous voyons qu'un homme n'a qu'un corps, que ce corps n'a qu'une tête, et s'il paraissait un homme à deux têtes ou à deux corps, on le regarderait comme un monstre. Ne devons-nous pas juger de là que dans l'Univers, quoiqu'il y ait différentes sortes d'esprits, il n'y a qu'un seul Dieu qui a tout créé, et qui gouverne tout? Avez-vous encore, Monsieur, quelque doute là-dessus?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Je suis pleinement convaincu, Monsieur, qu'il y a un Dieu, Maître souverain de toutes choses, et qu'il n'y en a qu'un, vous me l'avez démontré. Mais voudriez-vous m'expliquer en détail ce que c'est que Dieu?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

L'homme ne peut pas comprendre la nature d'un petit insecte, d'une fourmi, par exemple : comment pourrait-il pénétrer dans la profondeur de la nature divine? Et si

l'homme était capable de comprendre parfaitement ce que c'est que Dieu, dès-lors même Dieu ne serait pas Dieu.

Autrefois un grand Prince voulut s'instruire de la nature de Dieu. Il interrogea là-dessus un des Sages de sa Cour. Le Philosophe pria le Roi de lui donner trois jours pour penser à ce qu'il devait répondre. Ce temps étant passé, le Roi fit venir le Philosophe en sa présence; le Sage pour réponse lui demanda six jours, après quoi il pourrait parler. Les six jours expirés, il en demanda douze. Alors le Prince en colère lui reprocha qu'il voulait se moquer de lui. Le Sage répondit humblement qu'il ne porterait jamais l'audace jusque là; mais que la nature de Dieu étant sans bornes, plus il méditait, moins il comprenait cette nature, comme un homme qui voudrait à l'œil simple examiner le soleil, plus il le regarderait, moins il serait en état de le voir; que c'était là l'unique raison de son silence.

L'ancienne Histoire nous apprend qu'un saint et savant homme d'Occident, appelé Augustin, résolut d'approfondir la Divinité, et d'écrire sur ce sujet. Un jour que, se promenant sur le bord de la mer, il rêvait à cette matière avec toute l'application de son grand génie, il aperçut un enfant qui, après avoir fait un petit creux en terre, prit une coquille, et puisant de l'eau à la mer, en remplissait ce creux. Mon fils, lui demanda le Docteur, que prétendez-vous faire? L'enfant répondit qu'il voulait avec sa co-

quille épuiser toutes les eaux de la mer, et les faire entrer dans le creux qu'il avait fait. Vous n'êtes encore qu'un enfant, lui dit Augustin, en souriant; votre instrument est trop petit, la mer est immense, et que peut-il entrer d'eau dans l'espace que vous avez creusé? Mais vous, reprit l'enfant, qui savez si bien qu'un si petit vase ne peut pas épuiser les eaux de la mer, et qu'un si petit creux n'est pas capable de les contenir, comment est-ce que vous vous tourmentez l'esprit à vouloir, par les seules forces humaines, pénétrer dans l'abîme des grandeurs de la Divinité, et renfermer dans un écrit cette sublime doctrine? Après quoi il disparut. Le Docteur humilié et éclairé tout ensemble, comprit que Dieu lui avait envoyé un Ange pour l'instruire et l'empêcher de porter plus loin ses inutiles recherches.

Nous pouvons bien raisonner des choses matérielles; elles se réduisent toutes à certaines espèces, à certains genres. Connaissant ces genres, ces espèces, nous examinons en quoi elles conviennent, et en quoi elles diffèrent. Par-là nous jugeons de leur nature : elles ont une configuration de parties; elles résonnent en se rencontrant, en se choquant; l'œil voit leurs couleurs; l'oreille entend leurs sons; tout cela fait connaître leurs qualités : en les mesurant d'un bout à l'autre, nous savons leur étendue.

Mais que pouvons-nous dire de Dieu? Sous quelle espèce de choses peut-il être

placé ? Il est infiniment au-dessus de tout : rien ne lui est comparable. Dieu n'a ni corps, ni parties ; comment juger de ce qu'il est ? Il n'est point renfermé dans des bornes, l'Univers entier ne peut pas le contenir ; quelle idée pouvons-nous avoir de son immensité ? L'unique parti à prendre pour s'expliquer d'une manière encore imparfaite sur la nature de Dieu, c'est d'user de termes négatifs, et de dire ce qu'il n'est pas : vouloir dire ce qu'il est complètement, c'est entreprendre plus que ne peut l'intelligence humaine.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Mais quoi ! l'Etre par essence et par excellence, comment peut-il être connu sous des termes négatifs ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

La faiblesse de notre esprit n'est pas capable de soutenir l'éclat des perfections divines. Par quelle voie pourrions-nous nous élever jusqu'à connaître la noblesse, la grandeur et tous les attributs de Dieu ? Ainsi, pour parler de ce Maître souverain, contentons-nous de dire : Dieu n'est point le Ciel, Dieu n'est point ce qu'on appelle ordinairement un esprit ; sa nature est d'une spiritualité plus excellente que celle de toutes les autres substances spirituelles. Dieu n'est point l'homme ; qu'est-ce que toute la sagesse et la sainteté humaine comparée à la divine ? Dieu n'est point précisément ce

que nous entendons par la vertu et la raison ; c'est la source de toute vertu et de toute raison. Par rapport à Dieu, il n'y a ni temps passé, ni temps à venir ; et si nous voulons lui attribuer l'avenir ou le passé, nous devons dire qu'il n'a point eu de commencement, et qu'il n'aura point de fin. Pour nous former quelque idée de son immensité, nous disons qu'il n'y a aucun lieu où il ne soit, et qu'aucun lieu ne peut le contenir. Dieu est sans mouvement, et c'est lui qui donne le mouvement à tout. Rien ne peut arrêter ni affaiblir sa puissance : le néant même lui obéit et devient fécond sous sa main. Rien ne peut se dérober à sa connaissance, ni la tromper ; dans les milliers d'années déjà écoulées, dans les milliers d'années encore à venir, tout est présent à ses yeux. Sa bonté est sans aucun mélange ; le mal le plus léger lui est entièrement opposé ; il est le centre de tout bien ; sa libéralité est sans bornes, sans partialité : elle s'étend à tout, jusqu'à un vermisseau, un insecte. Tout ce qu'il y a de bien dans l'Univers moral ou physique, vient de Dieu ; et tout ce bien comparé à sa source, n'est pas encore ce qu'est une goutte d'eau comparée à la mer.

Dieu en un mot est infiniment parfait et souverainement heureux. Rien ne lui manque, et il n'a rien de trop. On peut absolument épuiser toutes les eaux des fleuves et des mers ; on peut compter tous les grains de sable qui sont sur leurs bords ; on peut remplir le grand vide que nous voyons en-

tre la terre et les cieux : mais il n'est pas possible de connaître entièrement Dieu, et moins encore d'expliquer entièrement ce qu'il est.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Ah ! Monsieur, quelle abondance de choses merveilleuses ! Vous connaissez ce qui est au-dessus de toute connaissance ; vous pénétrez dans ce qu'il y a de plus impénétrable. Après avoir reçu vos instructions, je commence à comprendre cette admirable doctrine qui conduit au grand principe. Je desire d'y entrer plus avant, et d'en voir le fond ; mais pour aujourd'hui je ne vous ai que trop fatigué, j'aurai l'honneur de vous voir demain.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Quelle fatigue, Monsieur ? Peu de paroles suffisent à un homme d'esprit pour comprendre beaucoup. Soyez persuadé que la connaissance de ce premier article, applanit toutes les difficultés. Le fondement une fois posé, le reste de l'édifice s'élève sans peine.

II. ENTRETIEN.

Les hommes ont de fausses idées sur la Divinité.

LE LETTRÉ CHINOIS.

LA sublime doctrine, Monsieur, dont vous m'entreteniez hier, a charmé mon esprit. J'y ai pensé toute la nuit, et j'en ai

oublié le sommeil. Je reviens aujourd'hui vous prier de me continuer vos leçons, et d'achever enfin de résoudre toutes mes difficultés. Nous avons en Chine trois différentes Religions ; chacune a son école. Les Disciples de *Lao* prétendent que tout est venu de rien, et le rien est tout le fondement de leur doctrine. Ceux qui suivent *Fo*, assurent que toutes les choses visibles sont sorties du vide, et le vide est tout le but de leurs méditations. Les Lettrés au-contraire disent que notre grand livre classique parlant expressément de *Tai-ki*, ce doit être là le premier être, l'origine de toutes choses, et la solide vertu fait toute leur étude. Je ne sais, Monsieur, quelle est sur cela votre pensée.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ces deux Sectes fondées l'une sur le rien, l'autre sur le vide, sont absolument opposées à la raison et à la Loi sainte du vrai Dieu. Ainsi, c'est une chose claire qu'on ne peut pas s'y attacher. Pour ceux qui reconnaissent un premier être, et qui s'attachent à la solide vertu, quoique je n'aie pas tout-à-fait approfondi leur doctrine, il me paraît qu'elle approche de la vérité.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Nos Sages attaquent aussi ces deux sortes de Sectaires, et ils témoignent en avoir beaucoup d'horreur.

Le Docteur Européen.

Pourquoi les haïr ? il faut les plaindre, les réfuter, et plutôt par des raisons que par des reproches. Ils ont Dieu pour père aussi-bien que nous : ils sont nos frères. Si quelqu'un de nous voyait son frère tomber en démence, le haïrait-il ? le poursuivrait-il en ennemi ? Ne lui rendrait-il pas au-contraire tous les bons offices qu'exige le devoir d'un frère ? Il faut instruire ces pauvres errans, c'est notre devoir. J'ai là grand nombre d'écrits Chinois où l'on ne cesse de maltraiter les deux Sectes. Par-tout on leur dit des injures ; mais je n'ai point encore trouvé d'Auteur qui ait entrepris de les combattre par de bonnes raisons. Nous disons qu'ils se trompent ; eux à leur tour, disent que nous nous trompons : voilà une guerre ; aucun parti ne veut céder à l'autre, et depuis plus de quinze siècles, point d'accord. Si chacun proposait ses raisons, alors sans disputes, sans clameurs, on jugerait du faux et du vrai, et l'on se réunirait peut-être. On dit en Europe qu'une bonne corde peut arrêter la corne d'un bœuf, et qu'une solide raison est capable de convaincre l'esprit de l'homme. Autrefois dans un Pays fort voisin du mien, les Sectes ne se bornaient point à trois. Elles y étaient multipliées à centaines et à milliers. Peu-à-peu nos Sages et nos Savans, soit par leurs instructions, soit par leurs bons exemples, en ont beaucoup ramené à la bonne

voie, et l'on n'y pratique presque plus aujourd'hui que la Loi du vrai Dieu.

LE LETTRÉ CHINOIS.

La véritable doctrine est une ; cependant *Fo* et *Lao* ne parlent pas sans quelque fondement. D'abord il n'y avait que du vide, ensuite a paru le solide. Auparavant il n'y avait rien, après il y a eu des choses : voilà ce qui fait dire que le rien et le vide sont l'origine de tout.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Des choses les plus basses on peut remonter à la connaissance des plus relevées. Qu'estiment les hommes? ce qui est quelque chose, ce qui est solide. Que méprisent-ils? ce qui est vide, ce qui n'est rien. Or, le grand principe de tous les êtres, étant infiniment parfait, souverainement estimable, comment peut-on prétendre que ce soit le vide, que ce soit le rien. De plus, ce qui de soi n'est rien, ne peut rien produire, cela est constant. Que sont d'eux-mêmes le vide et le rien ? Comment donc ont-ils tout produit? Quand une chose est réellement, on dit qu'elle est quelque chose. Ce qui n'est pas réel, n'est rien, et l'on doit compter pour rien tout ce qu'on attribue à une cause sans réalité. L'homme le plus sage et le plus habile ne peut pas de rien faire quelque chose. Le rien lui-même et le vide travaillant sur le vide et le rien, ont-ils pu donner l'être à tout ? Rappelez-vous ce que j'ai dit

des

des différentes causes. Puisque le vide est vide, que le rien n'est rien, ils ne peuvent pas être ni cause matérielle, ni cause formelle des choses, ni cause efficiente ou finale. En quel autre sens peut-on dire que l'être soit l'effet ou le produit du vide ou du rien ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Ce que vous dites, Monsieur, me paraît très-solide : néanmoins avant tous les êtres, était le rien ; ensuite les êtres ont été. N'y aurait-il pas là quelque petit sujet de douter ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

De tout ce qui a commencé, on peut dire qu'auparavant il n'était rien, et qu'ensuite il a été quelque chose. Mais on ne peut pas s'exprimer ainsi de ce qui n'a jamais eu de commencement. Un être sans commencement, il n'y a aucun temps où il n'ait été. En quel temps serait-il vrai qu'auparavant il ne fût pas ? Après avoir fait cette différence, on peut dire de certains êtres : auparavant ils n'étaient pas, ensuite ils ont été. Parler ainsi de tous sans exception, c'est se tromper. Un homme avant que d'être produit, n'est pas encore un homme, puisqu'il est produit, et qu'ensuite il est ; il faut qu'avant la production, les causes qui le produisent, existent pour pouvoir le produire. Dans l'Univers entier tout suit cette règle, et si l'on remonte jusqu'à la première origine, on trouve que c'est Dieu, le créateur de toutes choses.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Tout homme doit discerner le vrai du faux. Quiconque ne se rend pas aux bonnes raisons que vous venez de dire, n'est plus un homme, et il ne mérite pas qu'on l'écoute. Quoi ! un vide, un rien, qui n'est point un homme, qui n'est point un esprit, qui est sans propriété, sans nature, qui n'a ni connaissance, ni sentiment, ni bonté, ni justice, qui n'est en un mot estimable par aucun endroit, et qui ne peut pas même être comparé à la chose la plus vile, telle qu'est un grain de moutarde, serait la cause et le principe de tout ce qui compose l'Univers? Cette doctrine est extravagante ; mais j'ai ouï dire que le rien n'est pas un pur rien, ni le vide un pur vide. Que c'est quelque chose de fort subtil et tout-à-fait dégagé de la matière ; en ce cas, quelle différence y aurait-il entre le vide, le rien et Dieu?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ah ! Monsieur, cette comparaison est injurieuse à Dieu. Dieu peut-il être ainsi confondu, dégradé? Une substance spirituelle a sa nature, des connaissances, des perfections. Elle est pure et d'un rang fort supérieur à la nature même de l'homme corporel. Elle existe véritablement en toute réalité ; mais parce qu'elle n'a ni corps, ni figure, doit-on pour cela la confondre avec le vide, avec le rien ? Le rien et l'immatériel sont autant éloignés que le Ciel l'est de la terre ;

et prendre pour principe de Religion que c'est la même chose, non-seulement ce n'est pas éclairer le monde, c'est le remplir de doutes et de ténèbres.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Ce que nous autres Gens de lettres disons du *Tai-ki*, Monsieur, vous paraît-il solide?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Quoique je ne sois pas arrivé jeune à la Chine, je n'ai pas laissé d'étudier avec application et avec assiduité les livres classiques. Il y est rapporté que les anciens Sages adoraient le *Chang-ti*, Maître souverain du Ciel et de la terre; mais je n'y ai point lu qu'ils eussent aucune vénération pour le *Tai-ki*. Que si l'on prétend que le *Tai-ki* soit la même chose que le *Chang-ti*, Créateur de l'Univers, comment est-ce que les anciens n'en ont rien dit?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Les anciens n'avaient pas ce terme; mais ils avaient l'idée qui y répond. Il est vrai que l'explication du symbole hiéroglyphique du *Tai-ki* est plus récente.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Tout discours bien raisonné n'est point contredit par un homme sage; mais je doute que l'explication du *Tai-ki* soit trouvée conforme à la raison. Lorsque j'examine le symbole et tout ce qu'on en dit, je ne vois qu'un

hiéroglyphe informe, composé d'une ligne entière et d'une brisée de blanc et de noir, du pair et de l'impair, du simple et du composé, ou comme on veut l'expliquer, du haut et du bas, du noble et du vil, du fort et du faible, du parfait et de l'imparfait. Mais le réel dont cet hiéroglyphe est l'image, où est-il? Ce n'est point assurément le Créateur du Ciel et de la terre. La vraie doctrine sur la Divinité s'est transmise dans toute sa pureté depuis les premiers temps jusqu'à nous. Elle est complette ; rien n'y manque, comme vous le verrez ; et lorsque nous voulons la mettre par écrit, et la prêcher aux Peuples qui ne la connaissent pas, nous n'avons garde de rien omettre qui soit capable de l'établir clairement et solidement ; mais comment oserions-nous nous appuyer d'un vain symbole qui n'a rien de réel ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Le *Tai-ki*, Monsieur, n'est autre chose que la raison. Or, si dans la raison même, vous ne trouvez point de raison, où faut-il la chercher ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Eh ! Monsieur, quand une chose n'est pas dans la justesse, on emploie la raison pour la rectifier. Mais si ce qu'on prend pour la raison, n'est pas soi-même juste, à qui aura-t-on recours ? Distinguons d'abord les différentes classes auxquelles toutes les choses se réduisent, et plaçons la raison dans celle

qui lui convient. Il nous sera ensuite aisé de conclure que si la raison est la même chose que le *Tai-ki*, le *Tai-ki* ne peut pas être le grand principe et la cause de l'Univers.

Tous les êtres se divisent en deux genres ; substance et accident. Ce qui n'a pas besoin d'un sujet qui le soutienne, et qui subsiste par lui-même, comme le Ciel, la terre, les esprits, l'homme, les animaux, les plantes, les métaux, les pierres, les élémens, est dans le genre de substances. Ce qui ne subsiste pas par lui-même, et qui a besoin d'un sujet qui le soutienne, comme les qualités de l'homme, les couleurs, les sons, les goûts, est dans le genre d'accident. Prenons pour exemple de l'un et de l'autre, un cheval blanc. Cheval blanc dit blancheur, et dit cheval. Le cheval peut être sans la blancheur ; ainsi, c'est une substance. La blancheur ne peut pas être sans le cheval ; ainsi, c'est un accident. En les comparant ensemble, la substance est appelée le noble, le principal ; et l'accident n'est regardé que comme le vil et l'accessoire. Dans une chose où il n'y a qu'une substance, les accidens peuvent être sans nombre. Dans un seul corps humain qui est une substance, combien de diverses sortes de qualités ! La figure, la couleur, les différentes relations : ce sont là autant d'accidens ; et qui pourrait en compter toutes les espèces ?

Cela supposé, si le *Tai-ki* n'est que ce qu'on appelle raison, ce ne peut point être l'origine de toutes choses. Car enfin, la rai-

son n'est que dans le genre d'accident, de qualité. Elle ne subsiste point par elle-même, comment pourrait-elle faire subsister l'Univers ? Les Docteurs Chinois parlant de la raison, en distinguent de deux sortes ; celle qui est dans l'homme, celle qui est dans le reste des choses, ont leur manière d'être. Une chose passe pour bonne et pour vraie, lorsque sa manière d'être est conforme à la raison de l'homme. L'homme seul est capable de creuser le fond des choses, et la connaissance parfaite qu'il acquiert par l'étude des secrets de la nature, s'appelle Philosophie. Or, l'une et l'autre de ces deux raisons sont de pures qualités. Comment seraient-elles l'origine de tous les êtres ? l'une et l'autre n'est qu'après le sujet dans lequel elle subsiste ; et ce qui vient après, peut-il être la cause de ce qui est auparavant ?

Si l'on dit qu'avant toute autre chose, a dû être la raison, je demande : cette raison, où était-elle ? En quoi subsistait-elle ? Une qualité ne subsiste que dans le sujet qui la soutient, et dès-lors qu'il n'y a point de sujet pour la soutenir, il n'y a pas non plus de qualité. Si l'on répond qu'elle était dans le vide, n'y aurait-il point eu à craindre qu'un tel sujet ne suffisant pas pour la soutenir, la raison ne se fût perdue dans le vide ? Supposons-le cependant pour un moment..., puisqu'avant même *Pan-kou* (1),

(1) *Note de l'Editeur. Pan-kou* est cet homme fabuleux, Auteur du genre humain, suivant une certaine Secte des Chinois.

le premier homme, la raison était déjà, pourquoi demeurait-elle oisive au milieu du vide ? Que ne produisait-elle ? Qui l'a mise ensuite en mouvement ? Mais la raison est incapable de mouvement et de repos ; beaucoup moins peut-elle se mouvoir elle-même. Que si l'on dit encore qu'auparavant la raison ne fesait rien, et qu'après, elle voulut tout produire ; mais la raison qui n'est qu'un accident, qu'une qualité, prend-elle seule des desseins ? Est-elle capable d'abord de ne vouloir pas, et de vouloir ensuite ?

Le Lettré Chinois.

S'il n'y avait pas une raison, une manière d'être des choses, les choses ne seraient pas : voilà ce qui a fait croire au Docteur *Tcherou* que cette raison était l'origine de tout.

Le Docteur Européen.

S'il n'y avait point de fils, il n'y aurait point de père ; qui pensera jamais que le père tire son origine du fils ? Les choses relatives ont toutes cette propriété, que l'une suit nécessairement de l'autre, soit pour le positif, soit pour le négatif. Il y a un Roi, donc il y a des Sujets. Il n'y a point de Sujets, donc il n'y a point de Roi. Telle chose existe, sa raison, sa manière d'être existe aussi. Telle chose n'est point réelle, sa raison ne l'est pas non plus. Prendre une raison imaginaire pour la cause du monde, c'est ne différer en rien de *Fo* et de *Lao* ; c'est attaquer une erreur par une autre erreur ; c'est appaiser

un trouble par un autre trouble. La raison des choses d'à présent, toute réelle qu'elle est, ne peut rien produire. Comment est-ce qu'autrefois une raison vide et sans réalité a tout produit ? Voyez un Charpentier, il a très-bien dans l'esprit l'idée d'un chariot, sa raison et la manière dont il doit être construit. Pourquoi ce chariot n'est-il pas fait tout-à-coup ? Pourquoi, pour le construire, faut-il des matériaux, des instrumens, le travail d'un ouvrier ? Quoi donc, ce qui autrefois a eu assez de force et d'habileté pour orner le Ciel et la terre, est aujourd'hui devenu si lourd et si faible, qu'il ne peut pas faire une chose de rien, tel qu'est un chariot ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

J'ai lu que la raison produisit d'abord le noble et le vil avec les cinq élémens, et qu'ensuite elle forma le Ciel et la terre. Ainsi, vous voyez, Monsieur, qu'il y a un ordre, une suite dans la production des choses. Quant à ce que vous proposez de la construction subite de ce chariot, cela ne peut pas être apporté en exemple.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Permettez, Monsieur, que je vous le demande : si la raison du vil et du noble et des cinq élémens, soit par le mouvement, soit par le repos, a pu sur-le-champ produire le noble, le vil et les élémens ; d'où vient que la raison du chariot aujourd'hui très-réelle, n'agit point, et ne fait pas ce chariot ?

De plus, la raison est dans tous les lieux possibles ; elle est incapable de dessein ; n'a point, à proprement parler, une nature ; elle est sans liberté. Une fois déterminée à agir, elle agit nécessairement, et ne peut pas d'elle-même s'arrêter : pourquoi donc à présent ne produit-elle pas un nouveau noble, de nouveaux élémens ? Qui est-ce qui y met obstacle ?

Remarquez, Monsieur, que le terme d'*être* est un terme universel. Qu'y a-t-il qu'on ne puisse et qu'on ne doive appeler *être* ? On trouve cependant dans l'explication du symbole du *Tai-ki*, que la raison n'est pas un *être*. Quoi ! l'être se divise en tant d'espèces différentes, qui toutes retiennent le nom d'*être* : substances, accident, esprit, matière, figuré, non figuré. Puisque la raison n'est pas du nombre des êtres qui ont un corps et une figure, pourquoi ne peut-on pas la mettre dans le rang de ceux qui n'en ont point ? Souffrez que je vous demande encore : la raison est-elle spirituelle, éclairée, pénétrante, judicieuse, ou non ? Si vous répondez qu'oui, la voilà dans le genre des esprits. Pourquoi l'appelez-vous *Tai-ki* ? Pourquoi l'appelez-vous raison ? Si vous dites que non, quelle sera donc l'origine du *Chang-ti*, des esprits, de l'ame de l'homme ? La raison n'a pas pu leur communiquer ce qu'elle n'a pas. N'étant pas spirituelle, comment aurait-elle produit le spirituel ? Cela seul qui a des connaissances, produit ce qui a des connaissances. On voit bien le spirituel

produire des choses qui ne le sont pas. Mais on n'a jamais vu que ce qui n'est pas spirituel, produisît une chose qui le fût : l'effet ne peut pas être plus noble que la cause.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Qu'une chose spirituelle en produise une autre spirituelle, la raison des choses n'a en cela aucune part, j'en conviens ; mais la raison, par son mouvement, produit le noble. Or, le noble de soi-même est spirituel : qu'en pensez-vous ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Vous revenez toujours à cette raison ; il vous fâche de l'abandonner. Mais, Monsieur, ce noble, d'où lui vient d'être spirituel ? Dire qu'il le soit de lui-même, cela répugne.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Vous dites, Monsieur, que Dieu n'à ni corps, ni figure, et que cependant il a créé toutes les choses corporelles ; pourquoi le *Tai-ki*, sans être spirituel, ne peut-il pas avoir produit des choses spirituelles ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

La réponse est aisée : le spirituel est le pur, l'élevé ; le corporel est le bas, le grossier. Dire que le pur, l'élevé puisse produire le bas, le grossier, il n'y a rien là que dans l'ordre ; mais prétendre que le bas, le grossier puisse former le pur, l'élevé, cela blesse toutes les règles. Il faut remarquer qu'une chose peut en contenir une autre en trois

manières; ou formellement, comme un pied (1) contient dix pouces; ou équivalemment, comme les perfections de l'homme contiennent celles des bêtes; ou éminemment, comme Dieu contient la nature et les perfections de toutes les créatures. La nature de Dieu est infiniment parfaite; l'homme n'est pas capable de la comprendre, et rien ne peut lui être comparé. Cependant je me sers de la comparaison suivante, toute défectueuse qu'elle est. Une monnaie d'or en vaut dix d'argent, et mille de cuivre. Pourquoi cela? c'est que l'or étant un métal beaucoup plus pur et plus beau que le cuivre et l'argent, on ne peut égaler son prix qu'en multipliant les autres métaux. De même quoique la nature de Dieu soit parfaitement simple, elle renferme la nature, les qualités et les perfections de tous les êtres. Sa puissance est sans bornes; et tout immense, tout immatériel qu'il est, quelle difficulté y a-t-il qu'il ait créé tout ce qui est matière? la raison est d'un genre bien différent. Ce n'est qu'une simple qualité qui ne subsiste point par elle-même, comment pourrait-elle contenir en soi les substances et sur-tout les spirituelles? La raison est pour les choses, les choses ne sont point pour la raison. La raison est moins noble que l'homme: c'est pour cela que *Kong-tzé* a dit que l'homme pouvait donner de l'étendue à la

(1) *Note de l'Editeur.* Le pied Chinois ne contient que dix pouces.

raison; mais que la raison ne pouvait rien faire de semblable à l'égard de l'homme. Que si vous entendez par le mot *raison*, un être, un principe qui renferme en soi tout ce qu'il y a de perfection dans l'Univers, et qui a créé toutes choses, je dirai alors que c'est Dieu. Mais pourquoi l'appelez-vous raison? Pourquoi l'appelez-vous *Tai-ki?*

LE LETTRÉ CHINOIS.

Si cela est, quelle idée a donc eu *Kong-tzé*, en parlant du *Tai-ki?*

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Dans la merveilleuse construction du monde, Dieu a employé la matière première qu'il avait créée; mais l'origine de tout, sans origine elle-même, ne fut jamais ni le *Tai-ki*, ni la raison. Je sais que *Kong-tzé* a parlé du *Tai-ki*. J'ai lu ce qu'il en dit; mais je n'ose pas, sans une méditation suffisante, m'expliquer là-dessus. Je pourrai peut-être dans la suite en dire ma pensée dans un Ecrit.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Depuis les premiers temps jusqu'aujourd'hui, les Empereurs et les Mandarins, en Chine, n'ont eu d'autres objets de leur culte, que le Ciel et la terre qu'ils ont toujours regardés comme les auteurs et les conservateurs de leurs vies. C'est pour cela qu'on a établi les cérémonies des deux solstices, et que dans ce temps-là on leur fait des oblations. Or,

si le Ciel et la terre étaient des productions du *Tai-ki*, dès-lors le *Tai-ki* serait la première origine de toute chose, et les anciens Sages, Empereurs et autres, auraient commencé par lui décerner des honneurs et des sacrifices; mais cela ne s'est jamais fait, et ne se fait point encore. Ainsi, tout ce que l'on dit du *Tai-ki* est sans doute faux. Vous avez réfuté cette doctrine, Monsieur, avec toute la solidité possible, vous pensez sur cela comme les anciens.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Vous convenez, Monsieur, de ce point; mais il me paraît difficile d'expliquer ce que vous venez de dire du culte que l'on rend en Chine au Ciel et à la terre. Voilà deux êtres, et il n'y a qu'un Dieu. Le Dieu que nous adorons en Europe, c'est ce qu'en Chine on appelle *Chang-ti*, mais absolument différent de cette Idole que les *Tao-ssée* révèrent sous le nom de *Yu-koang*, et qu'ils disent être le Maître souverain. *Yu-koang* n'était qu'un Bonze qui a passé ses jours dans la montagne *Vou-tang*. Il n'avait rien audessus de l'homme; et comment un homme peut-il être le souverain Seigneur du Ciel? Nous entendons par ce nom *Dieu*, ce que l'on entend dans les anciens livres classiques de Chine, par celui de *Chang-ti*.

Dans le livre qui a pour titre *Tchong-yong*, ont fait ainsi parler *Kong-tzé*: *les cérémonies et les oblations des deux Solstices sont établies pour honorer le Chang-ti.* Sur

ce passage le Docteur *Tcheou* dit que si *Kong-tzé* ne nommait point la terre, ce n'a été que pour abréger la phrase. Pour moi je pense que *Kong-tzé* s'expliquant clairement d'une seule chose, on ne doit point lui attribuer d'avoir voulu parler de deux choses, et que ce que *Tcheou* avance de la phrase abrégée, n'est nullement recevable. Dans le chapitre *Tcheou-tong* du livre *Chi*, on lit ces mots : *Ouang était attentif et diligent. Quels mérites n'a-t-il pas acquis par son application ? son fils Tcheng-ouang et Kan-ouang, son petit-fils, n'ont-ils pas régné glorieusement ? Ils révéraient Chang-ti.* On voit dans le même chapitre : *La terre produit des richesses sans fin ; l'homme sur le point d'en recueillir les fruits, peut-il ne pas reconnaître les bienfaits de Chang-ti ?* Il est écrit dans le chapitre *Chang-song* du même livre : *Le sage Tang-ouang s'est avancé de jour-en-jour dans la piété. Dans peu il est parvenu au véritable bonheur. Le Chang-ti recevait ses hommages.* Le chapitre *Yu* dit encore : *Ouan-ouang avait une grande attention à tous ses devoirs. Il était extrêmement pieux ; il voulait plaire au Chang-ti.* On lit dans le livre *Y* : *le Ti est venu de l'Orient.* Or, le *Ti* n'est point ce que nous appelons Ciel. Ce Ciel que nous voyons, renferme toutes les parties du monde, comment pourrait-il être venu d'une de ces parties ? Le livre *Y* s'exprime en ces termes : *Si la victime est sans défaut, le Chang-ti l'a pour agréable.* Il est encore dit : *L'Empereur cultive la terre*

de ses propres mains; les fruits qu'elle donne sont pour être offerts au Chang-ti. Dans le chapitre *Tang-chi* du livre *Chu*, on fait ainsi parler *Tang-ouang*: *Kie-ouang de la dynastie des Kia était un mauvais Prince; la crainte du Chang-ti m'a obligé à le punir.* Il est dit dans le même chapitre: *Le Chang-ti est l'unique Maître. C'est lui qui est l'auteur des biens de tous les hommes; mais au milieu de cette multitude innombrable qui jouit de ses bienfaits, l'Empereur seul est capable de porter la vertu à son plus haut point.* Le chapitre *King-teng* du même livre rapporte ces paroles du *Tchou-kong*: *C'est par un ordre exprès émané du Trône du Ti que Ou-ouang a gouverné le monde.* Le *Chang-ti* a un Trône; ne devons-nous pas juger de là que le Ciel visible n'est pas le *Chang-ti?* mais quiconque lira les anciens livres, jugera par leur lecture, si je ne me trompe, qu'il n'y a de différence entre le *Chang-ti* et Dieu que celle du nom.

Le Lettré Chinois.

On voit plusieurs personnes qui aiment l'antiquité; mais cela se réduit communément à la curiosité de voir d'anciens monumens, ou de lire d'anciennes écritures. Où en trouvera-t-on qui, comme vous, Monsieur, s'attachent à l'ancienne doctrine, se fassent un plaisir de l'enseigner aux autres, et tâchent de les y ramener? quelque satisfait que je sois de vos Instructions, je ne laisse pas d'avoir encore des difficultés. En beaucoup

d'endroits de nos anciens livres, on marque un grand respect pour le Ciel. C'est pour cela que le Docteur *Tcheou* nomme le *Ti* Ciel, et le Ciel, raison. Le Docteur *Tching* entre dans un plus grand détail : pour exprimer, dit-il, ce qu'il y a de visible et de matériel, on l'appelle *Tien* Ciel ; pour marquer son souverain domaine, on l'appelle *Ti* Seigneur ; pour distinguer sa nature et ses propriétés, on le nomme *Kien* vertu du Ciel ; voilà ce qui fait dire : honorez le Ciel et la terre. Je ne sais point si cette explication est selon la vérité.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Faitez-y bien attention, Monsieur, on peut donner au *Chang-ti* le nom de Ciel en ce sens, que *Tien* Ciel, suivant l'analyse de ce caractère, signifie *Yé-sa* seul grand ; mais pour ce qu'on appelle raison, on ne peut pas dire que ce soit le souverain Maître de toutes choses. Je l'ai prouvé fort au long : le terme *Chang-ti* est très-clair : il n'a pas besoin d'explication ; beaucoup moins doit-on l'expliquer dans un mauvais sens. Le Ciel matériel a neuf assises différentes, comment peut-on dire qu'il est unique et seul Maître ? Le *Chang-ti* est sans figure, comment peut-on le confondre avec une chose corporelle ? Prétendre que le Ciel matériel, d'une figure ronde, et divisé comme il est, tournant sans cesse de l'Orient à l'Occident, n'ayant ni tête, ni ventre, ni pieds, ni mains, soit animé par le *Chang-ti*, de manière qu'ils fassent

ensemble un tout vivant ; quoi de plus risible ? Les Démons mêmes sont sans figures et sans corps ; comment s'imagine-t-on que l'Esprit supérieur à tous les esprits, le Maître de l'Univers, soit corporel et figuré ? Donner dans un si monstrueux système, c'est non-seulement ignorer la grande doctrine qui regarde l'homme et son origine, c'est encore n'avoir pas les premiers principes de l'Astronomie et de la Physique.

Le ciel que nous voyons sur nos têtes, n'étant pas digne de nos respects, en quoi la terre que nous foulons aux pieds, pourrait-elle nous paraître si respectable ? La doctrine essentielle est qu'il n'y a qu'un Dieu qui a créé le ciel, la terre et toutes choses, pour la conservation et l'avantage de l'homme. Dans tout l'Univers il n'y a pas une seule créature qui ne soit pour notre usage. Quelles actions de grâces ne devons-nous pas rendre à notre insigne bienfaiteur ? Quel motif de redoubler nos hommages, et d'obéir à ses Lois ? Mais abandonner le Dieu suprême, la source de tous les biens, et prodiguer l'encens à des créatures qui ne sont formées que pour nous servir, quel renversement !

Le Lettré Chinois.

Cela étant ainsi, nous autres Chinois, nous sommes, hélas ! dans de bien épaisses ténèbres : le plus grand nombre à la vue du ciel ne sait autre chose que lui rendre ses respects, et voilà tout.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Le monde est composé de gens instruits et d'ignorans. La Chine étant un grand Empire, les personnes éclairées n'y manquent pas. On peut dire aussi qu'il y en a sans instruction, dont toutes les connaissances se bornent à ce qui tombe sous les sens. Ainsi le ciel et la terre leur sont connus; mais le souverain Seigneur du ciel et de la terre passe toutes leurs idées. Qu'un sujet d'une Province éloignée de la Cour, se trouve tout-à-coup transporté à l'entrée du Palais Impérial, frappé de la grandeur et des beautés de ce superbe édifice, il se prosterne aussitôt en s'écriant : Je rends hommage à mon Prince. Or ce que l'on dit : Honorez le ciel et la terre, la multitude ignorante le prend à la lettre, et se contente d'honorer le Palais du Prince, sans penser au Prince lui-même. Mais ce qu'il y a de gens instruits, et qui raisonnent, en voyant l'étendue de la terre et la hauteur du ciel, concluent d'abord que le monde a un Maître qui le gouverne, et ils se déterminent à adorer cet Etre immatériel et incréé qui, du haut des Cieux, règne sur tout l'Univers. Quel est l'homme sage qui regarde ce ciel visible comme son Dieu? Si quelquefois on donne à Dieu le nom de Ciel, ce n'est là qu'une façon de parler, comme lorsqu'on prend une Ville pour le Mandarin qui la gouverne, et qu'au-lieu de dire : le Gouverneur de *Nan-chang* a ordonné telle chose,

on dit simplement la ville de *Nan-chang* a publié telle ordonnance. Suivant cette comparaison, on peut donner à Dieu le nom du Ciel, mais cela ne signifie nullement que ni le ciel ni la terre fassent un même tout avec Dieu. En un mot, il y a un Maître Souverain, Créateur de l'Univers, et dans la crainte où j'ai été qu'on n'en eût pris une fausse idée, je l'ai appelé Seigneur du Ciel.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Vous agissez, Monsieur, en Maître sage et éclairé. Ayant à enseigner la véritable doctrine, vous employez dès les commencemens les véritables expressions. Par-là vous ferez connaître clairement la Religion que vous nous avez apportée d'Europe, et il ne sera pas à craindre que dans la suite il s'introduise du trouble et de la confusion (1). Vous avez entièrement dissipé les ténèbres de mon esprit. Il ne me reste plus aucun doute : la doctrine touchant un seul Dieu, est profonde et solide. Quelle honte pour nos Savans de la Chine de ne pas s'y appliquer ! Ils négligent l'essentiel et s'attachent avec ardeur à des bagatelles ; ils ne savent

(1) *Note de l'Editeur.* Cela est cependant arrivé au sujet même de l'expression dont se servaient les Missionnaires, pour désigner le Maître de l'Univers ; et tout le monde sait les querelles qu'on a suscitées aux successeurs du Père Ricci, les reproches qu'on leur a faits, les imputations de fauteurs d'Idolâtrie dont on les a accablés ; et tout le monde sait aussi qu'ils n'ont guère répondu que par leur soumission à l'autorité, et leur constance à obliger même, autant qu'ils le pouvaient, ceux qui les attaquaient.

pas remonter à la source. Nous recevons de nos parens nos corps ; cela nous engage à tous les devoirs de fils : nous recevons du Prince des terres, des possessions pour nourrir nos pères, nos mères, nos enfans ; cela nous oblige à tous les devoirs de sujets. Dieu est le premier Père, le premier Prince, c'est le Chef de tous les ancêtres, le Maître de tous les Rois ; c'est lui qui a tout créé, et qui gouverne tout : comment le méconnaître ! comment ne pas le servir ! mais il n'est pas possible de tout dire en un jour : souffrez, Monsieur, que je revienne une autre fois.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ce que vous me demandez, Monsieur, ne me coûte rien à accorder : vous ne cherchez qu'à connaître la vérité. C'est un double bienfait de Dieu, qui me donne à moi la force de vous instruire, et à vous l'occasion d'être instruit. Toutes les fois que vous me ferez l'honneur de vous adresser à moi, vous me trouverez disposé à vous satisfaire.

III. ENTRETIEN.

L'homme a une ame immortelle. En quoi il diffère essentiellement des autres animaux.

LE LETTRÉ CHINOIS.

PARMI toutes les créatures visibles, l'homme est la plus noble : les autres animaux ne peuvent pas lui être comparés ; c'est pour

çela qu'on dit que l'homme contient en soi tout ce que le ciel et la terre ont de beau, et qu'on l'appelle le petit monde. Cependant si l'on examine de plus près les animaux, et qu'on les rapproche de l'homme, on trouve qu'ils mènent une vie bien plus aisée et bien plus libre. Comment cela? A peine sont-ils nés, qu'ils ont assez de force pour se mouvoir et pour agir, qu'ils savent prendre les alimens qui leur conviennent et éviter ce qui peut leur nuire. Leurs corps se trouvent couverts de poils ou de plumes, sans qu'il soit nécessaire qu'ils se pourvoient de vêtemens : les aîles et les griffes leur viennent d'elles-mêmes. Ils ne labourent ni ne sèment, ils n'ont aucun besoin de ramasser des provisions dans des greniers : ils ne connaissent point les assaisonnemens ; ils mangent quand il leur plaît, et ce qui est capable de les nourrir ; ils se reposent et dorment à leur fantaisie ; ils ont le monde entier pour courir et pour voler. Libres de toute affaire, ils jouissent d'un plein loisir : parmi eux, il n'y a ni *mien* ni *tien*, nulle distinction de pauvre et de riche, de noble et de roturier. Point d'efforts, point de mouvemens pour des conseils et des délibérations, pour mériter des récompenses, pour acquérir un grand nom : tout est libre, tout est tranquille ; chacun chaque jour fait ce qui lui plaît, et vit sans inquiétude.

Mais l'homme, la mère ne l'enfante qu'avec douleur : il naît tout nu ; il ne commence à ouvrir la bouche que pour crier, et sem-

ble par-là déjà connaître qu'il ne vient au monde que pour souffrir. Durant sa première enfance, il est si faible qu'il ne peut se soutenir, et ce n'est qu'après trois ou quatre ans entiers qu'il est bien capable de marcher. Devenu plus grand, d'abord on lui assigne une profession toujours laborieuse : le Laboureur travaille durant les quatre saisons ; le Marchand passe sa vie dans de pénibles voyages sur mer et sur terre, l'Artisan fatigue incessamment ses bras ; l'homme de lettres, jour et nuit, s'échauffe la tête ; en un mot, les Grands tourmentent leurs esprits, et les petits ruinent leurs corps ; cinquante ans de vie, sont cinquante ans de misère et de maux. Notre corps est sujet à mille sortes d'infirmités : les livres de Médecine comptent trois cens maladies de l'œil seul. Combien n'y en a-t-il pas pour chaque autre partie ? Qui pourrait en dire le nombre ? Que si l'on entreprend de se faire traiter d'une seule, ce n'est jamais qu'avec des remèdes durs, amers et dégoûtans.

La terre est remplie d'animaux qui tous, sans distinction de grosseur ou de petitesse, semblent avoir conjuré contre la nature humaine ; tous sont en état de l'attaquer et de lui nuire. Il ne faut qu'un petit insecte pour désoler le plus grand et le plus robuste des hommes. Les hommes eux-mêmes ne se font-ils pas des guerres cruelles ? Ils fabriquent cent espèces d'armes pour se mutiler et s'entre-tuer. Pour combien la Loi générale de

mourir, n'est-elle pas en quelque sorte inutilement portée ? Ceux qui aujourd'hui rejettent les anciennes armes comme trop faibles, en inventent tous les jours de beaucoup plus meurtrières, et après avoir couvert les Campagnes de cadavres, rempli les Villes de sang et de carnage, ils ne sont pas encore satisfaits. Si la paix se montre enfin pour quelques momens, quelle est la famille, quelle est la personne qui n'ait pas quelque sujet de tristesse ? Un homme a des richesses, il n'a point d'enfans ; un autre a des enfans, ils sont sans talens ; celui-ci a de l'habileté, il ne peut se fixer au travail ; celui-là est adroit, appliqué, on force son génie, il n'est pas le maître d'en suivre l'impulsion. Chacun a sa peine ; et tandis que de tous les autres endroits tout rit à un homme, une seule amertume lui rend tout désagréable ; cela n'est-il pas général ?

Tant d'infortunes dont notre vie est tissue, se terminent enfin à la plus grande de toutes, à la mort. Il faut rentrer en terre, et qui en est exempt ? C'est ce qui fesait dire à un ancien Sage, en instruisant son fils : Mon fils, ne vous trompez pas vous-même, ne vous aveuglez pas vous-même ; toutes les démarches de l'homme sont autant de pas qui le mènent au tombeau. Malheureux mortels ! peut-on dire que nous vivions ? Nous ne fesons que mourir continuellement. En naissant nous commençons notre mort, et ce n'est qu'après la mort que nous cessons de mourir. Un jour est-il passé, notre vie

est accrue d'un jour et nous sommes d'autant rapprochés du tombeau.

Ce ne sont là que des maux extérieurs, les intérieurs sont bien plus insupportables : nos peines en ce monde sont de véritables peines. Notre joie, nos plaisirs ne sont que de faux plaisirs, une fausse joie : nos peines sont presque continuelles ; nos plaisirs ne durent que quelques instans. Le cœur de l'homme est sans cesse tyrannisé par de cruelles passions d'amour ou de haine, de colère ou de crainte ; semblable à un arbre planté sur le haut d'une montagne, exposé à tous les vents. Quand peut-il être tranquille ? Tantôt c'est la gourmandise ou la luxure, tantôt c'est l'ambition ou l'avarice qui le possède : ne sont-ce pas là comme autant de tempêtes qui l'agitent ? Où est l'homme content de son sort, qui ne cherche pas à s'en procurer un meilleur ? Un Prince, fût-il Maître de l'Univers, vît-il tous les Peuples à ses pieds, encore ne serait-il pas satisfait.

L'homme si peu capable de se connaître et de se régler soi-même, que peut-il savoir en matière de Religion ? Cependant on dogmatise de toute part : les uns sont pour *Lao*, les autres pour *Fo ;* un troisième parti suit *Kong-tzé*. Par-là notre Chine se trouve divisée en trois différentes Lois. Et comme si cela ne suffisait pas, il s'élève de nouveaux Chefs, ils tiennent école, ils prêchent ; et dans peu au-lieu de trois Lois, nous en aurons trois mille, encore ne s'en tiendra-t-on

pas

pas là ; chacun de son côté crie : Vraie doctrine ! vraie doctrine ! et le désordre ne fait qu'augmenter. Les grands oppriment les petits, les petits n'ont aucun respect pour les grands. Les pères sont colères, emportés ; les enfans sont revêches, désobéissans : le Prince et ses Offiiciers vivent en mutuelle défiance ; les frères nourrissent entr'eux de cruelles inimitiés ; point d'union dans les mariages, point de sincérité parmi les amis. Tout n'est que dissimulation, tromperie, et l'on ne voit aucun jour à de meilleurs temps. Je me représente les hommes de ce siècle, comme autant d'infortunés qui, après un triste naufrage, ont vu briser leur vaisseau ; ils se trouvent en pleine mer, au milieu des vagues, et le jouet des flots ; tantôt ensevelis sous les ondes, et tantôt reparaissant sur les eaux, ils sont jetés çà et là, au gré des vents. Chacun pense à son propre malheur, et aucun ne pense à sauver les autres. On s'attache à tout ce qui tombe sous la main, planches, voiles, cordages, débris de navire ; on le saisit, on l'embrasse, et on ne le quitte qu'avec la vie. Quel désastre ! Je ne vois pas quel motif a eu Dieu de mettre l'homme dans un état si malheureux : il nous aime sans doute ; mais il paraît qu'il traite beaucoup mieux les animaux irraisonnables.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ce monde n'est que misère, et nous y attachons tellement nos cœurs que nous ne

pouvons nous en séparer. Que serait-ce donc, si nous y vivions dans la joie? Les maux et les amertumes de cette vie montent à un si haut point, et les mortels sont si stupides, qu'ils ne pensent qu'à s'y établir solidement. Il faut découvrir et défricher de nouvelles terres; il faut acquérir un grand nom; il faut se procurer une longue vie; il faut même assurer la fortune de ses enfans et de toute sa postérité. Trahison, révolte, guerre, massacre, rien n'est épargné: que n'entreprend-on pas? Comment ainsi ne pas vivre dans le trouble et dans la confusion?

Autrefois dans un Royaume d'Occident, il y avait deux Philosophes célèbres, l'un desquels, nommé *Démocrite*, riait toujours, et l'autre, appelé *Héraclite*, pleurait sans cesse. La cause d'une conduite si différente était la même: c'est qu'ils voyaient les hommes de leur temps, courir après les faux biens de ce monde. *Démocrite*, par ses ris, se moquait de ces insensés; et *Héraclite*, par ses pleurs, leur portait compassion. On raconte encore qu'un certain Peuple qui n'est pas de l'antiquité la plus reculée, avait une coutume singulière; je ne sais s'il l'a conservée jusqu'à présent: Aussitôt qu'il était né un enfant dans une famille, les parens et les amis ne manquaient point d'aller faire des complimens de condoléance sur ce que cet enfant n'était venu au monde que pour souffrir. Au-contraire, lorsque quelqu'un mourait, ils fesaient des félicitations et des réjouissances sur ce que la personne

morte était délivrée des maux de cette vie : dans l'idée de cette Nation, vivre était un mal, et mourir passait pour un bien. Quelque extraordinaire que fût cette coutume, elle fait bien voir que ce Peuple avait bien compris la vanité et les misères de ce monde.

La vie présente n'est point la vraie vie de l'homme. Les animaux sont sur la terre comme dans leur patrie ; ils y vivent tranquilles et dans l'abondance. L'homme n'est ici-bas que comme un étranger qui passe ; il n'y trouve point son repos ; beaucoup de choses lui manquent. Vous êtes, Monsieur, homme de lettres : permettez que je fasse cette comparaison tirée de votre état ; qu'on ait ordonné un examen général : le jour de la détermination des grades étant venu, les gens de lettres, Docteurs, Bacheliers, paraissent mornes et pensifs. Au-contraire, les Officiers inférieurs, les gens de service sont dans la joie ; c'est pour eux une fête. Est-ce donc que ces domestiques ont reçu des récompenses du grand Examinateur, et que les gens de Lettres en ont été maltraités ? ce n'est que l'affaire d'un jour où il s'agit d'assigner le degré de chacun : la détermination faite, le Docteur est honoré, et le valet n'est qu'un valet.

Dieu ne fait naître l'homme en ce monde que pour éprouver son cœur, et lui faire pratiquer la vertu : ainsi cette vie n'est pour nous qu'un lieu de passage : nous n'y sommes pas pour toujours ; le terme où nous allons n'est point ici-bas ; ce n'est qu'après

la mort que nous y arriverons : notre véritable patrie n'est point la terre, c'est le ciel : voilà où nous devons tourner toutes nos vues. Le temps présent fait tout le bonheur des animaux ; c'est pour cela qu'ils sont formés de manière qu'ils regardent la terre. L'homme est créé pour le Ciel ; il a la tête et les yeux élevés pour voir sans cesse le terme où il doit aspirer. Mettre sa félicité dans les choses terrestres, c'est descendre à la condition des bêtes. Est-il donc surprenant que Dieu ne nous donne pas en ce monde l'accomplissement de tous nos souhaits ; qu'il nous laisse même souffrir quelque chose ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Voulez-vous parler, Monsieur, d'un Paradis et d'un Enfer préparés aux hommes après cette vie ? C'est la doctrine de *Fo* : les gens de lettres n'admettent rien de tout cela.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Quelle raison ! la Loi de *Fo* défend l'homicide ; celle des Lettrés la défend de même. Doit-on pour cela confondre les Lettrés avec les Fodistes ? L'aigle vole, la chauve-souris vole aussi ; et quelle comparaison y a-t-il de l'un à l'autre ? Deux choses ont quelquefois de petits traits de ressemblance ; mais dans le fond elles diffèrent entièrement. La Loi du vrai Dieu est une Loi ancienne. *Fo*, né dans l'Orient, en a par hasard ouï parler. Tout Chef de parti qui veut dogmatiser, doit couvrir ses mensonges de quelques vérités, autrement qui le suivrait ? *Fo* a

emprunté de la véritable Religion le Paradis et l'Enfer pour faire passer sa fausse secte, ses propres revêries. Pour moi, qui prêche cette véritable Loi, dois-je omettre ce point, parce que *Fo* l'a dit? Avant que *Fo* parût dans le monde, les Docteurs de la Loi de Dieu ont enseigné que les gens de bien, après la mort, monteraient au Ciel, pour jouir d'un bonheur éternel, et qu'ils éviteraient de tomber dans l'Enfer, où les méchans souffriront éternellement : d'où il est aisé de conclure que l'ame de l'homme ne périt point, et qu'elle est immortelle.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Immortalité, bonheur éternel! l'homme ne peut rien desirer de plus grand : mais j'avoue que je ne suis pas bien au fait de cette matière.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

L'homme est un composé d'ame et de corps : l'union de ces deux parties fait l'homme vivant. Par la mort le corps périt, il retourne en cendres; mais l'ame subsiste toujours, elle ne se détruit point. J'ai appris en entrant en Chine, que quelques personnes y étaient dans l'opinion que nos ames périssent avec nos corps, et qu'en cela nous ne différons point des bêtes. Dans tout le reste de l'Univers, il n'y a aucune Loi connue qui n'enseigne, aucun Peuple de quelque nom qui ne pense que l'ame de l'homme est immortelle, et qu'en cela même il y a une différence essentielle entre l'homme et

la bête. Je vais, Monsieur, vous expliquer cette doctrine : écoutez-moi, je vous prie, sans préventions.

Parmi les choses vivantes, on distingue trois sortes d'ames : la moins noble est l'ame végétative, l'ame des arbres et des plantes ; elle les fait vivre, végéter et croître : la plante sèche et meurt, cette ame meurt aussi ; l'ame sensitive est au-dessus de celle-là ; c'est l'ame des bêtes ; elle leur sert à vivre et se nourrir, à prendre de l'accroissement : elle a de plus la force d'animer leurs sens, leurs oreilles pour entendre, leurs yeux pour voir, leur palais pour goûter, leurs narines pour flairer, toutes les parties de leur corps pour les rendre capables de sentimens ; mais elle ne peut point raisonner : l'animal meurt, nous croyons que son ame meurt avec lui. La plus noble de toutes, et d'un genre tout-à-fait différent des autres, est l'ame raisonnable, l'ame de l'homme : elle a les qualités des ames végétatives et sensitives. Elle fait vivre et grandir l'homme, elle lui donne le sentiment et la connaissance ; mais outre cela elle le rend capable de raisonnement, d'examiner et d'approfondir les choses, d'unir et de séparer des idées : quoique l'homme meure et que son corps se détruise, l'ame ne périt point, elle est immortelle.

Quelque capable que soit une chose de connaissance et de sentiment, si elle dépend de la matière, cette matière se détruisant, la chose doit aussi se détruire. C'est pour cela que les ames des plantes et des bêtes,

étant dépendantes des corps qu'elles animent, suivent leur sort et périssent avec elles. Mais une substance qui raisonne, un esprit, quelle dépendance a-t-il de la matière? Il est par lui-même ce qu'il est. Ainsi, que le corps de l'homme périsse, l'ame reste, elle a toujours ses opérations qui lui sont propres. Voilà par où l'homme diffère essentiellement des bêtes et des plantes.

Le Lettré Chinois.

Qu'appelez-vous, Monsieur, dépendre de la matière, ou n'en dépendre pas?

Le Docteur Européen.

Ce qui nourrit et fait croître un corps, n'a plus rien à faire croître ni à nourrir quand ce corps vient à manquer. L'œil est l'organe de la vue, et l'oreille de l'ouïe; la bouche l'est du goût, et les narines de l'odorat; tous nos membres le sont du toucher. Mais s'il n'y a point d'objet devant l'œil, l'œil ne voit point d'objet: si le son n'est pas à portée de l'ouïe, l'oreille n'entend point le son; lorsque l'odeur est à une distance proportionnée des narines, on peut juger de l'odeur; on n'en juge point lorsqu'elle est très-éloignée: lorsqu'on mange une viande, on en distingue le goût; ne la mangeant pas, comment le distinguera-t-on? Enfin, si mon corps est exposé au froid, au chaud; si je touche quelque chose de dur ou de mou, alors je sens: éloigné de tout cela, que puis-je sentir? De plus, que le son soit à portée de l'oreille d'un

sourd, il ne l'entend pas ; que l'objet soit proche de l'œil d'un aveugle, il ne le voit pas. Voilà ce qui fait dire que l'ame sensitive dépend du corps, et que le corps périssant, cette ame périt aussi. Pour l'ame raisonnable, elle a des opérations particulières, en quoi elle ne dépend en rien de la matière. Une ame qui nécessairement a besoin du corps pour subsister, n'est que pour l'utilité du corps, comment serait-elle capable de discernement ? Ainsi l'animal, à la vue d'une chose mangeable, s'y porte sans réflexion et sans liberté ; par où peut-il juger de ce qui convient ou ne convient pas ? L'homme au-contraire, quelque pressé qu'il soit de la faim, peut s'arrêter, si la raison lui montre qu'il ne doit pas manger, et ne mange point, quand il aurait devant lui les mets les plus exquis. Qu'une personne soit allée faire un voyage hors de sa Patrie, ne pense-t-elle pas à sa famille absente ? N'a-t-elle pas toujours un desir secret d'y retourner ? Une ame capable de se conduire ainsi, en quoi dépend-elle du corps dans ses propres opérations ?

Mais voulez-vous savoir la véritable raison pourquoi l'ame de l'homme est immortelle ? faites attention que tout ce que nous voyons se corrompre et se détruire, a en soi un principe de destruction et de corruption. Ce principe n'est autre chose que le combat mutuel des différentes parties de la matière ; ce qui n'est point sujet à ce combat, ne se détruit point. Les corps sont tous composés

d'eau, de feu, d'air et de terre ; des quatre élémens, le feu est chaud et sec, tout opposé à l'eau qui est froide et humide ; l'air est humide et chaud, tout opposé à la terre qui est sèche et froide : voilà les ennemis les uns des autres. Une chose qui les contient en soi, et qui en est pêtrie, comment peut-elle se conserver long-temps ? Le combat est continuel ; d'abord qu'une des parties vient à vaincre l'autre, le tout doit s'altérer et périr ; c'est pour cela que ce qui est composé, ne peut éviter sa destruction. Mais l'ame raisonnable est spirituelle ; ce n'est point un tout dont les quatre élémens soient les parties : d'où viendrait le combat, d'où viendrait la destruction ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

L'esprit, sans doute, est incorruptible ; mais comment sait-on que l'ame de l'homme est spirituelle, et que l'ame des bêtes ne l'est pas ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Cette doctrine est sûre : plusieurs raisons la démontrent, et l'homme, de lui-même, en raisonnant, peut s'en convaincre.

1.° L'ame des bêtes ne peut point être dite maîtresse du corps, elle en est plutôt l'esclave ; elle est obligée de le servir en tout. C'est de là que les animaux ne suivent que leurs appétits brutaux, et n'ont rien qui les retienne. L'ame seule de l'homme est en état de gouverner le corps ; elle le fait agir et l'arrête selon ses desseins. Que cette ame

prenne une résolution ; qu'elle ordonne quelque chose, d'abord le corps l'exécute ; et quelque répugnance qui survienne, rien n'est capable de forcer la raison qui le domine. L'ame exerçant sur le corps une telle autorité, ne doit-elle pas être au-dessus de la matière, et mise au rang des esprits ?

2.° Une chose simple et animée n'a qu'une seule volonté ; et si nous voyons dans l'homme deux volontés, l'une qui lui est propre, l'autre qui lui est commune avec les bêtes, nous devons en conclure que l'homme est un composé de deux natures, l'une matérielle et l'autre spirituelle : des affections si différentes et si opposées font voir que les sources d'où elles coulent sont aussi fort différentes entr'elles. L'homme, sur un même sujet, ne sent-il pas en soi deux desirs qui se combattent ? Qu'il s'agisse, par exemple, de satisfaire une passion : d'une part, il s'empresse violemment ; d'autre part, il a de la peine à faire une chose contraire à la raison : voilà tout ensemble et une volonté animale semblable à celle des bêtes, et une volonté digne de l'homme qui ne diffère point des esprits célestes. Si l'homme n'avait qu'une seule volonté, il ne pourrait pas sur la même chose avoir tout-à-la-fois des desirs opposés. Il ne peut pas en même-temps voir et ne pas voir un même objet : l'oreille ne peut pas tout ensemble entendre et n'entendre pas un même son. Jugeons donc que deux desirs qui se combattent, marquent deux desirs contraires, et que deux volontés contraires

prouvent deux natures différentes. Que l'on goûte de l'eau de deux rivières, l'une douce et l'autre salée, est-il nécessaire d'avoir vu les sources pour assurer qu'elles ne sont pas la même ?

3.° Tout objet d'amour ou de haine doit être proportionné à la puissance qui aime ou qui hait : ainsi une puissance matérielle ne peut avoir pour objet que la matière seule, et ce qui est au-dessus de la matière devient nécessairement l'esprit. Or, examinons les affections différentes de l'homme et des animaux : que desire l'animal ? de boire, de manger, de vivre, d'avoir le corps sain et d'être tranquille. Que craint-il ? la faim, la soif, la lassitude, la maladie, la mort et rien de plus. On peut donc dire, avec assez de vraisemblance, que l'animal n'est point d'une nature spirituelle, et qu'il n'a rien au-dessus de la matière. Mais l'homme, dans ses craintes, ses desirs, dans ce qu'il estime et ce qu'il méprise, quoique les choses matérielles y aient quelque part, cependant la vertu et le vice, le bien et le mal, tous objets immatériels, tiennent la première place : on doit donc assurer que l'homme a deux puissances, l'une corporelle et l'autre qui ne l'est pas ; celle-ci est l'ame toute spirituelle.

4.° Tout contenant communique sa figure à ce qu'il contient : qu'on verse de l'eau dans un vase, si le vase est rond, elle prendra sa figure ronde ; s'il est carré, elle aura sa figure carrée ; ce principe est reçu partout : or, voyez comment notre ame forme

ses idées, de quelle manière elle contient ses objets, et vous n'aurez aucun doute qu'elle ne soit spirituelle. Quelque matériel que soit l'objet qu'elle envisage, elle sait le dépouiller de la matière, elle le spiritualise et en prend une juste idée. Par exemple, si je veux, à la vue d'un bœuf, connaître sa nature; en voyant sa couleur, je dis ce n'est pas là le bœuf, ce n'est que sa couleur : en entendant son mugissement, je dis encore, ce n'est point là le bœuf, ce n'est que son mugissement : si je goûte sa chair, je sens bien le goût du bœuf, mais ce n'est pas là la nature du bœuf : je connais donc dans le bœuf quelque chose que je puis séparer de toutes ces qualités matérielles, et que je rends spirituel par la connaissance que j'en ai. Qu'un homme voie une muraille de cent toises de long, il en peut former l'idée entière dans sa tête; mais cet homme pourrait-il renfermer dans un si petit espace une chose de si grande étendue, s'il n'était pas spirituel? En un mot, si le contenant qui spiritualise ce qu'il contient n'est pas un esprit, il n'y a rien de spirituel.

5°. Tout ce qui est subordonné à un autre, ne peut être d'une nature supérieure à ce qui le gouverne. De là les objets de nos sens leur étant subordonnés, nos sens ne sont pas d'un rang inférieur à leurs objets. Ainsi, puisque les yeux, les oreilles, les narines et la bouche ne sont que de la matière, il est nécessaire que les couleurs, les sons, les odeurs et les goûts soient purement maté-

riels. Mais Dieu, en créant l'homme lui a donné l'intendance sur les deux puissances de son ame, l'entendement et la volonté. L'objet de l'entendement est le vrai, celui de la volonté est le bon : le bon et le vrai sont des choses immatérielles. Il faut donc que les puissances auxquelles ces objets sont subordonnés soient au-dessus de la matière, c'est-à-dire, spirituelles. L'immatériel peut comprendre le matériel ; mais le matériel ne comprendra jamais l'immatériel. Or l'homme raisonne sur les esprits ; il pénètre dans la nature de l'immatériel ; il faut donc que lui-même soit spirituel.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Si l'on vous dit, Monsieur, qu'il n'y a point d'esprit, et par-là rien d'immatériel ; comment s'éclaircir là-dessus ? Et dès-lors cependant votre raisonnement tombe.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Pour qu'un homme dise qu'il n'y a point d'esprit, qu'il n'y a rien d'immatériel, il faut qu'auparavant il ait l'idée de l'immatériel et de l'esprit ; car s'il n'en a aucune idée, comment peut-il prononcer là-dessus ? Quand on dit la neige est blanche, elle n'est pas noire, c'est qu'on connaît le blanc et le noir ; et l'on peut alors attribuer l'un à la neige, et ne pas lui attribuer l'autre. Mais si l'homme a l'idée de l'immatériel, s'il pénètre dans la nature de l'esprit, il est donc spirituel lui-même.

6.° L'ame des bêtes est tout-à-fait bornée

dans ses connaissances ; ce n'est qu'un faible instrument, d'un usage fort peu étendu. On peut le comparer à un petit oiseau attaché par un filet à un arbre ; il ne peut voler que jusqu'à la longueur de son filet. Les connaissances des animaux se terminent toutes aux objets extérieurs ; ils ne sont point capables de réfléchir sur eux-mêmes, ni de connaître leur propre intérieur. Mais l'ame de l'homme porte ses idées et ses vues à ce qu'il y a de plus élevé ; sa sphère est sans limites, rien ne l'arrête ; c'est un aigle libre et en plein air ; elle s'élève jusqu'au Ciel : qui peut l'en empêcher ? L'ame de l'homme ne s'en tient pas à connaître les dehors, elle pénètre le fond des choses et en approfondit les secrets ; elle sait réfléchir sur elle-même, examiner sa manière d'être et comprendre sa propre nature : n'est-il donc pas manifeste qu'elle ne dépend point de la matière ?

Mais dire que nos ames sont spirituelles, c'est dire en même-temps qu'elles ne meurent point ; et ce principe posé, il s'ensuit que nous devons pratiquer la vertu. Voici encore quelques raisons qui confirment ce dernier article.

En premier lieu, l'homme est naturellement passionné pour la gloire, et il ne craint rien tant que de laisser après lui un mauvais nom : dans quel animal voit-on cette qualité ? De là que ne fait-on pas pour mériter les applaudissemens publics, et pour passer pour un grand homme ? On entreprend d'immenses travaux ; on se détermine à composer de

longs ouvrages ; on s'applique sans cesse à porter toujours plus loin les sciences et à raffiner sur tous les arts ; on va jusqu'à exposer sa vie, et tout cela pour acquérir de la réputation. Cette passion est commune à presque tous les hommes ; il faut être grossier pour n'en être pas piqué, et ne la connaître pas, c'est être imbécille. Quoi donc! l'homme après la mort est-il informé de ce qu'on dit de lui, ou ne l'est-il pas? Le corps sans doute n'a en tout cela aucune part ; il est réduit en cendres. C'est donc l'ame qui subsiste toujours et qui n'oublie jamais que le nom qu'elle s'est fait, bon ou mauvais, la rappelle encore malgré la mort, dans l'idée des hommes, telle qu'elle était durant sa vie. Si l'on prétend au-contraire que l'ame meurt avec le corps : travailler à perpétuer sa mémoire, n'est pas une chose moins ridicule que d'exposer un tableau aux yeux d'un aveugle, ou de chanter une agréable musique aux oreilles d'un sourd. A quoi bon cette renommée après la mort, et pourquoi l'homme la poursuit-il avec tant d'ardeur?

C'est une coutume ancienne et superstitieuse en Chine, qu'aux quatre saisons, tous les enfans bien nés préparent des logemens à leurs ancêtres morts, leur tiennent des habits prêts, leur présentent des viandes, pour marquer par-là leur amour et leur respect filial ; mais si les ames se détruisent aussi bien que les corps, les ancêtres morts ne peuvent donc point être témoins des respects que leurs enfans leur rendent, ni entendre

ce qu'ils ont à leur dire, ni connaître qu'ils ont pour eux encore, autant d'attachement que s'ils étaient en vie : et dès-lors tout ce qu'on voit faire aux Chinois, depuis le Prince jusqu'au Peuple, bien loin d'être une des plus importantes cérémonies de la Nation, n'est qu'un badinage d'enfans.

En second lieu, Dieu, en créant le monde, n'a rien fait sans raison, rien d'inutile; il a donné à ses créatures les inclinations qui leur conviennent; chacune cherche ce qui lui est bon, et aucune ne se porte à ce qu'il ne lui est pas possible d'obtenir. Le poisson se plaît à se renfermer dans les eaux : il ne desire point d'habiter les forêts et les montagnes : le cerf et le lièvre au-contraire aiment les montagnes et les forêts ; ils ne se plaisent point dans les eaux. Tous les animaux sans raison ne sont point touchés du desir de l'immortalité ; ils ne connaissent point de nouvelle vie après la mort; leurs souhaits se terminent tous aux choses présentes. L'homme seul, quelqu'accoutumé qu'il puisse être à entendre dire que l'ame meurt avec le corps, n'est pas libre sur le desir de vivre toujours, d'habiter un lieu de délices et de jouir d'un bonheur éternel. Or s'il était impossible à l'homme de voir un tel desir accompli, pourquoi Dieu l'aurait-il si fort gravé dans son cœur ? Combien le monde n'a-t-il point vu de sages qui, renonçant à tous les biens terrestres et abandonnant en quelque sorte le soin de leur propre corps, se sont ensevelis tout vivans dans des caver-

nes pour ne penser plus qu'à leur ame, et pratiquer uniquement la vertu? Ils méprisaient tous les avantages de la vie présente, et ils n'avaient en vue que la félicité future : mais si l'ame est mortelle, et que tout finisse avec cette vie; tous ces illustres personnages ne sont plus qu'une troupe d'insensés.

En troisième lieu, le cœur de l'homme est plus grand que le monde; tous les biens de la terre ne sont pas capables de le remplir; d'où l'on doit conclure que son véritable bonheur n'est qu'après la mort. Le Créateur, infiniment sage et souverainement bon, n'a rien fait de défectueux, ni qui puisse être une juste occasion de plainte : lorsqu'une chose se porte naturellement à une fin raisonnable, il faut qu'elle soit destinée à cette fin. Ainsi les animaux n'étant créés que pour la terre, ils n'ont reçu que des inclinations terrestres, et les avantages du corps leur suffisent : mais si Dieu a créé l'homme pour le Ciel et pour vivre éternellement, il est nécessaire que le peu de temps qu'il est ici-bas, ne le satisfasse pas, et qu'il ne puisse trouver dans tous les biens de cette vie l'accomplissement de ses desirs. Or, jetez les yeux sur les différentes conditions des mortels : un homme de commerce s'est enrichi; l'or, l'argent, les pierreries, tout abonde dans sa maison; c'est l'homme le plus opulent de toute la contrée; en a-t-il assez? Un Mandarin, avide des honneurs, a fait à grands pas une fortune rapide; il a passé par les premières charges; il est orné des marques

de la plus haute distinction ; il est parvenu jusqu'à gagner l'oreille du Prince; ne souhaite-t-il plus rien ? Un Roi possède un grand Etat, l'Univers en paix fléchit les genoux devant lui ; son bonheur s'étend sur sa famille ; est-il parfaitement content? L'homme a reçu de Dieu le desir d'une entière et éternelle félicité ; comment pourrait-il être satisfait d'une fortune fragile et de peu de jours ? Un moucheron ne peut pas rassasier un éléphant, et un grain de blé ne suffit pas pour remplir un grand magasin. Le grand Augustin, ce célèbre Docteur d'Occident, avait bien compris cette vérité, lorsque levant les yeux au Ciel, il s'écriait : Seigneur, Père universel, vous nous avez créés pour vous-même ; il n'y a que vous qui puissiez suffire à nos cœurs, et ces cœurs ne trouveront jamais de véritable repos que quand ils reposeront en vous.

En quatrième lieu, un homme a naturellement peur d'un autre homme mort. Que le mort soit parent ou ami, on ne laisse pas de soutenir avec peine la présence de son cadavre ; au-lieu que le cadavre d'un animal ne cause aucune crainte. C'est que l'homme, spirituel de sa nature, sait qu'après la mort de son semblable, il reste une ame qui l'effraie, et qu'au-contraire l'animal mourant ne laisse rien qui puisse lui faire peur.

En cinquième lieu, Dieu est juste, il n'est point partial ; le bien, il le récompense ; le mal, il le punit ; on voit néanmoins en cette vie le pécheur triompher dans la prospérité,

tandis que le juste gémit dans les souffrances : c'est que Dieu attend après la mort à punir l'un et à récompenser l'autre ; mais si l'ame périssait avec le corps, il ne resterait plus aucun lieu, ni aux récompenses, ni aux punitions.

Le Lettré Chinois.

Le Sage durant sa vie étant si différent de l'homme sans règle, il ne doit pas lui être semblable après sa mort : la mort a des rapports avec la vie : cette différence sans doute regarde l'ame, et voici comme les gens de Lettres l'expliquent : l'homme de bien sait, par une conduite réglée, conserver son ame dans tout son entier ; ainsi la mort n'a pour lui d'autre effet que de faire périr son corps : mais le méchant, par ses crimes, détruisant son ame, à la mort tout périt pour lui. Cette doctrine est bien capable d'exciter les hommes à la vertu.

Le Docteur Européen.

Nos ames, vertueuses ou criminelles, ne meurent point avec nos corps : les Sages et les Savans de tous les Pays pensent ainsi (1). Les livres sacrés de la Loi du vrai Dieu le disent clairement, et je viens de le prouver par un grand nombre de raisons. Cette différence entre l'homme de bien et le méchant, que vous venez, Monsieur, de rapporter, ne se trouve point dans les livres classiques, et

---

(1) *Note de l'Editeur.* Cela était vrai du temps de l'Auteur ; mais aujourd'hui combien de Sages et de Savans prétendus donnent dans le Matérialisme, et osent l'enseigner !

elle n'a aucun fondement. Convient-il, dans une affaire de cette conséquence, de donner soi-même dans des nouveautés pernicieuses, et d'y engager les autres ? Nous avons des motifs très-réels à proposer aux hommes pour les exciter au bien et pour les détourner du mal, les récompenses d'une part, les punitions de l'autre. Pourquoi abandonner une doctrine si solide, et s'attacher à de vaines imaginations ?

L'ame de l'homme n'est point une poignée de sable ou un morceau de bois que l'on puisse diviser et dissiper : c'est un esprit, maître absolu du corps, et la cause de tous ses mouvemens. Qu'un esprit détruise un corps, cela se peut ; mais comment se pourrait-il qu'une chose corporelle en détruisît une spirituelle ? Supposons néanmoins que par des actions criminelles on puisse dissiper une ame, dès-lors les méchans hommes ne peuvent pas vivre long-temps. Mais combien en voit-on qui, depuis le bas âge, jusqu'à une extrême vieillesse, ne cessent d'entasser crime sur crime ? Est-ce donc que leurs ames étant détruites, ils ont encore la force de vivre? Pour qu'un corps vive, l'ame ne lui est-elle pas aussi nécessaire que le sang? Que le sang manque à un corps, il ne peut plus se soutenir ; l'ame manquant, peut-il encore se mouvoir? De plus, l'ame n'a-t-elle pas plus de force que le corps ? des crimes accumulés ne détruisent point toujours le corps, comment pourraient-ils détruire l'ame? Enfin, si durant la vie, l'ame se dissipe et

se détruit, pourquoi cette destruction ne vient-elle qu'après la mort ?

Le bien ou le mal ne font point que le Créateur change la nature des choses : les animaux ne sont créés que pour vivre sur la terre un certain temps ; ce qu'il peut y avoir de bon en eux, ne leur obtiendra pas l'immortalité ; les Démons sont créés pour être immortels ; quelque mauvais qu'ils soient, ils ne mourront jamais : l'ame d'un méchant homme, parce qu'il est méchant, n'en mourra pas davantage. Si la destruction des ames était toute la punition des hommes criminels, où serait la justice? Les crimes ne sont pas tous égaux ; pourquoi cette égalité de punition ? Dieu ne punit pas ainsi. Cette manière de punir, doit-elle même être appelée punition ? Une ame détruite n'a plus rien à souffrir. C'est donc plutôt une abolition de tous les crimes. Une telle doctrine ne donne-t-elle pas occasion aux hommes de s'enhardir au mal, et de s'abandonner à tous les vices ?

Ce que les Anciens ont dit en parlant de perte d'esprit, de dissipation d'esprit, n'est qu'une pure métaphore : ne disons-nous pas encore aujourd'hui qu'un homme a l'esprit dissipé, lorsque nous le voyons se répandre trop au-dehors, et vivre sans recueillement? Si un autre se livre à des choses extravagantes et contraires au bon sens, nous disons qu'il a perdu l'esprit. Prétendons-nous parler d'une perte réelle, d'une dissipation entière ? ce qu'il y a de vrai, c'est que l'homme

de bien embellit son ame, et l'orne de vertu, au-lieu que le méchant la déshonore, et la noircit par ses vices.

Nous ne sommes point les auteurs de nos corps, ni de nos ames, c'est Dieu-même. Il ne dépend pas de nous de les détruire, cela dépend de Dieu seul. L'ordre établi de Dieu est que le corps après quelques années soit détruit. Nous ne le rendrons pas immortel. L'ame est créée pour l'immortalité; nous ne la détruirons pas. Ce qui nous regarde, c'est l'emploi que nous ferons de l'une et de l'autre. Si nous nous en servons pour le bien, voilà notre bonheur: si nous nous en servons pour le mal, voilà notre malheur. Nous avons reçu cette ame et ce corps, et ils sont à notre disposition, comme serait un morceau d'or très-pur. Nous pouvons de cet or faire un vase sacré, propre au sacrifice, ou bien un vase profane, destiné aux plus vils usages; cela dépend de nous. Mais à quoi que nous employons cette matière, c'est toujours de l'or. Ceux qui, sur la terre, feront briller leurs ames par les vertus, brilleront dans le Ciel de la gloire de Dieu-même; mais ceux qui vivront ici-bas dans l'aveuglement d'esprit, sans vouloir reconnaître la vérité, seront précipités dans les abîmes des ténèbres éternelles. Telle est la grande doctrine; qui peut aller contre?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Ah! je vois bien à présent quelle différence on doit mettre entre l'homme et la

bête. Cette différence n'est pas peu de chose. L'ame de l'homme est immortelle ; cela est vrai, cela est évident.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

L'homme animal ne se met pas en peine de connaître en quoi il diffère de la bête, parce qu'il veut vivre en bête. Mais un Docteur d'un rang supérieur, dont le but est de s'élever au-dessus du vulgaire, voudrait-il s'avilir si fort ? Ah ! Monsieur, tout dépend de prendre une bonne résolution. L'exécution en devient bien plus facile. En un mot, puisque l'homme, dans sa nature, diffère tant de la bête, il ne doit point lui ressembler dans ses actions.

IV. ENTRETIEN.

On raisonne mal sur les esprits et sur l'ame de l'homme. L'Univers n'est pas une seule substance.

LE LETTRÉ CHINOIS.

HIER, de retour chez moi, je rappelai dans mon esprit la belle doctrine que vous veniez de m'apprendre, et je me persuadai toujours plus de sa vérité et de sa solidité. Je ne comprends pas comment certains Lettrés de Chine portent l'incrédulité jusqu'à ne pas reconnaître qu'il y ait des esprits.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

En lisant les livres classiques de Chine, on y trouve par-tout que les anciens Empe-

reurs et leurs vassaux regardaient comme un de leurs principaux devoirs, de faire des oblations aux esprits. Aussi les révéraient-ils comme s'ils en avaient été environnés. S'il était vrai qu'il n'y eût point d'esprits, comment est-ce que ces premiers Sages auraient donné dans de si grandes erreurs ? Dans le livre *Chu* on fait ainsi parler l'Empereur *Pan-kong: Si je gouverne mal, moi Prince, toutes mes fautes sont marquées. Tching-tang, chef de ma dynastie m'en punira, et me fera entendre ce reproche: Malheureux, est-ce ainsi que tu déshonores mon nom!* Ce Prince ajoute: *Si mes Officiers causent du trouble par leur mauvaise conduite, et qu'ils ne pensent qu'à entasser des richesses, leurs ancêtres les accuseront devant Tching-tang; punissez, diront-ils, nos descendans criminels.* Dans le chapitre *Si-pi-kan*, *Tson-y* parle en ces termes à l'Empereur *Tcheou: Seigneur, puisque le Ciel a résolu de détruire notre malheureuse famille, quel est l'homme sage, quel est même le Devin qui ose vous annoncer et vous promettre du bonheur ? Ce n'est pas que les Empereurs nos pères nous aient refusé leur protection; c'est vous seul, Prince, qui, par vos désordres, avez attiré notre malheur. Pan-kong* descendait de *Tching-tang.* Il fesait, depuis cet Empereur, la neuvième génération, et de l'un à l'autre, il s'était écoulé 400 ans. Cependant, il lui fesait encore des oblations; il craignait encore. Il reconnaissait en lui un pouvoir de

le

le punir. Il s'excitait lui-même, il exhortait ses Sujets, comme si *Tching-tang* eût encore régné sur la terre. *Tson-y*, plus récent que *Pan-kong*, dit que les anciens Empereurs de sa famille peuvent après leur mort protéger leurs descendans. N'est-il donc pas visible qu'il croyait leurs ames immortelles?

Dans le chapitre *Kin-teng*, du même livre *Chu*, *Tcheou-kong* s'exprime ainsi : *Je suis bon, obéissant à mon père ; j'ai beaucoup d'habileté, je sais révérer les esprits.* Il dit encore : *Si je n'avais pas de la droiture, comment oserais-je me présenter devant les Princes mes ancêtres ?* Dans le chapitre *Chao-kao*, il est dit : *Puisque le Ciel a détruit la dynastie des Yn, les Empereurs de cette Maison qui sont en grand nombre dans le Ciel, ont sans doute abandonné leur postérité.* Dans le livre *Chi*, on lit ces mots : *Ouen-ouang est dans le Ciel, il y est glorieux et triomphant.* Terou-kong, Chao-kong, quels hommes! Toute la Chine les regarde comme des sages (1). Serait-il permis de traiter leurs paroles de mensonges? Or, ils disent que *Tching-tang* et *Ouen-ouang*, après leur mort, sont dans le Ciel ; qu'ils en descendent et qu'ils y montent ; qu'ils ont le pouvoir d'aider les vivans ; n'est-ce pas dire que l'ame de l'homme ne meurt point ? Cependant l'erreur se répand ; on

(1) *Note de l'Editeur.* L'Auteur rapporte l'opinion des anciens Chinois sur les esprits, non pour approuver le culte qu'on leur rendait, mais pour en tirer une preuve de leur existeuce.

met tout en œuvre pour tromper le monde; les reproches, les injures sont inutiles. Que feront donc les gens de Lettres, amateurs de la vérité? Il faut employer la raison pour réfuter le mensonge: il faut mettre en évidence la nature des esprits; par-là on peut en venir à bout.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Tous ceux qui raisonnent sur les esprits ont chacun leur opinion particulière. Les uns prétendent qu'absolument il n'y en a point; d'autres disent que, quand on croit qu'il y en a, il en existe, mais qu'il n'y en a point, quand on ne le croit pas. Certains parlent ainsi: Si vous dites qu'il y en a, vous vous trompez; si vous dites qu'il n'y en a point, vous vous trompez encore. Dire qu'il y en a, et qu'il n'y en a point, voilà le vrai.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ces trois opinions vont également à rejeter les esprits. Ceux qui les suivent, ne font pas attention au mauvais parti qu'ils prennent. Ils veulent attaquer les Disciples de *Fo* et de *Lao*, et ils ne voient pas qu'ils renversent la doctrine des anciens Sages. Les différens noms et les différens emplois des esprits qui président aux montagnes, aux rivières, aux salles des ancêtres, au ciel, à la terre, ne prouvent-ils pas qu'ils sont même distingués en différens ordres? Ce qu'il plaît d'appeler force naturelle des deux matières premières, traces, vestiges de la production des choses,

mouvement réciproque de la matière, ce ne sont point là les esprits dont les livres classiques font mention. Que je croie une chose, ou que je ne la croie pas, est-ce une conséquence que cette chose soit ou ne soit pas ? Quand on ne veut débiter que des rêveries, qu'on s'exprime ainsi, à la bonne heure ; mais quand on raisonne sur ce qu'il y a de plus respectable dans le ciel et sur la terre, doit-on parler à l'aventure ? Un homme instruit sait que dans les parties occidentales il y a des lions ; tel ignorant n'en veut rien croire. Le lion est cependant un animal très-réel. Est-ce donc que la sotte incrédulité de cet ignorant fera disparaître tous les lions de l'Univers ?

L'idée de ces inventeurs de faux systêmes, n'est autre que d'admettre uniquement ce qui peut se voir des yeux, et de rejeter tout ce qu'on ne voit pas. Mais est-ce ainsi que raisonnent des Savans ? N'est-ce pas plutôt le pitoyable langage d'un barbare ? Prétendre avec les yeux du corps voir un objet sans figure et sans couleur, c'est vouloir goûter des viandes par l'oreille. Qui a jamais vu les propriétés de l'homme, qui a vu l'ame d'une chose vivante, qui a vu le vent ? La raison fait juger plus sainement des choses, que si on les voyait de ses propres yeux. Les yeux peuvent absolument être trompés ; rien ne trompe la raison. A voir la figure du soleil, un homme grossier qui s'en fie à ses yeux, le juge de la grandeur du fond d'un seau ; au-lieu qu'un homme d'étude, rai-

sonnant sur son prodigieux éloignement, conclut qu'il est plus grand que toute la terre. Que l'on prenne un bâton bien droit, et qu'on l'enfonce à demi dans l'eau pure, alors il paraîtra courbé; mais la raison corrige cette fausse apparence, et fait toujours penser qu'il est droit. En voyant une ombre, on croirait d'abord que c'est quelque chose qui marche, qui s'arrête; mais l'usage de notre raison nous apprend que l'ombre n'est qu'un défaut de lumière, et que n'étant rien en soi, elle n'est capable ni de mouvement, ni de repos.

C'est de là qu'est venu cet axiome reçu dans toutes les Ecoles d'Occident : les connaissances qui nous viennent par les sens, doivent être rapprochées de la raison. Si elles s'y trouvent conformes, elles sont vraies. Si elles lui sont opposées en quelque chose, c'est à elle à les rectifier. Pour connaître les secrets de la nature, quelle voie emploie-t-on? Sur l'extérieur des choses on juge du fond, et par les effets on connaît les causes. La fumée qui paraît sur le toît d'une maison, est un signe qu'il y a du feu au-dedans. Dans nos précédens Entretiens, je vous ai fait voir, Monsieur, qu'à la vue du ciel, de la terre et de toutes les créatures, on doit conclure que l'Univers a un Maître. En examinant ce qui regarde l'homme en particulier, j'ai prouvé qu'il a une ame immortelle, et par-là j'ai démontré qu'il y a des esprits. Voilà la véritable doctrine. Dire après cela qu'à la mort tout finit pour l'hom-

me, et que l'ame périt aussi-bien que le corps, ce ne peut être là que l'opinion de peu de gens sans raison. Quand on n'est appuyé sur aucun principe, comment peut-on raisonner sur les solides vérités que les anciens Sages ont si bien établies ?

Le Lettré Chinois.

Un interprète du livre *Tchem-tsiou* rapporte que *Tching-pé-yeou* apparaissait après sa mort sous une figure, et qu'il se rendait redoutable. Quoi ! l'ame de l'homme, immatérielle, change-t-elle ainsi, et devient-elle matière ? cela ne paraît pas croyable. De plus, nous voyons l'homme passer sa vie d'une manière assez uniforme. D'où lui vient après la mort ce pouvoir extraordinaire ? Enfin, si les morts conservent encore des connaissances, une mère tendre qui ne fait que de mourir, ne devrait-elle pas chaque jour venir prendre soin de ses enfans ?

Le Docteur Européen.

Puisqu'un Interprète du livre *Tchem-tsiou* rapporte que *Tching-pé-yeou* était redouté après sa mort ; c'est une preuve qu'anciennement, lorsque le *Tchem-siou* a été écrit, on croyait l'immortalité de l'ame ; et ceux qui prennent à tâche de rejeter les esprits, détruisent une doctrine enseignée dans ce livre. Quand on dit qu'un homme n'est plus, on ne prétend point dire que son ame ait péri, mais seulement son corps. L'ame, durant la vie, est comme resserrée et embarrassée dans un corps grossier. Par la mort, l'ame

sort de cette prison : libre de tous ses liens, elle est bien plus capable de pénétrer le fond des choses ; ses connaissances sont plus pures, et son pouvoir plus grand. Que la lie du peuple l'ignore, cela n'est pas fort surprenant ; mais le Sage en est parfaitement instruit. De là, dans son idée, la mort n'est point un mal à craindre ; il la regarde au-contraire comme un moment heureux. C'est la voie pour retourner à sa véritable Patrie.

Dieu en créant le monde, a déterminé le lieu de chaque créature. Sans cela il y aurait du désordre. Les étoiles sont placées dans le Ciel ; elles ne peuvent point tomber sur la terre, pour se mêler avec les plantes et les arbres. Les arbres et les plantes croissent sur la terre : ils ne peuvent point s'élever au Ciel, pour se placer parmi les étoiles. Mais si l'ame d'un mort restait dans sa maison, pour en prendre soin, comment ce mort passerait-il pour mort ? Chaque chose a son lieu marqué ; il ne dépend pas d'elle d'en choisir un autre. Qu'un poisson soit affamé dans l'eau, quand il y aurait sur le rivage de quoi le rassasier, quand il le verrait, ou le sentirait, il ne lui est pas possible de se transporter là, pour prendre sa nourriture. Quoique l'ame d'un homme mort puisse penser à sa famille, il ne lui est plus libre de retourner et de demeurer parmi ses proches. L'apparition de quelques esprits n'a été qu'en conséquence d'un ordre particulier de Dieu qui a voulu par-là instruire et animer les bons, ou punir et corriger les méchans,

et donner à tous une preuve sensible que l'ame de l'homme ne périt point à la mort ; bien différente en cela de l'ame des bêtes, qui se détruit, et dont on ne voit aucun retour.

Pour qu'une ame immatérielle de sa nature puisse se faire voir aux hommes vivans, il est nécessaire qu'elle emprunte un fantôme sous lequel elle apparaît ; en quoi il n'y a pas la moindre difficulté. Mais quoi ! Dieu pour convaincre entièrement l'homme que les ames ne meurent point, va jusqu'à employer de tels prodiges, et néanmoins il y a encore des incrédules qui, voulant enseigner aux autres ce qu'ils ne savent pas eux-mêmes, prétendent follement qu'à la mort tout finit pour l'homme ! Il est aisé sans doute de leur fermer la bouche ; mais qu'ils sachent qu'après cette vie, leurs propres ames n'éviteront pas le châtiment que mérite cette doctrine pestilente. C'est à eux à prendre leurs précautions.

Le Lettré Chinois.

Ceux qui disent que l'ame de l'homme, toute spirituelle qu'elle est, se détruit après la mort, ne regardent un esprit que comme une légère vapeur. La vapeur se dissipe quelquefois fort vîte, d'autrefois ce n'est que peu-à-peu. Lorsqu'un homme meurt d'une mort violente, cette vapeur ne se dissipe point sur l'heure ; ce n'est qu'après un certain temps que son ame est entièrement détruite. Telle fut l'ame de *Tching-pé-yeou.*

On fait encore ce raisonnement : les deux matières premières qu'on regarde comme les vrais esprits, sont le fond de toutes les choses. Ainsi, puisqu'il n'y a rien dans l'Univers qui ne soit fait de ces deux matières premières, il ne doit rien y avoir qui ne soit esprit. Pour moi, j'ai toujours ouï parler des esprits et de l'homme à-peu-près comme vous m'en parlez.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ce qui est vapeur, l'appeler esprit, ame, c'est confondre absolument les noms des choses. Quand on veut donner des notions claires, il faut user des mots propres. Les livres classiques parlent de vapeur, ils parlent aussi d'esprits. Ces noms ne sont assurément point semblables. Les notions ne le sont pas non plus. De tout temps on a fait des oblations aux esprits, je n'ai pas ouï dire qu'on en ait fait à la vapeur. Pourquoi ces nouveaux raisonneurs brouillent-ils ainsi les termes? Ils prétendent que cette vapeur d'ame se dissipe peu-à-peu ; ils montrent par-là le ridicule de leur systême en disant une absurdité. Je leur demande en quel temps l'ame est-elle tout-à-fait détruite? quelle espèce de maladie cause cette entière destruction? Les ames de tant d'animaux qui meurent d'une mort violente, se dissipent-elles tout-à-coup, ou peu-à-peu? D'où vient qu'il n'en apparaît aucune? Ces ignorans décident sur ce qui se passe après la mort, chose où ils n'entendent rien ; pourquoi donc en parler? Dans

le livre *Téhong-yong*, *Kong-tzé* dit : *les esprits sont le fond des choses, et l'on ne doit point les en séparer.* On peut parler ainsi en ce sens, qui est celui de *Kong-tzé*, que la vertu des esprits se fait sentir aux choses. Mais ce Philosophe n'a jamais prétendu que les esprits fussent les choses mêmes.

Au reste les esprits qui sont attachés aux choses, n'y sont point comme l'ame est dans l'homme. L'ame de l'homme fait partie de lui-même ; et de son union avec le corps, il n'en résulte qu'une nature. C'est de là que l'homme est capable de raisonner et qu'il est du genre des êtres spirituels. Les esprits ne sont dans les choses que comme le Pilote dans le vaisseau qu'il gouverne; il en est entièrement distingué. Chacun a son espèce particulière. Ainsi, c'est une erreur grossière de penser qu'un esprit rende spirituelle la chose où il se trouve. Pour parler juste, on doit dire que quand Dieu donne aux esprits des êtres matériels à gouverner et à conduire, dès-lors les esprits, comme dit *Kong-tzé*, font sentir leurs vertus aux êtres qui leur sont confiés. Lorsqu'un grand Prince fait éclater sa sagesse dans tout son Empire, conclut-on de là que tout ce qui est dans l'Empire, soit sage et éclairé ? Prétendre qu'il n'y a rien dans l'Univers qui n'ait un esprit, et par-là rien qui ne soit spirituel, c'est spiritualiser les arbres, les plantes, les métaux, les pierres. Quoi de plus absurde ! Du temps de l'Empereur *Ouen-ouang*, les Peuples donnaient aux Palais et aux jardins de ce Prince les noms de sage et

de spirituel. Cela ne doit point surprendre. Chacun sait que ses Sujets voulaient marquer par-là leur vénération et leur reconnaissance pour leur Souverain. Si quelqu'un s'avisait aujourd'hui d'employer ces termes à l'égard du Palais et des jardins de *Kié-Tcheou* qui était un mauvais Prince, ne dirait-on pas que ce serait un homme sans discernement?

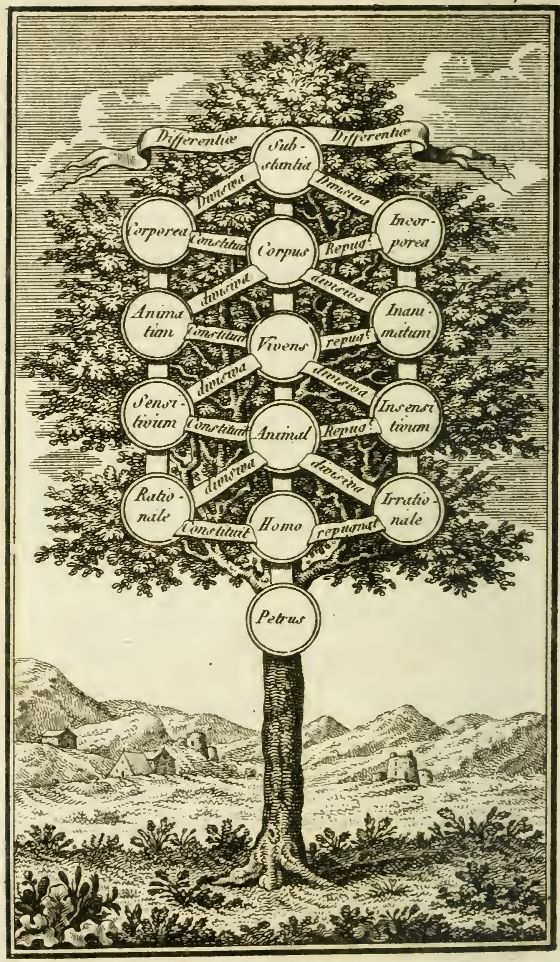
Pour marquer les différens genres des choses, les Docteurs Chinois distinguent le *purement matériel*, comme les métaux, les pierres; le *vivant*, comme les arbres, les plantes; le *sensitif*, comme les animaux; enfin, le *spirituel*, tel qu'est l'homme. Les Philosophes d'Europe vont encore à un plus grand détail, c'est ce que vous pouvez remarquer sur le tableau ci-contre. Vous n'y verrez cependant pas toutes les espèces particulières de chaque chose: elles sont en trop grand nombre pour être marquées dans la dernière exactitude. On se contente de mettre par ordre les neuf genres principaux auxquels tout aboutit.

Arbre de porphyre.

Toutes ces choses ainsi rangées ont chacune leur espèce propre. D'un côté est le spirituel, et de l'autre, le matériel. Que si un étranger comme moi écrivait à ses amis d'Europe qu'en Chine certains Lettrés prétendent que les oiseaux et les quadrupèdes, les arbres et les plantes, les métaux et les pierres, sont spirituels aussi-bien que les hommes; dans quel étonnement ne les jetterais-je pas?



ARBOR PORPHYRII. *Tom. 25. p. 226*



Canu fecit.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Quoique certaines gens en Chine soutiennent que la nature de la bête et la nature de l'homme sont semblables, cependant ils mettent cette différence entre l'une et l'autre, que la nature de l'homme est droite, et celle de la bête, oblique; et quand ils disent que la bête est spirituelle aussi-bien que l'homme, ils avouent aussi que la spiritualité de l'homme est grande, et que celle de la bête est fort petite : d'où ils concluent la diversité des deux espèces.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

La droiture et l'obliquité, la grandeur ou la petitesse ne suffisent pas pour différencier les espèces. Ces sortes de qualités accidentelles ne peuvent que faire distinguer dans une même espèce différens individus. Qu'une montagne soit droite ou non, qu'elle soit grande ou petite, c'est toujours une montagne. Parmi les hommes il y en a qui ont beaucoup d'intelligence, il y en a qui en ont peu. Les uns ont l'esprit juste et le cœur droit; d'autres, tout au-contraire. Cela prouve-t-il une diversité d'espèces? Que si, pour celle du petit au grand, ou de l'oblique au droit, l'espèce changeait; combien n'y aurait-il pas d'espèces d'hommes? La seule vue de cette carte fait comprendre que les différences spécifiques d'une chose emportent nécessairement une entière opposition entr'elles. Parmi les substances, la corporelle fait une espèce, l'incorporelle en fait une autre.

Parmi les corps, le vivant est une espèce, le non vivant en est une autre. L'homme parmi les animaux est spécifié par la puissance de raisonner : il n'y a donc aucun autre animal qui soit raisonnable. Mais qu'il y ait des hommes qui raisonnent juste, et d'autres qui raisonnent de travers ; que certains poussent le raisonnement plus loin que d'autres ; cela ne fait pas qu'ils ne soient point tous hommes. Cette différence du plus ou du moins ne change point l'espèce. Ainsi, dire que tous les animaux sont spirituels, quelque petite, ou quelque oblique qu'on fasse leur spiritualité, c'est dire qu'ils sont tous de la même espèce que l'homme. Convient-il, et n'est-ce pas se tromper grossièrement, de prendre une qualité extrinsèque pour le fond des choses ? En voyant une clepsydre qui marque exactement les heures, pense-t-on que la matière dont elle est composée soit spirituelle ? Qu'un Général d'armée, habile dans l'art de conduire des troupes, ait vaincu l'ennemi, ses soldats, durant le combat, ont obéi à ses ordres ; ils ont avancé, ils se sont retirés à propos, ils ont dressé des embuscades, ils ont attaqué de front, la bataille est gagnée : qui dira jamais que chaque soldat soit fort entendu dans l'art de la guerre ? N'est-ce pas là plutôt la gloire du Chef qui a commandé ? Quand on sait distinguer les différentes espèces des choses, et que, par un examen sérieux de leurs qualités naturelles, de leurs divers mouvemens, on connaît à quoi chaque chose

se porte, de quoi chaque chose est capable, il est aisé de conclure que les aimaux sont gouvernés par des intelligences qui les font servir aux desseins de Dieu. Nous voyons en effet des animaux faire des choses au-dessus de leur portée, et qui passent toutes leurs connaissances. Ce n'est point d'eux que vient une conduite si réglée et si suivie. Au-lieu que l'homme se gouverne par lui-même; il prend son parti suivant les occasions et les circonstances; il est entièrement libre, et il emploie sa liberté selon ses différens desirs.

Le Lettré Chinois.

Quoique l'on dise que le même air soit la forme universelle qui fait agir tous les êtres, cependant tous les êtres n'ont pas la même figure; et c'est de là que vient la différence des espèces. Un corps, qu'est-ce autre chose qu'une écorce remplie et entourée d'air? L'air fait les choses ce qu'elles sont, et les choses elles-mêmes déterminent leurs espèces. Un poisson dans la mer est environné et rempli de la même eau; la même eau remplit une baleine et une sole; mais la baleine et la sole n'ont pas la même figure, et par-là elles ne sont pas de la même espèce. Ainsi pour connaitre les différentes espèces des choses qui composent l'Univers, il ne faut que regarder leurs figures.

Le Docteur Européen.

Par la diversité des figures on peut bien distinguer les choses, mais non pas les différentes espèces des choses. Tout au plus

peut-on par-là différencier les espèces des figures ; la figure d'une chose n'est point la chose même. Ne mettre la différence des choses que dans la figure, au-lieu de la faire consister dans la nature, n'est-ce pas donner la même nature au bœuf et à l'homme ? Ainsi parlait autrefois le Docteur *Kao;* et parler aujourd'hui de même, ce n'est qu'être son écho. Deux statues d'argile, dont l'une représente un tigre et l'autre un homme, ne diffèrent assurément que par la figure; mais que la seule figure distingue un homme et un tigre vivans, cela se peut-il dire ? On voit souvent des choses d'une figure différente et cependant de la même espèce : les deux statues dont je viens de parler en sont un exemple. Les figures d'homme et de tigre ne sont pas les mêmes ; c'est néanmoins d'une même espèce d'argile qu'elles sont faites.

Quant à ce qui regarde l'air, si l'on prétend que c'est quelque chose de spirituel, et qu'il anime tout ce qui est vivant, il s'ensuit de là que rien ne saurait mourir. La mort, selon cette opinion, ne peut être causée que par un manque d'air. En quel endroit l'air manque-t-il ? Par où y a-t-il à craindre de manquer d'air ? Une chose que nous disons être morte, n'est-elle pas remplie d'air en-dedans ? N'en est-elle pas environnée en-dehors ? Ce n'est donc pas précisément l'air qui anime ce qui est vivant. Qu'un homme assez ignorant pour ne savoir pas que l'air est un des quatre élémens, le confonde avec les esprits et avec l'ame de

l'homme, je n'en suis pas fort surpris; mais, pour peu qu'on soit instruit, ne sait-on pas que l'air est un corps dont il n'est pas si difficile d'assigner la nature et les propriétés? L'air mêlé avec l'eau, le feu et la terre, composent tout ce qui est matière. Notre ame, partie essentielle de nous-mêmes, et seule cause vivifiante de notre corps, suffit pour nous faire vivre de l'air que nous respirons à tous les instans. L'homme, les oiseaux, les quadrupèdes vivent au milieu de l'air, pour trouver toujours dans cet élément froid de quoi tempérer le feu qu'ils ont dans l'intérieur. De là vient que nous respirons sans cesse, pour pouvoir toujours, par un double mouvement, pousser au-dehors l'air chaud, et en recevoir un plus frais au-dedans. Le poisson n'a nul besoin de respirer l'air; il vit dans l'eau : cet élément est bien capable de le rafraîchir.

Pour les esprits, ils n'entrent point dans la composition des choses : ils font eux-mêmes une espèce particulière qui est celle des substances immatérielles. Ils sont délégués par l'ordre du Créateur pour gouverner les autres créatures sur lesquelles ils n'ont point une autorité absolue. C'est ce qui a fait dire à *Kong-tzé : Honorez les esprits, mais de loin.* Les esprits ne peuvent point nous donner du bonheur, des richesses, ni effacer nos péchés. Ce pouvoir est réservé à Dieu seul. Les ignorans de ce siècle qui vont offrir leurs vœux et leurs prières aux esprits, ne prennent point la bonne voie pour être exaucés. Cette

expression de *Kong-tzé*, *mais de loin*, porte la même idée que celle-ci : *Si vous offensez le Ciel, à qui vous adresserez-vous?* S'expliquer comme font certains Lettrés, en disant qu'il n'y a point d'esprits, c'est réduire *Kong-tzé* au rang de ces Docteurs qui ne savent qu'embrouiller.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Nos anciens Philosophes reconnaissant dans les merveilles que contient l'Univers, une raison suprême et invariable qui règne par-tout, ont cru que chaque créature y participait à sa manière, et que toutes ensemble ne fesaient avec elle qu'une seule substance : (1) ils disaient donc que *Chang-ti*, Seigneur du Ciel, se trouvait dans chaque chose, et que de son union avec elles il ne résultait qu'un même être. C'est par ce motif qu'ils exhortaient les hommes à ne pas s'abandonner au vice, pour ne pas défigurer la beauté qui s'était communiquée à eux ; à ne point violer l'équité, pour ne pas offenser la raison qui résidait en eux ; à ne nuire à aucune chose du monde, pour ne pas manquer de respect au *Chang-ti* qui se trouvait en tout. Ils disaient encore que la nature de l'homme et de toute autre chose, ne périssait point par la mort, ou par la division des parties ; mais qu'elle retournait se trans-

(1) *Note de l'Editeur.* La d[illegible] raison est par-tout la même ; et l'on voit qu'à la Chine il y avait des Spinosistes avant Spinosa, et que, quand on s'écarte de la vérité, on tombe dans les mêmes absurdités.

former en Dieu, c'est-à-dire, que l'ame de l'homme ne meurt point. Cependant je crains que cette doctrine ne s'accorde pas tout-à-fait avec ce que vous, Monsieur, enseignez touchant le Seigneur du Ciel.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Je n'ai jamais ouï parler d'une doctrine plus extraordinaire et moins suivie que celle-là. Comment s'accorderait-elle avec la mienne? N'est-ce pas dégrader la majesté du *Chang-ti*? Il est rapporté dans nos saintes Ecritures qu'au commencement des temps, lorsque Dieu donna l'être à toutes choses, il créa des Anges de tous les ordres. Un des principaux d'entr'eux, appelé Lucifer, ébloui de ses qualités naturelles, s'abandonna à l'orgueil, et eut l'audace de penser qu'il pouvait devenir semblable au très-Haut. Dieu punit aussitôt le téméraire; il le changea en Démon avec tous les autres Anges qui l'avaient suivi dans sa révolte, et il les précipita tous dans les enfers. C'est d'après cela que nous disons que depuis la création du monde il y a un enfer et des Démons. Or, dire que les créatures sont tellement unies au Créateur, qu'elles ne sont avec lui qu'une même chose, n'est-ce pas enchérir encore sur le langage impie de Lucifer?

On ne s'aperçoit plus en Chine d'une opinion aussi pestilente, depuis qu'on y a laissé répandre les rêveries de la Secte de *Fo. Tcheou-kong*, *Kong-tzé* se sont-ils jamais exprimés en ces termes, en parlant du

Chang-ti? Trouvera-t-on rien de pareil dans les livres classiques? Si l'on voyait un homme de la lie du Peuple affecter les airs d'un Roi, et prétendre être traité en Roi, qu'en dirait-on? Quoi donc! il n'est pas permis à un simple particulier de se comparer à un Prince, et il pourrait se dire semblable au *Chang-ti*? Un homme parlant à un autre homme, lui dit: toi, tu es toi; moi, je suis moi; et un ver de terre s'adressant au *Chang-ti*, pourrait lui dire: vous êtes moi, et je suis vous! quoi de plus extravagant?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Les Disciples de *Fo* ne se mettent point au-dessous de *Chang-ti*. Ils vantent beaucoup les qualités de l'homme, la noblesse de son corps, les vertus de son ame: en cela il y a du vrai. Les vertus du *Chang-ti* sont sans doute très-relevées; mais celles de l'homme, jusqu'où ne vont-elles pas? Le *Chang-ti* a une puissance sans bornes; et l'homme de quoi n'est-il pas capable? Que peut-il y avoir de plus grand que les anciens Sages, vraies origines des Nations qu'ils ont su rassembler? Parfaits Législateurs, Docteurs consommés, Inventeurs de tant de beaux arts; c'est d'eux que les Peuples ont appris à labourer la terre, à creuser des puits, à se faire des vêtemens, à construire des chariots, à construire des vaisseaux, de manière qu'ils peuvent non-seulement se nourrir et conserver leur vie, mais encore entretenir un commerce perpétuel qui les enrichit

tous, et qui les rend tous heureux. C'est par eux que les Empires ont été solidement fondés, qu'ils se conservent, et qu'ils sont à jamais inébranlables. Quel temps, pour si reculé qu'il soit, peut faire oublier leur glorieuse mémoire? Je n'ai point ouï dire qu'au défaut de ces hommes illustres, le *Chang-ti* ait rien fait de pareil : voilà ce qui fait dire que le pouvoir de l'homme ne cède point à celui du *Chang-ti*, et l'on ne voit point pourquoi la puissance de créer le ciel et la terre est attribuée à Dieu seul.

L'homme ordinaire ne connaît point l'excellence de sa nature. On l'entend dire que l'esprit est resserré et comme emprisonné dans le corps; mais un *Fotiste* qui comprend la grandeur de cet esprit, ne veut point se soumettre, ni s'abaisser. Selon lui, l'homme contient en soi le ciel, la terre, l'univers entier. L'esprit humain est tel qu'il n'y a rien de si éloigné, qu'il n'atteigne; rien de si sublime où il ne s'élève; rien de si étendu, qu'il ne comprenne; rien de si délié, qu'il ne saisisse; rien de si massif et de si dur, qu'il ne pénètre. Quand on en est venu à connaître ainsi les perfections de l'homme, ne doit-on pas juger qu'il est intimement uni à Dieu, qu'il est Dieu lui-même?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Les *Fotistes* ne se connaissent pas eux-mêmes, comment connaîtraient-ils Dieu? Ils ont reçu des mains du Créateur, dans un corps très-vil, une ame digne de quelque

estime, qui raisonne, qui les fait agir et mouvoir. D'abord ils s'énorgueillissent, et d'un air de superbe, ils osent entrer en parallèle avec la majesté de Dieu même. Qu'a donc de si noble le corps de l'homme? Qu'ont ses vertus de si respectable et de si grand? Parler ainsi, c'est détruire la véritable vertu; c'est se rendre soi-même entièrement méprisable. L'orgueil est l'ennemi de toutes les vertus, et ce vice seul est capable de corrompre toutes les actions de l'homme. C'est un axiome parmi les Sages d'Europe, qu'un grand nombre de vertus sans humilité, n'est qu'un tas de sable exposé au vent. Les hommes les plus vertueux révèrent l'humilité, et ils la pratiquent. Dieu par sa nature, infiniment supérieur à tout, ne peut pas s'humilier; mais si Dieu ne fait qu'une même chose avec l'homme, il faut que Dieu s'humilie. A voir d'une part les Saints attentifs, exacts, respectueux, tremblans aux ordres du Ciel; se regardant comme ce qu'il y a de plus abject sur la terre, ne se croyant capables de rien; et d'autre part, les orgueilleux *Fotistes*; quelle ressemblance! Les Saints n'osent pas penser qu'ils soient Saints, et l'on veut nous faire accroire que le plus défectueux de tous les hommes n'est point au-dessous de Dieu même! L'homme fait un fonds de vertu pour se rendre parfait, et il se perfectionne, pour mieux servir le Seigneur du Ciel. La grande vertu de *Tcheou-kong* consistait à regarder comme son premier devoir, de respecter et d'honorer le *Chang-*

ti, et l'on prétend aujourd'hui nous mettre de niveau avec ce grand Maître, digne et unique objet de nos adorations et de tout notre culte : quel renversement !

Les anciens Sages se sont rendus recommandables ; ils ont donné des Lois aux Nations ; ils ont civilisé les Peuples barbares ; mais ont-ils créé les hommes ? Ils ont inventé les Arts ; n'est-ce pas Dieu qui leur a fourni les matériaux ? Sans cela, qu'auraient-ils pu faire ? Un Ouvrier travaille en or et en bois ; mais auparavant il faut qu'il ait de l'or ou du bois. S'il n'avait pas sa matière toute faite, la ferait-il ? Dieu en produisant les choses, les a tirées du néant même ; il a parlé, et tout a été fait. Voilà où l'on reconnaît une puissance sans bornes. Que peut l'homme en comparaison ? Lorsqu'on imprime un sceau sur le papier ou sur la soie, on voit sur le papier et sur la soie la représentation du sceau ; mais ce n'est point là le sceau lui-même, et en place du sceau, cette représentation n'est point capable d'en former de nouvelles. On peut dire quelque chose de semblable de la créature. La créature est l'Image du Créateur ; elle n'est point le Créateur lui-même, et le pouvoir de créer, passe toutes ses forces.

Un homme savant qui a acquis des connaissances du ciel, de la terre, de quantité d'autres objets, a-t-il donc véritablement dans la tête le ciel et la terre et tous ces objets ? Il a regardé le ciel, il a vu la terre, il a examiné l'extérieur de différentes choses,

d'où il a conclu leur nature, leurs qualités, leurs usages. Ne dit-on pas que l'esprit ne connaît d'objets que ceux qui lui viennent par les sens ? L'esprit est comme une eau pure et tranquille, comme un miroir bien poli, capable de recevoir les images de tout ce qu'on lui présente. Mais parce que cette eau et ce miroir peuvent représenter le ciel et la terre, ont-ils la puissance de créer l'un et l'autre ? Quand on se vante de pouvoir quelque chose, et qu'on se met en devoir de l'exécuter, on mérite alors d'être cru. Dieu a créé le ciel et la terre et tout ce que nous voyons ; ceux qui prétendent n'être pas différens de Dieu même, doivent reconnaître en eux une égale puissance : qu'ils tirent donc du néant une montagne, qu'ils créent même un bateau.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Ce que vous appelez Dieu, Monsieur, et que vous dites avoir créé le monde, conserver et gouverner toute chose, c'est ce que les *Fotistes* entendent par ce mot *moi* : dans tous les temps comme dans tous les lieux, ce *moi* ne souffre jamais d'interruption : c'est toujours une seule et même substance. Mais parce que l'homme a un corps corruptible, son ame s'appesantit et s'obscurcit ; ses passions varient selon les occurrences ; ce qu'il y a de bon diminue chaque jour ; le germe de la vertu peu-à-peu se détruit ; sa divinité ne se soutient plus ; et voilà pourquoi nous ne pouvons ni créer, ni conserver les

créatures. Ce défaut de puissance ne vient pas de notre ame considérée en elle-même ; c'est un effet de la corruptibilité de notre corps. Une escarboucle qui a perdu son éclat, n'est plus une pierre précieuse. Mais si l'on examine l'ame de l'homme, telle qu'elle est véritablement en soi, c'est alors qu'on en connaît toute l'excellence.

Le Docteur Européen.

Hélas ! il suffit de proposer une doctrine ; quelque empoisonnée qu'elle soit, les hommes s'empressent à l'envi de s'en repaître. Quoi de plus triste ! il faut avoir l'ame bien appesantie et bien obscurcie pour oser avancer que le Créateur du ciel et de la terre, l'ame du monde que l'on prétend ne point différer de l'homme, est sujet à l'altération ! Une vertu solide, selon *Kong-tzé*, est à l'épreuve de tout : un instrument, une machine ne devient que plus propre à servir par l'usage qu'on en fait : et le Grand par excellence, le redoutable Maître de l'Univers, dans l'espace de la vie d'un homme, pourrait être abattu, renversé ? Parler ainsi, n'est-ce pas mettre Dieu au-dessous de l'homme, rendre la passion maîtresse de la raison, faire l'esprit esclave du corps, donner une qualité accidentelle pour principe et pour fondement de la nature elle-même ? Pour peu qu'un homme ait de lumières, il sent ce que je dis, sans qu'il soit besoin de m'étendre davantage. Qu'on examine l'Univers entier. Y a-il donc quelque créature qui

surpasse le Créateur, qui le fasse dépendre d'elle, qui puisse l'appesantir et l'obscurcir?

Si Dieu et l'homme ne sont qu'une même chose, il n'y a plus à distinguer la paix et le bonheur de Dieu d'avec la misère et le trouble de l'homme. Notre ame sur cela est un exemple présent ; c'est la même ame, soit dans la tête, soit dans les autres parties du corps. Qu'il lui arrive un malheur, quelque sujet de tristesse, elle est triste par-tout où elle est ; elle ne peut pas tout ensemble être en trouble et en paix : or puisque Dieu dans l'homme se trouve dans le chagrin et dans la peine, il s'ensuit que la souveraine félicité de Dieu en est troublée. Mais si Dieu est nécessairement heureux, suit-il de là que l'homme est à l'abri des atteintes de la tristesse et de la misère ? N'est-il donc pas évident que Dieu et l'homme ne sont pas une seule et même substance ? Prétend-on dire ou que Dieu est identifié avec les choses, et que par-là tout est Dieu, ou que Dieu fait partie intrinsèque des choses, et qu'il entre dans leur composition, ou que les choses sont à l'égard de Dieu, ce qu'un pur instrument est dans les mains d'un Ouvrier pour s'en servir? Ces trois manières de s'expliquer sont toutes opposées à la raison ; je les reprends l'une après l'autre.

En premier lieu, Dieu n'est pas identifié avec les choses : si cela était, le nombre prodigieux des créatures se réduirait à une seule nature. Mais s'il n'y avait dans l'Univers qu'une seule substance, on ne pourrait plus

plus dire qu'il y a un nombre prodigieux de créatures. Les manières d'être de chaque chose seraient entièrement confondues ; il n'y aurait plus d'instinct particulier, ni cette inclination naturelle à sa propre conservation. Nous voyons dans le monde beaucoup de choses ennemies les unes des autres, et qui se détruisent. L'eau éteint le feu, le feu consume le bois. Parmi les animaux, les plus gros et les plus terribles mangent les plus petits et les plus faibles. Puisque Dieu est identifié avec toutes choses, Dieu se détruit donc lui-même ; il ne sait point se conserver : est-ce là avoir une belle idée de Dieu ? Suivant un tel système, Dieu n'est qu'une même chose avec l'homme, avec le bois, avec la pierre. L'homme sacrifie à Dieu ; il doit obéir à Dieu. C'est donc à soi-même que l'homme sacrifie ; il doit donc obéir à la pierre et au bois : ridicules, mais justes conséquences.

En second lieu, Dieu ne fait point partie intrinsèque des choses. Il s'ensuivrait que Dieu serait moindre que la chose dont il ferait partie. La partie est moindre que le tout. Un *Teon* est plus grand qu'un *Ching* qui n'en est que la dixième partie. Le contenant renferme le contenu. Si Dieu est dans les choses comme partie, il est contenu et par-là plus petit que les choses qui le contiennent ; mais qui pensera jamais que la créature puisse ainsi renfermer le Créateur dont elle a reçu l'être ? Dieu fesant partie de l'homme, est-il dans l'homme comme

un maître qui commande, ou comme un esclave qui obéit? Dieu ne peut point être soumis à l'homme en esclave; mais si l'homme a en lui-même Dieu qui règle en maître absolu toutes ses actions, il ne doit y avoir aucun méchant homme dans le monde. Pourquoi donc le nombre en est-il si grand? Dieu est la source de tous les biens, la vertu sans mélange. S'il gouverne absolument l'homme, comment le laisse-t-il aveugler par les passions? Comment l'homme donne-t-il dans tant de travers? Est-ce donc que la vertu de Dieu l'abandonne? Au temps de la création, Dieu établit par-tout un ordre admirable: aujourd'hui qu'il règle toutes les démarches de l'homme, selon les Fotistes, d'où vient un si affreux désordre? C'est Dieu qui a porté toutes les Lois que la raison impose à l'homme. L'homme, que Dieu dirige en tout, viole cependant ces Lois. Est-ce que Dieu les ignore, ou qu'il n'y fait pas attention? Est-ce qu'il ne peut pas les garder, ou qu'il ne le veut pas? Laquelle de ces réponses peut-on recevoir?

En troisième lieu, les choses ne sont point à l'égard de Dieu ce qu'un pur instrument est entre les mains de l'ouvrier pour s'en servir. Car d'abord il serait évidemment faux que Dieu, comme on le prétend, ne fît avec les choses qu'une seule et même substance. Un tailleur de pierre n'est point une même substance avec le ciseau dont il se sert; un pêcheur est très-distingué de ses filets et de sa barque: de plus il suit d'une telle opi-

nion que tout ce que font les créatures ne doit point leur être attribué, mais à Dieu ; de même qu'on attribue à l'ouvrier tout ce qu'il fait en se servant de ses instrumens. On dit que c'est le laboureur qui laboure, le bûcheron qui coupe le bois, le charpentier qui scie une planche ; et toutes ces actions ne sont point attribuées à la charrue, à la hache, à la scie : ce n'est donc plus le feu qui brûle, l'eau qui coule, l'oiseau qui chante, le quadrupède qui marche, l'homme qui monte à cheval, qui s'assied sur un char ; c'est Dieu qui fait tout cela. On ne doit plus punir les voleurs, les assassins ; ils ne sont point en faute : les gens de bien n'ont aucun mérite, il ne faut plus les récompenser. Y a-t-il rien de plus capable de mettre la confusion dans l'Univers, qu'une pareille doctrine ? Dieu n'entre point dans la composition des choses, et par-là même les choses, en se détruisant, ne retournent point à Dieu : elles se résolvent dans les mêmes parties dont elles avaient été formées. Que si les créatures par la mort et par la destruction se trouvaient changées en Dieu, on ne devrait plus dire qu'une chose est détruite, qu'elle est morte ; mais au-contraire, qu'elle vit de la vie la plus parfaite. Quel est l'homme qui ne souhaitât pas de mourir sur-le-champ pour être transformé en Dieu ! Un fils bien né, pleure la mort de son père ; il se donne de grands mouvemens pour lui préparer un magnifique tombeau. A quoi pense-t-il ? son père est devenu Dieu.

J'ai déjà fait voir que Dieu est l'origine de toutes choses, le Créateur de l'Univers, le comble de toutes les perfections : la créature est incapable de comprendre sa grandeur ; comment pourrait-on l'égaler à Dieu ? Quand on considère ce que les créatures ont de beau et de parfait, on reconnaît entr'elles les traits de la puissance de Dieu ; mais prétendre qu'elles soient Dieu lui-même, cela révolte. Si l'on voyait de grands pas marqués dans un chemin, on dirait qu'un homme de grande taille aurait passé par-là ; mais on ne s'aviserait pas de confondre ces vestiges avec le voyageur. A la vue d'un beau tableau, un connaisseur admire l'habileté du peintre, mais il ne prend pas le tableau pour le peintre lui-même.

Dieu a formé des créatures de toutes les sortes et sans nombre, pour que l'homme, avec le secours de sa raison, remonte à la première origine, et que parvenu à la connaissance du Créateur, il admire ses perfections infinies, il l'adore, il l'aime. Ce devrait être là notre unique occupation : mais l'homme grossier se repaissant de rêveries et de fables, a bientôt perdu de vue le premier principe, et dans quels travers ne donne-t-il pas ? La source de ses erreurs, n'est autre chose que l'ignorance où il est de ce qui regarde les différentes causes. Il y a des causes intrinsèques aux choses, comme la matérielle et la formelle ; il y en a qui sont extrinsèques, comme les causes efficientes : Dieu est cause efficiente et universelle, et par

conséquent cause extrinsèque des créatures.

Il est à remarquer qu'une chose peut être dans une autre de plus d'une manière : un homme est dans une maison, dans une salle, comme dans un lieu. La matière et la forme sont dans l'homme, le pied et la main sont dans le corps, comme les parties dans le tout. La blancheur est dans le cheval qu'elle dénomine blanc ; la froidure dans la glace qu'elle dénomine froide, comme tout accident, toute qualité est dans une substance. La lumière du soleil est dans le cristal qu'elle fait briller ; la chaleur est dans le fer qu'elle échauffe, comme les causes extrinsèques sont dans les sujets où elles agissent. Des choses les plus basses, remontons aux plus hautes : on peut dire dans le sens de ce dernier exemple, que Dieu est dans les choses. Quoique la lumière soit dans le cristal et la chaleur dans le fer, ce sont néanmoins des choses bien distinguées, des natures toutes différentes. Ainsi, l'on n'erre point en disant que Dieu est de cette manière dans les créatures, avec cette différence que la lumière peut n'être pas dans le cristal, au-lieu que Dieu, essentiellement immense, se trouve nécessairement dans toutes les créatures, et que Dieu étant immatériel n'a point de parties. D'où il suit qu'il est tout dans le tout, et tout dans chaque partie du tout.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Vous vous expliquez, Monsieur, si clairement, que voilà tous mes doutes dissipés.

Mais que pensez-vous de ceux qui prétendent que l'homme et toutes les autres créatures, ne sont qu'une même chose?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Tantôt élever l'homme jusqu'à l'égaler à Dieu, tantôt l'avilir jusqu'à le confondre avec un vermisseau, il y a excès de part et d'autre. Un orgueilleux persuadé, prévenu qu'il est semblable à Dieu, voudra-t-il être mis en parallèle avec le plus vil animal? Et quelque effort qu'on fasse, j'ai bien de la peine à croire qu'on persuade jamais à personne qu'il ne diffère en rien d'un serpent venimeux. Vous, Monsieur, qu'en pensez-vous vous-même? Il est aisé de réfuter ce qui n'est nullement digne de foi. Distinguons les diverses sortes d'identités qui se trouvent parmi les créatures. Il y a des identités simplement de noms entre des choses qui sont très-différentes, comme lieu céleste, lieu terrestre. Il y a des identités de réunion, par lesquelles plusieurs choses rassemblées n'en font qu'une; comme plusieurs brebis ne font qu'un troupeau; grand nombre de Soldats ne font qu'une armée. Il y a des identités de propriétés; par exemple, entre une racine, une source et le cœur. Le propre de la racine est de fournir du suc à toute la plante; le propre de la source est de donner de l'eau à tout le ruisseau; le propre du cœur est de distribuer le sang par-tout le corps. Ces trois premières sortes d'identités sont fort imparfaites, et se rencontrent en-

tre des choses de nature toute opposée. Il y a des identités de genres qui font que les espèces différentes conviennent dans un même principe générique ; comme les oiseaux et les quadrupèdes conviennent dans les genres de *cognoscitif* et de *sensitif*. Il y a des identités d'espèces par où les individus participent à une même nature spécifique ; comme le cheval *A* et le cheval *B* sont l'un et l'autre cheval. Pierre et Paul sont tous deux hommes. Ces deux sortes de nouvelles identité rapprochent les choses de beaucoup plus près que les trois premières. Enfin, il y a des identités de substances par lesquelles une chose, soit qu'on la regarde sous différens rapports, soit qu'on lui donne divers noms, reste toujours en soi la même. Par exemple, *Ex-tang-hium* et *Ti-yao* sont un même homme. Toutes les parties d'un tout n'ont rien de différent, et sont substances du tout lui-même. Cette dernière sorte d'identité est la parfaite et la vraie. Ceux qui prétendent que toutes les créatures ne sont qu'une même chose, dans lequel de ces trois ordres d'identités veulent-ils mettre celle qu'ils leur attribuent?

Le Lettré Chinois.

Ils la mettent dans l'ordre des identités des substances ; et voici comme ils s'expliquent : le Sage ne fait véritablement qu'une même chose avec le monde entier. Le vulgaire seul divise cette substance, en employant ces termes de *toi*, de *moi*. Ce n'est

pas à dire que cette identité vienne de l'idée que se forme le Sage. Elle a son origine dans la bonté du cœur humain, laquelle n'est point réservée au Sage seul, et que le vulgaire ne peut jamais détruire.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Lorsque les anciens Philosophes ont dit que nous ne fesions tous qu'un, ils voulaient seulement par-là réunir les Peuples, et les exciter à une mutuelle charité. On ne peut point dire que toutes les créatures soient une même chose, si ce n'est en ce sens seul, qu'elles ont toutes un même Créateur; mais la justice qu'on se rend l'un à l'autre, la charité qu'on se doit, supposent deux personnes distinctes. Si toutes les créatures ne sont qu'une même substance, où sera le nombre de deux ? On ne trouvera de la distinction tout au plus qu'entre de vaines images incapables de s'aimer et de se respecter mutuellement. Ne dit-on pas que la charité consiste à traiter son prochain comme soi-même; que la justice exige de rendre à autrui ce qui lui appartient? voilà donc un autrui, un prochain; voilà un soi-même. Si l'on ôte cette différence, ne détruit-on pas ces deux vertus ? Supposons pour un moment que toutes les créatures sont en effet identifiées avec un homme; cet homme en s'aimant uniquement soi-même, en se procurant toute sorte de satisfactions, exercerait une pleine charité, une parfaite jusice; mais peut-on croire qu'un scélérat qui

ne pense qu'à soi, qui ne fait pas la moindre attention à tout le reste du genre humain, mérite les noms de juste et de charitable? Les anciens livres, en se servant des termes d'autrui, de soi-même, désignent-ils simplement deux corps? Ne marquent-ils pas au-contraire très-clairement une vraie distinction de nature et de personnes?

La perfection de la charité consiste dans son étendue. Plus elle est restreinte, moins elle est parfaite. L'amour de soi-même est commun, même aux choses inanimées : l'eau cherche toujours un lieu bas et humide; pour pouvoir par-là se réunir et se conserver. Le feu veut un lieu sec, et s'élève sans cesse, pour trouver sa sphère, et s'entretenir dans tout son entier. L'amour pour ceux à qui on a donné la vie, est très-vif dans les animaux; que ne font-ils pas pour nourrir leurs petits? Aimer sa famille, le dernier des hommes en est capable. Combien de fatigues, quels dangers, quels crimes même quelquefois, pour lui procurer le nécessaire! Aimer sa Patrie, le vulgaire même s'en pique. Ne voit-on pas chaque jour des armées entières prodiguer leur vie, pour repousser l'ennemi? Mais une charité que rien ne borne, qui embrasse l'Univers entier, c'est là la vertu du Sage. Comment est-ce que le Sage distingue autrui de soi-même, de sa famille particulière, d'une autre famille, son propre Pays d'un Pays étranger? c'est que, regardant tous les hommes comme ayant un même Créateur, un même père qui est Dieu, il se croit obligé

de les aimer tous. Pourquoi n'imite-t-il pas l'homme sans règle dont toute l'attention ne va qu'à s'aimer et se satisfaire soi-même ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Si l'opinion de ceux qui disent que toutes les créatures ne sont qu'une même chose, détruit la charité et la justice, comment est-ce qu'on lit dans le livre *Tchong-yong*, qu'un des devoirs du Prince est de se regarder soi-même dans ses bas-Officiers, et de ne point se distinguer d'eux ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

C'est là une façon de parler qui, bien comprise, n'a rien de mauvais. Que si l'on veut prendre cette expression à la lettre, on choque absolument le bon sens. Le livre *Tchong-yong* enjoint au Prince de se regarder lui-même dans ses Officiers, et de ne se point distinguer d'eux, parce que les Officiers, même les plus bas, sont hommes aussi-bien que le Prince ; mais comment peut-on confondre un Prince et ses Officiers avec les plantes, les arbres, la terre, les pierres, et de tout cela ne faire qu'une même chose ? J'ai vu dans *Mong-tzé* qu'un homme, pour aimer et faire du bien à un chien ou à un cheval, ne doit point pour cela passer pour charitable. Mais si le cheval, le chien et toutes les autres créatures ne sont qu'une même chose avec l'homme, tout attachement à quoi que ce soit, devient dès-lors une véritable charité. Autrefois le Docteur *Tsé-ti*

enseignait que l'homme devait aimer son prochain comme soi-même, et il trouva bien des contradictions. Aujourd'hui l'on prétend que l'argile et la boue sont des sujets dignes de notre charité, et cette doctrine trouve des partisans; quelle bizarrerie! Dieu a créé l'Univers; il l'a rempli d'un nombre presqu'infini de créatures qui toutes ont entr'elles des rapports et des différences. Les unes conviennent en genres et diffèrent en espèces; les autres conviennent dans l'espèce, et ne diffèrent que par leur propre entité. Une même chose a encore de vraies différences. L'on prétend aujourd'hui réduire toutes les créatures à n'en faire qu'une. N'est-ce pas renverser l'ordre établi par le Créateur? La multiplicité et la diversité des choses en font la beauté. Un curieux qui cherche des pierres précieuses, ne se contente pas d'un fort petit nombre. Un antiquaire ramasse des antiquités le plus qu'il peut. Un festin pour être exquis, doit présenter toute sorte de mets. Si tout-à-coup les couleurs se réduisaient toutes à la rouge, nos yeux en seraient offusqués, au-lieu que la diversité du rouge, du vert, du bleu, du blanc, du noir, soulage et récrée la vue. Une musique qui se réduirait à un seul ton répété sans cesse, serait insupportable, au-lieu que le mélange des différens tons, rangés avec art, compose une harmonie qu'on entend toujours avec un nouveau plaisir.

L'ordre étant tel pour tout ce qui tombe sous les sens, ce qui n'y tombe pas, n'en suit pas un autre. J'ai déjà montré qu'il y avait

parmi les créatures une diversité d'espèces et de natures, et qu'on ne devait point distinguer les objets seulement par la figure extérieure. Un lion de marbre et un lion vivant ont la même figure ; ils ne sont pas de la même espèce. Un homme et un lion tous deux de marbre, sont de la même espèce ; ils sont faits du même marbre, mais ils n'ont pas la même figure. Les Maîtres dont j'ai pris autrefois les leçons, en expliquant les diverses propriétés des espèces et des entités particulières, disaient que dans le rang des composés substantiels, tout ce qui fait une même entité, fait aussi une même espèce ; mais que plusieurs choses d'une même espèce, ne font point une même entité. Ils disaient encore que les actions d'une des parties d'un tout physique, étaient attribuées au tout lui-même, et désignaient en même-temps la partie qui les a faites. Que la main droite, par exemple, fasse l'aumône, exerce la charité, c'est l'homme qu'on appelle charitable. Que la main gauche fasse un vol, on n'en charge pas seulement la main gauche, mais encore la droite, le corps tout entier, et tout l'homme est appelé voleur. Sur ce principe, si toutes les créatures ne sont qu'une seule et même chose, les actions de chaque homme en particulier sont communes à tous. Ainsi, lorsqu'un scélérat fait un crime, l'homme de bien devient criminel, et parce que *Ou-ouang* était un Prince plein de bonté, on doit aussi regarder *Tcheou* comme un bon Prince : l'homme vertueux n'est pas distin-

gué du scélérat ; *Tcheou* n'est point autre que *Ou-ouang* ; tout leur est donc commun. N'est-ce pas là renverser entièrement l'ordre établi dans le monde, où nous voyons que chaque chose agit à sa manière ?

Les Philosophes, en raisonnant sur la diversité des choses, ont toujours distingué celles qui concourent à faire une même entité, d'avec celles qui en font une différente. Pourquoi s'avise-t-on aujourd'hui de prétendre que toutes les créatures ensemble ne font qu'une seule et même substance ? Les choses qui ont du rapport entr'elles, se trouvant réunies, ne font qu'un même tout : celles qui n'ont aucun rapport, font des tous différens. Tandis que les eaux d'une rivière sont dans la rivière, elles ne font qu'un tout ; mais si l'on en puise dans un vase, l'eau qui se trouve dans le vase, ne fait plus un même tout avec les eaux de la rivière, elle reste seulement de la même espèce. Une doctrine qui fait ainsi un mélange informe du ciel, de la terre, de toutes les créatures, en les réduisant toutes à une seule substance, est injurieuse au *Chang-tchi*. Elle renverse les règles établies pour les récompenses et pour les punitions : elle confond toutes les espèces : elle détruit les vertus de charité et de justice ; et quelque respectables d'ailleurs que soient ses partisans, je ne puis m'empêcher de la combattre de toutes mes forces.

Le Lettré Chinois.

Vous m'avez, Monsieur, pleinement instruit ; voilà mes difficultés applanies et l'er-

reur abattue. Votre doctrine est la véritable doctrine. L'ame de l'homme est immortelle : elle ne se transforme point en d'autres natures. J'ai ouï dire aussi que la Religion chrétienne n'admet point ce que les Fotistes disent de la Métempsycose, non plus que la défense qu'ils font de tuer les animaux. J'ai encore besoin, Monsieur, de vos instructions là-dessus. Ce sera, s'il vous plaît, pour demain.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Quand on a applani les montagnes, il est aisé de venir à bout des petits tertres. Mon dessein était de vous entretenir sur la matière que vous proposez. Vous souhaitez, Monsieur, m'entendre sur la Métempsycose ; de mon côté, je souhaite de vous en parler.

V. ENTRETIEN.

La Métempsycose est une rêverie, et la crainte de tuer les animaux, une puérilité. Quels sont les vrais motifs de jeûner ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

IL y a trois opinions touchant le sort de l'homme. Les uns disent que tout commençant pour lui à sa naissance ; tout doit aussi finir pour lui à sa mort. Les autres, raisonnant sur le passé, le présent et l'avenir, prétendent que tout ce que nous recevons de biens et de maux dans la vie présente, est une suite de ce que nous avons fait dans la

vie passée, et que dans la vie future, nous serons traités suivant ce que nous fesons dans la vie présente. Pour vous, Monsieur, vous dites que cette vie n'est pour l'homme qu'un court passage qui le conduit à une vie future, d'une éternelle durée; d'où vous concluez que nous devons à présent nous appliquer de toutes nos forces à la vertu, pour nous procurer dans l'avenir une heureuse éternité. Ainsi, l'avenir est le terme; le présent est la voie. Ce que l'on dit d'une vie future, me paraît solide; mais ce qu'on ajoute d'une vie passée, d'où tire-t-il son origine?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Il parut autrefois dans l'Occident, un célèbre Philosophe, nommé Pythagore. C'était un très-grand génie, mais dont la sincérité n'est pas bien assurée. Ce Philosophe, chagrin de voir les Peuples de son temps donner dans le désordre sans crainte et sans pudeur, se servit de l'estime qu'on avait pour lui, et inventa un système extraordinaire, pour ramener les méchans. Il se mit donc à prêcher que les hommes qui s'abandonnaient aux vices durant cette vie, ne manqueraient pas, après la mort, d'expier dans une vie nouvelle leurs crimes passés; qu'ainsi ou ils renaîtraient pauvres et misérables, ou ils seraient changés en diverses sortes d'animaux; que les hommes cruels et féroces seraient changés en tigres, en léopards; les orgueilleux en lions; les impudiques en chiens, en pourceaux; les gourmands en bœufs, en

ânes ; les voleurs en renards, en loups, en éperviers ; enfin, que chaque homme vicieux reprendrait une forme d'animal, convenable à son vice. Des gens sages ont excusé Pythagore en disant que son intention était bonne, mais qu'il s'était mal exprimé. On ne manque pas de solides raisons pour ramener les méchans ; pourquoi laisser la vérité et employer le mensonge ?

Le Philosophe étant mort, quelques-uns de ses Disciples retinrent cette opinion. L'erreur peu-à-peu passa dans les Royaumes étrangers, et parvint dans l'Inde jusqu'au *Ching-ton*. *Fo* né dans ce pays-là, et pensant alors à faire une Secte, emprunta de Pythagore la Métempsycose, à quoi il ajouta les six articles de sa doctrine, et toute cette suite de rêveries qu'on donne aujourd'hui pour des livres sacrés. Peu d'années après, quelques Chinois étant allés au *Ching-ton*, rapportèrent en Chine le Fotisme. Voilà l'origine et le progrès de la Métempsycose qui, n'étant appuyée sur aucun fondement, n'est pas digne de la moindre croyance. Le *Ching-ton* n'est qu'un petit Pays nullement comparable à la Chine. On n'y trouve aujourd'hui ni science, ni politesse ; la vertu n'y est point en recommandation. Est-ce donc sur les fables qui en viennent, que doit se régler le monde entier ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

En voyant la carte générale de tous les Royaumes du monde, que vous avez mise au

jour, où tout correspond si exactement aux degrés célestes, et plus encore en fesant attention au long voyage que vous avez fait en venant d'Europe, on doit juger que vous êtes parfaitement instruit de ce qui regarde la patrie de *Fo*. Sa Nation est sans doute, comme vous le dites, vile et méprisable. Les Fotistes de Chine sont trompés par la lecture des livres de leur Secte : ils s'imaginent que le Royaume de *Fo* est un Pays admirable ; certains même vont jusqu'à souhaiter la mort pour aller, par une heureuse Métempsycose, commencer une nouvelle vie dans ces régions fortunées. Cela est risible. Nous autres Chinois, nous voyageons peu dans les Pays éloignés ; comment pourrions-nous les bien connaître ? Mais, enfin, que la patrie de *Fo* soit un Pays de peu d'étendue, que sa Nation soit abjecte, pourvu que sa doctrine soit raisonnable, on peut la suivre ; tout le reste n'apporte à cela aucun empêchement.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Les absurdités qui suivent de l'opinion de la Métempsycose, sont sans nombre ; je n'en rapporte que quelques-unes des principales.

En premier lieu, l'ame d'un homme qui, par la Métempsycose, aurait passé dans un autre corps, ou d'homme ou de bête, n'aurait pas perdu sa nature d'ame, et elle devrait se ressouvenir de ce qu'elle a fait dans son premier corps. Cependant nous ne nous souvenons de rien, et je n'ai point ouï dire

que personne ait jamais eu de pareil souvenir. N'est-ce pas là une preuve qu'un homme aujourd'hui vivant n'a point eu de vie précédente?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Les livres de *Fo* et de *Lao* rapportent plusieurs exemples de ces sortes de souvenirs. Il faut donc qu'il y en ait eu.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Que le Démon, dans le dessein de tromper les mortels, et de les attirer à son parti, ait possédé quelque homme ou quelque bête, et lui ait fait dire : je suis un tel, du temps passé ; telle chose arriva autrefois de cette manière, etc., pour autoriser par-là le mensonge : cela peut être ; mais pourquoi les exemples qu'on rapporte de gens qui se sont souvenus d'une vie précédente, sont tous de quelques Fotistes, ou depuis que la Secte de *Fo* est entrée en Chine ? Dans tous les Pays du monde, il naît et il meurt une quantité innombrable d'hommes et d'animaux. Autrefois c'était comme aujourd'hui. Pourquoi n'est-ce que depuis *Fo* et parmi ses Disciples, que l'on trouve de ces sortes de souvenirs, tandis que dans un si grand nombre de Royaumes, en tant d'écoles différentes, où il a paru de si célèbres Docteurs, des Savans d'une mémoire si prodigieuse, il n'y a jamais eu un seul homme qui se soit souvenu de la moindre chose d'une vie passée ? Quoi ! tout le reste du monde oublie jusqu'à son père et sa mère, jusqu'à son pro-

pre nom, et les seuls *Fotistes*, avec quelques animaux, se souviennent de tout, et sont en état de le raconter ! Ces sortes de rêveries peuvent bien amuser la vile populace ; mais des Docteurs, des gens qui font usage de leur raison, ne peuvent les entendre sans mépris et sans indignation.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Les Fotistes disent que quand l'ame d'un homme a passé dans le corps d'une bête, ce corps est bien animé par cette ame ; mais, comme ils n'ont aucun rapport entr'eux, l'ame se trouve embarrassée, et ne peut point agir librement.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Mais quand l'ame d'un homme a passé dans un autre corps d'homme, ce corps et cette ame ont du rapport entr'eux : pourquoi l'ame ne se souvient-elle pas de la vie précédente ? Je vous ai déjà fait voir, Monsieur, que l'ame de l'homme est un esprit. L'esprit a des opérations qui lui sont propres, en quoi il ne dépend en rien du corps. Ainsi, quoique l'ame d'un homme soit dans un corps de bête, elle est toujours maîtresse de ses actes particuliers : qu'y a-t-il qui l'empêche de les produire en toute liberté ? Si Dieu avait établi dans le monde ces diverses transmigrations, c'aurait été sans doute pour animer les bons, et pour retenir les méchans. Mais puisque, dans cette vie, nous ne nous ressouvenons point de ce que nous avons fait de bien ou de mal dans cette vie passée, par où

pouvons-nous juger que ce qui nous arrive à présent de bonheur ou de malheur, est une suite de nos actions antérieures ; et comment pouvons-nous, par-là, être animés ou retenus ? Cette Métempsycose n'est donc bonne à rien.

En second lieu, lorsque Dieu, au commencement du monde, créa les hommes et les bêtes, il ne détermina point assurément de changer en bêtes les hommes criminels ; au-contraire, il donna à chaque espèce l'ame qui lui convenait. Mais, si les bêtes d'aujourd'hui sont animées par des ames d'hommes, il y a donc une différence entière entre les ames des bêtes d'autrefois, et celles des bêtes d'à-présent : celles-ci sont spirituelles, et celles-là étaient purement sensitives. Qui jamais a ouï parler d'une telle différence ? N'a-t-on pas toujours cru que les ames en tous les temps étaient de la même espèce ?

En troisième lieu, les Philosophes ont toujours distingué trois sortes d'ames ; la végétative, qui n'a d'autre vertu que de faire vivre et croître : c'est l'ame des plantes ; la sensitive, qui non-seulement fait vivre et croître, mais encore qui anime tous les sens, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre, la bouche pour goûter, les narines pour flairer, et le corps tout entier pour sentir : c'est l'ame des bêtes ; enfin, l'ame raisonnable, qui renferme les qualités des autres, et qui, outre cela, fait penser, distinguer, tirer des conséquences : c'est l'ame de l'homme. Que si l'on prétend que l'ame de

la bête et l'ame de l'homme ne sont point différentes, il n'y a donc plus dans l'Univers que deux sortes d'ames : n'est-ce pas là renverser les idées communes ? La nature des choses ne se distingue pas seulement par la figure, mais principalement par l'ame. L'ame détermine la nature, la nature détermine l'espèce, l'espèce détermine la figure. Ainsi, la ressemblance ou la diversité d'espèces vient de la nature, et suivant que l'espèce est semblable ou différente, la figure l'est de même : or, la figure des bêtes est fort différente de celle de l'homme ; on doit donc conclure que leurs espèces, leurs natures, leurs ames le sont aussi.

Toute la Philosophie consiste à juger de l'intérieur par l'extérieur : ce qu'on voit, fait connaître ce qu'on ne voit pas. Un homme veut connaître l'ame des plantes ; il voit que les plantes vivent, croissent, et rien de plus ; qu'elles n'ont ni connaissances ni sentiment ; il juge qu'elles n'ont qu'une ame végétative. Il veut savoir quelle est l'ame des bêtes ; il voit dans les bêtes du sentiment et certaines connaissances, mais il ne remarque en elles aucun raisonnement réfléchi ; il conclut qu'elles n'ont qu'une ame sensitive. Il veut, enfin, avoir une idée de l'ame de l'homme ; il reconnaît dans l'homme, et dans l'homme seul, une puissance de raisonner sur tout ; il sait dès-lors que l'homme seul a une ame raisonnable : voilà ce que dicte le bon sens. Qu'après cela les *Fotistes* viennent nous dire que les ames des bêtes ne sont pas

différentes de celles des hommes, n'est-ce pas une absurdité ? J'ai souvent ouï dire qu'en suivant *Fo*, on s'égarait. Mais qui dira jamais qu'on s'égare en suivant le bon sens?

En quatrième lieu, la figure extérieure et les qualités de l'homme étant si différentes de celles de la bête, il faut aussi que leurs ames ne soient point semblables. Un Menuisier, pour faire une chaise ou une table, doit se servir de bois. Un Coutelier, pour faire un couteau, doit employer le fer et l'acier. A choses d'espèces différentes, il faut des matériaux de différentes espèces. Mais, si la figure extérieure et les ames des bêtes n'ont aucune conformité avec celles des hommes, comment les *Fotistes* prétendent-ils que les ames des hommes entrent dans des corps de bêtes pour recommencer une nouvelle vie? C'est là une pure rêverie. Sur quoi même avance-t-on que l'ame d'un homme passe dans un autre corps d'homme? Tout homme a une ame qui ne convient qu'à son propre corps: le corps d'un autre homme n'est point fait pour elle, beaucoup moins le corps d'une bête. Une épée s'ajuste bien à son fourreau, un couteau s'enchasse bien dans sa gaîne; mais comment pourrait-on faire convenir à un couteau le fourreau d'une épée?

En cinquième lieu, ce qui fait dire aux Fotistes que les hommes criminels sont transformés en bêtes dans une nouvelle vie, c'est parce que dans une vie précédente, disent-ils, ils se sont souillés de mille crimes, et ont

vécu en bêtes. Dieu, sans doute, poursuit les méchans, il ne les laisse pas impunis; mais si toute la vengeance qu'il en tire se réduit à les changer en bêtes, ce n'est pas là un châtiment : c'est plutôt favoriser leurs passions. Le débauché en cette vie éteint autant qu'il peut les lumières de sa raison, pour s'abandonner plus librement à ses penchans; la figure et le nom d'homme sont encore pour lui un frein qu'il ne souffre qu'avec peine. Dans une telle disposition, s'il entend prêcher qu'après la mort il sera transformé, et que rien alors n'arrêtera ses desirs, quel sujet de joie! Un homme féroce et cruel, qui se plaît au meurtre, au massacre, ne voudrait-il pas avoir des dents de loup, et des ongles de tigre, pour pouvoir jour et nuit se repaître de sang et de carnage? Un orgueilleux enivré du plaisir de dominer, incapable de céder à personne, ne serait-il pas charmé de devenir aussi redoutable qu'un lion, pour pouvoir tyranniser tous les autres animaux? Un homme de rapines, accoutumé au vol, à la tromperie, aurait-il du chagrin d'être transformé en renard, et d'avoir dans ce nouvel état toute occasion d'employer les ruses et les fourberies? Tous ces hommes indignes, non-seulement ne craidraient point ces transformations comme des châtimens, mais ils les recevraient, au-contraire, comme des bienfaits. Dieu infiniment juste, saura bien les punir. et ce n'est pas ainsi qu'il les punira. Dira-t-on que l'homme, d'une nature noble

comme il est, en se voyant changé en bête, se regardera sans doute comme bien puni? Pour moi je dis, au-contraire, qu'un scélérat, qui n'a jamais eu aucune estime de la nature de l'homme, qui a toujours méprisé toutes les règles que la raison humaine prescrit, pour ne suivre que des inclinations de bête sous une figure extérieure d'homme, se voyant tout-à-coup délivré de cette figure incommode, et se trouvant mêlé avec les bêtes sans crainte et sans honte, se regarderait comme parvenu au comble de ses souhaits. Ainsi, le systême ridicule de la Métempsycose, bien loin de servir à animer les bons, et à retenir les méchans, ne peut être que très-pernicieux au monde.

En sixième lieu, les Métempsycosistes défendent expressément de tuer aucun animal, dans la crainte où ils sont que le cheval ou le bœuf qu'on tuerait ne se trouvât être par hasard ou leur père ou leur mère. Mais, si leur crainte est bien fondée, si leur doute est raisonnable, comment ne défendent-ils pas aussi d'enharnacher un bœuf, et de lui faire labourer la terre, ou traîner un chariot? Comment permettent-ils de monter à cheval, et de voyager en cet équipage? Il me paraît que le crime n'est guère moins grand de tuer son père, ou de l'obliger à tirer la charrue, de lui mettre un bât sur le dos, et, le fouet à la main, de lui faire parcourir les rues et les carrefours. Mais il est d'une nécessité absolue de travailler la terre; on ne peut pas se passer de se servir des

des animaux. C'est donc une chose tout-à-fait frivole que la défense de tuer aucun animal, et la Métempsycose d'un homme en bête n'est qu'une pure imagination.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Qu'un homme, après la mort, soit changé en bête, cela me paraît, en effet, une pure rêverie, qui ne peut tromper que la populace : un homme sage sait juger autrement. Quoi ! le cheval que je monte serait peut-être mon père ou ma mère métempsycosés, ou quelqu'un de mes parens les plus proches; ce serait peut-être mon ancien Prince, ou l'un de mes meilleurs amis? Dans cette crainte, se servir des animaux, c'est renverser toutes sortes de devoirs; ne s'en servir pas, pourquoi les nourrir, et comment agir? Ainsi, cette manière de Métempsycose ne peut pas se soutenir. Mais que l'ame d'un homme mort rentre dans un autre corps d'homme, c'est toujours la même espèce, et je ne vois en cela aucun inconvénient.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Prétendre que l'homme, après la mort, puisse être changé en bête, c'est interdire tout usage des animaux ; croire que l'ame d'un homme mort peut rentrer dans le corps d'un autre homme, c'est mettre des difficultés insurmontables aux mariages, c'est abolir la coutume d'avoir des domestiques. Comment cela ? Vous recherchez une personne en mariage ; qui sait si cette personne n'est pas votre mère qui reparaît dans un autre

corps et sous un autre nom? Vous vous servez d'un valet, vous le querellez, vous lui dites des injures, vous le maltraitez; qui sait si ce valet n'est pas votre frère, un de vos parens, votre Prince, votre Maître, ou votre intime ami qui a repris une nouvelle vie? N'est-ce pas là renverser toute sorte de devoirs? Concluons donc que, si la Métempsycose d'un homme en bête est opposée à la raison, celle d'un homme dans un autre homme ne l'est pas moins. Cela se sent, et paraît démontré.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Vous m'avez dit ci-devant, Monsieur, que l'ame de l'homme est immortelle: ainsi, les ames de tous les hommes morts subsistent encore; mais, s'il n'y a point de Métempsycose, comment le monde peut-il contenir une si prodigieuse multitude d'ames?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Il faut bien ignorer l'étendue du ciel et de la terre, pour penser qu'ils puissent être si aisément remplis: et c'est ne pas connaître la nature des esprits que de croire qu'ils remplissent les lieux où ils sont. Les choses matérielles occupent un espace, et peuvent l'occuper tout entier; mais les esprits, dégagés de la matière, ne sont point ainsi dans les lieux; tous les esprits possibles pourraient être contenus dans un point. Jugez, Monsieur, si les ames du temps passé, seront jamais capables d'embarrasser l'Univers,

et si c'est là une raison pour croire la nécessité de la Métempsycose.

LE LETTRÉ CHINOIS.

L'opinion de la Métempsycose vient des *Fotistes*. Parmi nos Lettrés, peu la suivent. Après tout, cette défense de tuer les animaux marque de la bonté; Dieu qui est la bonté même, devrait, ce semble, faire la même défense.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

S'il était vrai que l'homme, après la mort, fût changé en bête, ce serait défendre le meurtre du plus petit animal, comme celui de l'homme lui-même, puisque la diversité de corps et de figure n'empêcherait pas que l'un et l'autre ne fût homme. Cependant je vois une espèce de Sectateurs de *Fo*, qui se contentent de ne point tuer les animaux le premier et le quinzième de la lune, et qui ces deux jours-là seulement mangent maigre; cela n'est pas conséquent. Que diriez-vous d'un scélérat qui chaque jour tuerait les passans qu'il pourrait surprendre, et se repaîtrait de leur chair, mais qui, par bonté, s'abstiendrait de ces crimes le premier et le quinzième jour de la lune ? quelle bonté ! Vingt-huit jours d'homicides et d'antropophagies, deux jours seulement d'abstinence. Il n'y a pas là de quoi diminuer beaucoup sa méchanceté, et il ne l'augmenterait pas beaucoup en ne s'en abstenant point. Pour nous qui sommes très-persuadés que la Métempsycose est une rêverie, nous traitons

de même la défense de tuer les animaux.

Nous voyons que Dieu, en créant l'Univers, a destiné toutes les créatures à l'utilité de l'homme ; il a placé dans le Ciel le soleil, la lune et les étoiles pour nous éclairer et nous donner le moyen de voir les objets. Il produit sur la terre une infinité de choses toutes à nos usages : les couleurs récréent notre vue, les sons divertissent nos oreilles, les goûts et les parfums repaissent notre bouche et notre odorat. Combien de sortes de commodités pour notre corps ! combien d'espèces de remèdes contre nos maladies ! combien de divers moyens de conserver notre vie et notre santé, et même de vivre content et dans une innocente joie ! c'est là ce qui doit exciter notre continuelle reconnaissance envers Dieu, et nous engager à jouir de ses bienfaits avec d'éternelles actions de grâces.

Les animaux ont de la laine, du poil, des peaux dont l'homme se peut faire des vêtemens : ils ont des dents, des cornes, des écailles, qu'il peut employer à une infinité d'ouvrages. Ils contiennent en eux-mêmes, d'excellens remèdes contre les maux différens ; ils ont, dans la substance de leur chair, de quoi réparer nos forces et nous nourrir : pourquoi n'userions-nous pas de tous ces avantages ? Si Dieu ne permettait point à l'homme de tuer les animaux, ne serait-ce pas en vain qu'il aurait rendu les animaux si utiles à l'homme ? Ne serait-ce pas donner occasion à l'homme d'enfrein-

dre sa défense et de se souiller de crimes? Depuis les anciens temps jusqu'à aujourd'hui, dans tous les Pays du monde, les Sages et les gens de bien se sont nourris de la chair des animaux. Ils n'ont jamais cru rien faire en cela contre l'ordre, et qui les accuse d'avoir été prévaricateurs. Convient-il de faire criminels tant de grands hommes pour se réduire à canoniser quelques partisans de la Métempsycose, sans nom et sans vertus, que l'on place au plus haut des Cieux? Ce ne peut être là l'idée que de peu de gens sans discernement.

Le Lettré Chinois.

Il y a dans le monde quantité d'animaux inutiles à l'homme, et qui lui sont nuisibles; le tigre, le loup, le serpent et tant d'insectes venimeux. Comment dites-vous, Monsieur, que Dieu a créé toute chose pour l'utilité de l'homme?

Le Docteur Européen.

Les avantages qu'on peut tirer des créatures sont de plus d'une sorte à qui sait bien y faire attention. Le vulgaire, incapable de pénétrer le fond des choses, et ne jugeant que sur les apparences, regarde certaines créatures comme nuisibles à l'homme; c'est qu'on n'en connaît pas bien l'utilité. L'homme est un composé de matière et d'esprit, d'ame et de corps : l'ame est sans doute la plus noble partie. Le tigre, le loup, les animaux venimeux, peuvent nuire au corps, mais

s'ils sont utiles à l'ame, ne doit-on pas dire qu'ils sont créés pour l'utilité de l'homme? Tout ce qui est capable de blesser et de détruire nos corps, tout ce que le vulgaire appelle choses nuisibles, choses mauvaises, nous apprend à redouter la colère du souverain Maître. Instruits que Dieu peut se servir du ciel, de l'eau, du feu, des animaux pour punir le coupable, nous sommes obligés à toujours vivre dans sa crainte, à implorer sans cesse son secours, et à mettre en lui toute notre confiance; n'est-ce pas là un grand avantage pour l'homme?

Dieu, plein de miséricorde envers les gens du siècle, qu'il voit tout occupés de la terre, uniquement attentifs aux choses de ce monde, sans jamais lever les yeux vers le Ciel, ni penser à la vie future, leur présente ces objets affreux pour leur donner occasion de rentrer en eux-mêmes, et de se tirer de l'état funeste où ils sont. Au commencement des temps, les choses étaient autrement réglées. Tout dans l'Univers était soumis à l'homme; tout servait à son corps même; rien ne lui était contraire; l'homme s'est révolté contre Dieu, aussitôt les créatures se sont révoltées contre l'homme. Tel n'était point le premier dessein de Dieu, c'est l'homme qui s'est lui-même causé son malheur.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Dieu, en fesant naître les animaux, veut qu'ils vivent, et non pas qu'ils meurent:

ainsi défendre de les tuer, c'est entrer dans le dessein de Dieu même.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Les arbres et les plantes ont aussi reçu de Dieu une ame végétative : on les compte parmi les choses vivantes ; cependant chaque jour vous détruisez leur vie en mangeant des herbages, en fesant couper du bois pour être brûlé. Vous dites qu'il n'y a rien en cela contre l'ordre, parce que Dieu fait croître le bois et les herbages pour le service de l'homme : je dis de même que Dieu fait naître les animaux pour mon usage, et que de m'en servir, de les tuer, pour me nourrir, ce n'est rien faire de répréhensible. La règle de la charité, selon *Kong-tzé*, est celle-ci : *ce que je ne voudrais pas qu'on me fît, je ne voudrais pas le faire à un autre homme*. *Kong-tzé* ne dit point : Je ne dois pas le faire à une bête : les Lois des Empires proscrivent l'homicide, elles ne défendent pas de tuer les animaux. Les arbres et les plantes sont dans le rang des biens temporels ; on ne doit en faire qu'un usage raisonnable et modéré. C'est de là que *Kong-tzé*, instruisant les Princes, leur dit qu'il ne faut point pêcher avec des filets trop serrés, et qu'on doit prendre son temps pour couper le bois ; ce n'est pas là dire qu'il ne faut ni couper les bois, ni pêcher le poisson.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Il est vrai que l'on compte les plantes et les arbres parmi les choses vivantes ; mais

ils n'ont point de sang, ils sont sans connaissance et sans sentiment : ainsi qu'on les coupe, qu'on les détruise, il n'y a là aucun lieu à la comparaison.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Dire que les arbres et les plantes n'ont point de sang, c'est uniquement savoir qu'il y a du sang rouge, et c'est ignorer absolument que la couleur blanche ou la verte peut aussi convenir au sang. Tout corps vivant dans l'Univers ne vit que par la nourriture qu'il prend. La nourriture des plantes est la liqueur qu'elles tirent de la terre et qui les entretient : cette liqueur qui circule dans leur corps et qui les fait vivre, n'est-ce pas leur sang? qu'est-il besoin qu'il soit rouge? combien d'animaux aquatiques qui n'ont pas le sang rouge? cependant les *Fotistes* ne les mangent point : combien d'herbages qui ont la liqueur rouge? cependant les *Fotistes* les mangent. D'où peut venir ce respect et cette bienveillance pour le sang des animaux, tandis qu'on en a si peu pour les plantes?

Si l'on dit qu'on s'abstient de tuer les animaux pour ne pas les faire souffrir, je réponds que ceux qui portent la compassion jusques-là, ne doivent pas se contenter de ne les pas tuer; il ne faut pas aussi les faire servir, ni les fatiguer. Un bœuf qui tire la charrue, un cheval qui traîne sans cesse un chariot, que ne souffrent-ils pas, et cela durant leur vie entière? La douleur que leur causerait un coup mortel, peut-elle être

comparée à cette longue suite de travaux et de peines ? je dis plus, la défense de tuer les animaux, leur serait très-nuisible. L'homme ayant la liberté de se nourrir de leur chair, en prend soin, les élève et par-là les animaux se multiplient : si l'on ôte à l'homme cet avantage, pourquoi en prendrait-il soin ? Un Prince casse ses Officiers, quand ils ne lui sont plus nécessaires ; un Maître renvoie des domestiques devenus inutiles : que fera-t-on à l'égard des bêtes, si l'on ne peut plus en tirer les services ordinaires ? Il y a dans l'Occident un certain Peuple qui s'est fait une Loi de ne point manger la chair de pourceau ; aussi ne voit-on aucun pourceau dans leur Pays. Si le monde entier voulait imiter cette Nation, en faudrait-il davantage pour détruire absolument cette sorte d'animal ? Ainsi cette ridicule bienveillance pour les bêtes, n'aboutit qu'à une haine réelle ; au-lieu que d'en tuer quelques-unes, c'est l'occasion de propager toutes les espèces. Concluons donc que la défense de tuer aucun animal, est la chose la plus nuisible qu'on puisse faire à tous les animaux.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Si cela est, à quoi bon garder le jeûne et l'abstinence ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

S'abstenir et jeûner simplement pour ne pas vouloir tuer les animaux, c'est un trait de compassion fort mal-entendue. Il ne

manque pas de bons motifs pour jeûner, et qui jeûne par ces motifs, fait une action utile et digne d'éloge : la véritable innocence est une chose bien rare. Où est l'homme qui ne pèche point, et qui n'ait jamais péché ? Dieu a gravé la raison dans l'ame de tous les mortels. Les Sages, par son ordre, ont publié, dans leurs écrits, les Lois qu'elle impose : tous ceux qui violent ces Lois pèchent contre Dieu même, et plus celui qu'ils offensent est grand et respectable, plus leur crime est énorme. C'est pourquoi le pénitent, tout revenu qu'il est de ses égaremens passés, n'est pas toujours tranquille sur ses anciens désordres : il sait qu'il a péché, il ignore si ses péchés sont pardonnés : dans cette incertitude, ses fautes lui sont toujours présentes à l'esprit ; il a sans cesse la honte sur le visage et le repentir dans le cœur. Dans le bien qu'il fait, il croit n'en jamais faire assez ; l'œil toujours ouvert sur ses défauts, il l'a toujours fermé sur ses vertus : dans les retours qu'il fait sur lui-même, quel détail, quelle exactitude ! il trouve dans ses meilleures actions, de quoi se faire des reproches amers ; on a beau lui vanter ses perfections, il n'en reconnaît aucune en lui ; il se croit fort imparfait ; il n'en est que plus confus, plus circonspect, plus fervent. Se contentera-t-il d'une humilité en paroles ; en est-ce assez pour lui d'une pénitence seulement intérieure ? Il s'accable de honte et de confusion ; il ne se donne pas le moindre relâche ; ainsi portant la mortification jusque sur la nourriture qu'il prend, il

la réduit au pur nécessaire : point de délicatesse, point d'assaisonnemens, point de choses substantielles ; l'insipide, le grossier, le moins bon le nourrissent ; il ne donne à son corps que ce qu'il ne peut absolument lui refuser. Sans cesse en regrets, en pénitence pour réparer ses fautes anciennes et nouvelles, jour et nuit attentif et tremblant aux pieds de la Majesté divine, il n'omet rien pour toucher sa miséricorde ; il se baigne de ses larmes pour laver ses péchés. Bien éloigné de s'ériger en Saint, de se donner pour un homme parfait, de se permettre tout au risque d'essuyer un juste et sévère jugement, il se mortifie et afflige son corps, il ne se pardonne rien, dans la vue de fléchir la colère du Ciel et de se dérober à ses vengeances : voilà un bon motif de jeûner.

La pratique des vertus devrait faire l'occupation de tous les hommes. On entend le vertueux s'écrier sans cesse qu'il vit dans la paix : tous ses desirs ne vont qu'à avancer dans les voies de la justice. Mais quels ravages ne causent pas les passions humaines ? Elles s'érigent en tyrans du cœur, et ne prétendent rien moins que le dominer en maître absolu. Le combat est vif et continuel, la victoire difficile ; aussi le commun des mortels n'est-il qu'une troupe de vils esclaves : dans toute leur conduite ce n'est plus la raison qui les dirige ; c'est la passion qui commande. A voir leur extérieur, on les prend encore pour des hommes ; mais à suivre leurs actions, ne les prendrait-on pas pour des bêtes?

La passion est l'ennemie de la raison ; elle offusque toutes ses lumières, et bouche tous ses jours ; plus d'entrée à la vertu ; nulle peste n'est plus terrible que celle-là : les autres maladies ne nuisent qu'au corps ; le venin des passions pénètre jusqu'à la moëlle de l'ame, elle atteint même les principes naturels. Qu'une passion se soit une fois emparée d'un cœur, il ne reste plus de lieu à la raison ; la vertu est tout-à-fait bannie. Hélas ! pour un plaisir d'un moment, se condamner à des regrets éternels ! Pour un plaisir vil et méprisable, s'attirer des maux infinis, quelle folie !

La passion se fortifie suivant les forces du corps ; elle se prévaut de son embonpoint ; ainsi ce n'est souvent qu'en affaiblissant le corps qu'on peut détruire la passion. Un novice dans la vertu, qui, desirant de réprimer ses passions, traite délicatement son corps, est semblable à un insensé, qui voulant éteindre le feu, y jette incessamment du bois : le Sage ne pense à manger que pour entretenir sa vie ; l'homme animal ne veut vivre que pour jouir du plaisir de manger. Le véritable vertueux ne regarde son corps que comme son ennemi ; ce n'est que par nécessité qu'il en prend soin : on voit assez la raison de cette nécessité. Quoique nous ne vivions pas principalement pour notre corps, cependant sans ce corps nous ne pouvons pas vivre : ainsi les alimens que nous lui fournissons, sont des remèdes que nous employons pour guérir sa faim et sa

soif. Où est le malade qui, ayant une médecine à prendre, ne se contente pas de la dose suffisante pour son mal ? L'homme est satisfait quand il sait modérer ses appétits ; mais lorsqu'on se livre à toute sorte de délices, on a peine à y suffire. Donner à la passion tout ce qu'elle demande, c'est ruiner sa santé. Ne dit-on pas que la gourmandise est plus meurtrière que le glaive ? mais, laissant à part les maux qu'elle fait au corps, je ne m'arrête qu'à ceux qu'elle cause à l'ame. Un esclave trop bien traité, méconnaît son maître : un corps trop bien nourri, se révolte contre l'esprit : la raison ne gouvernant plus, toutes les passions se donnent carrière, la cupidité est dominante. Qu'on pratique le jeûne, la cupidité est sans force. La raison réprimant le corps, toutes les passions sont soumises à la raison : c'est encore là un vrai motif de jeûner.

Cette vie est une vie de peines, et non pas de frivoles amusemens. Dieu ne nous met pas sur la terre pour ne penser qu'au plaisir, mais pour nous perfectionner sans cesse et avancer toujours dans la vertu. L'homme ne peut pas vivre sans quelque espèce de satisfaction : celles de l'esprit lui manquant, il cherche celles du corps, et il abandonne bientôt celles du corps, quand il peut goûter celles de l'esprit. Le Sage s'exerce continuellement dans la recherche du solide bonheur qu'on trouve à être vertueux ; il tourne là tous les desirs de son cœur, il ne le laisse jamais languir ; point de retour sur les objets

extérieurs ; il écarte tout ce qui ressent le plaisir animal, dans la juste crainte que, s'en voyant épris, il ne soit privé de son véritable contentement. La pratique de la vertu fait les vraies délices de l'ame, c'est par-là que l'homme devient semblable aux Anges. Plus nous avançons dans les voies de la perfection, plus nous approchons de la pureté des esprits célestes ; et plus nous nous privons des plaisirs sensuels, plus nous nous éloignons de la grossiéreté des animaux. Ne devons-nous donc pas être extrêmement sur nos gardes ?

Les vertus ornent l'ame et la rendent recommandable. Les mets les plus délicieux n'ont d'autre avantage que de flatter le goût. Le comble de la perfection fait le bonheur de l'ame, et ne nuit en rien au corps. L'intempérance de la bouche est extrêmement nuisible et au corps et à l'ame. Un corps engraissé et livré à la débauche, devient lourd, et s'abrutit ; il entraîne l'esprit et la raison. Une ame si mal assortie, comment peut-elle se dégager de la fange où elle est enfoncée ? Comment peut-elle s'élever à des pensées dignes d'elle ? L'homme déréglé, voyant les mondains au milieu des plaisirs, manquant lui-même de beaucoup de choses, envie leur sort. Le Sage au-contraire, en a pitié, et à la vue de leur vie brutale, il se dit à lui-même : hélas ! Ces malheureux courent sans cesse après des ombres de plaisirs. Ils les desirent avec passion, ils les recherchent avec empressement. Moi qui vise au souverain bonheur, et qui n'ai pu encore

y atteindre, dois-je me relâcher? Ne dois-je pas plutôt redoubler tous mes efforts? Le malheur des gens du siècle est de ne pas connaître la douceur de la vertu. S'ils l'avaient seulement goûtée, ils mépriseraient bientôt tous les plaisirs des sens, pleinement satisfaits d'avoir trouvé leur véritable félicité. Les délices de l'ame et celles du corps se disputent sans cesse le cœur de l'homme : elles ne peuvent y habiter ensemble : introduire les unes, c'est en chasser les autres.

Autrefois, en Europe, un vassal offrit à son Souverain deux jeunes chiens de chasse d'une très-bonne espèce. Le Prince en fit remettre un à un Grand de sa Cour, et fit envoyer l'autre fort loin chez un Villageois, ordonnant à chacun d'eux d'élever l'animal qu'on lui confiait. Les chiens étant devenus grands, le Roi voulut les éprouver et les mener à la chasse : celui du Villageois était maigre, mais dispos; il avait le nez fin, le corps leste, il prit du gibier en quantité : celui du Courtisan était gras à pleine peau; il avait le poil luisant, l'apparence tout-à-fait belle; mais, pour avoir été nourri trop délicatement, il ne pouvait point courir, il regardait passer le gibier, et ne prenait rien : il aperçut un os par hasard, il se jeta dessus, le rongea, et se coucha. Les Grands qui suivaient le Roi dans cette chasse, instruits que ces deux chiens étaient d'une même race et d'une même ventrée, furent étonnés de les voir si peu semblables. Le Prince alors leur dit : il n'y a rien en cela qui doive

vous surprendre ; ce que vous voyez dans les animaux arrive aux hommes eux-mêmes : c'est une suite de la manière dont on est élevé et nourri. Si la nourriture est abondante et délicate ; si l'on s'abandonne à la paresse et aux amusemens, il n'est pas possible de faire un pas vers le bien ; au-lieu que, si l'on est accoutumé au travail ; si l'on sait se refuser au plaisir, et se contenter de peu, l'on est alors un sujet de grande espérance. Cela veut dire qu'un homme livré à la bonne chère et à la mollesse, lors même que son devoir se présente à son esprit, se refuse à tout, et ne peut et ne sait autre chose que boire et manger ; au-contraire, celui que la raison dirige, réfléchit, suit la raison, et résiste aux attraits du plaisir le plus séduisant. Voilà un troisième motif très-propre à faire garder le jeûne.

La manière de jeûner n'est pas par-tout la même. J'ai parcouru beaucoup de différens Pays, et j'ai vu par moi-même cette diversité : les uns n'ont égard qu'au temps de ne pas manger, et nullement à la quantité ni à la qualité des viandes ; ils s'abstiennent durant tout le jour, mais la nuit étant venue, ils ont toute liberté. Les autres font consister leur jeûne simplement à manger maigre ; ils ne se prescrivent rien, ni pour le temps, ni pour la quantité ; certains, en jeûnant, mangent de tout, et autant qu'ils veulent, mais seulement une fois le jour. La manière la plus ordinaire de jeûner renferme et le temps, et la quantité, et la qualité : on ne

mange qu'une fois le jour, vers midi ; les viandes grasses sont absolument interdites ; tout le maigre est permis. Il y a un jeûne plus rigoureux, mais particulier aux Solitaires retirés dans les forêts et sur les montagnes ; ils se contentent, pour nourriture, d'herbages et de racines.

La fin du jeûne est de faire pénitence, et de se vaincre soi-même. On doit en cela avoir égard à la qualité des personnes, et aux forces du corps. Un homme riche et accoutumé aux délices, qui se retranche volontairement, et se réduit aux choses communes, est censé jeûner et s'abstenir ; au-lieu qu'on ne regarde point comme un jeûne la vie dure d'un paysan, ni l'état misérable d'un gueux qui mendie. Une personne âgée a besoin de soutenir sa vieillesse, et un malade de réparer ses forces ; un domestique, un esclave accablé de fatigues, ne peut pas long-temps souffrir la faim. La Loi chrétienne règle tout avec équité : selon les circonstances, elle dispense du jeûne les vieillards et les jeunes gens, les infirmes, les nourrices, et les personnes d'un travail très-pénible. Le véritable jeûne ne consiste pas précisément à régler la bouche : c'est le devoir de la tempérance. La fin principale du jeûne est de réprimer les passions ; on doit en faire une très-grande estime : on doit l'observer dans toute son étendue. Un jeûneur qui néglige ses devoirs essentiels, est semblable à un insensé qui, jetant ses perles, fait amas de coquilles.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Ah ! Monsieur, voilà sans doute les motifs et la règle du véritable jeûne. Nos jeûneurs de Chine, s'ils ne sont pas forcés à ce genre de vie par la nécessité, c'est le desir de se faire un nom, c'est l'envie de tromper le monde qui les y engage : en public, ils paraissent jeûner ; dans le particulier, ils sont très-déréglés, ivrognes, débauchés, violens, trompeurs, voleurs, grands médisans et calomniateurs des plus honnêtes gens. Malheureux, ils ne peuvent pas même se cacher aux yeux des hommes ; comment pourraient-ils se dérober à la connaissance du *Chang-ti*, le Dieu du Ciel ? Quel bonheur pour moi, Monsieur, de recevoir vos instructions ! Je vous prie de vouloir bien encore écouter mes demandes.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

La vraie doctrine est profonde et étendue ; ce n'est qu'à force de demandes qu'on peut s'en instruire à fond. Ne craignez point, Monsieur, de m'interroger en détail ; votre empressement là-dessus est très-louable : c'est le bon moyen pour réussir.



VI. ENTRETIEN.

On ne doit point retrancher toute intention, c'est-à-dire, tout motif de crainte et d'espérance pour l'avenir. Il y a après la mort un paradis pour les bons et un enfer pour les méchans.

LE LETTRÉ CHINOIS.

JE conviens, Monsieur, suivant les instructions que j'ai reçues de vous, que l'homme doit honorer et révérer Dieu pardessus toutes choses, et qu'après Dieu, l'homme est ce que nous voyons de plus noble dans l'Univers. Mais ce que l'on dit du paradis et de l'enfer s'accorde-t-il bien avec la véritable doctrine ? Il me paraît que, faire le bien ou éviter le mal dans la vue des récompenses ou dans la crainte des châtimens, c'est redouter des punitions, c'est chercher la récompense ; ce n'est point haïr le mal, ce n'est point aimer le bien. Les anciens, dans les leçons qu'ils nous ont laissées, ne nous enseignent point ces sortes de retours sur nous-mêmes : ils nous disent simplement : soyez justes, soyez charitables. Le Sage pratique la vertu sans aucune intention ; d'où lui viendraient ces idées de gain à faire, ou de dommage à éviter ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Je réponds d'abord, Monsieur, à ce que vous proposez en dernier lieu ; je répondrai

ensuite à ce que vous avez d'abord avancé. Retrancher toute intention, c'est une fausse maxime entièrement opposée à la doctrine même des Sages Chinois. Les Sages ont toujours regardé la pure et droite intention comme la base et le principe de la direction du cœur, de la perfection de l'homme, du règlement des familles, du bon gouvernement des Etats, de la paix du monde entier. Comment peut-on dire qu'on ne doit avoir aucune intention? Un édifice élevé ne peut pas se soutenir sans de solides fondemens : un amateur de la sagesse n'avancera jamais sans droite intention. Si l'on retranche toute intention dans la conduite, quel examen reste-t-il à faire, si nous l'avons bonne ou mauvaise? Un instrument de musique est en vente, je ne prétends en faire aucun usage : pourquoi donc l'acheter? pourquoi me mettre en peine s'il est ancien ou nouveau? L'intention n'est point elle-même une substance; ce n'est qu'une production de notre ame : notre ame l'ayant produite, elle est dès-lors juste ou non juste. Mais, si l'on veut que le Sage n'en ait aucune, quand l'aura-t-il juste ou non? La grande doctrine, en enseignant à régler les familles, à gouverner les Empires, à pacifier l'Univers, assigne la droiture d'intention comme la chose la plus importante, et attribue à son défaut le renversement général. L'intention est à l'ame ce que la vision est à l'œil : l'œil bien disposé ne peut pas ne pas voir; l'ame, en agissant, a nécessairement une intention. Ce que l'on

dit, que le Sage agit sans intention, doit s'entendre d'une intention mauvaise et dépravée : l'expliquer aussi de sa bonne et droite intention, c'est prendre à faux la doctrine des livres Chinois, c'est ne point connaître la source du bien et du mal : le bien et le mal ont leur source dans la bonté et dans la malice de l'intention. Si l'on retranche toute intention, il n'y a donc plus ni mal, ni bien ; il n'y a plus de différence à faire entre l'honnête homme et l'homme déréglé qui soulagent une jeune et pauvre fille, l'un pour la maintenir dans la sagesse, l'autre pour l'entraîner dans le vice.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Il ne faut ni intention, ni bien, ni mal : c'est ainsi que s'expriment aujourd'hui certains Lettrés Chinois.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

De telles maximes font l'homme une pièce de bois, ou un morceau de pierre. Quelle doctrine ! Hélas ! ainsi parlaient autrefois un *Lao-tzi* et un *Tchoang-tzi* : point d'actions, point d'intentions, point de raisonnement. Cependant, avec de semblables principes, ces Docteurs ont composé des livres ; leurs Disciples les ont commentés, et tout cela pour l'instruction du Peuple. Quoi donc, composer un livre, n'est-ce pas une action ? Vouloir instruire le Public, n'est-ce pas une intention ? Attaquer par des écrits une doctrine universellement reçue, n'est-ce pas employer le raisonnement ? Ils ne veulent

pas qu'on raisonne, pourquoi donc raisonnent-ils tant et si mal, pour prouver qu'il ne faut pas raisonner? Des gens si peu d'accord avec eux-mêmes, ne sont point propres à donner des Lois au monde.

Je regarde tous les hommes sur la terre comme autant d'archers, l'arc à la main. Ceux qui donnent au but, voilà les bons; ceux qui le manquent, voilà les méchans. Dieu va toujours essentiellement à sa fin: il est le comble de tout bien, sans mélange du moindre mal. Il est souverainement parfait: mais l'homme atteint quelquefois le but, quelquefois il ne l'atteint pas. Sa vertu est bornée; il l'éprouve bien en certaines rencontres, alors il manque et il tombe. Sa vie est mêlée de bien et de mal; pour éviter le mal et faire le bien, la meilleure intention ne suffit pas toujours. Que sera-ce donc, quand on n'aura pas même cette intention? Les êtres incapables d'intention, le bois, les pierres, les métaux, sont dès-lors incapables de vice et de vertu, de mal et de bien. Ainsi, prêcher à l'homme qu'il ne faut point d'intention, qu'il n'y a ni bien, ni mal, c'est prendre l'homme pour une pierre, du bois, du métal, et l'instruire en cette qualité.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Les Disciples de *Lao-tzi* et de *Tchoang-tzi* ne pensent qu'à passer leurs jours tranquillement: ils ne veulent ni intention, ni bien, ni mal, et c'est pour vivre sans inquiétude. Les deux Empereurs *Yao*, *Chun*; les trois

Princes *Yu-ouang*, *Tang-ouang*, *Ou-ouang*; les Sages *Cheou-kong*, *Kong-tzé* n'ont-ils pas agi et travaillé? Ils se sont rendus vertueux, et ils ont engagé les Peuples à la vertu. Se sont-ils arrêtés qu'ils ne fussent parvenus au plus haut degré de la perfection? Quel est l'homme qui, n'ayant d'autre soin que de se délivrer de tous soins, et de couler son temps dans une entière tranquillité, puisse prolonger sa vie jusqu'à un siècle? Mais quand il en viendrait à bout, il n'ajouterait à l'âge des hommes que 20 ou 30 ans, et il ne parviendrait jamais à vivre autant que certains animaux, ni même autant qu'un arbre; est-ce donc là un si grand avantage? Les *Fotistes* et les *Tao-ni* ne méritent pas qu'on s'arrête à les réfuter là-dessus. Ce que vous dites, Monsieur, que l'intention est la source du bien et du mal, du vice et de la vertu, demande quelque explication. On m'a appris que suivre la raison, c'était faire le bien, c'était mériter le nom de vertueux: que s'opposer à la raison, c'était être vicieux. On ne doit donc regarder que les actions, l'intention n'entre en cela pour rien.

Le Docteur Européen.

Ce point est facile à expliquer. Tout ce qui est capable d'intention, de dessein, est aussi capable de suivre ou de ne suivre pas ce dessein. De là naît le bien et le mal, le vice et la vertu. L'intention est une production de l'ame. Les pierres, les métaux, les bois n'ont point d'ame: ils ne peuvent donc

point avoir d'intention. Qu'un couteau ait blessé un homme, cet homme ne se venge pas sur le couteau. Qu'une tuile soit tombée sur la tête d'un autre, cet autre ne brise pas la tuile. Le couteau, pour bien couper, n'est pas digne de louange, et la tuile, pour mettre à couvert du vent et de la pluie, ne mérite pas de remercîmens. Les choses sans ame et sans intention n'ont ni vice, ni vertu, ne font ni bien ni mal, et ne donnent aucun lieu au châtiment ou à la récompense. Les animaux ont des ames matérielles et des connaissances de même espèce, mais ils ne raisonnent point. Ils suivent leurs instincts naturels, et agissent sans choix. Ils ne se conduisent point par la raison : la raison même leur est absolument inconnue. De quel bien et de quel mal seraient-ils capables? Aussi, nulle part au monde n'a-t-on établi des Lois pour récompenser les vertus des animaux, ou pour punir leurs vices. L'homme seul est d'une toute autre nature : il agit au-dehors, au-dedans il raisonne, il discerne le vrai du faux, il connaît le bien et le mal, il est libre. Quoiqu'il ait des passions et des inclinations animales, il est doué d'une raison supérieure, capable de les réprimer et de les dominer. Ainsi, quand avec une intention pure, il se conforme à la raison, voilà le sage, voilà l'homme vertueux chéri de Dieu. Lorsqu'au-contraire il se livre de plein gré à la passion, voilà l'homme déréglé que Dieu abhorre. Un enfant à la mamelle, qui bat sa mère, n'est point coupable ; il

est encore incapable d'intention ; il ne sait pas encore se retenir. Devenu grand et raisonnable, non-seulement une telle action, mais une simple désobéissance est un crime. Un chasseur dans un lieu écarté voit parmi les arbres un animal accroupi qu'il prend pour un tigre ; il lance sa flèche, et perce un homme. Un assassin dans un bois, à nuit demi-close, voit marcher un animal qu'il prend pour un homme ; il tire son coup et abat un cerf. Le chasseur ne voulant tuer qu'un tigre, a donné la mort à un homme, il est innocent. L'assassin, croyant donner la mort à un homme, n'a tué qu'un cerf, il est criminel. D'où vient le crime de l'un et l'innocence de l'autre ? de la différence d'intention. L'intention est donc la source du bien et du mal.

Le Lettré Chinois.

Un fils qui, pour nourrir son père, se détermine à voler, a bonne intention, cependant on le fait pendre.

Le Docteur Européen.

C'est un axiome en Europe que le bien doit se conclure de la chose entière, et qu'un seul défaut rend le tout vicieux. Pourquoi cela? Un voleur, quelque bonne qualité qu'il ait d'ailleurs, est un voleur, et par-là même un scélérat. L'appellera-t-on homme de bien? c'est ce que *Mong-tzi* entend, quand il dit qu'une femme, quelque belle qu'elle soit, si elle sent mauvais, personne n'en veut. Un vase dont les côtés sont épais et solides, mais

qui, brisé par un endroit du fond, répand l'eau, est regardé comme inutile, on le jette. Tel est le funeste poison qu'entraîne le vice. Qu'un homme se dépouille de tous ses biens, et les distribue en aumônes, mais par un principe d'orgueil, et pour se faire un nom; ce qu'il fait, est en soi très-bon; son intention est perverse, l'action toute entière est jugée criminelle.

Une action, quoique bonne en elle-même, peut donc être corrompue par une mauvaise intention; mais quelle bonne intention peut-on avoir en fesant une action mauvaise? Le fils qui vole pour nourrir son père, connaît qu'il fait mal; comment peut-il avoir intention de faire bien? Quand je dis que l'intention droite est ce qui donne la bonté à nos actions, je ne parle que des actions bonnes, et non des mauvaises. Le larcin est mauvais de soi-même; la meilleure intention n'est pas capable de le rendre bon. Quand il s'agirait de sauver le monde entier, il ne serait pas permis de faire le plus petit mal: à combien plus forte raison, s'il ne s'agit que de faire vivre quelques personnes?

Puisque tout le bien qu'on fait, tire sa source de la droiture d'intention, il suit de là que plus l'intention est relevée, plus le bien est grand, et que le bien n'est qu'ordinaire, lorsque l'intention n'est que commune. D'où l'on doit conclure que bien loin qu'il faille détruire toute intention, il faut au-contraire la redoubler et la relever autant qu'il est possible.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Ceux qui suivent la Loi du Sage, n'ont point pour principe de détruire toute intention; mais leur intention ne s'étend pas aux avantages qu'il y a d'être vertueux; elle s'arrête à la vertu elle-même. Ainsi, pour engager au bien, ils proposent la beauté de la vertu, ils ne parlent point de récompenses; et pour détourner du mal, ils proposent la laideur du vice, ils ne parlent point de châtiment.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

La Loi du Sage est contenue dans les livres classiques. Ouvrons les livres, et nous y trouverons en cent endroits, que, pour engager au bien, il est parlé de récompenses, et pour détourner du mal, il est parlé de châtiment. Dans le chapitre *Chun-tien* du livre *Chin*, il est dit: *le bon ordre exige que l'on punisse les fautes.* Il y est encore dit: *tous les trois ans on examine: après trois examens, on reconnaît le vice et la vertu. La vertu est récompensée et le vice est puni.* Dans le chapitre *Kao-yao-mo* on lit ces mots: *le Ciel récompense les bons de cinq marques de dignité: le Ciel punit les méchans de cinq sortes de supplice.* Dans le chapitre *Y-tsi-mo* on fait ainsi parler l'Empereur *Chun* à ses Grands: *lorsque vous engagez votre Prince à marcher dans la vertu, votre mérite est en cela même, et je me sers de vous avec joie. Toi-kao-yao, en tout si réservé, si attentif, souviens-toi*

de ne jamais châtier sans connaissance de cause.

Dans le même livre *Chu*, on fait dire à l'Empereur *Poan-keng* : *il ne faut point avoir acception des personnes : où l'on trouve le vice, on doit le punir : où l'on voit la vertu, on doit la récompenser. Si le bon ordre règne dans l'Empire, c'est à vous, mes Officiers, à qui en est la gloire ; si le trouble survient, la faute est de moi seul, c'est que j'excède dans les châtimens.*

On lui fait encore dire : *si je retrouve jamais des gens vicieux, je les bannirai de mon service, je les punirai, je les ferai mourir. Je veux que tout soit renouvelé dans cette habitation nouvelle que j'ai choisie.* Dans le chapitre *Tai-chi*, *Ou-ouang* dit : *vous, Généraux de mes armées, si vous marquez de la bravoure dans les combats, je récompenserai largement vos services ; si vous êtes lâches, attendez-vous à être punis sévèrement.* Il dit encore : *vous répondrez sur vos têtes des fautes que vous ferez.*

Dans le chapitre *Kang-kao* on lit ces mots : *suivant les Lois portées par Ouen-ouang, il n'y a point de pardon pour de tels crimes.* Le chapitre *To-ché* rapporte ces paroles d'un Empereur à ses Mandarins : *si vous êtes gens de bien, le Ciel vous favorisera ; si vous êtes mauvais, je ne me contenterai pas de ne vous donner aucune autorité, de vous dépouiller de vos biens ; j'emprunterai les châtimens du Ciel, pour*

les faire tomber sur vos propres personnes. Le chapitre *To-fang* ajoute : *si, peu soigneux d'observer mes ordres, vous ne pensez qu'au plaisir, vous abandonnez la justice, ne tenterez-vous pas la juste colère du Ciel, et puis-je ne pas employer ses punitions pour vous perdre ?* Ce sont là les paroles de *Yao*, de *Chun* et des autres Princes des trois anciennes dynasties. N'est-ce pas là parler de récompenses et de châtimens ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Dans le livre *Tchung-tsiou* composé par le Sage *Kong-tzé* lui-même, il est souvent parlé de bien et de mal, de vice et de vertu ; on n'y voit jamais les mots de gain et de perte, d'utilité et de dommage.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Les récompenses et les punitions de cette vie sont de trois sortes. Les unes regardent le corps : maladies, santé, longue vie, mort prématurée. Les autres regardent la fortune : richesses, pauvreté, perte de biens, abondance de toutes choses. Il y en a qui regardent l'honneur : louanges, blâme, réputation, infamie. Le livre *Tchung-tsiou* ne parle que de cette troisième espèce. Il laisse les deux autres, parce que les hommes préfèrent ordinairement l'honneur à tout le reste. C'est ce qui a fait dire que le *Tchung-tsiou* était la terreur des mauvais Mandarins et des gens de révolte. Que craignent-ils donc ? un mauvais nom. N'est-ce pas là une perte, un dom-

mage? Le Docteur *Mong-tzi* commence ses instructions au Prince par exalter les vertus de bonté et de justice. Il continue en exhortant l'Empereur à être bon ; il finit en lui promettant l'Empire de l'Univers. N'est-ce pas là un gain, une utilité? Quel est l'homme qui ne souhaite pas le bien et l'avantage de ses amis, de ses parens? Mais si nous ne devons avoir en vue rien de tout cela, comment pouvons-nous le souhaiter à nos parens, à nos amis? Le Sage *Kong-tzé* en enseignant la pratique de la vertu de charité, dit: *ne faites pas à un autre ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même.* Mais si je n'ai aucun avantage à prétendre pour moi-même, qu'ai-je besoin de procurer celui des autres? La vue d'utilité n'est point opposée à la vertu. Ce qui y est contraire et qu'on doit rejeter, c'est le bien et l'utile injustement acquis. Il est dit dans le livre *Y*: *la récompense marche à la suite de la justice.* Il y est encore dit: *la récompense réjouit l'homme, et l'anime à augmenter en vertu.*

Quant à la grandeur de la récompense, qu'un homme soit parvenu à être maître du monde entier, cela est peu de chose. Qu'est-ce donc que gagner un seul Royaume? Quelque parfait que soit un Prince, peut-il commander à toute la terre? Qu'il le puisse, toute la terre lui sera soumise, et voilà tout. Encore pour en venir là, combien ne faut-il pas dépouiller d'anciens possesseurs? Tels sont les biens de cette vie. Ceux que je pro-

pose après la mort, sont les vrais et solides biens. Leur acquisition ne cause aucun trouble, et tous les hommes, sans en excepter un seul, peuvent les posséder sans rien enlever les uns aux autres. En vue de cette admirable récompense, qu'un Roi, pour la procurer à ses sujets, un Seigneur, à toute sa famille, les Gens de lettres et le Peuple, pour se la procurer à eux-mêmes ; que tous s'efforcent à l'envi, l'Univers sera dans une profonde paix. Estimer et rechercher les biens à venir, c'est mépriser les biens présens ; et un homme au-dessus de toutes les choses présentes, pense-t-il au larcin, au meurtre, à la révolte ? Si toute une Nation était éprise du desir d'un bonheur futur, qu'il serait aisé de la gouverner !

Le Lettré Chinois.

J'ai toujours ouï dire qu'il était inutile de se tourmenter l'esprit sur les choses futures, et que ce que nous avons devant les yeux suffit pour nous occuper. Cela paraît très-bien dit. A quoi bon s'embarrasser de l'avenir ?

Le Docteur Européen.

Ah ! si les animaux irraisonnables pouvaient parler, s'exprimeraient-ils autrement? Il y eut autrefois, en Occident, un chef de Secte dont toute la doctrine se réduisait à se livrer au plaisir, et à ne s'embarrasser de rien. Un si indigne maître ne laissa pas d'avoir des Disciples ; il fit lui-même graver son épitaphe en ces mots : *buvez, mangez,*

divertissez-vous en cette vie ; après la mort, plus de joie. Toutes les personnes raisonnables ont toujours regardé cette infame école comme un troupeau de pourceaux. Serait-il possible qu'en Chine il se trouvât de ces sortes de gens ? *Kong-tzé* dit : *qui ne prévoit pas les choses de loin est proche de son malheur.* On lit dans le livre *Chi : un génie de peu d'étendue donne matière à la satire.* Ne voyons-nous pas que plus un homme est habile, plus aussi portera-t-il loin ses vues, et que plus un autre est ignorant, plus ses vues sont courtes.

Pourquoi les hommes, de tous les états, pensent-ils à l'avenir ? pourquoi chacun prend-il ses mesures ? Le laboureur cultive et sème au printemps dans le dessein de recueillir en automne. L'arbre de pin ne porte des fruits qu'au bout de cent ans ; cependant, il se trouve des gens qui plantent des pins. N'est-ce pas ce qui fait dire que les aïeux plantent, et que les neveux cueillent les fruits ? Le Marchand court les mers, dans l'espérance de s'enrichir, et de revenir passer une heureuse vieillesse dans sa patrie ; l'artisan travaille sans cesse pour gagner sa subsistance ; l'homme de Lettres étudie dès le bas âge, pour se rendre capable de servir l'Etat et son Prince. Est-ce donc là ne s'occuper que des choses présentes, et de ce qu'on a devant les yeux ? Au-contraire, si l'on a vu des enfans dissiper l'héritage de leurs pères, si *Yu-kong* désola son Pays, si l'Empereur *Kie*, de la dynastie des *Hia*, et

Tcheou, de celle des *Yu*, perdirent l'Empire, n'est-ce pas pour avoir été trop attachés au présent, et pour avoir négligé l'avenir?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Vous raisonnez juste, Monsieur ; mais, dans la conduite que nous tenons en ce monde, quelque loin que nous portions nos vues, elles ne vont point au-delà de cette vie, et s'embarrasser à présent de ce qui arrivera après la mort, cela paraît inutile.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Kong-tzé a écrit le *Tchung-tsiou*; *Tché-tzé*, son petit-fils, a écrit le *Tchong-yong*. Ces deux grands hommes ont porté leurs vues sur tous les siècles à venir : ils ont percé jusqu'à la postérité la plus reculée : et cela ne paraît blâmable à personne ; et nous, que nous pensions à nous-mêmes, que nous portions nos vues seulement à ce qui arrivera après notre mort, cela, Monsieur, vous paraît déraisonnable. Les jeunes gens prennent leurs mesures pour le temps de la vieillesse ; ils ne savent point s'ils y parviendront jamais : on ne trouve point cela hors de propos ; et nous, que nous prenions des mesures pour les suites de la mort, et peut-être demain serons-nous dans le cas, vous le trouvez mauvais. Vous êtes marié, Monsieur ; par quel motif voulez-vous avoir des enfans ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Je veux que mes enfans prennent soin de mon tombeau, et qu'ils rendent aux cendres

de leur père les honneurs qui leur sont dus.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Oui, Monsieur; mais cela même, n'est-ce pas penser à ce qui arrivera après votre mort? L'homme, en mourant, laisse deux parties de lui-même: son ame, qui est un esprit incorruptible; et son corps, qui est une matière sujette à la pourriture. Vous, Monsieur, vous pourvoyez à ce qui regarde le corps; et moi, je crois devoir pourvoir à ce qui regarde l'ame: comment suis-je en cela répréhensible?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Dans la pratique de la vertu, l'homme sage ne fait attention ni à ce qu'il peut gagner, ni à ce qu'il peut perdre en cette vie. Qu'est-il besoin de parler de gain et de perte après la mort?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ce que nous avons à espérer ou à craindre après la mort, est d'une extrême conséquence. Rien en cette vie ne peut lui être comparé. Les biens et les maux d'ici-bas ne sont que des ombres de biens et de maux: ils méritent à peine qu'on y fasse attention ou qu'on en parle. J'ai ouï autrefois comparer les hommes sur la terre à une troupe de comédiens sur un théâtre: les différentes conditions des hommes sont les différens rôles que jouent les comédiens. On voit sur la scène un Roi, un Esclave, un Général d'armée, un Docteur, une Princesse, une Suivante: tout cela n'est

qu'une fiction de quelques heures ; les habits dont ils sont revêtus ne sont qu'un jeu ; les désavantages et les déplaisirs qui leur arrivent ne les touchent point ; la pièce finie, chacun quitte le masque, et ce n'est plus rien de tout ce que c'était auparavant. Ainsi l'homme de théâtre ne regarde pas comme une fortune d'avoir un personnage relevé, ni comme un malheur d'en avoir un bas : il ne pense qu'à bien faire celui dont il est chargé. Ne parût-il que sous le nom du dernier valet, il s'applique à bien entrer dans l'idée du maître qui fait jouer la comédie : cela lui suffit.

Voyez les hommes sur la terre. Il ne dépend pas d'eux d'y choisir leurs conditions : les bien remplir, voilà ce qui les regarde. Quand notre vie s'étendrait à un siècle entier, qu'est-ce qu'un siècle, comparé à l'éternité future ? Ce n'est pas un seul jour d'hiver. Les biens de ce monde ne sont proprement que des biens empruntés ; nous n'en sommes pas les véritables maîtres : pourquoi faire consister son bonheur à les accumuler ? pourquoi se chagriner quand on les perd ? Nous naissons tous, grands et petits, tout nus ; nous retournons tout nus au tombeau. Qu'un riche laisse ses coffres pleins d'or et d'argent, il n'emportera pas une obole. A quoi bon s'attacher à ce qu'on doit abandonner ? Les fausses lueurs de cette vie une fois passées, le pur et vrai jour de l'éternité commencera, et tous alors paraîtront dans l'état d'humiliation ou de gloire convenable à chacun. Pren-

dre les biens et les maux présens pour de vrais maux et de vrais biens, c'est imiter un homme grossier qui, voyant représenter une comédie, regarde un Roi de théâtre comme un véritable Roi, et comme un véritable Esclave celui qui en fait le personnage.

Tous les hommes ne sont pas capables d'une égale pureté d'intention : il y a en cela du plus ou du moins parfait. Ceux qui ont à instruire le public proposent d'abord les premiers pas qu'il faut faire pour aller à la vertu ; ils détaillent ensuite les divers degrés de perfection : on commence par ébaucher, ensuite on polit. Les Médecins ne sont que pour les malades : ceux qui se portent bien n'en ont pas besoin. Le Sage, de lui-même a des lumières ; certains enseignemens ne sont nécessaires qu'au peuple : on doit s'accommoder à sa faiblesse. *Kong-tzé* étant allé dans le Royaume *Ouei*, à la vue d'une nombreuse populace, fit entendre qu'il fallait d'abord la rendre contente, et qu'ensuite on pourrait l'instruire. Ce grand Philosophe ignorait-il de quelle importance est l'instruction ? Mais le peuple est tel, qu'on ne peut l'engager au bien qu'en lui proposant des avantages.

Il y a trois divers motifs de pratiquer la vertu : le premier et le plus bas, est l'espérance du paradis et la crainte de l'enfer ; le second, qui tient le milieu, est la reconnaissance envers Dieu pour tous ses bienfaits ; le troisième et le plus haut, est le desir de faire sa volonté et de lui plaire. Que pré-

tend-on en prêchant ? c'est de persuader. Il faut donc employer les motifs les plus persuasifs. Une populace accoutumée à n'agir que par intérêt, comment vivra-t-elle, si on ne lui propose pas des récompenses à espérer, et des châtimens à craindre ? Quand on est une fois parvenu à épurer ses intentions, les motifs les plus bas n'ont plus lieu. Un tailleur, pour coudre un habit, se sert de fil ; mais comment le fil pénétrerait-il dans l'étoffe, si l'on n'employait pas l'aiguille ? L'aiguille perce, et passe ; le fil reste, et l'habit est cousu. Dans le dessein d'engager les hommes au bien, si je me contentais d'étaler la beauté de la vertu, le vulgaire, aveuglé par les diverses passions, n'y serait nullement sensible : je parlerais en vain ; on ne daignerait pas même m'écouter. Mais que je tonne ; que j'annonce les supplices de l'enfer ; que, d'un air plus doux, je décrive le bonheur du paradis ; aussitôt on prête l'oreille, on se rend attentif, et peu-à-peu on se laisse persuader qu'il faut enfin quitter le vice, et embrasser la vertu : cette résolution prise, on se corrige de ses défauts, on ne pense qu'à se perfectionner, et à persévérer jusqu'à la mort. N'est-ce pas là ce qui fait dire que les méchans abandonnent le vice par la crainte des châtimens, et que les bons ne s'y engagent point par amour pour la vertu ?

On a vu autrefois, dans mon Pays, un saint homme nommé François, qui fonda un Ordre d'une règle fort austère, et dont le caractère est la pauvreté. Cet ordre est au-

jourd'hui très-étendu, et rempli de parfaits Religieux. Un des premiers Disciples de François, appelé Junipère, brillait parmi les autres : c'était un homme d'une sagesse profonde, qui chaque jour avançait dans la vertu. Le Démon, chagrin et jaloux des progrès de ce Religieux, résolut de les arrêter ; on raconte qu'il se transforma en Ange de lumière, et que, durant une nuit, il parut tout éclatant de gloire dans la cellule de François, en lui disant : c'est un Ange qui te parle ; Junipère est véritablement vertueux, mais enfin il n'entrera jamais dans le Ciel ; il sera damné : tel est le terrible et immuable jugement de Dieu. Après ce peu de paroles, il disparut. François épouvanté, triste et morne, n'osait s'ouvrir à personne sur cette vision ; il était inconsolable sur le funeste sort de son Disciple, et toutes les fois qu'il le voyait, il ne pouvait retenir ses larmes. Junipère le remarqua, et soupçonna quelque chose. Après s'être préparé par le jeûne et par l'oraison, il interrogea son Maître : je tâche, dit-il, mon Père, de garder exactement la règle ; je sers Dieu de mon mieux, c'est un effet du bonheur que j'ai d'être à votre école ; cependant je m'aperçois depuis quelque temps que vous ne me regardez plus du même œil. Pourquoi pleurez-vous aussitôt que vous me voyez ? François ne voulut pas d'abord parler. Junipère le pressa diverses fois. Enfin, il lui découvrit tout. Alors le saint Religieux, d'un air tranquille, dit : Dieu est le grand Maître, mais c'est aussi un bon père ; jamais

il ne nous abandonne, mais nous pouvons l'abandonner; c'est à nous à implorer son secours, pour éviter cet enfer qui ne sera jamais pour ceux qui tâchent véritablement de l'aimer et de le servir. Cette réponse, et l'air dont elle fut faite, portèrent tout-à-coup la lumière dans l'esprit de François; il s'écria : ah ! j'ai été trompé ! Quoi ! tant de vertus, tant de sagesse aboutiraient à l'enfer ! Non, le Ciel en sera la récompense.

Les personnes d'une haute spiritualité, en pensant au paradis ou à l'enfer, s'arrêtent peu aux peines de l'un, et aux joies de l'autre : ils n'ont, en cela même, communément en vue que la seule vertu. Comment cela ? Qu'est-ce que le paradis ? C'est un lieu brillant de gloire, où sont rassemblés tous les bons. Qu'est-ce que l'enfer ? C'est une sombre prison où sont renfermés tous les méchans. Ceux qui montent au Ciel sont confirmés dans le bien ; ils ne peuvent plus devenir mauvais. Ceux qui tombent en enfer s'endurcissent dans le mal, et ils ne deviendront jamais bons. Que nous souhaitions d'être ainsi confirmés dans le bien, pour ne plus devenir mauvais ; que nous desirions d'être réunis pour toujours avec les gens de bien, et pour jamais séparés des méchans, qui peut dire que cette manière de gagner ou de perdre soit un motif peu conforme à la saine doctrine ? Les Gens de lettres qui rejettent le paradis et l'enfer, n'ont pas fait là-dessus un examen suffisant.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Dire tout cela, ou prêcher la Métempsycose, comme font les *Fotistes*, quelle différence y a-t-il ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

La différence est entière. Les *Fotistes* ne débitent que de vaines imaginations : pour moi, je prêche la vraie et solide raison. Tous leurs discours sur la Métempsycose n'aboutissent qu'à des paroles. Ce que je dis d'un paradis et d'un enfer, est un motif pressant de se donner au bien. N'y a-t-il là aucune différence ? De plus, ceux qui sont solidement vertueux, quand il n'y aurait ni paradis, ni enfer, quand ils n'y gagneraient que d'obéir et de plaire à Dieu, ne se relâcheraient point pour cela. L'un et l'autre étant très-réels, se relâcheront-ils ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

La vertu sans doute a ses récompenses, et le vice ses châtimens. Mais tout cela, dit-on, n'est que pour cette vie, ou bien, si dans cette vie un homme n'est pas puni lui-même, ses descendans le sont pour lui ; pourquoi donc parler d'enfer et de paradis ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Les récompenses de cette vie sont trop peu de chose : elles ne suffisent pas pour remplir les desirs du cœur humain ; elles ne répondent point au mérite des vrais sages ; elles ne

manifestent point assez la bonté du *Chang-tchi*. Les plus hautes dignités d'un Empire, l'Empire lui-même du monde entier est-il un prix digne de la vertu ? Le vertueux sans agir uniquement en vue des récompenses, ne manquera pas d'être pleinement récompensé par la main du *Chang-tchi*. Lorsqu'un Prince a revêtu quelqu'un de ses sujets de certains titres d'honneur, il ne va pas plus loin ; son pouvoir a des bornes. Le *Chang-tchi*, dans ses bienfaits, s'arrête-t-il ainsi ?

Parmi les hommes bons et mauvais, il s'en trouve qui n'ont point de postérité. Qui donc recevra pour eux la récompense de leurs vertus, et le châtiment de leurs vices ? Un tel est un tel, et ses enfans sont ses enfans ; et sont-ce les enfans qu'il est juste de punir ou de récompenser pour le bien ou le mal qu'a fait leur père ? Puisque Dieu a la puissance de récompenser la vertu, et de punir le vice, pourquoi cette puissance ne s'étendrait-elle que sur les enfans, et qu'elle ne s'étendrait point sur leurs pères ? Que si Dieu peut punir et récompenser les pères, pourquoi les laisserait-il, pour atteindre les enfans ? Les enfans eux-mêmes ont des vices ou des vertus : comment seront-ils récompensés ou punis ? Faudra-t-il encore attendre, pour cela, les enfans des enfans ? Vous, Monsieur, vous aurez été un homme de bien, vos descendans seront des débauchés ; et tout ce que vos vertus auront mérité de récompenses sera donné à cette indigne postérité : y a-t-il là de la justice ? Ou bien, vous aurez été un

déréglé, votre postérité vivra dans la vertu ; et tout ce que vos vices auront mérité de punitions tombera sur ces vertueux descendans. Où est l'équité ? Non-seulement les bons Princes, mais même les plus mauvais, ne portent pas toujours leur vengeance sur les enfans des pères criminels ; et Dieu négligerait les pères pour ne penser qu'aux enfans ! Récompenser ou punir les hommes les uns pour les autres, c'est renverser tout l'ordre de l'Univers, c'est donner à croire que la justice du *Chang-tchi* n'est pas si bien réglée que celle des hommes. Chacun doit répondre pour soi-même.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Vous n'avez jamais vu, Monsieur, ni le paradis, ni l'enfer ; comment pouvoir assurer qu'ils existent ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Et vous, Monsieur, vous n'avez jamais vu qu'il n'y ait ni paradis, ni enfer. Comment pouvoir assurer qu'il n'y en a point ? Avez-vous donc oublié ce que j'ai dit ci-devant ? L'homme instruit, et qui raisonne, ne se règle point sur ses sens, pour croire la vérité des choses. Ce que la raison lui présente, a bien plus de force sur son esprit, que ce qu'il voit de ses yeux. Nos sens sont toujours sujets à errer. La raison est un guide sûr.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Je souhaiterais, Monsieur, vous entendre expliquer cet article plus en détail.

Le Docteur Européen.

En premier lieu, tout ce qui est, a une fin où il tend. Lorsqu'une chose est parvenue à sa fin, elle s'y arrête, et ne se porte point au-delà. L'homme, comme les autres créatures, a un terme qui doit le fixer. A voir l'étendue de ses desirs, on juge aisément que rien au monde n'est capable de les remplir : sa fin n'est donc pas en cette vie. Mais si elle n'est pas dans cette vie, il faut qu'elle soit dans la vie future. L'homme ne desire rien moins qu'une félicité parfaite. La parfaite félicité, voilà le paradis. Jusqu'à ce que nous soyons arrivés là, nous souhaitons toujours. Le souverain bonheur renferme en soi l'éternité. Notre vie, quand même on voudrait donner croyance à tout ce qu'on dit des trois Empereurs, le ciel, la terre et l'homme ; de ce fameux *Lao-pong* ; du Royaume *Tchou* ; de tous ces anciens mortels qu'on appelle du nom de cette espèce d'arbre qui dure mille ans ; notre vie, dis-je, n'est point éternelle. Tout ce que nous possédons, est donc défectueux. N'est-ce pas ce qui fait dire : en ce monde, point de bonheur parfait ? Il y a donc quelque chose de plus desirable. Dans le Ciel on ne desire rien ; tous les vœux sont remplis ; l'homme est entièrement satisfait.

En second lieu, les desirs de l'homme vont jusqu'à connaître une vérité sans bornes, et à aimer un bien infini. Le bien, le vrai ici-bas, tout est fini ; tout est borné. Ce n'est donc point ici-bas, que nos desirs peuvent

être accomplis. Les inclinations naturelles, c'est Dieu qui les donne ; serait-ce en vain qu'il aurait donné celles-là à l'homme? non sans doute. Il veut les satisfaire ; c'est dans le Ciel qu'il les satisfera.

En troisième lieu, la vertu n'a point en ce monde de récompense digne d'elle. L'Univers entier ne peut pas en être le prix. S'il n'y a point de paradis, le vertueux restera sans être dignement récompensé. Le péché est un outrage fait au *Chang-tchi* ; sa griéveté est extrême. Tous les supplices de ce monde, rassemblés, ne répondent point à sa malice. S'il n'y a point d'enfer, le pécheur restera donc sans être justement puni. Dieu tient entre ses mains tous les mortels ; il est parfaitement instruit de toutes leurs actions ; et il ne saurait pas punir le vice et récompenser la vertu comme il convient? qui peut le penser?

En quatrième lieu, Dieu est impartial dans ses jugemens : il récompense sûrement la vertu ; le vice sera sûrement puni. Cependant on voit dans ce monde le vicieux dans l'abondance, au milieu des plaisirs. On voit le vertueux languir dans la misère et dans les souffrances. Le juste Juge attend donc après la mort. Alors il comblera de bonheur l'homme de bien dans le Ciel ; il accablera de maux le méchant dans les enfers. Si cela n'était pas, comment ferait-il connaître son équité ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

On voit souvent dès cette vie la vertu récompensée et le vice puni.

Le Docteur Européen.

Si Dieu réservait absolument toutes les punitions et toutes les récompenses pour la vie future, l'homme grossier, peu instruit de cette vie future, pourrait peut-être douter si véritablement il y a un Maître dans le Ciel, et il n'en deviendrait que plus osé à se livrer au crime. Au-lieu que le pécheur criminel, éprouvant une famine, ou quelque autre calamité, se regarde comme puni pour le passé, et comme averti pour l'avenir ; tandis que l'homme de bien voyant dès ce monde sa vertu récompensée, se sait bon gré de ce qu'il a déjà fait, et s'anime à en faire encore davantage.

Dieu sans doute est infiniment juste. Il ne laissera aucun bien sans récompense, ni aucun mal sans châtiment. L'homme qui pratique la vertu, et qui y persévère, sera élevé dans le Ciel, pour y jouir d'un bonheur éternel. L'homme qui s'abandonne au vice, et qui meurt sans conversion, sera précipité dans les enfers, pour y subir un éternel malheur. Que si l'on voit quelquefois le juste dans les souffrances, c'est que sa justice même n'est pas sans imperfection ; que Dieu le châtie en cette vie, afin qu'après la mort, se trouvant parfaitement épuré, il entre dans la joie qui lui est préparée. Si l'on voit le vicieux prospérer, c'est qu'au milieu même de ses vices, il laisse échapper quelques petits traits de vertus que Dieu récompense sur la terre, pour qu'en sortant de ce monde,

n'ayant plus que ses crimes, il soit jeté dans l'abîme qu'il s'est creusé. Les biens, les maux tant de cette vie que de la vie future, nous viennent tous de Dieu ; c'est Dieu qui gouverne tout, et nous dépendons absolument de lui.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Nos Lettrés Chinois s'en tiennent à ce que le Sage a enseigné. Ce Sage s'explique dans nos livres classiques. Nos livres, quelque attention qu'on y apporte, ne parlent ni d'enfer, ni de paradis. Quoi donc ! le Sage a-t il ignoré cette doctrine, ou bien a-t-il voulu nous la cacher ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Le Sage, dans ses documens, consultant la portée des gens du siècle, n'a peut-être pas tout dit. Peut-être a-t-il dit bien des choses qui n'ont pas été écrites, et dont les monumens se sont perdus. Peut-être même les Ecrivains, peu fidèles, les ont-ils supprimés. De plus, les mêmes choses, en différens temps, ont des expressions différentes. Il n'y a pas telle expression ; on ne doit pas conclure que telle chose n'y est pas quant au sens. Les Lettrés d'aujourd'hui s'en tiennent-ils bien à la doctrine des anciens livres ? Combien n'y en a-t-il pas qui la combattent ? La beauté des termes leur plaît, le sens qu'ils renferment, ne les touche point. Ils composent des discours fort élégans ; mais quelle est leur conduite ?

On lit ces paroles dans le livre *Chi* :

Ouen-ouang est dans le ciel; il y est glorieux et triomphant. Ouen-ouang monte et descend; il est placé à côté du Ti. On y lit encore : *chaque dynastie a un Sage. Les trois Sages sont dans le Ciel.* Dans le chapitre *Tchao-kao* il est dit : *le Ciel a ôté l'Empire à la famille des Yn. Combien d'illustres Empereurs de cette famille sont dans le Ciel!* Mais être dans le Ciel, être placé à côté du *Ti*, n'est ce pas ce que j'entends par le mot paradis ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Sur ces paroles du livre *Chi*, nos anciens Sages ont en effet reconnu qu'il y avait un lieu de délices pour être après la mort la demeure des gens de bien ; mais pour l'enfer on n'en trouve aucun vestige dans nos écritures.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Il y a un paradis, il y a donc un enfer. L'un se conclut de l'autre, et la même raison vaut pour tous les deux. S'il est vrai que *Ouen-ouang, Tcheou-kong* et les illustres Empereurs de la famille des *Yn* soient dans le Ciel, il n'est pas moins vrai que *Kie, Tcheou* et *Tao-tché* sont dans les enfers. Leur conduite en cette vie ayant été si différente, ils doivent avoir été traités tout différemment en l'autre vie. Voilà ce que la raison dicte, et qui ne souffre aucun doute. N'est-ce pas pour cela qu'à la mort le vertueux est tranquille? Il n'a pas le moindre sujet de trouble, tandis que le vicieux tremble ; quel repentir ! quelle amertume ! Ce

moment est pour lui le comble de l'infortune.

S'autoriser du silence des livres classiques sur ce point pour le nier, c'est errer grossièrement. La maxime des Ecoles d'Europe, est celle-ci : ce qu'on trouve dans un Auteur de marque, est une preuve ; mais ce n'est rien prouver que de dire qu'on ne l'y trouve pas. Il est écrit dans nos livres sacrés, que Dieu au commencement du monde créa un homme appelé *Adam* et une femme nommée *Eve*, pour être les premiers ancêtres du genre humain. On n'y parle point de vos deux Empereurs *Fo-hi* et *Ching-nong*. Sur cela nous pouvons assurer qu'il y a eu un *Adam* et une *Eve* ; mais nous ne pouvons pas dire qu'il n'y ait jamais eu de *Ching-nong*, ni de *Fo-hi*. De même après avoir lu les livres Chinois, on sait que *Fo-hi* et *Ching-nong* ont régné en Chine ; mais comment assurer qu'*Adam* et *Eve* ne sont pas nos premiers ancêtres ? L'histoire de l'Empereur *Yn* ne dit pas un mot de l'Europe ; est-ce-là une raison de croire qu'il n'y ait point d'Europe ? Ainsi, quoique les livres de Chine n'expliquent pas clairement la doctrine du paradis et de l'enfer, on ne doit pas conclure qu'il faille rejeter cette doctrine.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Les bons auront donc le paradis pour récompense, et les méchans, l'enfer pour punition ; mais s'il se trouvait un homme qui ne fût ni bon ni mauvais, que deviendrait-il après la mort ?

LE

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Il n'y a point de milieu entre les bons et les mauvais. Un homme n'est pas bon, dès-lors qu'il est mauvais ; il n'est pas mauvais, dès-lors qu'il est bon. Tout le milieu qu'on pourrait y trouver, ne consiste que dans les différens degrés de bonté et de malice. La malice et la bonté peuvent être comparées à la vie et à la mort. Un homme n'est pas vivant, il est donc mort : il n'est pas mort, il est donc vivant. On ne peut pas dire qu'il ne soit ni vivant, ni mort.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Qu'un homme ait d'abord été méchant et ensuite bon ; qu'un autre ait d'abord été bon et ensuite méchant, qu'arrivera-t-il après la mort à ces deux hommes ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Dieu est le père de tous les mortels ; il met des bornes à notre vie, pour nous engager à la vertu : à la mort il arrête notre sort. Un homme a passé une partie de ses jours dans le bien, il change tout-à-coup, devient mauvais, et meurt : c'est un rebelle digne de l'enfer ; ses mérites passés sont comptés pour rien. Un autre a long-temps vécu dans le mal, il se repent, devient bon, et meurt : Dieu en a pitié, il lui pardonne ses fautes, et le récompense d'un bonheur éternel.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Les crimes précédens de cet homme restent donc sans punition ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Les saintes Ecritures nous apprennent qu'un pécheur revenu de ses égaremens, si son repentir est bien vif, ou qu'il fasse sur la terre une sincère pénitence, pour satisfaire la justice de Dieu, Dieu lui remet entièrement la peine due à ses péchés, et à la mort il est transporté dans le Ciel; mais si sa douleur, quoique vraie, n'est pas aussi vive qu'elle pourrait l'être, et que sa pénitence ne réponde pas au mal qu'il a fait, il y a dans l'autre vie un lieu séparé, où, durant un certain temps, il faut qu'il achève la mesure des châtimens qu'il n'a pas remplie durant sa vie: une ame enfin, épurée, est reçue dans le séjour de la gloire; voilà la règle.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Cette règle me paraît fort juste; mais nous trouvons dans les livres de nos Anciens ces paroles: à quoi bon croire un paradis, un enfer? S'il y a un enfer, c'est pour le déréglé; s'il y a un paradis, c'est pour le Sage. Soyons sages, cela suffit. Ce raisonnement est assez bon.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Voilà un très-mauvais raisonnement. Pourquoi? Il y a sans doute un paradis, et ce paradis est pour le Sage. Mais ne croire ni paradis ni enfer, c'est n'être point sage.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Comment donc?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ne point croire qu'il y ait un *Chang-ti*, est-ce être sage ou non ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Non sans doute. Ne lit-on pas dans le livre *Chi* : *Ouen-ouang avait une grande attention à tous ses devoirs. Il était extrêmement pieux : il voulait plaire au Chang-ti.* Qui peut donner le nom de Sage à un homme qui ne croit point qu'il y a un *Chang-ti* !

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ne point croire que le *Chang-ti* soit infiniment bon et souverainement juste, est-ce être sage ou non ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Non assurément. Le *Chang-ti* est la source de toute bonté ; il est le souverain Maître, le juste Juge. Comment appeler Sage un homme qui ne croit point que le *Chang-ti* soit infiniment bon et souverainement juste ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

La véritable charité fait aimer les bons et tout ensemble haïr les méchans. Si Dieu n'a pas un paradis pour récompenser le bien, comment peut-on dire qu'il aime les bons ? S'il n'a pas un enfer pour punir le mal, comment peut-on dire qu'il hait les méchans ? Les punitions et les récompenses de cette vie ne répondent point au vice et à la vertu. Si Dieu, après la mort, ne rendait pas à chacun

selon ses œuvres, en plaçant le vertueux dans le Ciel, en précipitant le vicieux dans les enfers, serait-il un Juge souverainement équitable ? Refuser de croire cet article, c'est refuser à Dieu les attributs de bon et de juste. Cette doctrine sur le paradis et sur l'enfer, est reçue en Chine dans les Sectes de *Fo* et de *Lao*. Elle est suivie par les Lettrés habiles, et tous les Royaumes, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, la professent. Nos divines Ecritures l'enseignent ; j'en ai prouvé fort clairement la vérité. Ne pas s'y rendre, c'est n'être point sage.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Je m'y rends, je la crois ; mais je voudrais bien que vous m'en donnassiez une explication détaillée.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ce que vous me demandez n'est pas aisé. Nos saints livres ne parlent là-dessus qu'en termes généraux : ils n'entrent dans aucun détail sur l'enfer. Peut-être pourrait-on en dire quelque chose par comparaison avec les maux de cette vie ? mais qui peut décrire le paradis ? Les maux de cette vie ont des intervalles : ils ont une fin ; les tourmens de l'enfer sont continuels, ils sont éternels. Les Docteurs distinguent deux sortes de peines dans les enfers ; les extérieures : un chaud, un froid excessifs, une puanteur insupportable, une faim, une soif extrêmes ; les intérieures : une horreur abominable à la vue des Démons, une jalousie cruelle du bon-

heur des élus, une honte, un regret désespérant et inutile en rappelant le temps passé.

Parmi les supplices des damnés, le plus grand est leur chagrin sur la perte qu'ils ont faite. Dans cette accablante pensée, ils s'écrient sans cesse, les larmes aux yeux : ah ! malheureux, pour un plaisir d'un moment, nous avons perdu un bonheur éternel, et nous nous sommes précipités dans l'abîme de tous les malheurs ! Ils voudraient bien à présent pouvoir effacer leurs crimes, pour en faire cesser la punition ; mais il n'est plus temps : ils souhaitent la mort pour finir leurs supplices ; mais ils vivront malgré eux, et souffriront éternellement. Le temps de la pénitence est passé, Dieu, par une juste vengeance, accable de douleurs ces criminels, et les conserve toujours pour les faire toujours souffrir. Pour éviter, après la mort, des tourmens si terribles, il faut les méditer durant la vie : leur méditation est un frein contre le vice, et qui sait se défendre du vice n'a pas à craindre ces tourmens.

Si la vue des peines de l'enfer n'est pas capable d'émouvoir, il faut recourir au bonheur que nous avons à espérer dans le Ciel. Les saintes Ecritures, parlant du paradis, s'expriment ainsi : *l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'homme ne peut pas comprendre ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment* ; d'où l'on doit conclure que le paradis est l'assemblage de tous les biens, et l'éloignement de tous les maux. Nous pouvons prendre quelque légère idée de ce beau

séjour de la vie future, en fesant attention à ce que nous avons dès cette vie devant les yeux, le ciel, la terre, la beauté de tant de créatures; combien d'objets dignes de notre admiration! Raisonnons ensuite. Toutes ces choses sont sorties de la main de Dieu pour l'usage de tous les hommes, et même pour celui des animaux sans raison: les méchans, aussi-bien que les bons, jouissent de tous ces bienfaits. Si Dieu a d'abord été si magnifique à l'égard de tous les mortels en ce monde, que fera-t-il en l'autre pour les gens de bien qu'il prétend combler de bonheur? Dans le paradis, il règne un perpétuel printemps; point de vicissitude d'été brûlant, d'hiver glacé; la lumière brille constamment, point d'alternative de jour et de nuit; la joie est continuelle, aucune occasion de tristesse; la tranquillité est parfaite, aucun sujet de crainte; la beauté ne passe point, la jeunesse dure toujours, la vie est éternelle; on est éternellement en la présence de Dieu même. Les mortels ne peuvent point comprendre ce bonheur, encore moins peuvent-ils l'exprimer: les bienheureux sont à la source de tous les biens; ils s'en rassasient sans cesse, sans cesse ils en sont altérés.

La mesure du bonheur des Saints n'est pas la même pour tous: chacun est heureux suivant le bien qu'il a fait, les mérites ont leurs degrés, les récompenses les ont aussi: il n'y a cependant aucun lieu à la jalousie. Comment cela? c'est que chacun possède tout ce qu'il est capable de posséder. A un homme

d'une grande taille, il faut un habit plus long; à un autre d'une taille plus petite, un plus court suffit: le petit et le grand ont ce qu'ils veulent. D'où viendrait donc la jalousie? Les Saints sont tous collégues et parfaits amis: ils sont liés de la plus étroite union, ils s'entr'aiment en frères: quand ils abaissent les yeux sur les supplices de l'enfer, quel redoublement de joie pour eux! Le blanc mis à côté du noir en paraît bien davantage; la lumière comparée aux ténèbres en est bien plus brillante.

La Religion chrétienne instruit parfaitement les hommes sur ces vérités; mais les hommes ne comprennent bien que ce qu'ils ont devant les yeux: tout ce qu'ils ne voient pas leur paraît obscur. Qu'une femme enceinte soit mise en prison, et qu'elle accouche dans un cachot, son fils, devenu grand, ne connaît ni le soleil, ni la lune; il ignore ce que c'est qu'une montagne, une rivière; le genre humain, l'Univers; une grosse chandelle est son soleil; la prison et le peu de gens qu'il y voit sont pour lui le genre humain, tout l'Univers; il n'imagine rien audelà: ainsi ne ressentant point la dureté d'une prison, il y demeure sans peine, il ne pense point à en sortir. Mais que sa mère vienne à lui parler de la splendeur des astres, de la pompe des grands du monde, de l'étendue et des merveilles de la terre, de la beauté et de l'élévation du Ciel, il comprendra bientôt qu'il n'a encore vu que quelques sombres rayons de lumière, que sa prison est étroite,

sale et puante; qu'il est dur d'être dans les fers: et dès-lors ne souhaitera-t-il pas d'aller loger dans la maison paternelle? ne pensera-t-il pas jour et nuit à se rendre libre, et à obtenir de vivre dans la joie, au milieu de ses parens et de leurs amis? Hélas! les gens du siècle, au-lieu de s'animer d'une foi vive sur le paradis et l'enfer, croupissent dans des doutes perpétuels, ou se moquent de tout ce que nous leur en disons. Cela n'est-il pas déplorable?

LE LETTRÉ CHINOIS.

J'en conviens, et je vois que presque tous ceux qui ne s'attachent pas aux rêveries des Sectes de *Fo* et de *Lao*, vivent, flottans et errans, comme un troupeau sans berger: cette vie, toute misérable qu'elle est, voilà leur paradis. Vos instructions, Monsieur, sont les vraies instructions d'une bonne mère. Je comprends que nous avons une céleste patrie, je souhaite ardemment de prendre le chemin qui y conduit.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Le chemin droit est étroit; les funestes routes sont larges et sans embarras: on ne manque pas de guides mal instruits qui conduisent tout de travers. Le vrai peut être regardé comme faux; le faux a quelquefois l'apparence du vrai: il est de la dernière importance de ne pas s'y tromper. En cherchant mal le souverain bonheur, on aboutit au malheur éternel. On doit être en cette vie extrêmement sur ses gardes.

VII. ENTRETIEN.

La nature de l'homme est bonne en elle-même. Quelle est la vraie étude de l'homme chrétien ?

Le Lettré Chinois.

Vous m'avez appris, Monsieur, que Dieu est le père de tous les mortels, et je ne vois rien de plus juste que de l'aimer. Vous m'avez appris que l'ame de l'homme est immortelle, et je comprends que cette vie étant si courte, on ne doit pas en faire beaucoup de cas. Je sais à présent qu'il y a un paradis pour les bons, et que le vertueux confirmé dans le bien sera éternellement avec les Saints en la présence de Dieu. Je sais qu'il y a un enfer pour les méchans, et que là, le vicieux endurci dans le mal sera puni d'une éternité de supplices. Tout cela me détermine à prendre les vrais moyens de servir Dieu. Nos Lettrés de Chine ont pour maxime que, suivre la nature, c'est pratiquer la vertu. Si la nature n'a rien que de bon, on ne se trompe pas en la suivant ; mais, si elle a quelque chose de mauvais, ce n'est pas là un guide sûr : qu'en pensez-vous ?

Le Docteur Européen.

En lisant les livres des Lettrés Chinois, on trouve souvent les termes de nature, de passions ; mais on n'y voit rien de clair sur

ces sujets. Dans une même école, il y a là-dessus cent opinions différentes. Avoir beaucoup de connaissances, et ne pas se connaître soi-même, c'est être vraiment ignorant avec toute la science qu'on a. Pour savoir ce qu'il y a de bon dans la nature de l'homme, il faut auparavant définir ce que c'est que nature, ce que c'est que bon et mauvais. La nature d'une chose n'est autre chose que les propriétés qui constituent l'espèce de cette chose; *propriétés*, donc tout ce qu'il y a d'étranger dans une chose n'est point sa nature; *qui constituent*, donc tout ce qui ne constitue pas intrinséquement une chose, n'est point sa nature; *l'espèce*, donc où il y a même espèce, il y a même nature, et où l'espèce est différente, la nature l'est aussi : les choses sont ou substances, et leur nature est substantielle; ou accidens, et leur nature est accidentelle. Ce qui est digne d'amour, voilà le bien; ce qui est digne de haine, voilà le mal. Après ces prémices, on peut établir ce qu'il y a de bon et de mauvais dans la nature de l'homme.

Les Philosophes d'Europe définissent l'homme un être vivant, sensitif, capable de raisonner; *vivant*, par-là il est distingué des pierres, des métaux; *sensitif*, par-là il est distingué des plantes et des arbres; *capable de raisonner*, par-là il est distingué des oiseaux, des quadrupèdes, des poissons. En disant que l'homme est capable de raisonner, on ne dit pas qu'il soit clair-voyant, pénétrant, et par-là il est distingué de l'Ange:

l'Ange connaît tout d'un coup, et aussi promptement que va un rayon de lumière, ou que nous jetons un coup-d'œil ; il n'a pas besoin d'employer le raisonnement. L'homme, d'un antécédent tire une conséquence ; de ce qui paraît, il conclut à ce qui ne paraît pas ; et de ce qu'il sait, il vient à être instruit de ce qu'il ne savait pas : c'est pour cela qu'on dit qu'il est capable de raisonner. L'homme, réduit à son espèce propre, est distingué de toute autre chose. Voilà ce qu'on appelle la nature de l'homme.

Les qualités de l'homme, bonté, justice, politesse, science, suivent de ce qu'il est raisonnable ; la raison elle-même n'est que dans le genre de qualité. Ce ne peut point être là la nature de l'homme : on a disputé autrefois si la nature de l'homme était bonne ou mauvaise, qui a jamais douté qu'il y eût rien de mauvais dans la raison ? On lit dans le *Mong-tzé*, que la nature de l'homme est différente de celle du bœuf et du chien. Les Commentateurs expliquent ainsi ces paroles : la nature de l'homme, disent-ils, est droite ; celle des bêtes est oblique. Or, il n'y a pas deux sortes de raison ; la raison n'a rien d'oblique. On doit donc juger que les anciens Philosophes n'ont point cru que la raison et la nature fussent la même chose. Après cette explication, je puis, Monsieur, répondre à ce que vous souhaitez, savoir, si la nature de l'homme est bonne ou non.

Ce qui compose la nature de l'homme, aussi-bien que les passions qui l'accom-

pagnent, tout cela vient de Dieu, qui a commis la raison pour gouverner : ainsi toutes ces choses sont dignes d'amour, et en soi-même bonnes. Quant à l'usage qu'on en peut faire, cela dépend de nous; nous pouvons aimer, nous pouvons haïr, voilà matière à des actes tout opposés : en agissant nous ne sommes déterminés forcément ni au mal, ni au bien; voilà où paraissent nos passions. La nature, dans ce qu'elle fait, si elle n'est pas mal affectée, suit la raison, ne passe pas les bornes, et ne fait rien que de bien; mais les passions sont le mobile de la nature, les passions sont toujours dangereuses, il ne faut point les suivre aveuglément, ni sans examiner si elles sont d'accord avec la raison. Un homme qui se porte bien a le goût réglé; ce qui est doux, il le trouve doux; ce qui est amer, il le trouve amer. S'il tombe malade, le doux, il le trouve amer, et l'amer lui paraît doux; une nature dépravée dans ses passions est frappée irrégulièrement par les objets, et en reçoit des impressions mauvaises : d'où il arrive que les actions sont pour la plupart déréglées. Cependant la nature de l'homme est bonne en soi, et rien ne doit empêcher de l'appeler bonne : il peut toujours connaître ce qu'il y a de mauvais en lui, et y remédier.

LE LETTRÉ CHINOIS.

On définit, en Europe, le bien, ce qui est digne d'amour; et le mal, ce qui est digne de haine : c'est là donner la vraie idée

du bien et du mal. En Chine, certains Docteurs disent : ce qui produit le bien est bon, ce qui produit le mal est mauvais : cela paraît revenir au même ; mais, enfin, puisque la nature de l'homme est bonne en soi, d'où peut venir le mal qu'elle produit ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

La nature de l'homme est telle qu'il peut faire le bien et le mal. On ne doit pas conclure de là que sa nature soit mauvaise en soi : le mal n'est pas un être réel, et n'est que la privation du bien, comme la mort n'est que la privation de la vie. Un Juge peut condamner à mort un criminel, ce n'est pas à dire qu'il ait la mort entre ses mains. Un homme, sur la terre, qui ne pourrait pas ne pas faire le bien, ne serait pas digne d'être appelé bon, et l'on ne regarde point comme bon quiconque n'a pas l'intention de faire le bien. N'être pas contraint au bien, et s'y déterminer soi-même, voilà le vrai Sage, voilà le vertueux. Dieu nous a donné une nature libre, capable de se déterminer : c'est pour nous un grand bienfait de sa part. Cette liberté ne nous est pas seulement utile à augmenter nos mérites, elle fait encore que nos mérites sont véritablement à nous : c'est ce qui fait dire que Dieu, qui nous a créés sans nous, ne nous fait pas Saints sans nous. Le but n'est pas planté pour qu'on le manque ; les mauvaises inclinations ne sont pas pour qu'on les suive. Les créatures inanimées ou sans raison sont de leur nature incapables

de bien et de mal. La nature de l'homme est différente : il est très-capable de l'un et de l'autre : c'est pour cela qu'il peut mériter. Ses mérites ne sont point un nom vide : ce sont des mérites réels, acquis par la pratique des vertus. Quoique la nature et les inclinations de l'homme soient bonnes en elles-mêmes, il ne s'ensuit pas que tous les hommes soient bons. Celui-là seul est bon, qui a de la vertu : la vertu entée sur la nature, et la nature agissant par la vertu, voilà comme l'homme élève et perfectionne ce qu'il a de bon naturellement.

LE LETTRÉ CHINOIS.

La nature de l'homme a sans doute d'elle-même la vertu. Si cela n'était pas, comment pourrait-on dire qu'elle est bonne? Le Sage, n'est-ce pas celui qui rentre dans les voies de la nature?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Si toute la sagesse consistait à reprendre les voies de la nature, tous les hommes naîtraient sages : où serait donc la différence que *Kong-tzé* met entre ceux qui naissent vertueux, et ceux qui doivent apprendre à étudier la vertu? Si la vertu n'était pas une chose que l'homme dût apprendre à acquérir, mais une simple correspondance à ce qu'il a de sa nature, son grand crime serait de ne pas suivre ses inclinations naturelles; et en les suivant, quel grand mérite pourrait-il avoir? Il faut donc reconnaître deux sortes de bontés ; la bonté de la nature que

nous recevons, et la bonté de la vertu que nous acquérons. Le bien naturel, c'est Dieu qui nous le donne, nous n'avons en cela aucun mérite ; notre mérite est tout entier dans le bien qui résulte des vertus que nous pratiquons. Un enfant aime sa mère, une bête en fait autant. Tout homme, qu'il ait de la charité ou non, est d'abord alarmé, s'il voit un petit enfant prêt à tomber dans un puits : ce sont là des effets de la bonté naturelle. Un homme sans charité et une bête sont néanmoins également destitués de vertu. La vertu consiste à faire ce qu'on connaît être bien : connaître le bien, et s'excuser de le faire sur ce qu'il est difficile, ou qu'on n'en a pas le loisir, ce n'est pas être vertueux.

On compare le cœur d'un enfant nouvellement né à un papier très-blanc sur lequel on n'a encore rien écrit ; on le compare aussi à une belle personne : une belle personne est aimable pour sa beauté, elle l'a reçue de sa naissance, elle ne l'a point obtenue par son mérite ; si l'on voit cette personne, sous un habit de drap d'or, s'en dépouiller pour se revêtir d'un autre plus modeste, on connaît, à ce trait de modestie, qu'elle est vertueuse. La nature de l'homme, quelque bonne qu'elle soit en elle-même, si elle n'est pas ornée de vertus, quel éloge peut-elle mériter ? On dit, dans les écoles d'Europe, que les vertus sont les ornemens de notre ame, lesquels se multiplient à mesure que notre ame s'exerce dans la vertu. Dire ornement, voilà le vertueux. Le vicieux prend la route

opposée : les vices ou les vertus sont des choses immatérielles, et qui ne conviennent qu'à l'esprit. Ainsi, ce terme d'ornement doit s'entendre dans un sens spirituel.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Tous les anciens et les nouveaux, en parlant de nature, parlent de vertu ; mais je n'avais pas encore entendu approfondir et éclaircir ainsi cette matière. L'homme, en fesant le mal, avilit et souille sa bonté naturelle ; au-lieu qu'en fesant le bien, il la relève, et la pare de magnifiques ornemens. Ainsi, notre ame reçoit sa plus grande beauté des vertus que nous pratiquons, et la pratique de la vertu doit faire toute l'occupation du Sage ; mais combien de gens ne s'occupent qu'à des affaires extérieures, et ne pensent nullement à rentrer en eux-mêmes !

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Hélas ! les gens du siècle passent leurs jours à promener çà et là leurs desirs : ils mettent toute leur attention à entasser de faux biens dont ils se repaissent incessamment les yeux du corps, sans vouloir jamais ouvrir un moment ceux de l'esprit pour apercevoir les solides et immenses richesses de l'éternité : le chagrin et les inquiétudes les rongent durant la vie, et à la mort, ils sont accablés de tristesse et de crainte, semblables à des animaux qu'on traîne à la boucherie. Dieu, en nous créant, ne nous met sur la terre que pour vaquer à la vertu. Une fois arrivés au souverain bonheur, qu'aurons-nous à desi-

rer ? Mais nous négligeons une si belle destinée ; nous nous fesons esclaves de toutes les créatures ; nous nous livrons à mille sortes d'excès : de qui en est la faute ?

L'homme ne desire pas précisément les richesses, les honneurs. Le véritable objet de ses desirs est sa propre satisfaction. Quel moyen d'être toujours satisfait ? L'unique est de ne souhaiter jamais ce qu'il ne dépend pas de nous de posséder. Nous possédons quelque chose de bien réel qui est nous-mêmes ; et nous nous perdons nous-mêmes. Perdre son ame, quelle perte ! Il y a deux parties dans l'homme ; l'ame et le corps. L'ame est sans doute la plus noble partie. Le Sage regarde son ame comme étant véritablement lui-même. Le corps n'est que comme un vase qui sert à contenir l'ame. Autrefois un tyran fesait tourmenter un de ses fidèles sujets, nommé Jean. Jean, d'un visage tranquille, lui dit : tu brises le vase dans lequel Jean est renfermé : mais tu n'as pas la puissance d'atteindre à Jean lui-même. C'est là véritablement connaître ce que c'est que l'homme.

Le Lettré Chinois.

Qui ne sait pas que le vice est la source du malheur, et que le solide bonheur consiste dans la vertu ? Le vertueux est le véritable heureux. Cependant combien peu de Sages en chaque siècle ! Est-ce donc que le chemin de la vertu est difficile à apprendre, ou qu'il est difficile à pratiquer ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

L'un et l'autre est difficile ; mais les plus grandes difficultés sont dans la pratique. Celui qui connaît le bien, et qui ne le fait pas, aggrave son crime, et obscurcit ses connaissances. Semblable à un homme qui mange, et qui ne digére pas ; il se remplit, mais il ne se nourrit pas, au-contraire il ruine sa santé. Celui qui fait le bien qu'il connaît, multiplie sans cesse ses mérites, et sa gloire devient toujours plus grande. Instruit de ses devoirs, il augmente de plus-en-plus les forces de son ame, pour achever ce qui lui reste encore à faire. Que l'on tente, que l'on essaie, et l'on éprouvera que la chose est ainsi.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Parmi nos Docteurs Chinois, ceux qui anciennement ont reçu les instructions du Sage, l'ont tous été eux-mêmes ; mais ceux d'aujourd'hui qui n'ont plus le Sage devant les yeux, ne sont pas fort persuadés que la doctrine du temps présent soit véritablement la doctrine du Sage. Je serais bien aise que vous voulussiez m'apprendre en détail comment on peut s'en bien instruire.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

En lisant les livres de Chine, j'ai remarqué qu'en matière de doctrine, chacun suit ses idées particulières. Si vos Docteurs s'en tenaient à ce qui est universellement reçu, je m'en tiendrais moi-même à eux sur cer-

tains articles, et il ne serait nullement besoin que je vous rapportasse ce qu'on pense en Europe. C'est à vous, Monsieur, à prendre votre parti. La vraie doctrine n'est pas toute dans les préceptes et dans les exemples des Anciens. Nous pouvons de nous-mêmes apprendre beaucoup de choses. A la vue du ciel et de la terre, en considérant toutes les créatures, on peut tirer des conséquences sur ce qui regarde l'homme. C'est ce qui fait dire que quand le Sage n'aurait ni livre, ni maître, il trouverait dans l'Univers de quoi s'instruire et s'édifier.

Le terme de doctrine a beaucoup d'étendue; il y a une vraie et une fausse doctrine; une doctrine estimable et une de nulle importance; une doctrine relevée et une grossière. La fausse doctrine n'est pas, Monsieur, ce que vous voulez savoir. Pour celle qui n'a que de vains dehors, sans aucun fond réel, le Sage n'en fait point son étude. Ce que j'appelle vraie doctrine, regarde l'intérieur, regarde l'homme en soi; en un mot, elle consiste à nous perfectionner nous-mêmes. Le mal des gens livrés au siècle présent, n'est pas de ne vouloir rien apprendre, c'est de s'appliquer uniquement à des choses qu'il vaudrait mieux ne savoir pas. Cela peut-il être compté pour des occupations raisonnables?

Notre ame n'est pas seulement toute spirituelle; elle gouverne encore notre corps. Ainsi, l'ame étant bien réglée, le corps est dans la règle; l'ame se trouvant ornée de vertus, le corps y participe. C'est pour cela

que le Sage met sa principale application à ce qui regarde l'ame. Notre corps a des yeux, des oreilles, une bouche, les cinq sens. Par l'usage de ces sens, il atteint les objets. Notre ame a ses trois puissances par lesquelles elle agit; la mémoire, l'entendement et la volonté. Lorsque nous avons ouï, vu, goûté et senti quelque chose, l'image de cette chose est portée, par la voie des sens, jusqu'à l'ame. L'ame alors, par le moyen de la mémoire, reçoit cette image; la met comme en réserve, et en garde le souvenir: si nous voulons pénétrer le fond de cet objet, l'ame emploie l'entendement, et sur l'image que la mémoire lui présente, elle examine la nature de l'objet; elle raisonne sur ses propriétés, et parvient à connaître s'il est bon ou mauvais: s'il est bon, l'ame se sert de la volonté, elle l'aime, elle le desire; s'il est mauvais, elle le hait, elle le rejette. Ainsi, l'emploi de l'entendement est de connaître, de pénétrer; celui de la volonté, est d'aimer ou de haïr.

Les trois puissances de l'ame étant perfectionnées, tout l'homme est parfait. La perfection de la mémoire suit celle de l'entendement et de la volonté; ainsi, tous les préceptes de doctrine ne regardent que ces deux dernières facultés. L'objet de l'entendement est le vrai; celui de la volonté est le bien. Plus le vrai que nous connaissons, a d'étendue, plus notre entendement est satisfait. Plus le bien que nous aimons est grand, plus notre volonté est contente. Que

la volonté n'ait rien à aimer ; que l'entendement n'ait rien à connaître ; ces deux puissances manquent de leur aliment propre, se trouvent languissantes et comme affamées. Rien n'occupe plus noblement notre entendement que la justice ; rien n'exerce plus dignement notre volonté que la charité. Charité, justice : voilà ce que le Sage a toujours en vue ; ces deux vertus marchent ensemble : l'une ne va pas sans l'autre. L'entendement connaît ce qu'il y a d'estimable dans la charité, et la volonté s'applique à la pratiquer. La volonté aime ce qu'il y a de bien dans la justice, et l'entendement s'étudie à le rechercher. La justice néanmoins le cède à la charité, et lorsque la charité est parfaite, l'entendement abonde en lumières. Aussi, le Sage fait-il son principal de la charité. La charité est la plus noble de toutes les vertus ; elle ne craint point d'être ravie de force ; elle n'est point sujette à vieillir, ou à dépérir par le temps. Plus elle se répand au-dehors, plus elle reçoit d'accroissement. C'est le plus précieux de tous les trésors : aussi, dit-on que la charité est de l'argent pour le peuple, de l'or pour ceux qui gouvernent, et pour le Sage, un bijou inestimable.

J'ai toujours ouï dire que l'homme sage, en tout ce qu'il fait, forme premièrement un dessein, et qu'ensuite il se sert des moyens propres pour arriver à sa fin. Un voyageur détermine d'abord où il veut aller ; après il s'informe du chemin qu'il doit prendre.

La fin est renfermée dans le dessein même. Quand on veut s'instruire de la véritable doctrine, il faut auparavant examiner quel motif on a. Personne n'étudie sans avoir un but. Si cela n'était pas, on marcherait à l'aventure, sans savoir soi-même ce que l'on cherche. On peut étudier ou par amusement, uniquement pour savoir, et cela n'est qu'étudier; ou par intérêt, pour faire une espèce de commerce de ce que l'on sait, et ce n'est là qu'un petit gain; ou par vanité, pour faire parade de sa science, et cela est bien vide; ou par zèle, pour instruire les autres, et ce motif est louable; ou enfin, pour se perfectionner soi-même, et voilà la véritable science. C'est ce qui m'a fait dire ci-devant que la vraie doctrine regardait l'intérieur et la propre perfection de l'homme. Par-là l'homme entre dans les vues de Dieu, et prend la voie sûre pour retourner à son origine.

LE LETTRÉ CHINOIS.

De cette manière l'homme se perfectionnerait soi-même pour Dieu, et non pour soi-même; une telle doctrine ne regarde-t-elle pas l'extérieur?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Comment l'homme peut-il se perfectionner soi-même, et que ce ne soit pas pour soi-même? Agir pour Dieu, c'est le vrai moyen de parvenir à la perfection. *Kong-tzé* dit que la vertu de charité consiste à aimer son prochain. Personne en Chine ne trouve qu'une telle doctrine regarde l'extérieur.

Pour moi, je prétends que la vraie charité s'élève premièrement à Dieu, et descend ensuite au prochain. Sans abandonner le ruisseau, je lui préfère la source. En quoi ma doctrine regarderait-elle l'extérieur? Parmi les hommes, ce qui nous touche de plus près, notre père même, comparé à Dieu, nous est étranger. Dieu nous étant donc si proche, comment nous serait-il étranger? Plus le motif est relevé, plus l'action est noble. Si dans nos actions, notre motif s'arrête à nous-mêmes, qu'y a-t-il en cela de relevé? Mais s'il remonte jusqu'à Dieu, c'est alors que nos actions ont atteint le plus haut degré de noblesse; qui oserait les traiter de basses et d'abjectes?

La sainte et véritable doctrine nous est communiquée avec la naissance; Dieu la grave dans nos cœurs, et ses principes sont ineffaçables : c'est ce qu'on appelle, dans les livres classiques de Chine, la brillante raison, la Loi claire. Mais cette clarté diminue extrêmement par le trouble que causent les passions. A moins que les gens du siècle ne soient instruits par les Sages, ils vivent dans l'ignorance, et il est à craindre qu'aveuglés par leurs inclinations déréglées, ils ne distinguent pas même cette Loi claire, et ne reconnaissent plus les principes naturels. Le point essentiel de la vraie doctrine est d'agir, et aujourd'hui on se contente de discourir, comme si la connaissance du bien ne devait produire qu'une vertu en discours, et non pas plutôt une vertu en actions. Ce-

pendant il ne faut pas négliger la parole ; en parlant de doctrine, on rappelle ce qu'on savait déjà, et l'on s'instruit encore mieux de ce que l'on ne savait pas si bien ; on fait des découvertes, et l'on dissipe tous les doutes ; on s'anime soi-même, et l'on excite les autres : la science en devient plus profonde, et la foi plus inébranlable ; la science du bien est infinie, l'homme doit s'y appliquer jusqu'à la mort : toute la vie doit être employée à cette étude. Prétendre qu'on a vu la fin, c'est n'avoir pas commencé. Dire, c'est assez, et ne vouloir plus avancer dans la vertu, c'est reculer, et retourner en arrière.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Voilà, sans doute, la véritable doctrine ; mais, Monsieur, par où faut-il commencer?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Je vous ai déjà dit, Monsieur, que, dans l'ouvrage de la perfection, il faut imiter à-peu-près ce que fait un jardinier. Le jardinier commence à préparer les terres ; il en arrache les mauvaises herbes, il en tire les pierres et les briques, il dispose de petits canaux pour pouvoir arroser, ensuite il sème. Celui qui veut devenir vertueux doit d'abord bannir le vice, ensuite il pourra acquérir la vertu. C'est ce que *Kong-tzé* a voulu dire par ces paroles ; *quand on n'est plus ce qu'il ne faut pas être, on peut devenir ce qu'il faut être.* Un homme qui, avant de recevoir aucune instruction, s'est laissé aller de longue main au gré de ses desirs,

desirs, porte le vice profondément enraciné dans l'ame ; il faut faire beaucoup d'efforts pour l'arracher : une telle victoire sur soi-même demande un grand courage ; au-lieu qu'un jeune enfant qui commence de bonne heure, et sans avoir encore contracté aucune mauvaise habitude, pour peu qu'il s'applique, avance beaucoup. Un Philosophe de l'ancien temps avait pour maxime d'interroger tous les disciples qui venaient se mettre sous sa conduite, s'ils n'avaient encore écouté aucun autre maître : ceux qu'il trouvait avoir déjà reçu des leçons, et marché dans de fausses routes, il leur assignait deux sortes de devoirs ; le premier était de réformer leurs anciennes idées, et le second d'en prendre de toutes nouvelles. Un disciple, une fois instruit de l'étude qu'il doit faire, s'il se trouve épris de l'amour du plaisir, comment se roidir contre, et y résister ? S'il est rempli d'orgueil, plein d'estime pour soi-même, et de mépris pour les autres, comment entrer dans la voie étroite de l'humilité ? S'il est possédé d'avarice, et chargé de biens injustement acquis, comment se réduire à la médiocrité ? S'il est enivré d'ambition, et du desir de la gloire mondaine, comment se réprimer, et se remettre à la règle ? S'il est dominé par la colère, que, dans ses emportemens, il s'en prenne à Dieu et aux hommes, comment pratiquer la justice et la charité ? Un vase, une fois imbu de sel et de vinaigre, est-il propre à contenir une liqueur aromatique ? Connaître ses vices, c'est

commencer à apercevoir la vertu, et l'on n'est plus si éloigné du bon chemin. Parmi les moyens de déraciner le mal, et d'avancer vers le bien, le meilleur, selon moi, est celui qu'on emploie dans la Compagnie dont je suis membre : il consiste à s'examiner deux fois le jour ; une moitié du jour passée, on rappelle dans son esprit ce qu'on a pensé, ce qu'on a dit, ce qu'on a fait de bien ou de mal ; ce qu'on trouve de bien, on s'anime à le continuer ; ce qu'on trouve de mal, on détermine de s'en corriger. Quiconque usera de ce moyen long-temps, manquât-il de toute autre direction, n'a pas à craindre de faire de grandes fautes. Mais, pour s'élever à quelque chose de plus parfait, il faut se faire une sainte coutume de toujours regarder Dieu avec les yeux de l'esprit, et de se tenir sans cesse en sa présence. Si Dieu ne sort point de notre cœur, les mauvais desirs n'y naîtront point : cette seule pratique, sans autre précepte, suffit pour régler tout l'homme, et pour l'empêcher de rien faire de répréhensible. Ainsi, pour se corriger de tous ses défauts, le point essentiel est de se repentir vivement des fautes que l'on fait : un vif repentir du passé, une résolution ferme pour l'avenir ; par-là le cœur étant purifié des vices, on peut aisément l'orner des vertus.

Les vertus sont de plusieurs espèces, et en grand nombre. Il serait difficile de vous entretenir de chacune en particulier. Je m'arrête à la principale, qui est la charité : pos-

séder celle-là, c'est les avoir toutes. Il est dit dans le livre *Y*, que la charité est le principe de tout bien, l'homme de charité est l'homme parfait. Cette vertu s'explique en deux mots : elle consiste à aimer Dieu par-dessus toutes choses, et à aimer le prochain comme soi-même. Pratiquer ces deux points, c'est remplir toute la Loi. Ces deux articles se réduisent même à un seul : quand on aime bien un ami, on aime en même-temps tout ce que cet ami aime. Dieu aime l'homme; si nous aimons véritablement Dieu, pouvons-nous ne pas aimer l'homme? La noblesse de la vertu de charité vient de son objet, qui est Dieu. Si Dieu, en nous ordonnant de nous rendre parfaits, demandait de nous quelque chose qui fût hors de nous, après tous nos efforts, peut-être ne pourrions-nous pas l'obtenir ; il n'exige de nous que ce qui dépend de nous, qui est en nous, notre amour : qui ose dire qu'il ne peut pas aimer Dieu, la source de tous les biens? C'est Dieu qui nous a créés, qui nous conserve, qui nous nourrit : il nous a fait hommes, et non pas animaux brutes ; il nous a donné une nature capable de la vertu. Aussitôt que nous marquons de l'amour pour Dieu, Dieu répond à notre amour par ses bienfaits ; quoi de plus engageant?

Le cœur de l'homme se satisfait dans le bien : ainsi, plus le bien est grand, plus le cœur de l'homme en est satisfait. Dieu est un bien sans bornes ; nous ne devons mettre aucunes bornes à notre amour. Il n'y a donc

que Dieu seul qui puisse satisfaire entièrement notre cœur. Le bien qu'on ne connaît pas, on ne peut pas l'aimer, et on l'aime d'autant plus, qu'on le connaît mieux. Ce que l'on sait valoir cent, on le cherche comme cent; ce qu'on sait valoir mille, on le recherche comme mille : ainsi, l'homme qui veut augmenter son amour envers Dieu, doit auparavant bien méditer ce que c'est que Dieu. Voilà le vrai moyen d'apprendre à observer la Loi.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Dieu ne peut pas être vu des yeux du corps; il faut en croire sur ce qui le regarde à ce que les hommes en ont dit ou écrit. Tout ce que nous ne savons ainsi que sur la foi d'autrui, est toujours obscur et incertain ; comment pourrait-on bien diriger sa route ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

L'homme est corporel, et dans les choses qui le regardent lui-même, il est obligé d'en croire aux hommes, à plus forte raison dans ce qui est au-dessus des sens. Pour moi, je ne prétends pas vous dire des choses extraordinaires. Un fils aime, respecte son père, et jusqu'où ne porte-t-il pas ce respect et cet amour? Mais, en pratiquant ces vertus filiales, que fait-il autre chose que d'en croire à la parole des hommes ? Il sait qu'un tel est son père; si personne ne le lui avait dit, comment le saurait-il ? Un Sujet est fort attaché à son Prince; il lui est très-fidèle, il ne

balancerait pas à exposer sa vie pour son service; mais cet attachement, cette fidélité, n'est-ce pas dans les livres classiques qu'il les a puisés? Quel est le Sujet qui sache par lui-même qu'un tel homme est son Roi? De là vous voyez que ce que l'on croit sur de solides raisons n'est point regardé comme peu clair, peu sûr, et qu'il suffit pour allumer une véritable charité. Que doit-ce donc être par rapport à Dieu? Ce n'est pas un seul homme qui en parle, c'est Dieu même qui se peint dans les merveilles de la nature, et dans nos divines écritures; ce sont tous les Sages de tous les Royaumes du monde qui nous le prêchent : les plus illustres et les plus rares personnages ont marché par cette route. S'égare-t-on en les suivant? Qu'y a-t-il donc en cela d'obscur et d'incertain?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Cela étant ainsi, il faut croire sans aucun doute; mais les devoirs de la charité sont d'une étendue immense : cette vertu plus élevée que le Ciel, plus profonde que les abîmes de la mer, où n'atteint-elle pas? Cependant vous dites, Monsieur, qu'un seul amour suffit : aimer, cela paraît bien peu de chose.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Un amour de chair et de sang est bien capable de mettre en mouvement toutes les passions de l'homme; jugez de ce que peut un amour tout spirituel. Voyez un avare qui met son bonheur dans les richesses, et qui

regarde la pauvreté comme son plus grand malheur : les biens de ce monde, voilà ce qu'il aime ; ce qu'il n'a pas, il le desire ; s'il est en état de l'obtenir, il l'espère ; s'il ne peut pas y atteindre, il l'abandonne à son grand regret ; s'il l'obtient, il se réjouit ; qu'il se trouve dans le danger de perdre ce qu'il a, l'horreur le saisit, il tremble, il fuit ceux qui peuvent le lui enlever ; s'il est attaqué, et qu'il se sente fort, il s'arme de courage ; s'il est faible, la peur l'accable ; qu'il vienne à perdre, par quelque accident, ce qu'il possédait, il s'afflige, il se chagrine ; si l'on le lui ravit de force, il résiste autant qu'il peut ; il n'oublie rien pour se le faire rendre ; il s'enflamme de colère : voilà toutes les passions de l'homme, qui agissent par le seul amour des richesses.

A parler en général, aussitôt que l'homme aime quelque chose, son cœur est dans l'agitation ; il n'a point de repos ; il n'y a rien qu'il ne fasse. A quels voyages ne le porte pas l'amour du gain ? A quelles dépenses ne le porte pas l'amour de la volupté ? A combien de dangers ne le livre pas l'amour de la gloire ? A combien d'études, d'exercices, de gênes ne l'assujettit pas l'amour des grandeurs ? Quoi ! pour toutes les choses d'ici-bas, l'amour du monde est le grand mobile, et l'amour de Dieu serait sans force et sans action ! Celui qui aime véritablement Dieu, s'applique incessamment à le bien servir, à le glorifier, à faire connaître ses perfections et ses grandeurs, à étendre par-tout

sa sainte Loi, et à combattre tout ce qui y est opposé.

Mais le principal effet de l'amour de Dieu, est l'amour du prochain. *Kong-tzé* l'a dit par ces paroles : la charité consiste à aimer le prochain. Qui n'aime pas son prochain, par où marque-t-il qu'il aime et qu'il respecte véritablement son Dieu ? L'amour du prochain n'est point un amour vide et oisif : il se manifeste par les œuvres. Il consiste à nourrir les pauvres, à vêtir ceux qui sont nus, à loger les pélerins, à consoler les affligés, à instruire les ignorans, à corriger les délinquans, à pardonner aux ennemis, à ensevelir les morts, et à prier pour eux. Enfin, morts et vivans, la charité embrasse tout. Un Saint homme, autrefois en Afrique, étant interrogé sur ce qu'il fallait faire pour arriver à la perfection, répondit : *Aimez, et faites ce que vous voudrez.* La pensée du Saint était qu'en prenant la charité pour guide, il n'était pas à craindre de s'égarer.

Le Lettré Chinois.

Les gens de bien sont dignes d'amour ; mais tous les hommes ne sont pas gens de bien. Les méchans ne doivent point être aimés, encore moins, beaucoup aimés. Ceux qui ne nous touchent en rien, pourquoi s'en embarrasser ? Pour ceux qui nous touchent par quelque endroit, quand même ils ne seraient pas fort gens de bien, en Chine nous les aimons. L'Empereur *Chun* aimait son père *Kon-tiou*, tout brutal qu'il était ; et

quelque orgueilleux que fût son frère *Siang*, il ne laissait pas de l'aimer.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

On confond ordinairement la charité avec l'amour ; mais cela doit s'entendre de l'amour d'une chose capable de retour. Quand on aime un animal, ou même quelque chose d'inanimé, cela n'est point charité ; et ce qu'on aime ainsi, quoiqu'il n'ait point de retour, on ne laisse pas de l'aimer. La charité consiste à se réjouir du bien qu'un autre possède, et non pas à être bien aise de posséder soi-même le bien qui est dans autrui. Lorsqu'un homme aime le vin, ce n'est pas pour le vin même, c'est pour l'usage qu'il en fait. Aussi, n'appelle-t-on pas cela charité. Mais un père a un vrai amour de charité pour son fils, lorsqu'il se réjouit du bien qu'il voit en lui, et se complaît en le voyant riche, content, savant, vertueux. Si ce père n'aime son fils qu'à cause des services qu'il en tire, ce n'est pas là aimer son fils, c'est uniquement s'aimer soi-même. Il n'y a là aucune charité. Les méchans sans doute ne sont pas dignes d'être aimés ; cependant, parmi tout ce qu'ils ont de mauvais, on peut encore trouver quelque chose de bon : ainsi, on ne doit pas absolument leur refuser tout amour. Celui qui est animé d'une véritable charité, aime Dieu, et parce que Dieu aime l'homme, il sait qu'il doit aimer l'homme pour Dieu ; il sait donc qu'il doit aimer tous les hommes. Comment restreindrait-il son amour aux seuls bons ?

Le motif qui nous fait aimer ce qu'il y a de bon dans l'homme, c'est la volonté de Dieu. Ainsi, quoique l'homme soit mauvais, nous pouvons toujours exercer envers lui notre amour. En cela nous n'aimons pas ce que le méchant a de mauvais; mais nous aimons dans le méchant la puissance qui lui reste de se corriger, et de devenir bon. A combien plus forte raison devons-nous aimer nos parens, nos supérieurs? La reconnaissance et le devoir nous y engagent; le commandement de Dieu nous y oblige. Ils sont parmi les hommes ceux qui nous touchent de plus près. Ainsi, tout méchans qu'ils puissent être, nous ne devons point cesser de les aimer; mais il faut les aimer pour Dieu. L'amour purement naturel qu'un fils a pour son père et pour sa mère, n'est point une vertu de charité. Les petits d'une tigresse, quelque sauvages qu'ils soient, aiment leur mère. Enfin, quiconque veut suivre les intentions de Dieu, et se conformer à ses ordres, doit aimer généralement tous les hommes. Il doit même renfermer dans son amour toutes les créatures. Il ne faut pourtant pas retomber de là dans l'erreur de ceux qui de toutes les créatures ne font qu'une substance.

Le Lettré Chinois.

En lisant nos anciens livres, on se contente ordinairement d'admirer la beauté des termes : on en pénètre peu le véritable sens. C'est ainsi que j'ai lu autrefois dans le livre *Chi* les paroles suivantes : *Ouen-ouang avait*

une grande attention à tous ses devoirs ; il était extrêmement pieux ; il voulait plaire au Chang-ti. Il a été comblé de bonheur : sa vertu ne s'est jamais relâchée. Mais aujourd'hui que je vous entends dire que la plus pure charité doit toujours se rapporter à Dieu, je commence à comprendre la pensée de celui qui a écrit le livre *Chi*, c'est-à-dire, que, quand on est bien déterminé à plaire au *Chang-ti*, on est parvenu au point de perfection. Cependant puisque l'homme, en aimant Dieu, remplit tous les devoirs de la charité, Dieu sans doute dès-lors aime l'homme. Qu'est-il donc besoin d'aller brûler de l'encens sur les autels, de pratiquer des cérémonies, de réciter des prières, de faire de longues méditations ? Qu'un homme soit attentif à toutes ses démarches, de manière qu'il n'y ait rien en lui de déréglé, cela ne suffit-il pas ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Dieu nous a donné un corps et une ame ; nous devons employer l'un et l'autre à le servir. De tant d'animaux que Dieu nourrit sur la terre ; de tant de créatures inanimées qui font la beauté de l'Univers, aucun n'est en état de reconnaître la bonté de son bienfaiteur : l'homme seul est capable d'élever à son Seigneur un temple, et par les cérémonies qu'il y pratique, par les prières qu'il y récite, par les sacrifices qu'il y offre, il lui marque son respect et sa reconnaissance.

Mais qu'est-il besoin de tout cela, dites-vous? Dieu aime l'homme, et il l'aime beaucoup; c'est un père et un tendre père. Dans la crainte que l'homme, distrait par les objets étrangers, ne s'oubliât de l'amour qu'il lui doit, il a ordonné aux Sages d'établir des cérémonies extérieures pour entretenir en nous les vertus du cœur, et nous rendre toujours attentifs. Il gouverne la terre, les cieux, toutes les créatures avec plus de facilité que ce qu'un homme tient dans la main; qu'a-t-il besoin de subalterne? Il n'y a pas deux sortes de vérités. Si la Loi de Dieu est vraie, les autres sont fausses, et si les autres sont bonnes, la Loi de Dieu est mauvaise. L'Empereur envoie ses Officiers pour gouverner à sa place, mais tous les Officiers reconnaissent le même Empereur; il n'y a pas deux sortes de Gouvernemens, deux sortes de coutumes.

Les Sectes de *Fo* et de *Lao* ne s'accordent pas entr'elles; comment seraient-elles d'accord avec la Loi de Dieu? Ces deux espèces de Sectaires n'ont aucun respect pour Dieu: ils n'ont d'estime que pour eux-mêmes. Ils ignorent absolument le grand, le vrai principe de toutes choses. Leur doctrine est entièrement opposée à celle du véritable Dieu. Selon eux, l'homme est de lui-même ce qu'il est: en quoi donc dépend-il de l'Etre suprême? Il est dit dans nos saintes Ecritures: *Soyez sur vos gardes: ils viendront à vous sous la peau de brebis, et au-dedans ce sont des loups ravisseurs: vous les connaîtrez à leurs œuvres. Un bon arbre porte*

de bons fruits, un méchant en porte de mauvais. Ces paroles dénotent les Fotistes.

Tout livre où il se trouve la moindre fausseté, n'est point un livre divin. Dieu ne trompe point les hommes en leur enseignant le mensonge. Or, les livres de *Fo* ne sont pleins que de rêveries; ils ne sont donc pas divins. On y lit, par exemple, que le soleil durant la nuit demeure caché derrière la montagne *Su-mi*; que la terre est divisée en quatre morceaux qui sans cesse flottent au milieu des mers, et dont une moitié paraît au-dessus des eaux, et l'autre est submergée; que, quand le soleil et la lune sont éclipsés, c'est *Ho-kie* qui de sa main droite ou de sa main gauche couvre ces deux astres. Tout cela regarde l'astronomie et la géographie. *Fo*, non plus que ses compatriotes, n'entendaient rien à ces sciences. Nos Européens rient de ces ridicules imaginations, et ne daignent pas les réfuter.

Il est sur-tout important de vous faire voir combien ces pauvres ignorans errent sur ce qui regarde l'homme lui-même. Dans trois ou quatre articles seulement on voit un si grand nombre d'absurdités, qu'il n'est pas possible de les dire toutes. Que ne disent-ils pas des quatre sortes de générations, des six espèces de voies, de la Métempsycose? ils avancent que, quiconque tue un animal, est à jamais exclu du paradis; qu'une ame autrefois entrée dans le paradis, peut en être chassée et renvoyée vivre parmi les mortels; que, quand les enfers sont remplis, les ames

peuvent en sortir et venir recommencer une nouvelle vie ; qu'un corbeau ou un âne qui entend prêcher la Loi de *Fo*, peut être transformé en *Fo* lui-même : ne sont-ce pas là autant d'absurdes rêveries que j'ai clairement réfutées dans notre quatrième et cinquième Entretien ? Ne prétendent-ils pas que le mariage est illicite ? Il n'est donc plus vrai que Dieu créa au commencement un homme et une femme pour être nos premiers ancêtres. Mais si jamais il n'y avait eu de mariages, comment *Fo* serait-il né ? Défendre aux hommes de se marier, et de tuer les bêtes, qu'est-ce autre chose que détruire le genre humain, et abandonner l'Univers aux animaux irraisonnables ?

Il y a dans la Secte de *Fo* un certain livre intitulé : le grand et le merveilleux art d'être métempsycosé en fleur de Nénuphar, c'est-à-dire en *Fo*. A la fin de ce livre, on lit ces mots : *Quiconque récitera toute cette prière, est assuré de monter au Ciel pour y être toujours heureux.* Raisonnons là-dessus : est-ce donc qu'un homme chargé de crimes, qui aura de l'argent pour acheter ce livre, et de la force pour réciter cette prière, est assuré de monter au Ciel, tandis que l'homme de bien, manquant d'argent pour l'acheter, ou de force pour la réciter, sera précipité dans les enfers ? Dans l'idée de ces Infidèles, dire un certain nombre de fois *Na-mo O-mi To-fo*, c'en est assez pour effacer tous les péchés, pour n'avoir pas la moindre chose à craindre après la mort, et pour mériter

toute sorte de récompenses. Quelle facilité de fermer l'enfer, et d'ouvrir le paradis! Comment une telle doctrine peut-elle être utile à la vertu? N'est-elle pas au-contraire capable d'engager les gens du siècle à tous les vices? Un scélérat qui en est imbu, ne se livrera-t-il pas à toutes ses passions? Ne se souillera-t-il pas de mille crimes? Ne méprisera-t-il pas Dieu? N'abandonnera-t-il pas tous ses devoirs, dans la pensée qu'en invoquant à la mort vingt ou trente fois le nom de *Fo*, il sera transformé en immortel, en *Fo* lui-même?

Le vrai Dieu ne récompense et ne châtie point ainsi sans justice et sans équité. Qu'y a-t-il donc de si merveilleux dans ces paroles: *Na-mo O-mi To-fo*, que pour cela seul on puisse éviter toute sorte de châtimens, et mériter les plus grandes récompenses? Comment peut-on pratiquer la vertu, et par où pourrait-on acquérir des mérites dans une Secte où l'on ne parle point de louer Dieu, de demander son secours, de garder ses Commandemens, de détester le péché? On se garde bien dans le monde de se fier à un homme qu'on a surpris une ou deux fois en mensonge. Les livres de *Fo* et de *Lao* ne sont que des tissus de faussetés, et on leur donne toute croyance.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Quelle est l'origine des Idoles?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Dans les anciens temps, les hommes étaient fort ignorans. Ils n'avaient que bien

peu d'idée du vrai Dieu. Ainsi, leur respect pour certains hommes d'autorité, leur amour pour leurs parens, les portait à leur élever des statues après leur mort, et à leur bâtir des temples. Dans la suite ils leur ont offert de l'encens et des monnaies de papier; ils leur ont demandé du bonheur et leur assistance. D'autre part, le monde a vu paraître des scélérats qui, par leurs enchantemens, se fesaient admirer. Ces impies en pratiquant leur art magique, se donnaient le nom de *Fo*, d'immortels. Ils ont établi une doctrine à leur mode; ils ont promis une félicité imaginaire: ils ont ainsi séduit la populace grossière, et lui ont fait adorer des statues de bois et d'argile: voilà l'origine de l'Idolâtrie.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Puisque ce ne sont là que de fausses Divinités, pourquoi le vrai Dieu les souffre-t-il? Pourquoi ne les détruit-il pas? Mais enfin, si ceux qui brûlent des parfums, qui font des prières devant ces statues, obtiennent ce qu'ils demandent......

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Parmi ces sortes de supplians, il y en a qui ont du bonheur; il y en a qui n'en ont pas: d'où l'on peut aisément juger que l'Idole n'est point la source de ce bonheur. L'homme est naturellement éclairé, et lorsqu'il fait quelque chose contre la raison, il en a aussitôt le remords dans l'ame. Il se fait à soi-même intérieurement des reproches, sans

qu'il soit nécessaire pour cela que sa faute éclate. Si malgré ses connaissances, il s'abandonne au vice, Dieu l'abandonne lui-même, et lui refuse son secours. Alors le Démon, sous la figure des Idoles, a toute liberté d'éblouir l'homme, et de l'envelopper dans d'épaisses ténèbres. L'homme se livrant à un culte diabolique, sera sans doute après la mort la proie de celui qu'il aura servi durant la vie, et voilà tout ce que veut le Démon.

Cependant les hommes ne s'instruisent point, leur aveuglement ne fait que croître; ils prennent de ridicules Idoles d'argile et de bois, et ils les placent sur des autels d'or; ils se prosternent devant elles, ils leur font des sacrifices, quoi de plus déplorable? Autrefois en Chine, on distinguait trois sortes de Religions toutes séparées. On les a réunies, je ne sais pourquoi, et l'on n'en fait qu'un seul monstre à trois têtes, que l'on appelle la réunion des trois Lois; monstre que le Peuple devrait détester avec horreur, que les Savans devraient combattre avec force; monstre néanmoins que l'on révère, et auquel on se dévoue. N'est-ce pas là pervertir entièrement le cœur de l'homme?

LE LETTRÉ CHINOIS.

J'ai déjà ouï faire ce reproche, mais nos Lettrés se défendent là-dessus : je voudrais voir clairement le mal qui revient de là.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Voici quatre ou cinq raisons qui sont démonstratives sur ce sujet.

En premier lieu, parmi ces trois Lois, ou chacune en particulier est vraie, ou elle est fausse, ou bien il y en a deux de fausses, et une de vraie. Si chacune est vraie, il suffit d'en suivre une; qu'est-il besoin des deux autres? Si chacune est fausse, il faut les rejetter toutes; pourquoi s'enfoncer tout-à-la-fois dans trois bourbiers? Un homme livré à une fausse Religion est dans une erreur pitoyable; que doit-on penser de celui qui en professe tout ensemble trois également fausses? Que s'il n'y en a qu'une de vraie, et que les deux autres soient fausses, pourquoi s'embarrasser des fausses? C'est assez de suivre la vraie.

En second lieu, c'est un axiome que, pour avoir le nom de bon, il faut l'être tout-à-fait, et qu'un seul mauvais endroit donne le nom de mauvais. Une femme, quelque belle qu'elle soit d'ailleurs, si elle est sans nez, personne n'en veut. J'ai prouvé plus haut que les Sectes de *Fo* et de *Lao* étaient défectueuses: si des deux, on s'avise de n'en faire qu'une, c'est réunir les défauts, et par-là les multiplier.

En troisième lieu, dans la véritable Religion, on ne recommande rien tant aux Néophytes, que d'avoir une foi entière, et de ne point partager leurs cœurs à deux Cultes différens. Mais un homme qui professe tout-à-la-fois trois espèces de Religions, comment peut-il n'avoir pas le cœur divisé? Sa foi n'est entière ni d'un côté, ni d'un autre.

En quatrième lieu, les trois Lois ont trois

Législateurs. *Kong-tzé* ne s'en est pas tenu à *Lao ;* il a établi la Loi des Lettrés. Les Fotistes ne se sont point contentés de ce qu'avaient fait et *Lao*, et *Kong-tzé;* ils ont établi le Fotisme en Chine. Les auteurs de ces trois divers systêmes de Religion ont posé des principes tous différens ; et deux mille ans après, on examine, on pèse, on raisonne, on veut à toute force les faire accorder : quel dessein imaginaire !

En cinquième lieu, la Religion de *Fo* est fondée sur le rien ; celle de *Lao* sur le vide ; et celle de *Kong-tzé* sur le réel. Qu'y a-t-il dans l'Univers de plus opposé que ces fondemens entr'eux ? S'il est possible de réunir le réel avec le rien, le vide avec le solide, il doit l'être aussi de mettre ensemble l'eau et le feu, le rond et le carré, l'orient et l'occident, le ciel et la terre ; et qu'y aura-t-il qui ne puisse se faire ? Que ne fait-on attention encore que ces diverses Lois font des préceptes tout contraires : l'une défend de tuer aucun animal, l'autre ordonne de sacrifier les animaux. Le malheureux homme qui est engagé dans ces deux Lois, en voulant observer un de ses commandemens, viole nécessairement l'autre. Comment se tirer de cet embarras ? Ne vaudrait-il pas mieux pour lui qu'il n'eût aucune Religion que d'en avoir trois ? S'il n'en avait aucune, il pourrait chercher la véritable ; en ayant trois, il croit en avoir de reste, et il n'a rien de bon : il n'étudie point la doctrine du Dieu du Ciel, et il suit en aveugle les rêveries

des hommes. La vérité est une ; toute doctrine, appuyée sur la vérité, peut s'entendre et se soutenir : mais, si la doctrine n'est pas une, les principes n'en sont pas solides, et les principes n'étant pas solides, les conséquences ne sont pas sûres ; les conséquences n'étant point sûres, la Foi n'est point ferme et entière. Or, sans unité de doctrine, sans solidité de principes, sans intégrité de foi, y a-t-il de la Religion ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Hélas ! qu'on entende crier au voleur, même au milieu de la nuit, on se lève ; et quand il s'agit du salut, on demeure enseveli dans le sommeil ! Vos paroles, Monsieur, sont pour moi un coup de tonnerre ; j'en suis ému, et je sors de mon assoupissement. Mais cela ne suffit pas ; achevez, je vous en conjure, l'ouvrage commencé.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Vous sortez, Monsieur, de votre assoupissement, vous avez les yeux ouverts. Voilà le vrai moment de vous adresser à Dieu, et de lui demander ses lumières.



VIII. ENTRETIEN.

Quelle est la conduite de l'Europe par rapport à la Religion ? pour quelle raison les Missionnaires gardent-ils le célibat ? par quel motif Dieu s'est-il incarné ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

PUISQUE la Religion chrétienne est depuis long-temps établie en Europe, les Peuples y sont sans doute bien réglés : les mœurs et les coutumes y sont parfaites. Je serais cependant bien aise d'apprendre ce qu'il y a de singulier en ce point.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Les Chrétiens ne mènent pas tous une vie uniforme, quoique tous professent une même Loi. Un devoir commun, et une occupation générale en Europe, c'est l'étude de la Religion. Chaque Prince, dans ses Etats, prend soin de la conserver dans tout son entier. Il y a un Chef digne de toute sorte de respects ; c'est le souverain Pontife, qui tient la place de Dieu dans l'ordre de la Religion, qui instruit toutes les Nations de leurs devoirs, et qui veille à ce qu'il ne s'introduise aucune erreur. Ce Chef de toute l'Eglise possède un Etat en propre, il garde le célibat, il ne laisse point d'héritier. On choisit un Sage pour remplir cette haute dignité : les

Grands du monde, les Rois mêmes se regardent comme ses enfans, et ils le respectent comme leur père. Vivant sans famille particulière, il doit s'appliquer entièrement au bien public : étant sans postérité, tous les Peuples sont ses enfans ; son unique soin est de faire fleurir par-tout la Religion et les vertus.

Il est secondé, dans un si bel emploi, par un grand nombre de vertueux et savans hommes, qui, dans tous les Royaumes, sont les pasteurs des ames. Tous les Peuples chrétiens, chaque semaine, consacrent un jour à Dieu : ils cessent alors tout travail ; sans exception de sexe et d'état, tous se rendent au Temple du Seigneur pour lui faire leurs adorations et leurs prières, assister au sacrifice, et entendre expliquer les Livres saints. Il y a, de plus, divers Corps de Religieux, dont les membres se répandent dans toutes les parties du monde pour prêcher la Foi, et pour exhorter à bien vivre. Le Corps où je suis entré s'appelle la Compagnie de Jésus : il n'est établi que depuis peu de temps. Mais quelques-uns des premiers Jésuites ont mis leur Compagnie en réputation, et dans beaucoup d'endroits, on les demande pour prêcher et pour instruire la jeunesse.

Le Lettré Chinois.

Elire un Sage pour Chef, placer par-tout des Docteurs pour instruire, cette méthode est fort belle ; la vertu doit y gagner et fleurir.

J'ai ouï dire que les Religieux de votre

Compagnie ne possédaient rien en propre, mais qu'entr'eux tous les biens étaient communs, qu'ils se dépouillaient même de leur liberté, et qu'ils se soumettaient en tout à l'ordre d'un Supérieur; qu'ils passaient leur jeunesse à se perfectionner dans la vertu et les sciences; et que, dans un âge mûr, devenus savans et vertueux, ils s'appliquaient à l'instruction du public, soit pour les sciences, soit pour les bonnes mœurs. Nos Prédicateurs de Chine auraient peine à suivre ce modèle. Mais il y a un troisième article dont je ne vois pas bien la raison; vous ne vous mariez point: quoi de plus naturel que d'avoir une postérité? Il doit être difficile de garder le célibat. Le Dieu du Ciel se plaît à créer, à produire; tous nos ancêtres, de siècle en siècle, se sont mariés: pourquoi changer aujourd'hui cette coutume?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Il est sans doute difficile à l'homme de garder le célibat; aussi Dieu ne lui en fait point un commandement: il laisse cela à sa liberté. Dans les choses difficiles à la nature, la vertu est souvent mise à l'épreuve, et comment alors serait-il aisé d'être toujours parfaitement exact? Mais lorsqu'un homme s'engage dans le chemin de la perfection, il prend son parti, il ne recule point. Le Sage s'arrête-t-il pour des difficultés? Un grand courage surmonte tout avec la grâce de Dieu. Que si l'on regarde comme mauvais tout ce qui est difficile, il ne doit être plus permis

de pratiquer la vertu. La vie nous vient de Dieu, mais d'où nous vient la mort? N'est-ce pas lui qui nous fait naître, et qui a déterminé le temps où nous devons cesser de vivre? Avant tous les siècles, Dieu ne créant rien, en quoi paraissait sa complaisance à créer et à produire? L'esprit humain est faible et limité : il ne lui appartient pas de pénétrer dans les desseins de Dieu, beaucoup moins de les désapprouver.

Que l'on compare tous les hommes du monde à un seul corps; ce corps tout entier n'a qu'une fin, mais chaque membre a sa fonction particulière. Un corps qui serait tout tête ou tout ventre, comment marcherait-il? Qu'on raisonne sur cet exemple. Convient-il que tous les Sujets d'un Empire fassent le même emploi? Que si quelqu'un dit : mariez-vous, prenez aussi le soin de ce qui regarde la Religion, offrez à Dieu des sacrifices, faites-lui des prières, tout est alors dans l'ordre; je lui réponds que, malgré les difficultés, il n'y a qu'à vivre dans une parfaite continence : c'est une nécessité que les Ministres du Seigneur soient purs et sans tâches; s'ils se trouvaient en même-temps chargés de tant de soins, le service divin en souffrirait sans doute. Ceux qui servent les Princes de la terre sont assujettis à mille gênes : convient-il donc moins de se gêner en servant Dieu?

Dans les premiers temps, les hommes étaient en petit nombre, et d'une vertu éclatante : un saint Patriarche pouvait être Prêtre

du Seigneur. Le mal d'aujourd'hui n'est pas que la terre soit dépeuplée, la multitude des hommes va presque à l'infini : mais la vertu est rare; on veut avoir un grand nombre d'enfans, et on ne sait pas les élever. Est-ce là propager le genre humain? N'est-ce pas multiplier les vices, les vicieux, et par conséquent les malheureux? Un saint homme rempli de zèle, gémissant sur les malheurs du monde, établit pour fondement de sa Compagnie, que ses disciples ne se marieraient point : il regarde comme peu de chose l'avantage d'avoir une postérité, et il pense uniquement à la nécessité de prêcher la Religion; son dessein est de retirer les mortels du désordre, et de les sauver : n'est-ce pas là un glorieux et important dessein?

La prétendue obligation de se marier est égale pour les deux sexes. Cependant qu'une vierge promise en mariage, voyant expirer son futur époux, prenne la résolution de n'en point épouser d'autre, la Chine lui applaudit, l'Empereur lui-même la préconise, et lui fait élever un trophée. Mais cette fille vit dans le célibat, elle ne veut point avoir de postérité : le seul motif de garder une espèce de fidélité à un homme qui n'a jamais été son mari, l'engage à ne se point marier, et cela lui attire de magnifiques éloges. Nous, que nous renoncions au mariage dans la vue de servir Dieu; que, pour avoir plus de liberté de parcourir la terre, et de convertir les Peuples, nous nous débarrassions des soins d'une famille, on nous blâme : cela est-il raisonnable?

Le

LE LETTRÉ CHINOIS.

Est-ce donc qu'étant marié, on ne peut pas exhorter au bien, et prêcher la Religion ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

On le peut; mais le célibat est un état bien plus propre à se sanctifier soi-même, et où l'on a beaucoup plus de moyens de sanctifier les autres. Je vais, Monsieur, vous rapporter quelques-uns des avantages de cet état; je vous prie d'y faire attention, et vous jugerez vous-même si la règle établie sur ce point, dans notre Religion, est sage ou non.

En premier lieu, on se marie pour avoir des enfans et pour établir une famille: un homme qui a des enfans doit les nourrir, et pour les nourrir, il faut des moyens. Tout père de famille est obligé de penser à l'économie, d'entretenir ses biens, et même de les accroître. Aujourd'hui les pères de famille sont en grand nombre, ceux qui veulent amasser sont en grand nombre aussi; mais où tant de gens cherchent à gagner, il est difficile que tous réussissent. Quand on s'engage dans les affaires et dans les embarras du monde, peut-on bien se défendre de s'en laisser dominer? en sort-on toujours sans taches? ne succombe-t-on jamais aux tentations d'injustice, de mauvaise foi? Or un tel homme est-il bien propre à retirer les autres du vice, à les exciter à la vertu? Le Sage a pour maxime de ne faire aucun cas de tous les biens de la terre; mais, si nous les estimons, si nous les recherchons, comment pourrions-

nous en prêcher aux gens du siècle le détachement et le mépris?

En second lieu, tout ce qui regarde la perfection Chrétienne est d'un rang élevé, d'un genre sublime, et l'homme est sujet à bien du trouble, à beaucoup de ténèbres: l'amour de la volupté émousse, en quelque manière, son esprit; si son cœur s'abandonne à cet amour, la raison n'est plus en lui que comme une faible lumière dans un fanal épais et grossier: comment pouvoir découvrir toutes les beautés de la vertu? La continence, au contraire, épure les connaissances de l'ame; elle fait briller en elle un merveilleux éclat, et la rend capable d'atteindre à ce qu'il y a de plus haut et de plus pur dans la perfection.

En troisième lieu, les grands désordres du monde viennent des deux passions de l'intérêt et du plaisir, et ceux qui travaillent au salut des ames ne doivent rien avoir de plus à cœur que de détruire ces deux passions. Les contraires se guérissent par les contraires; une fièvre chaude veut des remèdes froids, et une maladie venue du froid demande des remèdes chauds. Embrasser la pauvreté par la crainte des richesses, par l'horreur du plaisir, et vivre dans le célibat; c'est le plus sûr moyen d'écarter l'injustice, et de bannir la volupté: voilà ce que nous tâchons de faire dans notre état. Nous abandonnons nos propres biens pour apprendre aux gens du siècle à ne pas du-moins ravir le bien d'autrui; nous renonçons au mariage légitime, pour les em-

pêcher, par cet exemple, de se livrer aux plaisirs défendus.

En quatrième lieu, l'homme le plus habile, s'il s'applique à trop de choses, ne fait rien de parfait. Il est plus difficile de se vaincre soi-même que de vaincre l'Univers. L'histoire de tous les siècles nous représente un grand nombre de conquérans qui se sont rendus maîtres du monde : combien nous en représente-t-elle qui se soient rendus maîtres d'eux-mêmes ? Un homme qui forme la résolution de porter la Foi par toute la terre, n'a pas seulement sa propre personne à sanctifier, il entreprend encore de sanctifier toutes les Nations. Quel ouvrage, quel dessein ! Pourra-t-il bien en venir à bout ? Mais que serait-ce donc, s'il se trouvait encore embarrassé d'une femme et d'une troupe d'enfans ?

En cinquième lieu, parmi les animaux, ceux que l'on trouve les plus propres à des usages importans, sont tirés de la troupe, et élevés à part. Pourquoi ne ferait-on pas, pour la Religion, quelque chose de semblable à l'égard de certains hommes vertueux, zélés, et capables de porter par-tout l'Univers le flambeau de l'Evangile, de détruire l'Idolâtrie, de renverser l'erreur, de conserver à jamais la Religion dans toute sa pureté ? En Europe, on a bien plus à cœur d'étendre la Foi que de perpétuer les familles. Un laboureur qui a recueilli cent mesures de grains, en choisit une partie pour payer le tribut au Prince ; il en laisse une autre pour semer son champ l'année suivante. Pourquoi faut-il

que tout ce qu'il y a d'hommes, sans aucune exception, en quelque nombre qu'ils soient, se marient tous? Pourquoi ne peut-on pas en faire un choix pour des fonctions nécessaires et importantes?

En sixième lieu, tout ce que l'homme a de commun avec la bête ne mérite pas notre estime : agir et travailler pour avoir de quoi vivre, manger pour soutenir ses forces, éviter tout ce qui est nuisible pour conserver sa vie, ce sont là des choses d'un rang inférieur, et qui ne mettent aucune différence entre nous et les animaux; mais s'appliquer à la recherche du bien et du vrai, régler son cœur, travailler à sa perfection, marquer à Dieu sa reconnaissance et son amour, voilà l'importante affaire de l'homme sur la terre : c'est par-là qu'il peut correspondre aux vues et aux intentions du Créateur. Sur ce principe, jugez lequel est de plus grande conséquence, ou penser à se marier, ou s'appliquer à faire fleurir la Loi de Dieu. Il vaudrait mieux pour l'homme être sans pain que sans Loi, et le monde serait mieux sans habitans que sans Religion. L'importance de la Religion est donc, pour quelques hommes, une raison suffisante de négliger le mariage. Mais le mariage est-il assez important pour faire négliger la Religion? la mort même ne doit pas nous arrêter, quand il s'agit de suivre la volonté divine: comment le renoncement au mariage nous arrêterait-il?

En septième lieu, l'esprit de notre état est de prêcher la Foi par toute la terre : si nous

ne réussissons pas à l'Occident, nous allons à l'Orient, et si à l'Orient on ne nous écoute pas, nous nous transportons au Midi, au Septentrion; nous ne sommes point attachés à un même lieu. Un Médecin charitable ne reste pas toujours dans un même endroit; il va çà et là pour être utile à plus de personnes: c'est par-là que sa charité paraît. Le mariage lie un homme, et l'attache à une famille; si le bien de l'Etat l'en sépare pour un temps, c'est tout ce qu'il peut faire. Aussi n'entend-on pas dire que les Prédicateurs de Chine aillent enseigner les Royaumes étrangers: les personnes mariées ne doivent plus se quitter. Mais que des Religieux de ma Compagnie entendent parler d'une Région nouvelle où l'on peut planter la Foi, fût-elle éloignée de plusieurs milliers de lieues, ils sont prêts à partir; ils n'ont point l'embarras de pourvoir à des familles; ils sont délivrés du soin de confier à personne des femmes, des enfans: ils ont Dieu pour père, tous les hommes pour frères, et le monde pour maison. Une vertu aussi élevée que le ciel, aussi vaste que les mers, n'est-elle donc pas au-dessus de la simple fidélité conjugale?

En huitième lieu, l'homme chaste est semblable à l'Ange, il est sur la terre comme s'il était dans le ciel; il a un corps, et il vit à la manière des esprits. La chasteté n'est pas une vertu du commun: celui qui la fait fleurir en soi a un grand accès auprès de Dieu; soit qu'il demande les influences du ciel pour fertiliser la terre, soit qu'il réclame le secours d'en-

haut contre la tyrannie du Démon, soit qu'il s'entremette pour faire cesser des malheurs publics, sa prière est exaucée. Mais si Dieu n'avait pour agréable la vertu de chasteté, comment serait-il favorable à l'homme chaste? Voilà, Monsieur, une partie des raisons que nous avons, nous autres Missionnaires, de ne pas nous marier. Ce n'est pas que nous condamnions le mariage; ceux qui se marient ne prêchent point: ce n'est pas non plus que nous prétendions que tous ceux qui gardent le célibat soient des Saints; un homme qui garde le célibat, et qui n'écoute pas la droite raison, n'en est pas moins coupable. Il ne manque pas en Chine, non plus qu'ailleurs, de ces faux vertueux qui, renonçant au légitime mariage, s'abandonnent à des crimes abominables, qu'en Europe on n'ose nommer de peur de salir sa bouche. Les bêtes mêmes ne connaissent point ces infamies que la nature abhorre, et des hommes n'ont pas assez de pudeur pour s'en défendre! Vous doutez, Monsieur, s'il est permis de vivre dans la continence: que devez-vous penser de ces sortes d'abominations?

LE LETTRÉ CHINOIS.

La raison porte la conviction dans l'esprit: elle a plus de force que le tranchant d'une épée; mais c'est un principe en Chine, que des trois péchés contre le respect et l'amour dus aux parens, celui de ne se point marier est le plus grand.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

On peut répondre à cela, qu'il faut dis-

tinguer les temps; qu'autrefois les hommes étant en petit nombre, c'était une nécessité qu'ils se multipliassent; mais qu'aujourd'hui se trouvant fort multipliés, cette nécessité n'est plus. Pour moi, je dis que ce principe de Chine n'est point fondé sur aucune parole du Sage, mais uniquement sur ce qu'a avancé *Mong-tsé*, lequel a pris à faux la tradition, ou bien a voulu par ce moyen excuser l'Empereur *Chun* de s'être marié sans avoir averti son père, et voilà sur quoi s'appuient tous ceux qui sont venus par la suite. Le livre *Li-ki* contient bien des choses qui ne sont nullement des paroles des Anciens; les modernes qui ont découvert et publié ce livre, y ont mêlé beaucoup du leur.

Kong-tzé est regardé en Chine comme le grand Philosophe. Ses Disciples et ses descendans, dans les trois livres *Ta-hio*, *Tchong-yong* et *Lun-yu*, font parler ce sage maître fort en détail sur le respect et l'amour des parens. Comment est-ce qu'ils ne lui font pas dire un seul mot du plus grand péché que l'on puisse commettre contre la vertu filiale? Etait-il donc réservé au temps de *Mong-tsé* de connaître en quoi cet énorme péché consiste. *Kong-tzé* donne le nom de Sage à *Pe-y* et à *Cho-tzé*. Il met *Pi-kou* au nombre des Illustres de la dynastie des *Yn*. Puisqu'il vante ainsi ces trois hommes, il les regardait comme vertueux, comme parfaits. Cependant aucun des trois n'a eu des enfans. Ainsi, selon *Mong-tsé*, ils ont manqué au point essentiel du respect et de l'amour dus aux

parens, et selon *Kong-tzé*, c'étaient des Sages : comment cela s'accorde-t-il ? Voilà ce qui me fait conclure que, prendre le défaut de postérité pour un manque de respect et d'amour envers ses parens, ce n'est point là un principe des anciens Chinois.

Si ce principe avait lieu, devrait-on rien oublier pour avoir une postérité ? Quelles mesures ne serait-on pas obligé de prendre pour cela ? Mais toutes ces conséquences ne vont-elles pas à exciter dans l'homme une passion déjà si dangereuse ? Ne condamnent-elles pas l'Empereur *Chun* qui ne s'est marié qu'à trente ans ? Vingt ans à un homme, sont un âge mûr pour avoir des enfans. Celui qui attend jusqu'à trente à se marier, ne manque-t-il pas, durant dix années, d'amour et de respect envers ses parens ? Qu'un homme sans talens, sans vertus, sur ce beau principe, rassemble une troupe de concubines, et vieillisse dans l'oisiveté et la mollesse ; il a grand nombre d'enfans, voilà tout son mérite, n'importe ; il doit être vanté comme ayant toutes les vertus filiales. Qu'un autre, doué de mille belles qualités, ait passé sa vie dans le travail et la fatigue, servant l'Etat et son Roi, instruisant les Peuples, et le maintenant dans leurs devoirs, mais sans se mettre en peine de laisser après soi une postérité ; le Public lui a les plus grandes obligations, tout l'Empire lui donne le nom de Sage, on se trompe : suivant cette nouvelle doctrine, c'est un fils indigne, qui n'a eu ni respect, ni amour pour ses ancêtres.

Pratiquer ou ne pratiquer pas les vertus filiales, ce n'est pas une chose qui regarde uniquement l'extérieur, mais sur-tout l'intérieur : cela dépend de nous-mêmes et non d'autrui. Avoir des enfans, ou n'en avoir pas, c'est Dieu qui le détermine. Combien de personnes souhaiteraient avoir des enfans, qui n'en ont cependant point? Où est celui qui, voulant être respectueux à l'égard de ses parens, ne puisse pas l'être? Ne lit-on pas dans *Mong-tsé* lui-même ces paroles? Ce qui regarde notre intérieur, lorsque nous le cherchons, nous l'avons; et nous ne l'avons pas, si nous ne le cherchons pas. Ainsi, sa possession dépend de nos soins; mais pour les choses extérieures, il ne dépend pas de nous de les posséder; leur recherche est laborieuse, et il y a une Providence qui en dispose. Or, avoir des enfans, est dans le genre de ces choses qu'il ne dépend pas uniquement de l'homme d'obtenir. Comment serait-ce la marque d'une grande vertu? Les Sages d'Europe, en parlant des principales fautes contre les vertus filiales, mettent pour la plus énorme d'induire ses parens au mal : les faire mourir, est d'un rang presqu'inférieur, et c'en est une moindre, de les dépouiller de leurs biens. Toutes les Nations sont de ce sentiment. Ce n'est qu'en arrivant en Chine que j'ai ouï dire que le plus grand péché contre l'amour et le respect dus aux ancêtres, était de n'avoir pas d'enfans.

Je vais, Monsieur, vous expliquer en quoi consistent les devoirs d'un fils; mais

auparavant, qu'est-ce que fils, qu'est-ce que père ? Nous avons trois sortes de pères : le premier est Dieu ; le second est le Roi, et le troisième est notre chef de famille. Résister à la volonté de son père, c'est violer le devoir d'un fils. Lorsque tout est dans l'ordre, les volontés de tous ceux qui nous tiennent lieu de pères, sont parfaitement d'accord. Le père du rang inférieur ordonne à son fils d'obéir au père du rang supérieur, et le fils en n'obéissant qu'à un, remplit alors le devoir de fils à l'égard de tous. Si le désordre survient, et que les volontés de ces différens pères soient contraires, c'est que le père du rang inférieur ne se conforme pas à celui du rang supérieur. Il ne pense qu'à se faire servir lui seul par son fils, et il oublie que ce fils a un autre père au-dessus de lui. Alors un fils qui obéit au premier père, quoiqu'il désobéisse au second, remplit tous les devoirs d'un fils, au-lieu qu'il les violerait absolument si, suivant la volonté du second père, il méprisait celle du premier. Celui qui gouverne l'Etat, est mon Roi, et je suis son Sujet : le chef de ma famille est mon père, et je suis son fils ; mais sont-ils l'un et l'autre comparables à Dieu ? Dieu est le père universel : tous les hommes, Rois, Sujets, pères et fils sont frères par rapport à Dieu. Cette doctrine ne doit pas être ignorée.

Tous les Peuples voisins de l'Europe, l'appellent la terre des Saints. En effet, il y a eu dans tous les temps des Saints en Eu-

rope. En rappelant l'histoire de ceux qui de siècle en siècle ont illustré mon Pays, je trouve qu'ils ont presque tous vécu sans penser à laisser une postérité. Les Saints sont les modèles du monde. Dieu qui les propose pour exemple, les laisserait-il vivre dans un état contraire au bon ordre et à la vertu? Pour ceux qui ne se marient point par principe d'avarice ou de paresse, pour s'assurer une fortune, ou pour vivre sans embarras, ces sortes de gens n'entrent point en parallèle avec des personnes qui, par amour pour la vertu, par desir de plaire à Dieu, par zèle du salut du prochain, gardent le célibat. Une chose de pure fantaisie, et dont il ne résulte aucun bien, qu'a-t-elle de louable? Mais une pratique de la plus haute perfection, très-conforme à la doctrine des divines Ecritures, suivie par tant de Saints qui nous ont précédés, exaltée et admirée par tous les Sages de l'Univers, qu'y a-t-il à douter qu'on ne fasse bien de la suivre?

Tous les grands zélateurs de la prétendue nécessité qu'ils croient y avoir que chacun laisse après soi des enfans, ignorent ce que c'est que le Dieu du Ciel. Ils ne savent point le servir, ni se conformer à ses ordres; ils ne connaissent point de vie future; ils s'imaginent qu'à la mort tout meurt dans l'homme, et qu'il n'en reste rien. Pour nous, en cette vie, nous servons, nous aimons le Dieu du Ciel: nous espérons qu'après la mort, nous aurons le bonheur de l'aimer et de le servir dans tous les siècles. Pourquoi nous met-

trions-nous en peine de laisser sur la terre une postérité ? l'homme meurt, l'ame ne meurt point ; elle acquiert au-contraire une vie et une beauté toute nouvelle. Le corps reste sans force et sans mouvement. Que le corps soit inhumé par les enfans du mort, il pourrira; qu'il le soit par ses amis, il pourrira de même : lequel est le plus souhaitable ?

LE LETTRÉ CHINOIS.

Vivre dans la continence par principe de vertu, cela est digne d'éloge. Le grand *Yu*, après la terrible inondation qui causa un désordre général, prit soin de faire écouler les eaux ; il parcourut toutes les Provinces ; il fut l'espace de huit années entières hors de chez lui : il passa trois fois à la porte de sa maison sans y entrer. Mais aujourd'hui que la paix et le bon ordre règnent par-tout, quel inconvénient y a-t-il que chacun, même le Docteur et le Sage, ait sa famille particulière ?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Ah ! Monsieur, croire que la paix et le bon ordre règnent par-tout, c'est se tromper. Un homme bien instruit voit dans le siècle présent un désordre bien plus déplorable et plus général que n'était celui du temps de l'Empereur *Yao* et de son Ministre *Yu*. Les hommes d'aujourd'hui sont aveugles ; ils ne connaissent pas leurs misères qui par-là même augmentent beaucoup. Les malheurs d'autrefois, dont vous parlez, n'étaient qu'extérieurs. Pertes de bien, désolation des campagnes, maladies du corps, on pouvait aisément les voir et y apporter

aussitôt du remède. Les maux d'à présent, dont je parle, ont leur source fatale dans l'intérieur même. Plus impétueux que l'orage, plus terribles que les monstres, plus meurtriers que la foudre, ils n'attaquent point ce qui n'est qu'étranger à l'homme ; ils blessent son ame ; ils corrompent son cœur. Les plus éclairés et les plus attentifs ressentent le funeste effet de leur poison, et ont peine à s'en défendre. Que penser du reste des mortels ? Le ravage sans doute est extrême.

Le Créateur de toutes choses, Dieu, voilà le Père commun qui conserve, maintient et gouverne en maître souverain tout ce qu'il a créé : que peut-il y avoir au-dessus de lui ? Les hommes aveugles, qui ne connaissent point, qui ne servent point Dieu, vivent comme s'ils étaient sans père et sans maître : ils n'ont ni la fidélité due au maître, ni l'amour et le respect dus au père. Ces grandes vertus manquant, quelle vertu peut subsister ? Ils prennent de l'or, du bois, de l'argile dont ils fabriquent des statues, sans savoir ce qu'elles représentent, et ils excitent la populace grossière à les adorer, à les prier, en leur disant : voilà le Dieu *Fo*, et ils infatuent leur esprit par des discours fabuleux et infames ; ils plongent leur cœur si avant dans le désordre, qu'il ne leur reste plus aucune voie pour retourner au bien.

Prendre le vide ou le rien pour principe de toutes choses, n'est-ce pas se faire un Dieu sans fond et sans réalité ? dire que Dieu et les hommes ne sont qu'une seule et même

substance, n'est-ce pas confondre la majesté de Dieu avec le plus vil esclave? Prêcher à sa fantaisie toute cette suite d'extravagantes imaginations, n'est-ce pas avilir la sagesse incréée, jusqu'à la réduire au rang des pierres, du bois, de la boue? N'est-ce pas attaquer la Providence bienfesante de Dieu, et, sur tout ce qui arrive de désagréable, chaud, froid, infortune, prodiges, en faire un sujet de murmures et de blasphèmes? En un mot, n'est-ce pas mépriser le Père Universel, et insulter au souverain Maître? On en vient jusque-là, on abolit, on oublie tout Culte du Dieu du Ciel; et si un homme de rien a l'adresse de gagner une populace, on lui dresse des Temples, on lui érige des statues; l'idolâtrie règne presque par-tout, elle inonde les Villes et les Provinces; on ne voit que Temples élevés à *Fo*, aux Esprits, aux prétendus immortels, et même à des hommes vivans. Les rues en sont bordées, les places publiques en sont entourées, les montagnes en sont couvertes; et le vrai Dieu, l'unique Maître, n'a pas seulement un autel, pour recevoir des hommages qui ne sont dus qu'à lui seul.

Quoi! des mortels trompeurs et superbes, avides non-seulement de l'estime des Peuples, mais encore de leurs biens, après s'être donnés parmi les hommes pour Docteurs, pour Législateurs et pour pères, portent l'insolence et l'impiété jusqu'à prétendre déplacer le Dieu suprême, effacer entièrement son nom et sa mémoire, et

s'ériger eux-mêmes en Divinité! quel énorme, quel affreux attentat! Si le grand *Yu* vivait dans un si malheureux siècle, se contenterait-il de demeurer huit ans hors de sa maison? Il renoncerait sans doute à tout établissement particulier, et passerait ses jours à parcourir, à réformer le monde, sans plus penser à aucun retour; et vous voudriez, Monsieur, que les Religieux de notre Compagnie, ardens comme il convient à des enfans bien nés, pour la gloire de Dieu leur Père, zélés pour le salut des hommes qui sont tous leurs frères, fussent tranquilles à la vue de tout ce désordre!

LE LETTRÉ CHINOIS.

A considérer cette espèce de désordre, je conviens qu'il est extrême. Les Philosophes du temps présent ne parlent que de régler l'extérieur; ils négligent entièrement l'intérieur, et par-là, intérieur et extérieur, tout est déréglé. A-t-on jamais vu qu'un méchant homme au-dedans ne fît pas bientôt paraître sa méchanceté au-dehors? J'ai ouï dire que certains Lettrés de Chine, se livrant à leurs idées particulières, s'associaient aux *Fotistes* et raisonnaient à la manière de ces Sectaires sur la vie future, semblables à des gueux qui vont mendier les restes d'autrui. Ils ont ainsi entièrement corrompu la saine doctrine. Les Docteurs d'Europe tiennent une conduite plus sage; ils vont droit au grand principe: cette vérité une fois connue, un homme est éclairé. Après tout, on n'a qu'à faire attention à ce bel Univers et

à tout ce qu'il renferme, on juge bientôt que toutes les créatures ont un Créateur, et que ce Créateur est infiniment au-dessus de toutes les créatures. *Kong-tzé*, *Fo*, et les autres qu'on révère, étaient tous des hommes, fils d'autres hommes : aucun d'eux n'est donc le Créateur de toutes choses, aucun d'eux n'est donc le véritable Seigneur de l'Univers. Comment ont-ils eu l'autorité d'établir des Religions, et de donner des Lois au monde ? Dès qu'un homme est parvenu à la connaissance du grand principe, les règles de sa conduite lui sont tracées : s'il ne s'applique pas à servir Dieu, à quoi s'applique-t-il de digne de lui ? Dans un même corps, chaque membre veut se conserver ; mais, si la tête est attaquée, la main, le pied la défendent : dussent-ils eux-mêmes être blessés, ils ne l'abandonnent point. Vous êtes, Monsieur, parfaitement instruit, et véritablement persuadé que Dieu est le grand Maître : ainsi, tout ce que vous voyez, tout ce que vous entendez de mauvais, de contraire à la raison, d'opposé à la Religion, vous le regardez comme une injure faite à Dieu, et vous vous empressez aussitôt de l'arrêter et d'y remédier. Votre zèle vous porte à renoncer au mariage et à toutes les fortunes de ce monde ; vous prodiguez votre santé et votre vie : c'est bien là n'avoir en vue que le souverain Seigneur, et le préférer à tout. Pour nous, hélas ! cœurs durs, esprits inflexibles, nous n'avons qu'une ombre d'espérance et de charité, notre foi est faible et languissante : comment serions-

nous capables de ces grandes vertus ? Nous avons peine à faire un pas vers Dieu, et dans la pratique du bien, une bagatelle nous arrête.

Mais enfin vous m'avez appris que Dieu connaissait tout, que Dieu pouvait tout. Puisqu'il est le père commun de tous les mortels, comment nous a-t-il laissés si long-temps croupir dans les ténèbres, et marcher à l'aveugle, pour ainsi dire, sans savoir ni notre origine, ni notre fin ? Si lui-même, descendant sur la terre, avait bien voulu instruire les hommes, tous, à la vue de leur véritable Maître, et de leur bon père, l'auraient écouté en enfans dociles, et lui auraient obéi en serviteurs fidèles. On ne verrait point cette monstrueuse diversité de Culte et de Religion, et le monde serait en paix.

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Je souhaiterais, Monsieur, que vous m'eussiez fait plutôt cette demande. Si les amateurs de la vertu, en Chine, voulaient être instruits sur cette doctrine, on les satisferait. Je vais, Monsieur, vous expliquer quelle est la vraie source des misères de l'homme; je vous prie de vouloir bien m'écouter.

Lorsque Dieu créa le monde, pensez-vous que la nature humaine fût dans le désordre où nous la voyons ? Non, sans doute. Dieu est infiniment sage, et souverainement bon; tirant du néant le ciel et la terre pour le service de l'homme, il n'a point fait l'homme d'une nature si imparfaite et si désordonnée. Au commencement des temps, l'homme n'était sujet ni aux maladies, ni à la mort;

il était toujours plein de santé et de forces, toujours paisible et content : tous les animaux lui étaient soumis, aucun n'osait lui nuire; son unique devoir était de servir le Dieu du Ciel et de lui obéir : il a manqué à ce devoir, voilà la source de ses malheurs. L'homme s'est révolté contre Dieu, toutes les créatures se sont révoltées contre l'homme : ainsi, ses maux et ses misères ne viennent que de lui seul.

Le premier homme ayant blessé la nature humaine jusques dans sa racine, tous ses enfans héritent de l'infortune de leur père, et aucun ne reçoit cette nature dans son premier état d'intégrité. En naissant, nous portons tous une tache, et plus nous vivons les uns avec les autres, plus nous nous habituons au mal : c'est là ce qui fait douter si la nature de l'homme était bonne en elle-même; mais ce défaut ne vient point du Créateur; il ne suffit pas pour faire condamner la nature; on a de la peine à distinguer si l'homme est tel ou par nature ou par habitude, parce que l'habitude peut être prise pour une seconde nature. Cependant la nature est en soi-même bonne, et le bien qui est en elle ne peut être détruit totalement par aucun mal. Ainsi, tout homme qui veut sincèrement se corriger, le peut avec le secours de Dieu.

Il est vrai que, dans le commun des hommes, la bonté de la nature diminuant sans cesse, et la malice de l'habitude augmentant toujours, le penchant au vice est grand, et la difficulté de s'élever à la vertu est extrême.

Ainsi Dieu, comme un père plein de tendresse, dans tous les temps, a fait paraître dans le monde des Saints et des Sages pour servir de maîtres et de modèles. Enfin peu-à-peu le désordre ayant prévalu, les Sages ayant disparu de la terre, la multitude des méchans croissant de jour en jour, et le nombre des bons se réduisant à presque rien, Dieu, déployant toute sa bonté et toute sa miséricorde, descendit en personne, et vint lui-même instruire et sauver le monde. Ce fut durant la dynastie de *Han*, sous l'Empire de *Ngai-ti*, la seconde année de *Yuen-cheou*, dans le cycle appelé *Ken-hin*, trois jours après le solstice d'hiver, qu'il naquit d'une Vierge : il prit pour nom *Jésus*, c'est-à-dire, Sauveur. Il a établi lui-même la divine Loi; il y fit entrer l'Occident, et après avoir vécu trente-trois ans sur la terre, il remonta dans le Ciel. Voilà, en abrégé, la véritable histoire du Dieu incarné.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Mais, Monsieur, comment prouve-t-on ce fait? Les hommes de ce temps-là, par où se persuadèrent-ils que *Jésus* était Dieu, et non pas simplement un homme? S'ils n'eurent d'autre témoignage que sa parole, ce témoignage était-il suffisant?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Dans l'Occident, pour donner à un homme le nom de Saint, on exige bien d'autres preuves que celles qui suffiraient en Chine : que doit-ce donc être quand il s'agit de le regarder comme Dieu? Qu'un petit Prince de dix

lieues de Pays ait le talent de devenir le Maître du monde, et qu'il en vienne là, s'il est possible, sans commettre la moindre injustice, sans faire souffrir un seul innocent; il n'aura pas pour cela, en Europe, le nom de Saint. Que le plus puissant Monarque de l'Univers renonce à la pompe et aux grandeurs, qu'il abandonne ses richesses et ses Etats pour se retirer dans une solitude, et vaquer uniquement à la piété, on dira que c'est un homme détaché du monde; mais, pour être appelé Saint, il faut être consommé en vertus, se nourrir d'humiliations et de souffrances, parler et agir au-dessus de l'homme, être élevé à un état auquel toutes les forces humaines ne sauraient parvenir.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Qu'appelez-vous au-dessus de l'homme?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

Savoir parler de ce qui regarde l'homme, être instruit des choses passées et des choses présentes, on le peut sans être Saint; le desir de la réputation suffit pour faire étudier ces sortes de sciences. Mais expliquer les mystères divins, prédire les évènemens futurs, convertir les Peuples, et étendre partout la Religion, cela est au-dessus de l'homme, il n'y a que Dieu qui le puisse. Guérir les maladies en se servant de remèdes, les Médecins le font; gouverner les Empires, et tenir le monde en paix, soit en punissant, soit en récompensant à propos, les grands génies en viennent à bout: l'homme est capable de tout cela, aussi tout

cela ne suffit-il point pour mériter le nom de Saint. Mais faire des miracles qui ne demandent pas une moindre puissance que celle de créer l'Univers ; guérir, sans employer aucun remède, des maux incurables ; ressusciter les morts ; ces sortes de merveilles sont au-dessus de l'homme, et Dieu seul peut en être l'auteur. Tel est le pouvoir que Dieu a communiqué à tous ceux que nous regardons, en Europe, comme Saints. S'il arrivait qu'un scélérat, par lui-même ou par ses émissaires, affectât la réputation de sainteté ; que, sans crainte et sans respect pour Dieu, il eût recours aux arts magiques et aux faux prestiges pour tromper les Peuples, et que, s'abandonnant à sa superbe, il s'en prît à tout ce qu'il y a de sacré, bien loin de le traiter en Saint, on le poursuivrait comme une peste publique.

Le Dieu incarné, tandis qu'il a été sur la terre, a opéré des prodiges sans nombre : sa vie est bien au-dessus de celle des grands Saints. Les Saints ne peuvent rien que par une puissance empruntée de Dieu ; Dieu n'emprunte sa puissance d'aucun autre. Dans les anciens temps, l'Occident a vu des hommes d'une haute sainteté ; avant plusieurs milliers d'années, ils avaient annoncé la venue du Rédempteur ; ils avaient écrit, en détail, l'histoire prophétique de sa vie future ; ils en avaient marqué précisément le temps : ce temps étant venu, les hommes, qui attendaient avec empressement leur libérateur, le virent paraître ; ils reconnurent

que ses actions répondaient parfaitement à ce que les saints Prophètes en avaient écrit. Ce divin Maître parcourut les Villes et les Provinces, instruisant les Peuples, et multipliant par-tout les miracles : il rendait l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, la parole aux muets ; il fesait marcher les boîteux, il ressuscitait les morts. Les esprits célestes le révéraient, les puissances infernales le craignaient et l'adoraient ; tout lui obéissait. Enfin, après avoir accompli toutes les prophéties, perfectionné la Loi ancienne, et publié la nouvelle, il annonça lui-même le jour auquel il monterait au Ciel à la vue d'un grand nombre de ses Disciples.

Quatre Evangélistes écrivirent alors ce qu'a fait et ce qu'a dit le Sauveur : ils l'ont publié par tout l'Univers. L'Univers a reçu cette divine Loi : depuis ce temps-là, tous les Royaumes de l'Europe ont changé de face, et la Religion y fleurit par-tout. On trouve dans l'Histoire de Chine, que l'Empereur *Ming-ti*, de la dynastie des *Han*, ayant ouï parler de ce grand changement, envoya dans les Régions occidentales pour y chercher le saint Evangile. Les envoyés firent à peine la moitié du chemin ; s'étant arrêtés mal-à-propos au Royaume de *Ching-tou*, ils en rapportèrent les livres de *Fo*, et les répandirent en Chine. La Chine est restée jusqu'à présent infectée de ce poison ; elle n'a point encore entendu parler de la véritable doctrine, et l'erreur y domine dans toutes les écoles. Cela est déplorable.

LE LETTRÉ CHINOIS.

Les temps, en effet, se rapportent à ce que vous dites; vous êtes parfaitement instruit, et la doctrine que vous prêchez est sans doute la véritable. Je vois clairement que, hors la Religion, en ce monde et en l'autre, point de vraie béatitude. J'ai dessein de retourner à ma maison pour me laver et me purifier, et de revenir sans délai y recevoir, de votre main, les divines Ecritures, vous reconnaître pour mon Maître, et entrer enfin dans la sainte Loi. Voudrez-vous bien, Monsieur, m'admettre au nombre de vos Disciples?

LE DOCTEUR EUROPÉEN.

C'est dans la seule vue d'étendre la Religion que, mes Compagnons et moi, nous avons quitté notre patrie, fait un long voyage avec de grandes fatigues, et que nous vivons sans regret dans une terre étrangère. Ainsi, notre consolation et notre joie est de voir que l'on veuille sincèrement entrer dans notre sainte Loi. Vous voulez, Monsieur, vous laver; par-là vous ne purifierez que votre corps: les souillures de l'ame, voilà ce que Dieu a en horreur. La porte de la Religion chrétienne est le Baptême; celui qui veut y entrer doit auparavant concevoir un vif repentir de ses péchés passés, et former une ferme résolution de marcher dans le chemin de la vertu, et ensuite se faire baptiser; alors il reçoit la grâce et l'amitié de Dieu: tout le reste est oublié, et il devient aussi et plus pur qu'un enfant qui ne fait que de naître.

Au-reste, Monsieur, nous ne prétendons point nous ériger en maîtres ; touchés de voir les hommes s'égarer dans de fausses routes, nous tâchons de les remettre dans la bonne voie pour vivre tous ensemble en véritables frères, puisque nous sommes tous les enfans du père commun. Comment oserions-nous usurper ces titres d'honneur, et avilir le nom de maître en nous le donnant? Quant aux divines Ecritures, le style en est fort différent du style Chinois ; je ne les ai point encore traduites d'un bout à l'autre, j'ai seulement choisi ce qu'il y a de plus important à savoir, et j'en ai rendu le vrai sens. Mais je voudrais, Monsieur, que de tout ce que je vous ai dit jusqu'ici, vous vous en rappelassiez les points essentiels, et que vous les méditassiez à loisir ; et lorsque vous n'aurez plus aucun doute sur tout cela, vous pourrez sans difficulté lire le saint Evangile, l'étudier, recevoir le Baptême, et entrer dans la Loi.

LE LETTRÉ CHINOIS.

C'est Dieu qui m'a créé, et j'ai été si longtemps sans connaître Dieu ! Quel bonheur pour moi, Monsieur, que vous ayez bien voulu venir de si loin avec tant de fatigues et de dangers, pour m'enseigner la véritable Religion ! Vous n'ignorez rien ; vous avez eu la bonté de commencer à m'instruire, et je vois à découvert mes anciens égaremens. Vous m'avez fait connaître les volontés divines, et je m'y rends. A la vue de tant de faits, je ne puis exprimer ni ma douleur sur

le

le passé, ni ma joie sur le présent; je vais retourner chez moi; je retracerai dans ma mémoire toutes vos instructions; je les mettrai par écrit pour ne les oublier jamais; ensuite je pourrai mieux m'instruire à fond de la sainte doctrine. Je prie le Seigneur du Ciel, Monsieur, qu'il soutienne votre zèle, qu'il bénisse vos travaux, qu'il vous fasse voir la Chine entière Chrétienne, tous les Peuples arrachés aux ténèbres, et marchant à la brillante lumière de l'Evangile.

EXTRAIT

De la Lettre de M. Reydelet, Evêque de Gabale, et Vicaire Apostolique du Tunquin, en date du 11 Juillet 1774.

LE 5 Août 1773, un Père Dominicain Espagnol fut appelé pour un malade; il y alla en plein jour, à pied et à découvert, parce qu'il n'y avait que quelques pas à faire. Il fut aperçu par quelqu'un qui en porta la nouvelle au Mandarin qui n'était pas éloigné de là. Le Mandarin prit le Missionnaire et ses effets, et le retint prisonnier. Ce Mandarin Eunuque est sous-Gouverneur de la Province du Midi. Il crut avoir trouvé une bonne occasion pour extorquer des deniers. Il exigea pour la rançon du Missionnaire *mille piastres*. Cette somme étant exhorbitante, les Chrétiens ne se présentèrent point pour le racheter à un si haut prix. Le Mandarin peu-à-peu baissa le prix, mais

en vain ; personne ne se présenta pour le racheter. Il entra en colère ; il fit construire une grande cage ; il mit le Missionnaire dans cette prison portative, et l'exposa aux grandes ardeurs du soleil, pour le griller, et par-là exciter la compasssion des Missionnaires et des Chrétiens, les obliger à se cotiser et à lui porter la somme qu'il exigeait ; mais toute réflexion faite, on ne jugea pas ce parti à propos, parce que c'eût été favoriser la cupidité du persécuteur, l'exciter à faire de nouvelles perquisitions dans toute la Province, et le mettre dans le cas de prendre d'autres Missionnaires.

Le Mandarin envoya de nouveau des Soldats à la découverte, déguisés en simples particuliers. Le premier Dimanche d'Octobre, jour du S.t Rosaire, ils prirent le Père *Vincent Liène*, Dominicain Tunquinois, le conduisirent au Mandarin qui le mit aussi dans une cage, et le retint ainsi prisonnier.

Le Mandarin frustré de ses espérances, et ne pouvant obtenir les deniers qu'il se promettait des Chrétiens, fut porter ses plaintes immédiatement au Roi ; lui représenta les Missionnaires comme autant de chefs de rebelles, et les Chrétiens, comme autant de rebelles dans le Royaume ; qu'ils avaient des armes ; qu'ils formaient et méditaient une rebellion générale dans tout le Royaume, etc.

Le Roi fort soupçonneux, encore jeune, qui s'est formé un Conseil de jeunes gens comme lui, entra en colère, donna ordre de

lui amener les deux chefs des rebelles, et augmenta le nombre des Soldats, pour les escorter en chemin, de crainte qu'on ne les enlevât de force. Les deux Missionnaires, doux comme des agneaux, furent conduits chacun dans leur cage, à la Ville royale, sous le nom de *chefs de rebelles*. Le Roi, la mère du Roi et quelques Mandarins Eunuques, favoris du Roi, étaient aveuglés par la passion, et furieux par la colère. Ne pouvant plus se contenir, ni suivre aucune des formalités ordinaires, le Roi porta lui-même la Sentence de mort, l'écrivit de sa propre main, l'envoya à son Conseil à signer, avec ordre de la faire exécuter au plus vîte. Trois des grands Mandarins, dont deux sont Chrétiens de nom, et le troisième Infidèle, refusèrent de signer, disant que ce n'était pas là des rebelles, que c'était une pure calomnie; demandèrent qu'on en apportât des preuves, qu'on produisît leurs armes, etc. La chose discutée pendant trois jours, il resta prouvé qu'ils n'étaient ni chefs de rebelles, ni rebelles en aucune manière, mais bien Missionnaires et Prêtres de la Religion. Les deux Missionnaires confessaient eux-mêmes qu'ils étaient Prêtres et Ministres de la Religion.

On conduisit les deux Missionnaires dans une prison destinée pour les criminels condamnés à mort : des Soldats fesaient sentinelle nuit et jour; on tenait les deux Missionnaires éloignés l'un de l'autre; on ne permettait pas qu'ils pussent ni se voir, ni se parler. On alla chercher le Père Jean

Hieu, un de nos Prêtres Tunquinois, pour leur administrer le Sacrement de Pénitence. Il donna quelques deniers pour obtenir la permission d'entrer. Il n'eut le temps d'entendre que la confession de l'Européen, ensuite on le pressa de sortir. Il risqua d'être découvert et pris. Il fallut donner de nouveau des deniers aux sentinelles pour qu'ils permissent de rapprocher les deux cages l'une de l'autre, et l'Européen confessa le Prêtre Tunquinois, son confrère. C'est ainsi que nos deux Prêtres, Confesseurs de la Foi, se préparaient au martyre. Ils prêchaient la Religion à tous ceux qui allaient les voir. Ils disaient des prières continuelles ; ils étaient gais, fort résignés, et attendaient dans une grande tranquillité d'ame le moment de consommer leur sacrifice.

Le 7 Novembre, le Mandarin, ses Officiers et les Soldats, les armes nues en main, et une foule innombrable de monde, tant Chrétiens qu'Infidèles, se rendent à la prison. On prend les deux cages, on se met en marche, on se rend à une grande place, hors de la Ville. Rendu à l'endroit, le Mandarin sur son siége élevé, (il était monté sur un éléphant) environné de ses Gardes, les Soldats se rangent en cercle, contiennent la foule. On fait sortir les deux Missionnaires de leurs cages ; on les fait asseoir à terre ; on leur lie les genoux à des piquets plantés en terre ; on les fait se tenir la tête et les épaules droites ; on les déshabille jusqu'à la ceinture ; on leur coupe les cheveux ; on lit la Sentence

de mort. Les bourreaux debout, le sabre levé, les yeux attentifs sur le Mandarin, attendent le signal. Le signal donné, ils portent le coup; les deux têtes tombent à terre devant leurs genoux; le sang bondit en l'air, et les deux Martyrs finissent glorieusement leur carrière.

Aussitôt les Chrétiens perdent toute crainte; on devient hardi : la joie devient grande; on ne peut plus se contenir; la foule rompt les barrières; on se dispute à qui ramassera les deux têtes. On met du papier et du linge au bout de perches fendues par le bout. On les trempe dans le sang, les Chrétiens par dévotion et par respect, les Infidèles, pour faire des sortiléges. Les Chrétiens ramassent les corps, les arrosent de leurs larmes, et les transportent ailleurs. Parmi ces Chrétiens, il y en avait de riches; il y en avait de constitués en dignités dans le Royaume : il y avait des Soldats du Roi, et trois de ses porte-parasols.

LETTRE

De M. Condé, natif d'Auvay en Bretagne, et Missionnaire à Siam, à M. de Coëtcanton, Grand-Vicaire du Diocèse de Vannes.

MONSIEUR,

Vous m'enjoignez de vous mander le détail de ce que nous avons eu à souffrir pour la Religion; pour votre satisfaction, mon

humiliation et la gloire de Monseigneur de Métellopolis (1) et de mon confrère (2), je vais vous contenter, en vous rapportant le tout en détail.

C'est une coutume très-ancienne dans le Royaume de Siam, et que l'on regarde comme une Loi fondamentale du Royaume, de faire serment de fidélité au Roi ; cela n'est pas contraire à notre sainte Religion, mais voilà la manière de le faire parmi les Gentils. Le jour marqué, tous les Mandarins, Officiers en charge dans le Royaume, reçoivent ordre du Roi de se rendre à une Pagode pleine d'Idoles. Là se rendent les Talapoins, Prêtres des faux Dieux. Ceux-ci prennent de l'eau naturelle qu'ils préparent par des prières et des cérémonies sacriléges ; ensuite on y trempe le sabre et les armes du Roi. Cela fait, les Mandarins prennent à témoin l'Idole et leurs autres Dieux, boivent un peu de cette eau qui, devenue efficace par la prière des Talapoins, a la vertu, à ce qu'ils disent, de faire mourir ceux qui seraient traîtres au Roi.

Parmi les Chrétiens, nous avons plusieurs Mandarins qui, comme tous les autres, reçoivent l'ordre du Roi, pour se rendre à cette Pagode, et y faire le serment de fidélité à la manière des Gentils. La crainte du Roi, qui est terrible quand on s'oppose à ses volontés, les avait engagés à se joindre aux autres : cependant, sans boire de cette eau superstitieuse, ils passaient pour l'avoir fait :

(1) M. le Bon. (2) M. Gurnault.

on écrivait leur nom et tout était fini ; mais notre Religion n'admet point les dissimulations, et nous ne cessions de leur répéter que, passer pour y avoir été, suffisait pour qu'ils fussent coupables devant Dieu. En Septembre 1775, nos Mandarins Chrétiens résolurent de nous écouter, et de sacrifier leur vie plutôt que de manquer à leur devoir de Chrétiens. Le temps marqué arriva, qui était cette année le 21 Septembre. Ils ne furent point à l'eau de serment ; le 22 ils furent accusés au Tribunal comme n'ayant pas voulu prêter le serment de fidélité : ils persistèrent à dire qu'ils ne pouvaient le faire à la manière des Gentils ; que cela était contraire à notre Religion, et qu'ils l'avaient prêté à la manière des Chrétiens, et cela était vrai. L'affaire fut portée au Roi d'une manière bien envenimée. Le Roi célébrait alors une fête de sa Religion qui devait durer trois jours. Il donna ordre d'examiner l'affaire, et que, si les Mandarins Chrétiens étaient traîtres, on les mît à mort. Aussitôt on les mit tous trois en prison, des chaînes aux pieds, au cou, une cangue au cou (instrument de supplice usité dans l'Inde), et des ceps de bois aux pieds et aux mains. Nous ne manquâmes pas, comme leurs Pasteurs, de les visiter, de les consoler, de les fortifier dans leur prison. On nous laissait entrer, et nous avions la consolation de les voir fermes, contens et disposés à recevoir la mort.

Le 25 de Septembre, jour auquel on devait rapporter l'affaire au Roi, le Chef du Tri-

bunal nous envoya chercher, Monseigneur, mon confrère et moi : nous nous attendions bien à avoir part aux souffrances de nos Chrétiens. Nous nous rendîmes à la salle, et aussitôt on nous mena devant le Roi qui nous attendait. On nous conduisit devant lui, comme des criminels, et non comme nous avions coutume d'aller à l'audience dans d'autres occasions. Le Roi était fort en colère : nos trois Mandarins parurent aussitôt les chaînes aux pieds et au cou, bonheur que nous n'avions pas encore. Le Roi nous fit plusieurs questions auxquelles nous répondîmes ; mais la disposition où il était, l'empêchait de comprendre. Nous lui répétions avec assurance que nous n'empêchions point nos Chrétiens de lui prêter serment de fidélité, qu'ils l'avaient fait en notre présence ; mais que notre sainte Religion défendait à ses enfans de participer aux superstitions des Païens ; que nos Chrétiens ne rendaient aucun culte à l'Idole ; qu'ils n'avaient en lui aucune confiance ; qu'ils ne craignaient point les faux Dieux, et ne pouvaient conséquemment jurer par eux. Nous voulions parler plus au long ; mais le Roi ne put attendre. Il donna ordre de nous saisir, de nous dépouiller à nu, de nous amarrer pour nous donner du rotin. L'ordre donné, les fouetteurs du Roi nous traînèrent en nous arrachant la soutane et la chemise. Je ne puis vous dire ce qui se passait dans mon cœur en ce moment. Nous reçûmes la bénédiction de Monseigneur, mon confrère et moi. A peine ce respectable Prélat eut-il le temps

de nous la donner, on se jeta sur lui, et on le renversa sur le dos pour le traîner hors de la présence du Roi ; c'est tout ce que je vis. On nous conduisit chacun à notre colonne ; cela se fit sur le bord de la rivière, en présence de tout le Public et de toute la Cour du Roi. Grâces au Seigneur, je n'éprouvai aucune crainte intérieure : j'avais mon crucifix à la main, et je n'aperçus rien autre chose pendant tout le temps que je fus amarré. Voici la manière dont nous étions liés. Nous étions assis à terre, une cangue longue de dix à douze pieds au cou, dont les bouts étaient attachés à une colonne de bois : nous avions les deux pieds liés par une corde qu'on amarre ensuite à la colonne que nous avions aux pieds : une autre corde nous prenait par le ventre, et était attachée avec force à une colonne qui était derrière nous ; nos mains étaient liées à la cangue que nous avions au cou, de manière que nous ne pouvions bouger. Nos trois Chrétiens étaient dans la même situation. Le Roi donna ordre de leur donner à chacun 50 coups de rotin ; ce qui fut exécuté dans le moment. Nous les entendions crier à côté de nous, sans savoir ce qui nous arriverait ; car on ne nous frappait pas : on ne sait à quoi attribuer cela. Tout le monde fut surpris : on dit dans le public que l'endroit où était le Roi, trembla, et lui fit craindre, mais cela n'est pas bien vérifié. On nous démarra tous les six, avec la différence que nous n'avions pas été jugés dignes de souffrir avec nos chers Chrétiens dont le

sang coulait sous nos yeux. Nous enviions leur bonheur ; nous ne savions quels étaient les ordres du Roi. Nous consolâmes nos chers Confesseurs, lorsqu'on leur pansait leurs plaies ; car on nous conduisit avec eux dans une salle : un moment après, nous vîmes apporter des fers et des chaînes, et cela pour nous. Je vous avoue avec candeur que je les vis avec bien de la joie : je les baisai tendrement, et me glorifiai du bonheur de porter des chaînes dans un Royaume où je ne croyais trouver que douceur et tranquillité. J'ai béni mille fois le Seigneur de m'avoir conduit à Siam contre mon inclination et ma volonté, pour me faire une si grande faveur, six mois après mon arrivée. Après nous avoir mis les fers à tous les trois, on nous conduisit à la salle du Barcalon, plantée sur le bord de la rivière, (le Barcalon est le Mandarin chargé des affaires étrangères ; tout ce qui regarde les Etrangers, se traite à son Tribunal ;) là on nous mit la cangue au cou et les ceps aux pieds et aux mains. Dans cet état nous passâmes la nuit du 25 au 26 accompagnés de gardiens. On nous interrogea toute la nuit, et on ne voulait pas nous écouter. Le lendemain matin, le Roi sortit pour donner audience ; on lui parla de cette même affaire et sur-tout de notre fermeté à soutenir qu'il n'était pas permis aux Chrétiens de faire un tel serment, et de participer aux cérémonies des Païens. De notre côté, nous nous préparions à accomplir la volonté du Seigneur : nous ne savions ce qu'on ferait de nous. Sur les sept heures

du matin, on nous traîna au Palais, et un moment après, le Roi donna ordre de nous faire paraître devant lui. Il nous fit les mêmes questions que la veille, et nous lui répondîmes avec la même assurance. Il se fâcha, et dit qu'il nous ferait mettre à mort: il ordonna de nous saisir : on nous dépouilla comme la veille : on nous amarra de la même manière, cela nous parut moins extraordinaire : on nous avait exercés la veille, et on nous appliqua à chacun sur le dos à nu 100 coups de rotin. On comptait tout haut, et le Roi était présent. Je sentis du premier coup le sang couler : j'attendais le moment où je rendrais le dernier soupir. Mon crucifix que j'avais le bonheur d'avoir sous les yeux, était mon soutien. Nous gardions tous trois le silence : on ne nous entendait ni crier, ni nous plaindre ; le Seigneur nous donnait des forces pour convaincre tout le monde de notre innocence. Les gens les plus forts du Pays tombent ordinairement en défaillance ; je me sentis bien des forces. Le Roi était surpris, les bourreaux frappaient de toutes leurs forces, craignant que le Roi ne les accusât de nous ménager. Enfin, la scène finit, nous nous retirâmes le corps tout déchiré et trempé de sang. Plaise au Seigneur que ce soit pour sa gloire, que le Palais du Roi ait été arrosé de notre sang ! On nous conduisit en prison où nous trouvâmes grand nombre de nos Chrétiens qui nous donnèrent tous leurs soins. Quatre ou cinq jours après, on nous conduisit en-dedans du Palais où l'on garde de

plus près les prisonniers coupables de grandes fautes contre le Roi. Plusieurs fois on nous répétait que le Roi nous ferait mourir. Nous étions résignés à la volonté de Dieu ; mais nous reconnaissions notre indignité. Le martyre, quelle faveur ! Une pareille couronne n'est destinée que pour des Apôtres, et non pour un pécheur comme moi. Nous sommes demeurés dans les chaînes jusqu'au 2 du mois de Septembre 1776, près d'un an. Tous les jours on nous disait que le Roi nous pardonnerait dans peu, et ce jour n'arrivait pas. C'était pour la cause du Seigneur que nous étions prisonniers ; le Seigneur voulait nous faire sortir d'une manière propre à prouver notre innocence et sa providence. Plusieurs Mandarins s'intéressaient pour nous. Le Roi plusieurs fois avait promis de nous relâcher, et le moment ne venait point. Quelque temps après notre prison, les Bramans vinrent avec une forte armée, et saccagèrent deux ou trois Provinces de Siam, et assiégèrent une des plus fortes Villes du Royaume. Le Roi envoya des troupes qui ne purent résister. Il partit lui-même avec des Soldats Chrétiens. Sa présence, autrefois si propre à animer ses troupes, ne fit rien. Lorsqu'on apprit le traitement qu'il nous avait fait, les plus grands Mandarins disaient que c'en était fait du Royaume. Les Siamois, Païens, murmuraient hautement de nous voir en prison pour rien, et attribuaient à cette injustice le mauvais succès de la guerre. La Ville fut prise et saccagée : le Roi lui-même semblait perdre courage. Jusqu'à cette

guerre, il avait toujours été victorieux ; on l'entendait se plaindre de son malheur ; il disait hautement qu'il n'avait fait de mal à personne, et qu'il fesait du bien aux différentes Nations qui étaient à Siam, sans parler des Chrétiens. Enfin, il dit un jour aux Soldats Chrétiens de n'être point chagrins au sujet de leur Evêque et de leurs Pères, qu'à son retour il nous mettrait en liberté. Pendant tout ce temps, on nous traitait avec ménagement en prison, sans cependant nous ôter les fers, ni la chaîne par laquelle nous étions liés à une colonne. Nous étions toujours assis, ou debout, sans pouvoir marcher. D'ailleurs nous étions tous trois ensemble ; personne ne nous tracassait : on nous témoignait de l'estime, voyant la joie avec laquelle nous souffrions. J'ai souvent regretté cet heureux temps. Deux choses fesaient notre peine : nous n'avions pas la consolation de dire la sainte Messe, et nos brebis étaient abandonnées et sans secours.

Le Roi, à son retour de l'armée, parut fort confus et triste : on craignait que les ennemis ne vinssent jusqu'à la Capitale ; c'en était fait de tout Siam ; mais la Providence ne l'a pas permis. Nos protecteurs et les Mandarins qui nous favorisaient, cherchaient une occasion favorable pour parler au Roi de nous : elle ne se présentait pas. Lorsqu'ils demeuraient tranquilles, le Roi lui-même parlait ; mais on ne savait comment s'y prendre. Il fallait demander pardon au Roi, reconnaître sa faute : on n'attendait que cela de notre part ; mais nous persistions à dire

que nous n'étions coupables en rien, et que nous ne pouvions manquer à notre sainte Religion. On n'osait point nous présenter au Roi, et le Roi lui-même ne voulait point se mettre en compromis avec nous. Il aurait eu le dessous; car avec la grâce du Seigneur, nous eussions été fermes. Enfin, le 14 Août, veille de l'Assomption, le Roi, qui fit paraître devant lui tous les autres prisonniers, pour leur pardonner ou les punir, donna commission aux plus grands Mandarins de nous examiner, et de nous renvoyer à nos Chrétiens. On nous vint délivrer : tout le monde nous témoignait sa joie. On nous conduisit cependant en chemise, les fers aux pieds et une chaîne au cou, dans la salle hors du Palais, devant les Mandarins. Ils nous dirent que le Roi nous pardonnait; mais qu'il fallait faire un écrit par lequel nous reconnaissions notre faute, et une promesse de ne plus y retomber. Nous avions toujours craint cette clause; nous refusâmes et dîmes clairement que, si le Roi nous renvoyait, nous enseignerions notre Religion, comme nous l'avions fait avant notre emprisonnement; que nous n'étions que les Ministres du vrai Dieu, et que nous ne pouvions changer notre Religion comme les Païens. Si vous n'êtes pas coupables, dit le Mandarin, pourquoi avez-vous été un an en prison et avez-vous reçu cent coups de rotin? Nous lui répondîmes: pour rien. Que ne le disiez-vous, reprit-il? Personnne ne voulait nous entendre, et le Roi était en colère. Que voulez-vous que je fasse, dit-il? Nous répondîmes:

on peut nous remettre en prison, nous chasser du Royaume, ou nous mettre à mort; mais nous ne changerons pas. Il était déjà bien nuit, et rien ne se déterminait. Le Mandarin donna ordre à nos gardes de nous reconduire en prison, mais cependant hors du Palais du Roi. Nous entrâmes dans cette nouvelle salle, sans savoir comment les choses tourneraient. Nous étions cependant plus à l'aise, et nous nous préparâmes à célébrer la fête de la Sainte-Vierge. Le lendemain matin on vint nous tirer les fers des pieds et les chaînes; mais, comme on n'avait pas encore parlé au Roi, on nous garda dans cette salle, et nous n'eûmes pas la consolation de dire la sainte Messe; mais nous regardâmes comme une faveur signalée de la Sainte-Vierge, notre délivrance en ce jour. Tout le monde nous assurait que le lendemain 16 Août, nous retournerions à notre Eglise. Nous attendions ce moment; mais ce fut le contraire: nous vîmes le 16 au matin rapporter nos fers et nos chaînes, avec ordre de nous les remettre, et de nous reconduire en prison dans le Palais. On nous dit cependant que nous ne tarderions pas à être délivrés; que le Roi s'était fâché de ce que les grands Mandarins du Royaume n'étaient pas encore de retour de l'armée: 4 ou 5 Mandarins avaient pris sur eux de nous élargir. Il fallait de la patience: le Seigneur voulait nous éprouver, et faire éclater notre innocence dans tous les différens Tribunaux.

Le 30 Août, tous les Mandarins, grands et petits, se trouvèrent réunis. Ils avaient plusieurs affaires à examiner; mais dès le jour

même, le plus grand de tous, qui aime les Chrétiens et estime notre Religion, commença par décider qu'il fallait nous élargir au plutôt : tout le monde en passa par-là ; on n'osa pas cependant en parler encore, craignant que le Roi n'accusât le Jugement de partialité. Le Roi lui-même, le premier Septembre, s'informa de cette affaire : on lui répondit qu'on l'examinait, et le lendemain on dit au Roi que tous étaient d'avis de nous élargir. Le Roi donna ordre de le faire, et se retira aussitôt, sans vouloir parler d'aucune autre affaire. On vint nous en donner la nouvelle ; nous remerciâmes le Seigneur, et nous nous rendîmes à notre Eglise, pour le bénir d'une manière plus solennelle. Il ne fut plus question de promesse à faire ; on n'exigea rien de nous ; seulement on obligea tous les Chrétiens à répondre que nous ne sortirions point du Royaume ; de manière qu'après avoir été plusieurs fois sur le point d'être renvoyés ou chassés, nous nous y trouvions plus attachés que jamais.

Trois semaines après notre élargissement, le Roi nous fit prier d'aller à l'audience : Monseigneur était malade, il ne put y aller. Nous y fûmes mon confrère et moi. Le Roi nous fit toutes sortes d'amitiés, et nous témoigna bien de l'affection. Il se plaça au-dessous de nous, nous fit présenter du thé (ce qu'il ne fait pas même à ses plus grands Mandarins), et nous invita, par des prières réitérées, à en boire. Il parut en ce jour vouloir réparer la manière avec laquelle il nous avait traités pendant un an.

Depuis ce temps, nous avons paru plusieurs fois à son audience ; il nous a témoigné de la bonté ; mais comme notre sainte Religion ne s'accorde pas avec la sienne, nous sommes toujours obligés de le contrarier. Il continue à dire qu'il peut voler dans les airs : nous lui avons répété si souvent que cela lui était impossible, qu'il s'en est ennuyé, et depuis plus d'un an, il ne nous a pas fait appeler. N'allant plus à la Cour, nous nous répandons parmi le Peuple, autant que nous le pouvons. Toutes les Nations se rendent à Siam ; Cochinchinois, Laotiens (Peuples de Laos, Royaume d'Asie limitrophe de celui de Siam), Chinois, etc. Nous ne manquons point de moisson ; il ne nous manque que des Ouvriers, mais des Ouvriers apostoliques, pleins de zèle, et qui ne craignent point les tourmens et la mort. Nous sommes continuellement à la veille de subir l'un et l'autre : nous fesons ce qu'il faut pour les mériter ; mais le Seigneur a pitié de notre faiblesse. Cette année, nous avons eu la consolation de voir plusieurs adultes recevoir le Baptême. Si nous avions été plus d'Ouvriers, nous eussions pu procurer la même grâce à bien d'autres adultes Laotiens qui sont morts cette année dans le Pays. Près de 80 ont reçu le Baptême avant de mourir, et j'en ai vu plusieurs qui recevaient avec bien de la joie la parole du Seigneur au milieu de leur peine et de leur misère. J'avais parmi les Laotiens un grand nombre d'hommes qui écoutaient avec docilité notre sainte Religion, et me priaient de les enseigner; mais le Démon, jaloux, a troublé

ces commencemens heureux. Tous ces chers Catéchumènes sont actuellement dispersés. J'ai de la peine à les rencontrer : mes autres occupations ne me permettent point d'aller et venir à ma volonté. La volonté du Seigneur soit bénie ; le tout tournera à sa plus grande gloire, et ces pauvres gens dispersés feront connaître, je l'espère, le nom du vrai Dieu en qui ils croient. Mon confrère travaille auprès des Cochinchinois, qui sont en grand nombre. Les Siamois nous témoignent de l'estime, et peu-à-peu rendent justice à la sainteté de notre Religion. Leurs Talapoins perdent un peu de leur crédit ; à quoi cela aboutira-t-il ? Le Seigneur le sait. Nous avons bien besoin que l'on prie pour nous. Le nombre des enfans mourans baptisés cette année, monte à plus de 900 ; c'est autant de gagné pour le Ciel.

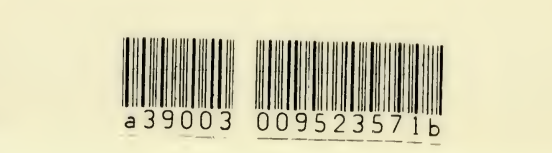
Voilà, Monsieur, le détail que vous me demandez : je suis vos ordres à la lettre ; mais je vous conjure de demander au Seigneur ma sanctification, le détachement de moi-même, l'esprit de mortification. Je rougis souvent d'enseigner aux autres ce que je ne pratique pas moi-même assez bien, et de me trouver si froid en excitant les autres à la ferveur. Je compte, Monsieur, sur le secours de vos prières, et je vous demande de temps-en-temps une Messe à mon intention.

Siam, ce 19 Juin 1779.

Fin du vingt-cinquième Volume.

TABLE DES MATIÈRES.

Fin de la Table.


a39003 009523571b

